



La bibliothèque des âmes

Ransom Riggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



LA BIBLIOTHÈQUE DES ÂMES

LE TROISIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS



— — — — —
LA BIBLIOTHÈQUE DES ÂMES
— — — — —
LE TROISIÈME VOLUME DE
MISS PEREGRINE
ET LES ENFANTS PARTICULIERS
— — — — —
RANSOM RIGGS — — — — —

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sidonie Van den Dries

bayard jeunesse

Photographie de couverture :
John Van Noate
Design : Doogie Horner

© 2015, Ransom Riggs.
Tous droits réservés.

Ouvrage publié originellement en anglais par Quirk Books, Philadelphie,
Pennsylvanie.

Les droits de ce livre ont été négociés par l'intermédiaire de l'agence littéraire Sea
of Stories, www.seaofstories.com, sidonie@seaofstories.com

Pour la traduction française
© 2016, Bayard Éditions.
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 978-2-7470-6181-0
Dépôt légal : mai 2016

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Reproduction, même partielle, interdite

ISBN numérique : 978-2-7470-6181-0

POUR MA MÈRE



Les confins de la terre,
les profondeurs de l'océan,
les ténèbres du temps,
tu as choisi les trois.

E. M. Forster

GLOSSAIRE DES TERMES
PARTICULIERS



PARTICULIERS : Les particuliers sont des humains et des animaux qui ont la chance – ou la malchance – de posséder des talents surnaturels. Respectés dans les temps anciens, ils sont aujourd'hui craints et persécutés et vivent dans l'ombre, tels des exclus.



BOUCLE. Une boucle est une zone de taille étendue au sein de laquelle le même jour se répète à l'infini. Créées et entretenues par les Ombrunes pour abriter leurs protégés particuliers, les boucles retardent indéfiniment le vieillissement de leurs habitants, sans toutefois les rendre immortels. Chaque jour qu'ils « sautent » est une sorte de dette qu'ils contractent, et qu'ils rembourseront en vieillissant en accéléré s'ils s'attardent trop longtemps à l'extérieur de leur boucle.



OMBRUNES. Les Ombrunes sont les mairmarches du monde particulier. Capables de se transformer en oiseaux à volonté et de manipuler le temps, elles sont chargées de la protection des enfants particuliers. Dans l'ancien langage des particuliers, le mot « ombrune » signifie « révolution », ou « reflux ».



SÉPULCREUX : Les Sépulcreux sont d'anciens particuliers qu'une expérience ratée a changés en monstres. Semblables à des cadavres ambulants aux corps rabougris, ils possèdent de puissantes mâchoires et des langues semblables à des tentacules.

Ils se nourrissent des âmes des particuliers. Le fait qu'ils soient invisibles de tous, à l'exception de quelques rares individus, les rend particulièrement dangereux.

Jacob Portman est le seul particulier vivant capable de les voir. Son grand-père, aujourd'hui décédé, possédait également ce talent. Jusqu'à une période récente, les Creux ne pouvaient pas pénétrer dans les boucles; c'est pourquoi les particuliers avaient pris l'habitude de s'y réfugier.



ESTRES : Un Sépulcreux qui consomme suffisamment d'âmes de particuliers devient un Estre. Ces créatures, visibles de tous, ressemblent en tous points aux gens normaux, sauf qu'elles n'ont pas de pupilles : leurs yeux sont donc parfaitement blancs.

Très intelligents, manipulateurs, et doués pour le camouflages, les Estres ont passé des années à infiltrer le monde des particuliers, mais aussi la société des gens normaux.

L'épicier du coin de la rue, le conducteur du bus scolaire, ou même votre psychiatre sont susceptibles d'être des Estres.

Depuis des années, ces derniers persécutent les particuliers, multipliant les meurtres et les enlèvements, par l'intermédiaire des Sépulcreux. Leur but ultime est de prendre le contrôle du monde des particuliers.

CHAPITRE UN

Le monstre était là, devant nous. Si proche qu'il lui aurait suffi de déployer une de ses langues pour nous toucher. Ses yeux étaient fixés sur nos gorges, et des idées de meurtre tournoyaient dans son cerveau rabougri. Son instinct lui commandait de nous dévorer : les âmes des particuliers sont des mets de choix pour les Sépulcreux, et nous étions disposés devant lui comme un étalage de petits fours au buffet d'une réception.

Autour de nous, la station de métro avait des allures de night-club après un bombardement. Des conduites éventrées laissaient échapper en hurlant des rideaux de vapeur fantomatique. Des écrans pendaient du plafond, suspendus à leurs câbles, telles des volailles au cou brisé. Une nappe scintillante de tessons de verre s'étalait jusqu'aux voies, clignotant dans la lueur rouge des lampes de secours comme une immense boule à facettes.

Addison se tenait courageusement devant moi, la queue dressée. Emma, encore sonnée par la déflagration, s'accrochait à ma taille, incapable de produire ne serait-ce qu'une flamme d'allumette. Adossés à la carcasse de la cabine téléphonique, coincés entre un mur et un océan de verre, nous étions dans une situation délicate, à quelques pas seulement d'une créature de cauchemar qui rêvait de nous mettre en pièces.

Pourtant, le monstre ne semblait pas pressé de couvrir cette distance. Il avait pris racine, et oscillait sur ses talons comme un ivrogne ou un somnambule. Ses langues pendaient sagement devant sa tête dégoulinante de bave noire, semblables à un nid de serpents endormis par un sortilège.

C'était moi qui l'avais mis dans cet état. Moi, Jacob Portman, un garçon ordinaire, venu de Nulle-Part, en Floride. Le Sépulcreux ne nous avait pas encore dévorés parce que je le lui avais interdit. Je lui avais commandé de retirer la langue qu'il avait enroulée autour de mon cou, avant de lui ordonner « *Recule !* », dans un langage fait de sons étranges, que je n'aurais jamais cru pouvoir prononcer. « *Debout* », avais-je ajouté, et il s'était redressé comme par enchantement. Ses yeux me défiaient, mais son corps m'obéissait. Sans savoir comment, j'avais dompté le cauchemar ; je l'avais ensorcelé.

Hélas, les créatures endormies finissent toujours par se réveiller, et les sortilèges se dissipent – surtout ceux qu'on a lancés par accident. Sous son apparence placide, je sentais le Creux bouillir.

Addison m'a effleuré la jambe avec son museau.

– Ne restons pas là. D'autres Estres vont venir. Tu crois que le monstre nous laisserait passer ?

– Parle-lui encore, a articulé Emma d'une voix pâteuse. Dis-lui de s'en aller.

Je me suis creusé la cervelle, sans résultat.

– Je ne sais pas comment faire...

– Tu viens de lui parler, m'a rappelé Addison. On aurait dit que tu étais habité par un démon.

Effectivement, une minute plus tôt, avant de savoir que j'en étais capable, j'avais articulé les mots magiques, miraculeusement surgis du fond de ma gorge. Mais les retrouver, c'était une autre affaire. Un peu comme essayer d'attraper un poisson à mains nues. Chaque fois que j'en touchais un, il me glissait entre les doigts.

– Va-t'en ! ai-je hurlé.

Le Creux n'a pas bronché. Je me suis redressé et j'ai fixé ses yeux d'un noir d'encre, avant de faire une nouvelle tentative :

– Va-t'en. Laisse-nous tranquilles !

Le Sépulcreux a incliné la tête, tel un chien curieux. Son corps est resté aussi immobile qu'une statue.

– Il est parti ? s'est renseigné Addison.

Mes amis ne pouvaient pas le savoir. J'étais le seul à le distinguer.

– Non, il est toujours là. Je ne sais pas ce qui cloche...

Je me sentais nul, vidé. Mon nouveau talent avait-il disparu aussi vite qu'il était venu ?

– Tant pis, a soupiré Emma. Ce n'est pas comme si on avait l'habitude de donner des ordres aux Creux...

Elle a tendu une main et tenté de faire jaillir une flamme, qui s'est éteinte en crépitant. Cet effort a achevé de l'épuiser. Je l'ai serrée contre moi pour lui éviter de s'effondrer.

– Garde tes forces, allumette ! lui a conseillé Addison. On va en avoir besoin.

– Je me battrai à mains froides si besoin, a prévenu Emma. Il faut absolument retrouver les autres avant qu'il ne soit trop tard.

Les autres... Je voyais leur image flotter au-dessus des rails. Horace, dans ses vêtements élégants, tout chiffonnés. Bronwyn, si forte, et pourtant impuissante face aux armes à feu des Estres. Enoch, hébété par l'explosion. Hugh, profitant du chaos pour retirer les chaussures de plomb d'Olive, afin qu'elle puisse s'échapper en s'envolant. Olive, rattrapée par un pied et tirée vers le sol.

Et tous, sanglotant de terreur, poussés dans un wagon de métro sous la menace d'un pistolet. Disparus avec l'Ombrune que nous avions retrouvée au péril de nos vies. Fonçant à tombeau ouvert dans les boyaux de Londres, vers un destin plus redoutable encore que la mort.

« Il est déjà trop tard », ai-je songé. Il était trop tard au moment où les soldats de Caul avaient pris d'assaut la forteresse de glace de Miss Wren¹. Trop tard, déjà, le soir où nous avons confondu l'odieux frère de Miss Peregrine avec notre Ombrune bien-aimée. Pourtant, à cet instant précis, je me suis juré de libérer nos amis quoi qu'il nous en coûte. Même si nous ne devions retrouver que des cadavres. Même s'il fallait ajouter les nôtres au sommet de la pile.

Quelque part, dans les ténèbres entrecoupées d'éclairs, j'ai aperçu une issue de secours. Une porte, une cage d'escalier, un escalator, là-bas, contre le mur. Mais comment les atteindre ?

– Dégage ! ai-je crié au Sépulcreux, dans une ultime tentative pour me faire obéir.

Le monstre a poussé une espèce de meuglement ; il n'a pas bougé.

– OK, plan B ! ai-je décidé. Comme il ne veut pas m'écouter, on va le contourner. En espérant qu'il se tiendra tranquille...

– Le contourner par où ? s'est informée Emma.

Pour mettre une distance raisonnable entre la créature et nous, il aurait fallu nous enfoncer jusqu'aux mollets dans les tessons de verre, qui auraient déchiqueté les jambes nues d'Emma et les pattes d'Addison. J'ai réfléchi aux autres possibilités.

J'aurais pu porter le chien, mais cela n'aurait pas réglé le problème d'Emma. J'aurais pu aussi ramasser une écharde de verre longue comme une épée et poignarder le Creux dans les yeux. Cette méthode avait donné de bons résultats dans le passé. Seulement, si je ne le tuais pas sur le coup, le monstre risquait de sortir brusquement de sa léthargie et de nous dévorer.

Non : la seule solution, c'était de nous glisser dans une étroite brèche au sol, dégagée, entre le Creux et le mur. L'ennui, c'est que ce passage ne mesurait qu'une trentaine de centimètres de large, quarante au maximum. C'était peu, même en se collant à la paroi. La perspective de nous approcher autant du Creux m'inquiétait. Et si on le touchait par accident ? N'allait-on pas rompre la fragile transe qui le contrôlait ? Mais bon, faute d'avoir des ailes pour le survoler, cela me semblait être la seule option.

– Tu crois que tu peux marcher ? ai-je demandé à Emma. Ou au moins boiter...

Elle a lâché ma taille pour tester ses jambes.

– Ça devrait aller.

– Parfait. Alors, voilà l'idée : on va passer par ici, en se faufilant devant lui. Je sais que c'est étroit, mais en étant prudents...

Quand il a compris où je voulais en venir, Addison s'est recroquevillé dans les décombres de la cabine téléphonique.

– Tu crois que c'est prudent de s'en approcher autant ?

– Probablement pas.

– Et s'il se réveille pendant qu'on est...
– Il ne se réveillera pas, ai-je affirmé, faussement confiant. Évitez juste de faire des gestes brusques.

– Tu es nos yeux, maintenant, a répondu Addison.

J'ai choisi par terre une longue écharde de verre, que j'ai glissée dans ma poche. Après avoir rejoint le mur, nous avons collé le dos au carrelage et commencé à progresser en direction du Creux. Il a braqué les yeux sur moi.

Au bout de quelques pas, une puanteur atroce nous a enveloppés, si puissante que les larmes me sont montées aux yeux. Addison a toussé ; Emma a plaqué une main devant son nez.

– Encore un peu, ai-je indiqué d'une voix nasillarde.

J'ai sorti le morceau de verre de ma poche et je l'ai brandi devant moi. Nous étions si près du Creux que j'aurais pu le toucher en tendant le bras. J'entendais son cœur battre derrière ses côtes, et son rythme accélérail à chacun de nos pas. Il luttait contre moi, se débattant avec tous ses neurones pour m'arracher des mains la manette invisible qui le contrôlait.

– Ne bouge pas ! ai-je articulé en silence. Tu es à moi. C'est moi qui commande ! Ne bouge pas !

J'ai rentré le ventre, aligné mes vertèbres, et marché en crabe dans l'étroit passage entre le mur et le monstre.

– Ne bouge pas !

J'ai retenu ma respiration pendant que celle du Creux, humide et sifflante, s'échappait de ses narines en une vilaine brume noire. Son envie de nous dévorer devait être insoutenable. Mon envie de courir n'était pas moins irrésistible, mais j'ai décidé de l'ignorer. Je devais me comporter en maître, et non en proie.

– Ne bouge pas.

Encore quelques pas. Quelques centimètres, et nous l'aurions dépassé. Son épaule n'était plus qu'à un cheveu de ma poitrine.

– Ne...

Soudain, le Creux a pivoté pour me faire face. Je me suis raidi.

– Ne bougez plus ! ai-je crié aux autres.

Addison a rentré la tête entre ses pattes et Emma s'est figée. Son bras serrait le mien comme un étau. Je me suis préparé à ce qui allait venir – les langues, les dents, la fin...

– Recule, recule, recule !

Plusieurs secondes ont passé. Contre toute attente, nous étions encore en vie. Hormis sa poitrine qui se soulevait à intervalles réguliers, la créature semblait de nouveau changée en pierre.

J'ai continué à raser le mur, millimètre par millimètre. Le Creux a tourné imperceptiblement la tête pour me suivre du regard. Ses yeux étaient rivés sur moi comme l'aiguille d'une boussole sur le nord. Son

corps semblait vibrer à l'unisson avec le mien. Pourtant, il ne m'a pas suivi ; il n'a même pas ouvert les mâchoires. Si le sortilège que je lui avais lancé s'était rompu, nous serions déjà morts.

Le Creux me regardait fixement. Il attendait des instructions que j'étais incapable de lui donner.

– Fausse alerte, ai-je dit.

Emma a poussé un soupir de soulagement.

Une fois sortis du passage, nous nous sommes décollés du mur et éloignés à la hâte, aussi vite que nous le permettait la démarche hésitante d'Emma. Au bout de quelques mètres, j'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Le Creux me regardait toujours.

– Reste là, ai-je murmuré. C'est bien !

* * *

L'escalator nous est apparu derrière un voile de vapeur, changé en simple escalier faute de courant électrique. Un halo de lumière du jour l'entourait, comme un aperçu du monde d'en haut. Le monde des vivants, le monde de maintenant... Un monde dans lequel j'avais des parents.

Ils étaient là, tous les deux, à Londres. Tout près d'ici. Ils respiraient le même air que nous. J'aurais presque pu les croiser par hasard : « Tiens, salut ! »

C'était impensable. Et pourtant, une chose inimaginable s'était déjà produite. Moins de cinq minutes plus tôt, j'avais parlé avec mon père au téléphone, et je lui avais tout avoué. En résumé, bien sûr, et dans la version *light* : « Je suis comme Grandpa. J'ai la même chose que lui. Je suis particulier. »

Mes parents ne pouvaient pas comprendre. Mais au moins, maintenant, ils savaient. Peut-être qu'ainsi, ils se sentiraient moins trahis... Il me semblait encore entendre la voix de mon père me suppliant de rentrer à la maison.

En titubant vers la lumière, j'ai lutté contre un besoin impérieux, inavouable, de dégager mon bras et de courir vers l'air libre. D'échapper à ces ténèbres étouffantes, d'aller trouver mes parents et de leur demander pardon avant de me glisser dans un lit, dans leur luxueuse chambre d'hôtel, et de dormir.

Ça, en revanche, c'était vraiment impensable. Jamais je n'aurais pu faire une chose pareille. J'aimais Emma, et je le lui avais dit. Je ne l'aurais abandonnée pour rien au monde. Non pas par grandeur d'âme, ni par esprit chevaleresque. Je ne possédais ni l'un ni l'autre. Simplement parce que la quitter m'aurait déchiré en deux.

Et les autres... Nos infortunés amis. Comment les retrouver ?

Aucune rame de métro n'était entrée dans la station depuis celle qui les avait emportés. Après l'explosion et les coups de feu, la circulation ne reprendrait sans doute pas de sitôt.

Cela ne nous laissait que deux options, aussi terrifiantes l'une que l'autre : partir à leur recherche à pied dans les tunnels – en priant pour ne pas croiser de Sépulcreux –, ou monter l'escalator et affronter ce qui nous attendait là-haut. Probablement une équipe d'Estres chargés du « nettoyage ». Et enfin – et surtout –, échafauder un plan.

J'avais une nette préférence pour cette seconde option. J'en avais assez d'être dans le noir, et plus qu'assez des Creux.

J'ai entraîné Emma vers l'escalator en panne.

– Viens, sortons d'ici. On se mettra à l'abri quelque part pour réfléchir à la suite, pendant que tu reprendras des forces.

– Certainement pas ! On ne peut pas abandonner les autres. Peu importe comment je me sens.

– Il n'est pas question de les abandonner, ai-je plaidé. Seulement, soyons réalistes : on est blessés et sans défense, et nos amis sont déjà loin d'ici. Les Estres leur ont certainement fait quitter le métro pour les emmener dans leur repaire. Comment veux-tu qu'on les retrouve ?

– De la même manière que je vous ai trouvés, est intervenu Addison. Avec mon flair ! Les particuliers ont un parfum bien à eux, figurez-vous. Un parfum que seuls les limiers de mon espèce sont capables de sentir. L'avantage, c'est que vous êtes un groupe particulièrement odorant. À cause de la peur, je suppose. Ou de la saleté...

– Parfait ! Alors, lançons-nous à leur poursuite ! a décidé Emma.

Elle m'a entraîné vers les rails avec une force étonnante. J'ai résisté, tirant sur nos bras enlacés. Un vrai bras de fer !

– Non ! Les métros ne circulent plus, et si on essaie de les rattraper à pied...

– Ça m'est égal si c'est dangereux. Je ne les laisserai pas tomber.

– Ce n'est pas seulement dangereux : c'est inutile ! Ils sont déjà loin, Emma.

Elle a dégagé son bras et s'est éloignée vers les voies en clopinant. Elle a trébuché, s'est rattrapée *in extremis*. Je me suis tourné vers Addison.

« Dis quelque chose », ai-je articulé en silence.

Il a décrit un arc de cercle pour lui barrer le passage.

– Jacob a raison. Si nous essayons de suivre nos amis à pied, leur trace s'estompera bien avant qu'on les retrouve. Mes capacités sont exceptionnelles, mais elles ont des limites.

Emma a longuement scruté le tunnel, l'air torturé. Puis elle a reporté son attention sur moi. Je lui ai tendu une main.

– S'il te plaît, allons-y ! Ça ne veut pas dire qu'on renonce...

– D'accord, a-t-elle enfin accepté, le cœur gros.

On se dirigeait vers l'escalator, quand une voix a jailli de l'obscurité le long des voies.

– Pssst ! Par ici !

La voix était faible, mais j'aurais reconnu son accent russe entre mille. C'était celle de l'homme pliant. En scrutant les ténèbres, j'ai aperçu sa silhouette recroquevillée près des rails, un bras levé. Il avait reçu une balle dans la bagarre, et j'avais cru que les Estres l'avaient poussé dans le train avec les autres. Mais non : il était là, en piteux état, et nous faisait signe d'approcher.

– Sergei ! s'est écriée Emma.

– Vous le connaissez ? a demandé Addison, soupçonneux.

– C'est un des particuliers qui s'étaient réfugiés chez Miss Wren, ai-je expliqué avec impatience.

Des sirènes hurlaient dans le lointain. J'étais convaincu que les ennuis approchaient – probablement déguisés en secours –, et je m'inquiétais de voir disparaître notre dernière chance de filer discrètement. Enfin, on ne pouvait pas le laisser là...

Addison s'est approché du blessé en évitant les échardes de verre les plus menaçantes. Emma m'a laissé reprendre son bras, et nous l'avons suivi à petits pas. Sergei était allongé sur le côté, à moitié enseveli sous du verre brisé et couvert de sang. La balle qu'il avait reçue avait apparemment atteint un organe vital. Ses lunettes à monture métallique étaient brisées. Il les a ajustées pour mieux me voir.

– C'est un miracle ! m'a-t-il lancé d'une voix éraillée, presque inaudible. Tu as parlé dans la langue du monstre. C'est un miracle !

– Non, l'ai-je détrompé en m'agenouillant près de lui. C'est fini. Je n'y arrive déjà plus.

– Si tu as un don, c'est pour toujours !

Des bruits de pas et des éclats de voix se sont fait entendre du côté de l'escalator. J'ai écarté quelques tessons de verre pour glisser les mains sous le dos de l'homme pliant.

– On t'emmène ! ai-je décidé.

– Laissez-moi ! a-t-il croassé. Je n'en ai plus pour longtemps...

Ignorant ses protestations, je l'ai soulevé. Il était aussi long qu'une échelle, mais léger comme une plume. Je l'ai porté dans mes bras, tel un grand bébé ; ses jambes maigres pendaient par-dessus mon coude et sa tête dodelinait contre mon épaule.

Deux silhouettes masculines se sont immobilisées au pied de l'escalator, nimbées d'un halo de lumière du jour. Emma m'a fait signe de me baisser. Nous nous sommes accroupis en silence, espérant qu'ils ne nous avaient pas repérés, ou qu'il s'agissait de gens ordinaires venus prendre le métro.

Puis j'ai entendu le grésillement caractéristique d'un talkie-walkie, et les nouveaux venus ont allumé des lampes torches. Leurs vestes

réfléchissantes les ont trahis : c'étaient soit des secouristes, soit des Estres déguisés en pompiers. J'hésitais encore, quand, avec des gestes parfaitement synchronisés, ils ont retiré leurs lunettes noires.

« Bien sûr... »

Nos options se trouvaient subitement réduites de moitié : il ne nous restait plus que le tunnel. Les faisceaux des torches zébraient le sol, éclairant au hasard le chaos de la station. Apparemment, les Estres ne nous avaient pas encore vus. Dans notre état lamentable, c'était notre seule chance de leur échapper. Emma et moi avons battu en retraite vers les voies, dans l'espoir de nous faufiler incognito dans le tunnel. Mais ce satané chien ne bougeait pas.

– Psst ! Addison. Par ici ! ai-je soufflé.

– Ce sont des ambulanciers, et nous avons un blessé, a-t-il déclaré à voix haute – beaucoup trop fort.

En un éclair, les lampes se sont braquées sur nous.

– Restez où vous êtes ! a aboyé un des hommes.

Il a sorti un pistolet de son holster, tandis que son acolyte se débattait avec son talkie-walkie.

Alors, deux choses inattendues se sont produites coup sur coup. Au moment où j'allais lâcher l'homme pliant sur les voies avant de sauter à mon tour, un coup de klaxon a retenti. Un phare brillant est apparu au fond du tunnel, précédé par une bouffée d'air fétide. Le métro avait repris du service, je ne sais comment, malgré l'explosion. La seconde chose – une douloureuse contraction dans mon ventre – m'a informé que le Creux, sorti de sa transe, s'approchait à toute vitesse. Une seconde après l'avoir senti, je l'ai vu. Il fonçait vers nous en brassant des volutes de vapeur, ses lèvres noires béantes, ses langues fouettant l'air.

Nous étions pris au piège. Si on tentait de fuir par l'escalier, on serait abattus ou réduits en charpie. Si on sautait sur les voies, le métro nous écraserait. Quant à monter dans un wagon, ce n'était pas envisageable. Dix secondes au moins s'écouleraient avant que la rame ne s'arrête, douze avant que les portes s'ouvrent, et dix autres encore avant qu'elles ne se referment. D'ici là, on serait morts dix fois.

Alors, j'ai fait ce que je fais souvent quand je suis à court d'idées : j'ai regardé Emma. À voir son air atterré, j'ai compris qu'elle jugeait la situation aussi désespérée que moi. Cependant, la crispation de sa mâchoire m'a indiqué qu'elle allait passer à l'action. Quand je l'ai vue s'éloigner en titubant, les paumes en avant, je me suis rappelé qu'elle ne pouvait pas voir le Creux. J'ai voulu la prévenir, mais aucun son n'est sorti de ma bouche. Et pour la retenir, j'aurais dû lâcher l'homme pliant.

L'instant d'après, Addison était à ses côtés. Il aboyait furieusement contre l'Estre au pistolet, pendant qu'Emma essayait en vain de faire

jaillir une flamme. Elle n'a réussi à produire qu'une série d'étincelles, tel un briquet vide.

L'Estre a éclaté de rire. Il a actionné la glissière de son pistolet, qu'il a braqué sur elle. Le Creux a foncé vers moi en poussant un hurlement qui rivalisait avec le crissement des freins du métro. La fin était proche, et je ne pouvais rien faire pour l'empêcher. Quand cette pensée m'a traversé, quelque chose s'est détendu au fond de moi. La douleur que j'éprouvais en présence du Sépulcreux – cette espèce de gémissement suraigu – s'est estompée, et j'ai découvert, dessous, un autre son. Un murmure, aux franges de ma conscience.

Un mot.

J'ai plongé pour l'attraper. Je l'ai entouré de mes bras, remonté à la surface, et je l'ai lancé, avec la force d'un champion de baseball.

– *Lui*, ai-je dit, dans une langue étrange, qui n'était pas la mienne.

Ce n'était qu'une syllabe, mais elle contenait des volumes entiers d'information. Le résultat a été instantané. Le Sépulcreux s'est arrêté en dérapant. Il a pivoté brusquement et lancé une langue en travers du quai, tel un fouet, pour aller entourer trois fois la jambe de l'Estre. Déséquilibré, celui-ci a tiré un coup de feu vers le plafond avant de se retrouver suspendu dans les airs, la tête en bas. Il s'est débattu en hurlant.

Mes amis ont mis un certain temps à comprendre ce qui s'était passé. Alors qu'ils regardaient la scène, bouche bée, et que le second Estre s'époumonait dans son talkie-walkie, j'ai entendu les portes du métro s'ouvrir derrière moi.

– SUIVEZ-MOI ! ai-je crié.

Emma m'a obéi en titubant, et Addison s'est emmêlé les pattes dans la précipitation, tandis que je m'échinai sur le seuil du wagon pour y faire entrer l'homme pliant dégingandé et tout poisseux de sang. À peine était-on dans la voiture que de nouveaux coups de feu ont retenti. L'Estre tirait aveuglément sur le Sépulcreux. Les portes se sont fermées à demi, puis rouvertes.

« Dégagez les portes, s'il vous plaît », a fait une voix enjouée, préenregistrée.

– Ses pieds ! s'est exclamée Emma.

Elle m'a montré les chaussures de l'homme pliant qui dépassaient sur le quai. Je les ai poussées à la hâte, et dans les secondes interminables qui se sont écoulées avant que les portes ne se referment, l'Estre suspendu en l'air a continué de tirer sauvagement. Finalement, le Creux, exaspéré, l'a projeté contre le mur. Il a glissé contre la paroi pour aller former un tas inerte à sa base, tandis que son acolyte fonçait vers la sortie.

– *Lui aussi*, ai-je dit, un peu tard.

Les portes se sont fermées, et le train s'est ébranlé dans un sursaut.

J'ai jeté un coup d'œil autour de moi et constaté avec soulagement que le wagon était vide.

– Ça va ? ai-je demandé à Emma.

Elle s'était assise et me regardait fixement, le souffle court.

– Ça va... Grâce à toi. Tu as vraiment fait faire tout ça au Sépulcreux ?

– Euh, oui... je crois, ai-je répondu, hésitant.

– C'est incroyable.

Elle avait parlé d'une voix calme. Je n'aurais pas su dire si elle était terrifiée ou impressionnée. Ou les deux.

Addison a frotté affectueusement sa tête contre mon bras.

– Tu nous as sauvé la vie. Tu es un garçon exceptionnel.

L'homme pliant a ri. J'ai baissé les yeux et vu un sourire éclairer son visage contracté par la douleur.

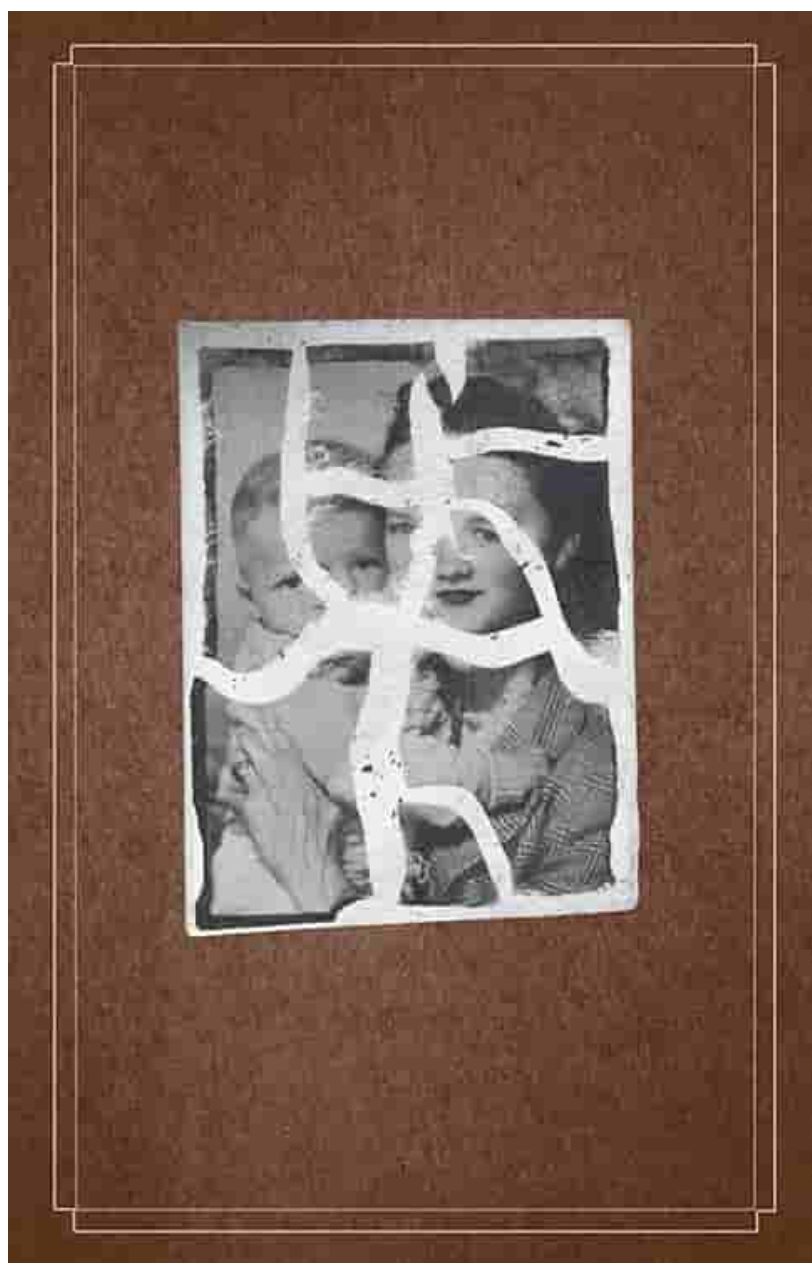
– Tu vois ? a-t-il insisté. Je te l'avais dit. C'est un miracle !

Retrouvant son sérieux, il m'a saisi la main pour y glisser un petit carré de papier. Une photo.

– Ma femme et mon fils, a-t-il murmuré. Enlevés par l'ennemi, il y a longtemps. Si tu trouves les autres, peut-être que...

J'ai jeté un coup d'œil au cliché, et j'ai reçu un choc. C'était un portrait, format portefeuille, d'une femme avec un bébé dans les bras. Sergei avait dû le transporter longtemps sur lui, car il était en piètre état.

La photo semblait avoir échappé de justesse à un incendie : les visages étaient tordus et craquelés, comme déformés par une chaleur excessive. Sergei ne nous avait jamais parlé de sa famille. Quand nous l'avions rencontré, il était obsédé par le projet de lever une armée de particuliers, en allant de boucle en boucle pour recruter les survivants. Il ne nous avait pas confié son objectif ultime : récupérer sa femme et son enfant.



– On les retrouvera, ai-je assuré.
Nous savions tous les deux que c'était très improbable, mais c'était

ce qu'il avait besoin d'entendre.

– Merci, a-t-il fait, avant de se rallonger dans une mare de sang.

Addison lui a léché le visage.

– Il n'en a plus pour longtemps, a-t-il pronostiqué.

Emma s'est approchée de Sergei en se frottant les mains.

– J'ai peut-être assez de feu pour cautériser sa blessure...

– C'est ici, a fait Addison en posant le museau sur l'abdomen de l'homme pliant.

Emma a appliqué les mains de chaque côté de la plaie. Je me suis levé quand j'ai entendu la chair grésiller, pris d'un soudain malaise. J'ai regardé par la fenêtre.

Le métro était toujours en train de quitter la gare, probablement ralenti par les débris qui jonchaient les voies. Le clignotement des lampes de secours éclairait au hasard des détails dans l'obscurité. Le corps d'un Estre mort, enterré sous des débris de verre. La cabine téléphonique en miettes, théâtre de ma révélation. Le Creux – j'ai sursauté en le voyant – qui trottait sur le quai, quelques voitures derrière nous, aussi tranquille qu'un joggeur.

– Stop. Reste où tu es ! ai-je ordonné.

Je n'avais pas les idées claires. En plus de la douleur qui me tordait le ventre, un gémissement strident me vrillait le cerveau.

Le métro a pris de la vitesse et s'est engouffré dans le tunnel. J'ai pressé le visage contre la vitre pour jeter un dernier coup d'œil derrière nous. Tout était noir, mais soudain, dans une explosion de lumière semblable à un flash d'appareil photo, j'ai vu l'image du Creux, momentanément figée. Il avait pris son envol, et une de ses langues, tel un lasso, agrippait la balustrade du dernier wagon.

Miracle ou malédiction ? Je ne faisais pas encore très bien la différence.

* * *

J'ai pris Sergei par les pieds. Emma l'a soulevé par les épaules et, doucement, nous l'avons déposé sur une série de sièges, sous une publicité de pâte à pizza. Il est resté immobile, le corps agité par les oscillations du train. S'il était tout près de rendre l'âme, il nous semblait horrible qu'il meure à même le sol.

Emma a tiré sa chemise.

– Il ne saigne plus, mais il va mourir si on ne le conduit pas très vite à l'hôpital.

– Il risque de mourir de toute manière, a raisonné Addison. Surtout dans un hôpital ici, dans le présent. Imaginez qu'il se réveille dans trois jours, guéri, mais rattrapé par son âge véritable. Âgé de

deux cents ans et des poussières.

– C'est sûr, a admis Emma. Cela dit, je serais surprise que dans trois jours, un seul de nous soit encore en vie...

Ce n'était pas la première fois que j'entendais mes amis faire allusion à ce phénomène. Deux ou trois jours, c'était le maximum de temps que des particuliers ayant vécu dans une boucle pouvaient passer dans le présent sans se mettre à vieillir en accéléré. C'était assez long pour leur permettre de visiter le présent, mais trop court pour qu'ils puissent y rester ; suffisant pour voyager d'une boucle à l'autre, à condition de ne pas s'attarder en chemin. Seuls les trompe-la-mort et les Ombrunes faisaient des excursions plus longues dans le présent.

Emma s'est relevée en chancelant et s'est agrippée à la barre verticale. La lumière jaune, blafarde, lui donnait l'air malade. Quand je lui ai pris la main pour l'aider à s'asseoir, elle s'est affalée contre moi, exténuée. J'étais lessivé, moi aussi. Je n'avais pas fermé l'œil depuis plusieurs jours, et je n'avais pas vraiment mangé non plus, hormis les quelques fois où nous nous étions goinfrés comme des cochons. J'avais passé mon temps à courir, terrifié, les pieds à vif dans des chaussures inconfortables, qui me donnaient des ampoules. Cependant, ce qui m'épuisait le plus, c'était de parler dans la langue des Creux. J'avais l'impression de creuser en moi un trou que j'étais incapable de reboucher. Je m'étais découvert un nouveau pouvoir, mais je craignais de me vider littéralement en l'utilisant.

J'ai remis ces pensées dans un coin de ma tête et je me suis efforcé de savourer un rare instant de paix. Un bras autour de la taille d'Emma, sa tête sur mon épaule, je me suis appliqué à respirer profondément. Égoïstement peut-être, je me suis abstenu de parler du Sépulcreux qui voyageait clandestinement sur notre métro. Cela n'aurait rien changé, de toute manière. La prochaine fois que nos chemins se croiseraient – j'étais sûr qu'il y aurait une prochaine fois –, soit je trouverais les mots pour lui commander de retenir ses langues, soit non. Soit il nous tuerait, soit non...

J'ai regardé Addison sauter sur le siège en face de nous et entrouvrir une fenêtre avec sa patte. Le bruit furieux du train s'est engouffré dans le wagon, accompagné d'un souffle d'air tiède. Les yeux brillants, le museau plissé, notre ami recueillait des indices grâce à sa truffe. Pour moi, l'air sentait la sueur rance et l'œuf pourri. Mais Addison a dû y percevoir des odeurs plus subtiles, qui demandaient à être soigneusement interprétées.

– Tu les sens ?

Le chien m'a entendu, mais il a mis un moment à répondre. Il fixait le plafond, perdu dans ses pensées.

– Oui, leur piste est nette, bien fraîche.

Même à cette vitesse, Addison était capable de flairer les traces de

particuliers enfermés dans un wagon de métro, disparu depuis plusieurs minutes. J'étais impressionné ; je l'ai félicité.

– Merci ! Mais tout le mérite ne me revient pas, s'est-il défendu. Quelqu'un a dû ouvrir une fenêtre dans leur wagon, sans quoi, leurs traces auraient été beaucoup plus ténues. C'est peut-être Miss Wren, sachant que je chercherais à les suivre...

– Miss Wren savait que tu étais là ? ai-je demandé, surpris.

– Comment nous as-tu trouvés ? a enchaîné Emma.

– Un instant, s'il vous plaît !

Le métro ralentissait à l'approche d'une station et des flashes lumineux éclairaient par intermittence les fenêtres du wagon. Addison a sorti le museau par la vitre entrouverte et fermé les yeux.

– Je ne pense pas qu'ils soient descendus ici, mais tenez-vous prêts, au cas où...

Emma et moi nous sommes levés pour tenter de dissimuler l'homme pliant aux regards des passagers qui patientaient sur le quai. Heureusement, ils n'étaient pas nombreux.

En les voyant, je me suis à nouveau étonné que les trains aient recommencé à circuler comme si de rien n'était. Les Estres avaient dû s'arranger pour rétablir le trafic au plus vite, espérant nous voir sauter dans une rame. Ainsi, il leur serait plus facile de nous repérer – et de nous capturer.

– Ayez l'air le plus naturel possible, ai-je conseillé à mes amis. Faites comme si vous étiez chez vous...

Emma a étranglé un rire. C'est vrai que c'était drôle, d'une certaine manière. Nous n'étions plus chez nous nulle part, et surtout pas ici.

Le métro s'est arrêté, et ses portes ont coulissé. Addison a humé l'air avec ferveur, tandis qu'une femme vêtue d'un caban entraînait dans la voiture. En nous voyant, elle a ouvert la bouche et pivoté brusquement, avant de redescendre sur le quai. Sa réaction était compréhensible. Nous étions crasseux, et nos vêtements d'une autre époque, éclaboussés de sang, ne plaidaient pas en notre faveur. Qui sait si nous n'avions pas assassiné le pauvre homme qui gisait près de nous ?

– Ayez l'air naturel ! a pouffé Emma.

Addison a rentré le museau dans le wagon.

– Nous sommes sur la bonne voie ! a-t-il annoncé. Je suis sûr que Miss Wren et les autres sont passés par ici.

– Et donc, ils ne sont pas descendus à cette station ? ai-je questionné.

– Non, je ne crois pas. Mais si je ne sens plus leur trace à la suivante, ce sera la preuve qu'on est allés trop loin.

Les portes se sont fermées en claquant, et le métro s'est remis en route dans un gémissement électrique. Je réfléchissais au moyen de

nous procurer des vêtements de rechange, quand Emma s'est levée d'un bond, comme si elle venait de se rappeler quelque chose.

– Addison ? Qu'est-il arrivé à Fiona et Claire ?

À la mention de leurs noms, une vague d'angoisse m'a serré la gorge, à m'en donner la nausée. Nous avions vu nos amies pour la dernière fois dans la ménagerie de Miss Wren, où Fiona avait proposé de rester avec Claire. La fillette, malade, était trop faible pour voyager. Entre-temps, Caul s'était vanté d'avoir envahi les lieux et capturé nos amies. Mais il nous avait aussi affirmé qu'Addison était mort. On ne pouvait donc pas se fier à ses dires.

Addison a hoché la tête avec gravité.

– Hélas, je crains d'avoir de mauvaises nouvelles... J'espérais secrètement que vous ne me poseriez pas la question...

Emma a blêmi.

– Dis-nous la vérité.

– Bien sûr ! Peu de temps après votre départ, une bande d'Estres nous a attaqués. Nous avons riposté en leur lançant des œufs Armageddon. Ils se sont éparpillés et cachés. L'aînée des filles, avec les cheveux en broussaille...

– Fiona, ai-je complété, le cœur tambourinant.

– Elle a fait pousser des plantes et des arbres pour nous abriter. Nous étions si bien camouflés que les Estres auraient pu mettre des années à nous dénicher. Mais ils ont envoyé du gaz pour nous obliger à sortir à découvert.

– Du gaz ! s'est écriée Emma. Ces monstres avaient juré de ne plus en utiliser !

– Alors, ils n'ont pas tenu parole.

J'avais vu une photo d'une attaque similaire dans l'un des albums de Miss Peregrine. Des Estres équipés de masques fantomatiques, munis de canules, lançaient des nuages de gaz empoisonné dans l'air. La substance n'était pas mortelle, mais elle brûlait la gorge et les poumons, causant des douleurs terribles. La rumeur disait qu'elle permettait de piéger les Ombrunes sous leur forme d'oiseaux.



– Après nous avoir capturés, ils nous ont interrogés pour savoir où se trouvait Miss Wren, a repris Addison. Ils ont mis sa tour sens dessus

dessous. Ils cherchaient des cartes, des journaux de bord, je ne sais quoi... Quand cette pauvre Deirdre s'est interposée, ils l'ont abattue.

J'ai revu en pensée le long visage de l'ému-rafe avec ses dents écartées, son corps gauche et dégingandé, et mon estomac s'est révulsé. Il fallait vraiment être un monstre sans cœur pour tuer une créature aussi adorable.

– Mon Dieu, c'est horrible ! ai-je lâché.

– Affreux ! a fait Emma. Et les filles ?

– La petite a été capturée par les Estres. Et l'autre... Eh bien, il y a eu une altercation avec des soldats. Ils étaient au bord de la falaise... et elle est tombée.

J'ai regardé Addison en battant des paupières.

– Quoi ?

Pendant un moment, ma vision est devenue floue. J'ai mis un temps infini à refaire le point. Emma s'était crispée, mais son visage ne trahissait aucune émotion.

– Comment ça, tombée ? De quelle hauteur ?

Les bajoues du chien se sont affaissées.

– Une chute vertigineuse. Au moins trois cents mètres. Je suis désolé.

Je me suis assis pesamment. Emma est restée debout, les mains crispées sur la barre verticale, à s'en faire blanchir les articulations.

– Non ! a-t-elle lâché. Non, ce n'est pas possible. Elle a dû se rattraper à quelque chose en tombant. Une branche, une saillie rocheuse...

Addison a fixé le sol constellé de chewing-gum écrasés.

– Oui, a-t-il murmuré. On peut toujours l'espérer.

J'ai essayé d'imaginer Fiona se réceptionnant sur un pin après une telle chute. Cela me semblait impossible. Aussitôt, j'ai vu s'éteindre le petit espoir qu'Emma caressait désespérément. Ses jambes se sont mises à trembler. Elle a lâché le poteau et s'est affalée sur le siège à côté de moi. Elle a fixé Addison avec des yeux pleins de larmes.

– Je suis désolée pour ton amie.

Il a hoché la tête.

– Et moi pour la vôtre.

– Rien de tout cela ne se serait produit si Miss Peregrine avait été là, a chuchoté Emma.

Elle a baissé la tête et s'est mise à sangloter.

J'avais envie de la prendre dans mes bras, mais j'aurais eu l'impression d'envahir son intimité. De réclamer cet instant pour moi, alors qu'en réalité, il lui appartenait à elle seule. Alors, je me suis assis, j'ai contemplé mes mains et je l'ai laissée pleurer son amie.

Addison s'est détourné – par respect, sans doute, et parce que le train ralentissait à l'approche de la station suivante.

Quand les portes se sont ouvertes, il a sorti la tête par la fenêtre et humé l'air du quai. Puis, après avoir grondé pour dissuader un voyageur d'entrer dans notre voiture, il a rentré la tête. Au moment où les portes se fermaient, Emma s'est redressée. Elle a essuyé ses larmes.

– Ça va ? lui ai-je demandé, faute de trouver des paroles de réconfort.

– Il faudra bien, a-t-elle répondu. La vie continue...

Je commençais à connaître suffisamment Emma pour ne pas être choqué par son apparente dureté. Elle avait un cœur immense, et les gens qu'elle aimait étaient bien placés pour le savoir. Mais la taille de ce cœur faisait aussi sa faiblesse. Un trop-plein d'émotions l'aurait brisé, aussi devait-elle le dompter, le réduire au silence, le fermer parfois. Laisser les plus grandes peines s'éloigner en flottant vers une île lointaine, où elle irait vivre, un jour.

– Continue, a-t-elle commandé à Addison. Qu'est-il arrivé à Claire ?

– Les Estres l'ont emmenée. Ils ont bâillonné ses deux bouches et l'ont enfermée dans un sac.

– Mais elle était vivante ?

– Ça oui ! Et elle se débattait ! Ensuite, on a enterré Deirdre dans notre petit cimetière, et je me suis mis en route pour Londres afin de vous prévenir. Un des pigeons de Miss Wren m'a conduit à sa cachette. Je me suis réjoui de voir que vous étiez arrivés avant moi. Hélas, les Estres aussi m'avaient précédé ! Ils assiégeaient le bâtiment, et j'ai assisté, impuissant, à l'assaut final. Vous connaissez la suite. Je vous ai suivis dans le métro. Au moment de l'explosion, j'ai vu l'occasion de vous aider, et voilà...

– On te doit une fière chandelle, Addison.

Je me suis rendu compte qu'on ne l'avait pas encore remercié convenablement.

– Si tu ne nous avais pas traînés à l'écart comme tu l'as fait...

– Oui, oui... Inutile de ressasser de mauvais souvenirs. Cela dit, j'espérais que vous m'aideriez à secourir Miss Wren et à l'arracher aux griffes des Estres. Aussi impossible que cela puisse paraître... Elle est tout pour moi, vous savez.

Addison aurait préféré délivrer son Ombrune plutôt qu'Emma et moi. Mais nous étions plus loin du train, et il avait dû trancher.

– Bien sûr qu'on va t'aider. N'est-ce pas ce qu'on fait ?

– Si, si. Mais vous devez comprendre : en tant qu'Ombrune, Miss Wren a plus de valeur que les enfants particuliers. Elle risque d'être plus difficile à délivrer. Je crains que si, par miracle, nous parvenions à libérer vos amis...

– Attends une seconde, ai-je répliqué sèchement. Pourquoi Miss Wren aurait-elle plus de valeur que...

– Il a raison ! m'a coupé Emma. Il est évident qu'elle sera mieux

gardée, derrière de plus gros verrous. Mais nous ne l'abandonnerons pas. On n'a jamais abandonné personne ! Tu as notre parole, Addison.

Le chien a paru satisfait de sa réponse.

– Merci.

Il est monté d'un bond sur un siège pour regarder par la fenêtre. Alors que le train entraînait dans la station suivante, il s'est baissé brusquement, les oreilles couchées.

– Cachez-vous ! Ennemis en vue !

* * *

Les Estres nous attendaient. Deux faux policiers patientaient sur le quai parmi les voyageurs et scrutaient les wagons à mesure qu'ils entraient en gare.

Nous nous sommes baissés à notre tour, espérant passer inaperçus, mais je ne me faisais guère d'illusions. L'Estre au talkie-walkie avait envoyé un message radio à ses acolytes ; ils devaient savoir que nous étions dans cette rame de métro. Ils n'avaient plus qu'à la fouiller pour nous débusquer.

Le train s'est arrêté, et des gens ont commencé à monter dans toutes les voitures, sauf la nôtre. J'ai risqué un coup d'œil par une porte et aperçu un des Estres sur le quai. Il avançait à grands pas dans notre direction.

– En voilà un, ai-je signalé à mes amis à voix basse. Comment sont tes réserves de feu, Emma ?

– Vides, ou presque.

L'Estre se rapprochait. Il n'était plus qu'à quatre voitures de nous. Trois...

– Dans ce cas, préparez-vous à courir !

Quand l'Estre est arrivé à la hauteur de la voiture voisine, une voix douce s'est échappée des haut-parleurs : « Attention à la fermeture des portes, s'il vous plaît. »

– Arrêtez le train ! a beuglé le faux policier.

Les portes coulissaient déjà. L'Estre a introduit un bras entre elles ; elles se sont immobilisées et rouvertes. Il est monté dans le wagon.

J'ai lorgné la porte de communication. Par chance, une chaîne la condamnait.

Les portes se sont fermées dans un déclic et le train s'est ébranlé. Nous avons déplacé l'homme pliant sur le sol et nous nous sommes blottis autour de lui, dans un recoin où l'Estre ne pouvait nous voir.

– Qu'est-ce qu'on fait ? a demandé Emma. À la seconde où ce métro s'arrêtera, il va entrer et nous trouver.

– Est-on absolument certains que c'est un Estre ? s'est enquis

Addison.

– Est-ce que les chats poussent dans les arbres ? a rétorqué Emma. On n'en est pas sûrs, non. Mais il y a un vieux dicton concernant les Estres : « Quand tu ne sais pas, tu fais comme si. »

– Entendu, ai-je tranché. Dès que les portes s'ouvrent, on fonce vers la sortie.

Addison a soupiré.

– Fuir, toujours fuir..., a-t-il lâché avec une grimace de dédain, tel un gourmet à qui l'on aurait présenté une portion de Vache qui rit. Quel manque d'imagination ! Ne pourrait-on pas essayer de se faufiler ? De se fondre ? Ce serait plus artistique.

– Je déteste fuir autant que toi, mais Emma et moi, on ressemble à des tueurs à la hache, et tu es un chien à lunettes. On est condamnés à se faire remarquer.

– Tant qu'ils ne fabriquent pas de lentilles de contact canines, je suis obligé de porter ça, a grommelé Addison.

– Où est passé ce maudit Sépulcreux ? a demandé Emma avec désinvolture.

J'ai haussé les sourcils.

– Écrasé sous un métro, avec un peu de chance. Où veux-tu en venir ?

– Nulle part. Je me rappelle juste qu'il nous a été très utile, tout à l'heure...

– Exact. Mais avant, il a failli nous tuer deux fois – non, trois ! N'oublie pas que j'ai réussi à le contrôler par hasard. À la seconde où je perds mes moyens, on est morts !

Emma n'a pas répondu aussitôt. Elle m'a examiné un moment, puis elle a pris ma main crasseuse et l'a embrassée doucement. Une fois, puis deux.

– C'était quoi, ça ? ai-je demandé, surpris.

– Tu ne te doutes de rien, n'est-ce pas ?

– Non. Quoi ?

– Tu ne mesures pas à quel point tu es miraculeux.

Addison a grogné en signe d'approbation.

– Tu as un talent stupéfiant, a ajouté Emma à voix basse. Tu manques juste d'entraînement.

– Admettons. Mais quand on s'entraîne, en général, on échoue plusieurs fois avant de réussir. Moi, si j'échoue, des gens mourront.

Emme m'a serré la main.

– Rien de tel qu'un peu de pression pour t'aider à te perfectionner.

J'ai voulu sourire, sans y parvenir. Mon cœur saignait d'avance à la pensée des dégâts que j'aurais pu causer. Ce don me faisait l'effet d'un pistolet chargé que je n'aurais pas su utiliser. Je ne savais même pas quel côté pointer sur l'ennemi. Je préférais le poser, pour ne pas

risquer de le faire exploser entre mes mains.

Un bruit au fond du wagon m'a alerté. J'ai levé les yeux et vu la porte s'ouvrir. Deux adolescents vêtus de cuir sont entrés en titubant : un garçon et une fille, qui se passaient une cigarette allumée en riant.

– C'est interdit, a gloussé la fille, avant d'embrasser le garçon dans le cou.

Il a dégagé une mèche de cheveux qui lui tombait devant les yeux.

– Ça ne risque rien, ma puce. Je le fais tout le temps.

La porte a claqué derrière eux. Au même instant, le garçon nous a vus et s'est pétrifié. Ses sourcils ont dessiné une parabole.

– Salut ! Comment ça va ? leur ai-je lancé avec naturel, comme si nous n'étions pas couverts de sang, et accroupis auprès d'un homme mourant.

« Ne paniquez pas. Ne nous trahissez pas », les ai-je implorés en pensée.

Le garçon a plissé le front.

– Est-ce que vous êtes... ?

– Déguisés, ai-je précisé. On s'est un peu lâchés avec le faux sang.

– Ah..., a-t-il fait, perplexe.

La fille regardait fixement l'homme pliant.

– Est-ce qu'il est...

– Soûl, a achevé Emma. Son cerveau baigne dans la vodka. C'est comme ça qu'il a renversé tout le faux sang par terre. Et sur lui.

– Et sur nous, a complété Addison.

Les adolescents se sont tournés vers lui, les yeux exorbités.

– Tais-toi donc, imbécile ! a sifflé Emma.

Le garçon a levé une main tremblante et montré le chien du doigt.

– Est-ce qu'il a vraiment...

Addison n'avait prononcé que deux mots. On aurait pu faire croire aux adolescents qu'ils avaient eu la berlue, que l'écho de nos voix les avait trompés, mais ce satané chien était trop fier pour jouer les idiots.

– Bien sûr que non ! a-t-il dit en levant le museau. Les chiens ne parlent pas anglais. Ni aucun langage humain, d'ailleurs – à l'exception du luxembourgeois, un dialecte que seuls comprennent les banquiers et les Luxembourgeois, et qui, par conséquent, ne sert à rien. Non, vous avez mangé de la nourriture avariée, et vous faites un cauchemar. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mes amis vont vous emprunter vos vêtements. Déshabillez-vous immédiatement, je vous prie !

Pâle et tremblant, le garçon a commencé à retirer sa veste de cuir. Il n'avait dégagé qu'un bras quand ses genoux ont flanché. Il s'est affalé à terre, évanoui, et la fille s'est mise à hurler.

Un instant plus tard, l'Estre tambourinait à la porte opposée. Ses yeux vides lançaient des éclairs meurtriers.

– Bravo pour la discrétion, ai-je lancé.

Addison a hoché tranquillement la tête.

– C'est bien un Estre.

– Je suis ravie qu'on ait élucidé ce mystère, a ironisé Emma.

Le métro s'est arrêté dans une violente secousse et un crissement de freins. On était arrivés dans une station. J'ai aidé Emma à se relever, et nous nous sommes préparés à courir.

– Et Sergei ? a-t-elle demandé.

Nous avions déjà peu de chances de semer l'ennemi dans notre état. En portant l'homme pliant, c'était perdu d'avance.

– On va devoir le laisser là. Les Estres le conduiront chez un docteur. C'est sa meilleure chance de survie – et la nôtre.

Étonnamment, Emma a accepté.

– Je pense que c'est ce qu'il voudrait.

Elle s'est approchée de lui.

– On est désolés de ne pas pouvoir t'emmener. Je suis sûre qu'on se reverra...

– Dans l'autre monde, a croassé Sergei. À Abaton...

Sur ces mots mystérieux, en partie couverts par le hurlement de la fille, les portes du wagon se sont ouvertes.

* * *

Lorsque l'Estre a jailli de sa voiture pour faire irruption dans la nôtre, nous étions déjà sur le quai, nous frayant un passage dans la foule des voyageurs qui tentaient de s'engouffrer dans le train, tel un banc de poissons. Contrairement aux précédentes, cette station était bondée.

– Par ici ! ai-je crié.

J'ai entraîné Emma vers un écriteau « Sortie » qui luisait au loin. J'espérais qu'Addison était dans les parages ; la foule était si dense que je ne distinguais pas le sol.

Par chance, Emma avait repris des forces – ou alors, c'était l'effet de l'adrénaline. Je ne crois pas que j'aurais pu supporter son poids en nageant à contre-courant dans ce flot humain.

Nous avons mis cinq ou six mètres de distance et une cinquantaine de personnes entre le train et nous, quand l'Estre, ressorti bredouille de notre wagon, s'est mis à pousser les voyageurs sans ménagement.

– Je suis un représentant de la loi ! braillait-il. Écartez-vous ! Arrêtez ces enfants !

Soit personne ne l'a entendu dans le brouhaha ambiant, soit personne n'y a prêté attention. Cependant, j'ai vu qu'il gagnait du terrain. Prise d'une soudaine inspiration, Emma a commencé à faire

trébucher les gens en tendant une jambe ici ou là, sans cesser de courir. Les voyageurs tombaient en criant dans notre sillage, causant une mêlée indescriptible.

L'Estre enjambait les membres enchevêtrés, piétinait indifféremment des jambes et des dos, et recevait en retour des coups d'attaché-case ou de parapluie. Il a fini par s'arrêter, rouge et furieux, pour sortir son pistolet de son holster. Mais la distance qui nous séparait s'était agrandie, et s'il était assez insensible pour tirer dans une foule, il n'était pas assez stupide pour cela. Dans la panique générale, il aurait eu encore plus de mal à nous attraper.

Quand je me suis retourné une dernière fois, il était enseveli par la foule, si loin que j'ai failli ne pas le voir. Peut-être se moquait-il de nous capturer, après tout. Nous n'étions pas une menace sérieuse, ni une prise intéressante. Addison avait raison : comparés à une Ombrune, on ne valait pas grand-chose.

À l'approche de la sortie, la foule était plus clairsemée, et nous avons pu piquer un sprint. Au bout de quelques foulées, Emma m'a attrapé par la manche.

– Addison ! a-t-elle haleté en jetant un coup d'œil derrière elle. Où est Addison ?

Un instant plus tard, le chien est sorti de la cohue en galopant. Il traînait derrière lui une longue bande d'étoffe, accrochée à une pique de son collier.

– Vous m'avez attendu ! s'est-il réjoui. Je me suis emmêlé dans le bas d'une dame.

Des têtes se sont tournées au son de sa voix.

– Venez vite ! ai-je ordonné. Ce n'est pas le moment de traîner !

Emma a débarrassé Addison de son entrave et nous sommes repartis en courant. Un escalator et un ascenseur menaient à la rue. Le premier fonctionnait, mais il était pris d'assaut. Nous avons opté pour le second. Chemin faisant, je me suis retourné pour dévisager une femme entièrement bleue de la tête aux pieds. Ses cheveux étaient teints en bleu, son visage recouvert de maquillage bleu, et elle portait une combinaison moulante de la même couleur. Je l'avais à peine perdue de vue, que j'ai croisé un homme encore plus surprenant. Sa tête était divisée en deux moitiés, séparées par une fente verticale : l'une chauve et carbonisée, l'autre intacte, aux cheveux gominés. Si Emma l'a remarqué, elle n'en a rien laissé paraître. Peut-être était-elle tellement habituée à croiser d'authentiques particuliers qu'elle n'accordait pas un regard aux gens normaux, fussent-ils étranges.

« Et si ce n'étaient pas des gens normaux ? ai-je songé. Et si c'étaient des particuliers ? » Peut-être n'était-on pas dans le présent, mais dans une autre boucle ? Mais alors...

J'ai finalement compris ce qui se passait quand j'ai aperçu

deux garçons armés d'épées lumineuses, en train de se battre devant un mur de distributeurs automatiques. Leurs sabres laser produisaient une espèce de « tchang » crachotant. Ces gens bizarres n'étaient pas des particuliers ! C'étaient des geeks. Nous étions bien dans le présent !

À cinq mètres de nous, les portes de l'ascenseur se sont ouvertes. Nous avons couru comme des dératés et nous nous sommes engouffrés dans la cabine *in extremis*, avant d'aller rebondir sur la paroi opposée. Addison y est entré en culbutant sur des pattes tremblantes. Je me suis retourné juste à temps pour apercevoir deux choses dans la fente entre les portes coulissantes.

L'Estre, qui s'était finalement extrait de la foule, fonçait vers nous à toute vitesse. Et là-bas, sur les voies, le Sépulcreux sautait du toit du dernier wagon pour aller se suspendre par une langue à une fixation invisible, au plafond de la station. Alors qu'il se balançait en l'air, telle une araignée, ses yeux noirs ont croisé les miens, et il m'a décoché un regard brûlant.

Les portes se sont fermées, et la cabine commençait à monter, quand une voix a demandé :

– Tu as du feu, mon pote ?

Un homme sans âge ricanait au fond de l'ascenseur. Sa chemise était déchirée, et il avait le visage strié de fausses coupures. Une tronçonneuse sanglante était fixée par une bande à l'extrémité d'un de ses bras, genre Capitaine Crochet.

En le voyant, Emma a eu un mouvement de recul.

– Qui êtes-vous ?

Il a paru vexé.

– Allez, poulette, un effort...

– Si vous ne répondez pas, vous allez l'avoir, votre feu !

Elle avait déjà levé des mains menaçantes. J'ai intercepté son geste.

– Laisse tomber. Ce n'est personne.

– Mince alors ! a râlé l'homme. J'étais sûr que tout le monde me reconnaîtrait, cette année...

Il a arqué un sourcil et levé sa tronçonneuse.

– Je m'appelle Ash. Vous savez... *L'Armée des ténèbres – Evil Dead 3*.

– Connais pas, a rétorqué Emma. Qui est votre Ombrune ?

– Pardon ?

– Il est déguisé, ai-je tenté de lui expliquer, mais elle ne m'écoutait pas.

– Peu importe qui vous êtes, a-t-elle enchaîné. On est en train de lever une armée. On a besoin de renfort, et on n'est pas très regardants. Où sont vos hommes ?

Le type a roulé les yeux.

– LOL ! Vous êtes trop fun, vous, les jeunes ! Ils sont tous à la

Convention, évidemment !

– Il est déguisé, ai-je répété à Emma, à voix basse.

Puis, à l'intention de l'homme :

– Elle ne voit pas beaucoup de films.

Emma s'est gratté le front.

– Déguisé ? Mais c'est un adulte...

– Et alors ? a fait l'homme en nous regardant de bas en haut.

Et vous, vous êtes quoi ? Des crétins ambulants ? La ligue des Étrons Extraordinaires ?

– Des enfants particuliers, a répondu Addison, à qui son égo interdisait de rester silencieux plus longtemps. Et moi, je suis le septième chiot du septième chiot d'une longue et illustre lignée de...

L'homme s'est évanoui avant que notre ami ait pu achever sa phrase. Sa tête a cogné le sol avec un bruit sourd qui m'a fait grimacer.

Emma a toisé Addison avec sévérité.

– Il faut que tu arrêtes de faire ça, a-t-elle déclaré, avant de sourire malgré elle.

– Il l'a bien cherché, a protesté Addison. Quel grossier personnage ! Vite, faites-lui les poches !

– Pas question ! me suis-je insurgé. On n'est pas des voleurs.

– Pourquoi est-il habillé comme ça ? a voulu savoir Emma.

L'ascenseur a émis un « ding » et les portes ont coulissé.

– Attends un peu. Tu vas bientôt comprendre...

* * *

Le monde s'est déployé devant nous comme par magie, baigné de lumière du jour, si éclatant que nous avons dû nous protéger les yeux. J'ai inspiré l'air frais à pleins poumons, avant d'entraîner mes amis sur un trottoir encombré. Nous étions entourés de gens déguisés : superhéros en Lycra, zombies à la démarche traînante, outrageusement maquillés, héroïnes de dessins animés aux yeux de raton-laveur, équipées de haches d'armes...

Ils s'agglutinaient par endroits, formant des groupes improbables, avant de se déverser dans une rue fermée à la circulation, attirés comme des mites par un grand immeuble gris, où une bannière proclamait « Convention de BD ! ».

Emma a battu en retraite vers l'ascenseur.

– C'est quoi, tout ça ?

Addison a observé par-dessus ses lunettes un joker aux cheveux verts qui tâtait son visage peint.

– À en juger par leur accoutrement, j'opterais pour une fête

religieuse...

– C'est à peu près ça, ai-je convenu, tout en essayant d'inciter Emma à revenir sur le trottoir. Mais vous n'avez rien à craindre : ce sont des gens normaux déguisés, et ils croient que nous sommes comme eux. Le seul dont il faut s'inquiéter, c'est cet Estre...

Une fois encore, j'ai omis de mentionner le Creux. J'espérais que nous l'avions semé en prenant l'ascenseur.

– Cachons-nous quelque part en attendant qu'il s'en aille. Ensuite, on redescendra discrètement dans le métro...

– Inutile ! a fait Addison.

Il s'est éloigné en trottant dans la rue bondée, le museau frémissant.

– Hé, l'a appelé Emma. Où tu vas ?

Il revenait déjà vers nous.

– Hourra ! La chance nous sourit ! a-t-il annoncé en agitant la queue. Ma truffe me dit que nos amis ont quitté le métro à cette station, par cet escalier. Nous sommes sur la bonne voie, tout compte fait !

– Dieu merci ! a soupiré Emma.

– Tu vas pouvoir suivre leur piste ? ai-je demandé.

– Quelle question ! Pourquoi croyez-vous qu'on me surnomme « Addison le Stupéfiant » ? Il n'est pas un arôme, pas une senteur, une eau de toilette de particulier que je ne puisse flairer à une centaine de mètres...

Addison était toujours prêt à se vanter, même quand des affaires plus pressantes nous appelaient. L'ennui, c'est que sa voix avait tendance à porter.

– C'est bon, on a compris ! ai-je grommelé.

Il a fait la sourde oreille et continué sur sa lancée, la truffe en l'air :

– Je pourrais trouver un particulier dans une assemblée de Creux, une Ombrune dans une volière...

Nous l'avons suivi tant bien que mal dans la foule costumée, passant entre les jambes d'un nain à échasses, contournant une troupe de princesses zombies, et évitant de justesse la collision avec Pikachu et Edward aux mains d'argent, qui dansaient une valse en pleine rue.

« Pas étonnant que nos amis soient passés par ici », ai-je songé. C'était le camouflage idéal pour des Estres enlevant une troupe d'enfants particuliers. Si l'un de nos amis s'était risqué à appeler au secours, personne ne l'aurait pris au sérieux. Tout autour de nous, les gens jouaient la comédie, se livraient à de faux combats, grondaient dans des costumes de monstres, gémissaient comme des zombies. Personne n'aurait levé un sourcil en voyant passer une poignée d'enfants bizarres, se plaignant d'être prisonniers de méchants qui voulaient leur voler leur âme.

Addison a décrit un cercle en reniflant le sol, puis il s'est assis sur

son arrière-train, perplexe. Discrètement, car même ici, un chien parlant aurait produit son petit effet, je me suis penché vers lui pour lui demander ce qui se passait.

– C'est juste que... Je crois que..., a-t-il bredouillé.

– ... tu as perdu leur trace, a achevé Emma. Tu disais que ton flair était infallible.

– Je ne comprends pas... La piste est très nette jusqu'ici, mais elle disparaît brusquement.

– Attache tes lacets ! m'a commandé Emma d'un ton pressant. Vite ! J'ai regardé mes pieds, perplexe.

– Mais ils ne sont pas...

Elle m'a saisi le bras pour m'obliger à me baisser.

– Attache tes lacets ! a-t-elle répété, avant d'articuler en silence : « Estre ».

J'étais à peine accroupi que j'ai entendu une série de crachotements sonores. Puis une voix autoritaire s'est échappée d'un talkie-walkie : « Code 141 ! Toutes les équipes au rapport, immédiatement ! »

L'Estre était tout proche. Il a répondu d'une voix bourrue, à l'accent bizarre :

– Allô ! Ici M. Je suis sur la piste des fugitifs. Demande autorisation de continuer. Terminé.

Emma m'a lancé un regard inquiet.

– Refusé ! a fait la voix dans le talkie-walkie. Les nettoyeurs se chargeront de la zone plus tard. Terminé.

– Je crois que le garçon a une influence sur les nettoyeurs, a repris l'Estre. Leur action risque de ne pas être efficace.

« Les nettoyeurs. » Il devait faire allusion aux Sépulcreux. Et le garçon, c'était moi, forcément.

– Refusé ! a répété la voix crachotante. Au rapport immédiatement, si tu ne veux pas passer la nuit au trou. Terminé !

L'Estre a marmonné : « Entendu ! » dans son talkie-walkie et s'est éloigné.

– Suivons-le, a proposé Emma. Avec un peu de chance, il nous conduira aux autres.

– Et tout droit dans l'ancre du lion, a soupiré Addison. Enfin, je suppose qu'on n'a pas le choix...

J'étais encore sous le choc.

– Ils savent qui je suis, ai-je lâché d'une voix faible. Ils ont dû voir ce que j'ai fait...

– Exact, a dit Emma. Et ça leur a fichu une trouille bleue !

Je me suis redressé pour regarder l'Estre s'éloigner. Il a traversé la foule, sauté par-dessus une barrière routière, avant de courir vers une voiture de police en stationnement.

Nous l'avons suivi jusqu'à la barrière. J'ai regardé autour de moi,

essayant de deviner dans quelle direction étaient partis les ravisseurs de nos amis. Derrière la barrière, des voitures allaient et venaient, à la recherche d'une place de stationnement.

– Peut-être que les enfants particuliers sont arrivés ici à pied, et qu'ensuite, les Estres les ont fait monter dans une voiture, ai-je suggéré.

Addison s'est dressé sur ses pattes arrière pour regarder par-dessus la barrière.

– Mais oui ! C'est sûrement ce qui s'est passé, s'est-il exclamé, l'air ravi.

– Qu'est-ce que ça a de si réjouissant ? a demandé Emma. S'ils ont été emmenés en voiture, ils peuvent être n'importe où à l'heure qu'il est !

– Nous les retrouverons, où qu'ils soient ! a assuré Addison, confiant. Mais je pense qu'ils ne sont pas très loin. Mon ancien maître avait un cottage dans les environs, et je connais bien le quartier. Il n'y a pas de port, ni aucun moyen rapide de quitter la ville. En revanche, on y trouve plusieurs entrées de boucles temporelles. Nos amis ont probablement été conduits dans l'une d'elles. Pouvez-vous me soulever, s'il vous plaît ?

Je me suis exécuté. Avec mon aide, il a franchi tant bien que mal la barrière et commencé à flairer le sol de l'autre côté. Quelques secondes plus tard, il était sur la trace des enfants particuliers. Il nous a indiqué, au bas de la rue, la voiture de police où l'Estre venait de monter. Elle démarrait.

– Par ici !

– On est bons pour une promenade, ai-je glissé à Emma. Ça va aller ?

– Il faudra bien. Du moment qu'on rejoint une boucle d'ici quelques heures. Autrement, je risque de me retrouver avec les cheveux gris et des cors au pied.

Elle a souri, comme si c'était un sujet de plaisanterie...

– Je ferai tout pour que ça n'arrive pas, ai-je déclaré.

Après avoir enjambé la barrière, j'ai jeté un dernier coup d'œil à la station de métro.

– Tu vois le Creux ? m'a demandé Emma.

– Non. Je ne sais pas où il est. Et ça m'inquiète...

– Chaque chose en son temps.

* * *

Nous nous sommes mis en route, cheminant aussi vite que les jambes d'Emma le lui permettaient. Guidés par le flair d'Addison, nous

arpentions les trottoirs en rasant les murs, soucieux de rester dans l'ombre pour échapper à la vigilance des policiers.

Nous avons traversé une zone industrielle, le long des quais de la Tamise. Les eaux noires du fleuve apparaissaient de temps à autre entre les entrepôts. Ceux-ci ont ensuite cédé la place à un joli quartier commerçant.

Les boutiques aux vitrines illuminées étaient surmontées de maisons de ville transparentes. Par-delà des toits, j'ai vu le dôme de la cathédrale Saint-Paul, intact, se découper sur un ciel bleu limpide. Les avions de combat avaient largué toutes leurs bombes et disparu depuis bien longtemps. Ceux qui n'avaient pas été abattus prenaient la poussière derrière des cordes, dans des musées où des écoliers venaient les contempler, médusés. Des enfants pour qui la Seconde Guerre mondiale était un évènement presque aussi lointain que les Croisades. Pour moi, en revanche, c'était hier. Littéralement.

J'avais du mal à croire que nous arpentions les mêmes rues que la veille au soir. Ces rues obscures, constellées de cratères, où nous avions couru au péril de nos vies, étaient méconnaissables. Des centres commerciaux avaient poussé sur les décombres, et les passants qui les arpentaient, tête baissée, avaient un téléphone rivé à l'oreille et des vêtements couverts de logos.

Le présent m'a soudain paru très étrange, d'une futilité déconcertante. J'avais l'impression d'être un héros de la mythologie, échappé de l'enfer au prix d'une bataille farouche, pour s'apercevoir que le monde d'en haut n'a rien à envier à celui du dessous.

Brusquement, une pensée m'a frappé. J'étais de retour. J'étais revenu dans le présent, et cela, sans l'intervention de Miss Peregrine... une chose censée être impossible.

– Emma ? Comment je suis arrivé ici ?

Elle était occupée à scruter la rue, à l'affût d'un éventuel danger.

– Où ça, à Londres ? a-t-elle demandé distraitement. En train, idiot !

– Mais non !

J'ai baissé la voix.

– Là, maintenant... Tu m'avais dit que Miss Peregrine était la seule à pouvoir me renvoyer à mon époque.

Elle m'a regardé, les yeux plissés.

– Oui, a-t-elle articulé lentement. C'est vrai.

– Tu t'es trompée, alors ?

– Non, c'était le cas. J'en suis sûre. C'est comme ça que ça fonctionne.

– Alors, comment je suis arrivé ici ?

Elle a paru perdue.

– Je ne sais pas, Jacob. Peut-être que...

– Là ! s'est écrié Addison, surexcité.

Nous avons abandonné nos réflexions pour le regarder. Son corps était tout raide, et il avait la tête tournée vers la rue où l'on venait de bifurquer.

– Je flaire des dizaines de pistes de particuliers ! Des dizaines et des dizaines... et elles sont récentes !

– Ce qui signifie... ?

– D'autres particuliers kidnappés sont passés par ici, a deviné Emma. Pas seulement nos amis. La cachette des Estres ne doit pas être loin.

– Pas loin d'ici ? me suis-je étonné.

La rue était bordée de fast-foods et d'échoppes de souvenirs kitsch. Nos silhouettes se reflétaient sur la vitrine éclairée au néon d'un petit restau miteux.

– J'imaginai un endroit plus... maléfique.

Emma a hoché la tête.

– Je vois... Un cachot sinistre, au fond d'un château froid et humide ?

– Ou un camp de concentration entouré de gardes et de barbelés.

– Dans la neige. Comme le dessin d'Horace.

– On risque de tomber sur ce genre de lieu, nous a prévenus Addison. N'oubliez pas : ce n'est que l'entrée d'une boucle temporelle...

Sur le trottoir d'en face, des touristes posaient devant une des célèbres cabines téléphoniques rouges. Ils nous ont remarqués et ont braqué leurs appareils sur nous.

– Stop ! a crié Emma. Pas de photos !

Les passants commençaient à nous dévisager. Quand nous n'étions pas entourés d'une foule de héros de BD, nous étions assez voyants.

– Suivez-moi ! a sifflé Addison. Toutes les pistes convergent par ici.

Nous avons trotté derrière lui.

– Si seulement Millard était là..., ai-je soupiré. Il pourrait explorer le quartier sans se faire repérer.

– Ou Horace... Il se rappellerait peut-être un rêve prémonitoire, a ajouté Emma.

– Il nous trouverait des vêtements de rechange.

– Si on n'arrête pas, je vais me mettre à pleurer, m'a prévenu Emma.

Nous avons atteint un débarcadère bourdonnant d'activité. L'eau trouble du fleuve – un bras de la Tamise – étincelait sous le soleil. Addison s'est frayé un chemin dans la foule, et s'est immobilisé sur un étroit ponton.

– Nos amis sont venus jusqu'ici, a-t-il annoncé. J'imagine que leurs ravisseurs les ont obligés à monter dans un bateau...

Si les Estres avaient emmené les enfants particuliers sur l'eau, c'est là qu'il nous faudrait les suivre. Nous avons arpenté la jetée à la

recherche d'une embarcation. Des dizaines de touristes équipés de casquettes et de sacs bananes montaient et descendaient de plusieurs gros bateaux, qui proposaient tous, à peu de chose près, les mêmes excursions dans Londres.

– Ça ne va pas, a grommelé Emma. Ces bateaux sont trop gros, et ils sont pleins à craquer. Il nous en faudrait un petit, qu'on pourrait piloter nous-mêmes.

Addison a froncé le museau.

– Un instant...

Il s'est éloigné en trottant, la truffe collée aux planches. Nous avons descendu derrière lui une petite rampe sans inscriptions, dédaignée par les touristes. Elle conduisait à un dock situé en contrebas, juste au niveau de l'eau. L'endroit était désert.

Le chien s'est arrêté, l'air très concentré.

– Je flaire la piste de particuliers...

– Les nôtres ? a demandé Emma.

Addison a de nouveau reniflé le ponton et secoué la tête.

– Non. Mais il y a de nombreuses odeurs, anciennes et récentes, faibles ou plus puissantes. Elles sont toutes mélangées. C'est un passage très emprunté.

Devant nous, le ponton se rétrécissait avant de disparaître dans l'obscurité, sous la jetée principale.

– Emprunté par qui ? a demandé Emma en scrutant les ténèbres avec méfiance. Je n'ai jamais entendu parler d'une entrée de boucle située sous un ponton, à Wapping.

Addison n'a pas su lui répondre. Nous n'avions d'autre choix que d'explorer les lieux.

Nous nous sommes donc aventurés dans l'ombre. Lorsque nos yeux se sont accoutumés à l'obscurité, une autre jetée nous est apparue, très différente de celle que nous venions de quitter. Ses planches en putréfaction étaient brisées par endroits.

À notre approche, des dizaines de rats ont détalé en couinant entre des boîtes de conserves vides, avant de sauter dans un vieux rafiot qui flottait sur les eaux sombres, entre des piliers de bois couverts de mousse gluante.

– Eh bien, voilà ! a fait Emma. On n'a plus qu'à le voler...

– Il est plein de rats ! s'est offusqué Addison.

Emma a fait jaillir une petite flamme au creux de sa main.

– Pas pour longtemps. Les rongeurs n'apprécient guère ma compagnie.

Comme les lieux semblaient toujours déserts, nous avons longé le ponton jusqu'au bateau, en évitant les planches les plus fragiles. Je m'apprêtais à détacher les amarres, quand une voix a tonné :

– Stop !

Emma a poussé un cri strident. Addison a glapi, et j'ai failli avoir une crise cardiaque. L'homme assis dans le bateau – comment ne l'avait-on pas vu ? – s'est levé lentement. Il a déplié son immense carcasse, centimètre par centimètre, jusqu'à nous dominer de toute sa hauteur. Il mesurait au moins deux mètres, et sa silhouette massive était drapée dans une cape. La capuche dissimulait son visage.

– Je suis d-désolée ! a bégayé Emma. C'est... On a cru que ce bateau était...

– Ils sont nombreux, les imprudents qui ont essayé de détrousser Sharon ! a rugi l'homme. Aujourd'hui, leurs crânes servent de maisons aux poissons !

– Je vous assure qu'on ne voulait pas...

– On vous laisse, a couiné Addison en reculant. Pardon de vous avoir dérangé, monsieur !

– SILENCE ! a tonné le batelier en grimpant sur le dock. Quiconque convoite mon bateau doit en payer le prix !

J'étais terrifié, et quand Emma a crié « Courez ! », j'avais déjà fait volte-face pour décamper. Manque de chance, au bout de trois pas, mon pied a traversé une planche pourrie, et je me suis étalé à plat ventre sur le ponton. J'ai voulu me libérer, mais j'avais la jambe enfoncée dans le trou jusqu'à la hanche. Quand Emma et Addison ont rebroussé chemin pour me venir en aide, c'était trop tard. Le batelier se dressait au-dessus de nous, menaçant. Son rire caverneux résonnait comme le tonnerre.

Peut-être que les ombres mouvantes m'ont joué un tour, mais j'aurais juré voir un rat dégringoler de sa capuche, et un autre sauter de sa manche, tandis qu'il levait lentement le bras vers nous.

– Laissez-nous partir, espèce de fou ! a crié Emma en frappant dans ses mains pour faire jaillir une flamme.

La lumière qu'elle a produite n'a même pas suffi à chasser l'obscurité sous la capuche du batelier. Je commençais à soupçonner que même le soleil n'y serait pas parvenu.

Cependant, elle a éclairé l'objet qu'il tenait dans sa main tendue. Ce n'était pas un couteau, ni une arme. Juste un morceau de papier qu'il pinçait entre son pouce et son long index blanc.

Il me l'a tendu, se penchant bien bas pour me permettre de l'attraper.

– Je vous en prie, a-t-il fait d'une voix calme. Lisez.

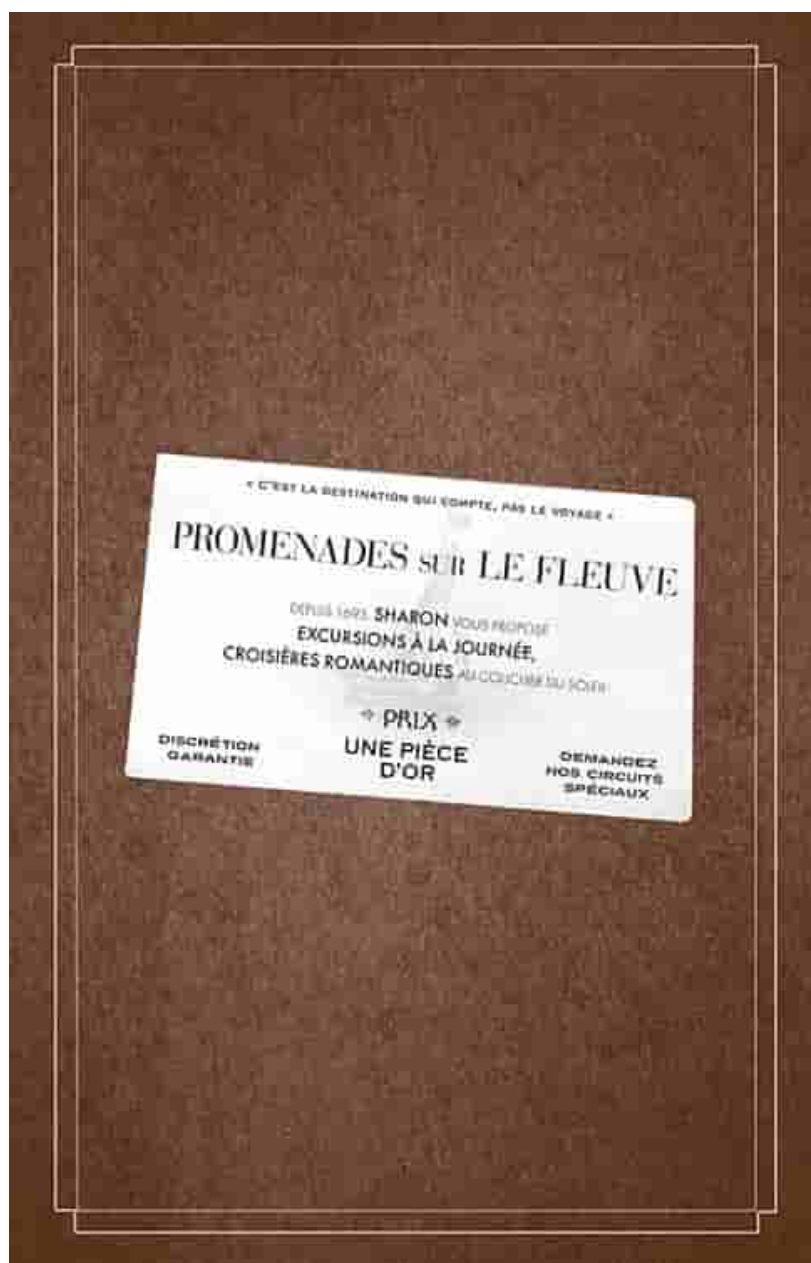
– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé, hésitant.

– Mes tarifs. Ainsi que quelques détails concernant mes services...

J'ai pris le papier d'une main tremblante. Nous nous sommes penchés pour le déchiffrer à la lueur de la flamme d'Emma.

J'ai regardé le géant, perplexe.

– C'est vous ? Vous êtes... Sharon ?



– En chair et en os !

Sa voix traînarde, mielleuse, a hérissé les poils de ma nuque.

– Eh bien monsieur, vous nous avez fichu une belle frousse ! s'est écrié Addison. Ces menaces étaient-elles bien nécessaires ?

– Toutes mes excuses ! Je somnolais, et vous m'avez fait peur.

– *Nous*, on vous a fait peur ?

– Un moment, j'ai cru que vous alliez me voler mon bateau, a-t-il gloussé.

Emma s'est forcée à rire :

– Ha ! Ha ! Non, on voulait juste... euh... vérifier qu'il était bien attaché.

Sharon s'est tourné vers l'embarcation, amarrée à un pilier de bois par une simple corde. Un petit croissant blanc s'est dessiné sous sa capuche. L'esquisse d'un sourire.

– Et alors ? Qu'est-ce que vous en dites ?

J'ai enfin réussi à dégager ma jambe du trou.

– C'est, euh... parfait ! Joli travail !

– Je n'aurais pas fait mieux, a ajouté Emma en m'aidant à me relever.

– Mais dites-nous..., est intervenu Addison. Ceux qui ont essayé de vous voler pour de bon... Est-ce qu'ils sont vraiment tous...

Le batelier a lorgné les eaux noires et dégluti bruyamment.

– N'en parlons plus ! Maintenant que vous m'avez réveillé, je suis à votre service. Que puis-je faire pour vous ?

– On voudrait louer votre bateau, a répondu Emma. Sans vous.

– C'est impossible ! a affirmé Sharon. Je suis le capitaine, c'est moi qui pilote.

– Bon, tant pis.

Addison s'est tourné pour partir. Emma l'a rattrapé par le collier.

– Attends ! a-t-elle sifflé. On n'a pas terminé.

Elle a adressé un sourire aimable au batelier.

– Nous savons que de nombreux particuliers sont passés par ce...

Elle a regardé autour d'elle, cherchant le mot exact.

– ... cet endroit. Se pourrait-il qu'il y ait une entrée de boucle dans les parages ?

– Je ne vois pas de quoi vous parlez, a répondu Sharon.

– Ah... Oui, je comprends : c'est une information secrète. Mais avec nous, vous ne risquez rien. Vous voyez bien qu'on est...

Je lui ai donné un coup de coude.

– Emma, stop !

– Pourquoi ? a-t-elle protesté. Il a entendu le chien parler et il m'a vue faire du feu. Si on ne peut plus discuter honnêtement...

– On ne sait pas si c'en est un, ai-je argumenté.

– Bien sûr que oui !

Elle s'est tournée vers Sharon.

– Vous en êtes un, n'est-ce pas ?

Le batelier nous a dévisagés, impassible. Emma a interrogé Addison :

– C'en est un, non ? Tu ne sens pas ça, chez lui ?

– Non, ce n'est pas net...

– Bon, mais de toute façon, c'est sans importance. Du moment que ce n'est pas un Estre...

Elle a fixé Sharon, l'air soupçonneux.

– Vous n'êtes pas un Estre, au moins ?

– Je suis un homme d'affaires, a-t-il répliqué d'une voix neutre.

– ... Un homme d'affaires habitué à rencontrer des chiens parlants et des filles qui font jaillir du feu de leurs mains, a souligné Addison.

– On croise toutes sortes de personnes dans ma profession.

J'ai secoué mon pied trempé, puis l'autre.

– Trêve de bavardages ! On cherche des amis. On pense qu'ils sont passés par ici il y a moins d'une heure. Quelques adultes, mais surtout des enfants. Un garçon invisible ; une fillette qui flottait dans les airs...

– Vous n'avez pas pu les manquer, a ajouté Emma. Ils étaient prisonniers d'une bande d'Estres armés jusqu'aux dents.

Sharon a croisé les bras.

– Comme je vous l'ai dit, toutes sortes d'individus font appel à moi. Ils comptent tous sur mon absolue discrétion. Je ne parle pas de ma clientèle.

– Vraiment ? a fait Emma. Excusez-nous un instant...

Elle m'a entraîné à l'écart et glissé à l'oreille :

– S'il continue à se taire, je vais me mettre *très* en colère.

– Pas d'imprudence ! lui ai-je conseillé à voix basse.

– Pourquoi ? Tu crois ce baratineur quand il parle de crânes et de poissons ?

– Non, mais je pense qu'il peut nous être utile. Je le soupçonne de savoir exactement où sont nos amis. Il suffit de lui poser les bonnes questions.

– OK. Dans ce cas, je t'en prie..., a-t-elle dit, vexée.

Je me suis tourné vers Sharon, tout sourire.

– Si vous nous parliez de vos excursions ?

La physionomie du géant s'est éclairée.

– Enfin un sujet sur lequel je peux m'exprimer librement ! Il se trouve que j'ai justement là l'information qui vous intéresse...

Il s'est approché d'un pylône voisin, où une étagère était clouée. Elle supportait un crâne affublé d'un casque et de lunettes d'aviateur vintage, qui tenait plusieurs prospectus entre ses dents. Sharon en a pris un, qu'il m'a tendu.

La brochure, très kitsch, semblait avoir été imprimée à l'époque où mon grand-père était enfant. Je l'ai feuilletée, tandis que Sharon

s'éclaircissait la gorge.

– Voyons voir..., a-t-il commenté. En général, les familles adorent le lot « Famine et Flammes ». Le matin, on remonte le fleuve pour voir les Vikings catapulter des moutons malades par-dessus les murailles de la ville assiégée. Puis on déguste un délicieux pâté en boîte, avant de revenir le soir *via* le grand incendie de 1666. À la nuit tombée, les flammes se reflètent sur l'eau, c'est magnifique ! Si vous n'avez que quelques heures devant vous, nous avons aussi une superbe excursion sur le thème du gibet. Le Quai des Exécutions au crépuscule plaît beaucoup aux jeunes mariés. Des pirates au langage délicieusement vulgaire y prononcent des discours colorés, avant qu'on leur passe la corde au cou. Pour une somme modique, vous pouvez même vous faire photographier avec eux.

La brochure montrait des touristes souriants devant les lieux qu'il venait de nous décrire. Sur la dernière page, on voyait l'un des passagers de Sharon poser avec une bande de pirates féroces armés de couteaux et d'armes à feu.





– Des particuliers prennent plaisir à faire ce genre d'excursions ? me suis-je étonné.

Emma a jeté un coup d'œil anxieux derrière nous.

– On perd notre temps, m'a-t-elle soufflé. Il essaie de nous faire patienter jusqu'à l'arrivée de la prochaine patrouille d'Estres.

– Je ne crois pas. Attendons encore un peu...

Sharon a continué comme s'il ne nous avait pas entendus :

– Vous pourriez aussi voir les têtes des fous plantées sur des pieux en passant sous le London Bridge ! C'est notre excursion la plus prisée, et j'avoue que c'est aussi ma préférée.

Il s'est interrompu un instant, pensif.

– Maintenant que j'y pense, il y a aussi l'Arpent du Diable, mais je doute que cela vous convienne...

– Pourquoi ? a demandé Emma. C'est une excursion trop agréable ?

– Bien au contraire ! C'est un lieu sordide. Absolument pas recommandé aux enfants...

Emma a tapé du pied sur le quai délabré, qui a tremblé dangereusement.

– C'est là que les Estres ont emmené nos amis, n'est-ce pas ? a-t-elle crié. Avouez !

– Ne vous fâchez pas, mademoiselle. Je ne fais que m'inquiéter pour votre sécurité.

– Arrêtez de nous embobiner, et dites-nous ce qu'il y a là-bas !

– Bon, si vous insistez...

Sharon a poussé un soupir de satisfaction, comme s'il se laissait glisser dans un bain chaud. Il a frotté ses mains parcheminées. Apparemment, le simple fait d'y penser le comblait d'aise.

– Des choses terrifiantes, a-t-il dit. Des choses ignobles. Tout ce qu'il vous plaira, du moment que vous aimez le crime et la débauche. Je me verrais bien prendre ma retraite là-bas, un de ces jours... Ou peut-être diriger le petit abattoir de la rue Qui-suinte...

– Comment s'appelle cet endroit, déjà ? s'est informé Addison.

– L'Arpent du Diable, a répondu le batelier d'une voix teintée de nostalgie.

Addison a frissonné du museau jusqu'au bout de la queue.

– Je connais ce lieu. C'est le quartier le plus sordide et le plus dangereux de toute l'histoire de Londres. J'ai entendu des histoires d'animaux particuliers enfermés dans des cages, qu'on obligeait à se battre entre eux. Des oursages contre des ému-rafes, des chimpnocéros contre des flamanchèvres... Des parents contre leurs propres enfants ! Contraints à se battre jusqu'à ce que mort s'ensuive pour distraire quelques particuliers dérangés.

– C'est répugnant ! a grimacé Emma. Qui sont ces particuliers, capables de participer à de telles boucheries ?

Addison a secoué tristement la tête.

– Des hors-la-loi, des mercenaires... Des exilés...

– Il n’y a pas de hors-la-loi dans le monde des particuliers ! a protesté Emma. Tout individu condamné pour crime est conduit dans une boucle punitive par la Garde.

– Vous connaissez bien mal votre propre monde, a observé le batelier.

Addison a hoché la tête.

– Les criminels ne sont pas jetés en prison si personne ne les attrape, a-t-il expliqué. Certains se réfugient dans une boucle comme celle dont on parle : une boucle ingouvernable, sans loi...

– À vous entendre, ce lieu est un véritable enfer. Comment se fait-il que des gens aient envie d’y aller ? me suis-je étonné.

– Ce que certains considèrent comme l’enfer est le paradis pour d’autres, a repris le batelier. L’Arpent du Diable est le dernier lieu véritablement libre. Un endroit où l’on peut tout acheter, tout vendre...

Il s’est penché vers moi pour ajouter à voix basse :

– Ou tout dissimuler.

– Par exemple, des Ombrunes kidnappées et des enfants particuliers, ai-je deviné. C’est là que vous voulez en venir ?

– Je n’ai rien dit de tel, s’est défendu Sharon en haussant les épaules.

Il a décroché un rat suspendu à l’ourlet de sa cape et l’a grondé affectueusement :

– Sois sage, Percy. Papa est en train de travailler.

Pendant qu’il déposait le rongeur à terre, j’ai échangé quelques mots en privé avec Emma et Addison.

– Qu’est-ce que vous en pensez ? À votre avis, nos amis pourraient se trouver dans cet endroit... sordide ?

– Les Estres sont obligés de garder leurs prisonniers à l’intérieur d’une boucle, et une boucle assez ancienne, a réfléchi Emma. Sans quoi, la plupart vieilliraient brusquement et mourraient au bout de quelques jours.

– Et alors ? Qu’est-ce que cela peut leur faire qu’on meure ? ai-je objecté. Ils veulent juste nous voler nos âmes.

– C’est vrai, mais ils ne peuvent pas laisser mourir les Ombrunes. Ils en ont besoin pour recréer leur expérience de 1908. Rappelez-vous leur projet délirant...

– Ce truc dont nous a parlé Golan ? Leur plan pour devenir immortels et régner sur le monde...

– Oui. Maintenant qu’ils ont enlevé les Ombrunes, ils ont besoin d’un endroit où les séquestrer. Un endroit où elles ne vont pas se ratatiner et se dessécher à vue d’œil. Autrement dit, une boucle temporelle assez ancienne, datant d’au moins quatre-vingts ou cent ans. Si l’Arpent du Diable est vraiment un tel lieu de

dépravation...

– C'est le cas ! a confirmé Addison.

– ... Alors, c'est l'endroit idéal pour les Estres. C'est sûrement là qu'ils auront conduit leurs captifs.

– En plein cœur de Londres, a noté Addison. Au nez et à la barbe de tout le monde. C'est futé !

– Bon, je pense qu'on est d'accord, ai-je conclu.

Emma s'est avancée vers Sharon, l'air décidé.

– On voudrait trois tickets pour ce lieu sordide dont vous nous avez parlé.

– Êtes-vous sûrs de votre choix ? Des enfants innocents comme vous ont peu de chances de revenir de l'Arpent du Diable.

– Sûrs et certains ! ai-je affirmé.

– Très bien. Je vous aurai prévenus...

– L'ennui, a dit Emma, c'est que nous n'avons pas trois pièces d'or.

– Vraiment ?

Sharon a joint ses longs doigts devant sa bouche, et poussé un soupir qui empestait la charogne.

– En temps normal, j'insiste pour être payé d'avance, mais ce matin, je me sens l'âme généreuse. Votre optimisme et votre courage me plaisent. Je vous fais crédit !

Sur ces mots, il a éclaté de rire, comme s'il savait qu'on ne vivrait jamais assez longtemps pour s'acquitter de notre dette. Puis il a fait un pas de côté, levé un bras sous sa cape et indiqué la direction de son bateau.

– Bienvenue à bord !

CHAPITRE DEUX

Avant de nous embarquer, Sharon a ôté six rats frétilants de sous sa cape d'un geste théâtral. Apparemment, un voyage sans vermine était un luxe réservé aux particuliers importants, et il nous rangeait dans cette catégorie. Puis il a offert son bras à Emma pour l'aider à descendre du ponton, et nous nous sommes assis à trois côte à côte sur le banc de bois. Pendant que Sharon détachait les amarres, je me suis demandé si nous avions eu raison de nous fier à lui. Ne s'était-on pas montrés d'une imprudence folle, à l'image du type exténué qui s'allonge au beau milieu d'une route pour piquer un somme ?

Le problème avec la frontière qui sépare la simple imprudence de l'acte totalement stupide, c'est qu'on la distingue seulement après l'avoir franchie. En regardant Sharon repousser le ponton de son pied nu, j'ai remarqué que celui-ci n'avait pas grand-chose d'humain. Ses longs orteils, semblables à des mini-saucisses de hot-dog, étaient terminés par des ongles jaunes et épais, crochus comme des griffes. J'ai eu soudain la certitude que nous étions du mauvais côté de la frontière, et qu'il était trop tard pour rebrousser chemin.

Sharon a tiré sur une cordelette pour démarrer un petit moteur de hors-bord, qui s'est réveillé en crachotant dans un nuage de fumée bleue. Ramenant sous lui ses jambes interminables, il s'est accroupi dans la flaque d'étoffe noire que formait sa cape au fond de l'embarcation. Il a fait vrombir le moteur, puis slalomé dans une véritable forêt de pylônes de bois, avant d'émerger sous la chaude lumière du soleil. Nous étions dans un canal, un affluent de la Tamise bordé des deux côtés par des immeubles de verre.

On y voyait danser davantage de bateaux que dans la baignoire d'un petit enfant à l'heure du bain : des remorqueurs rouge bonbon, de grandes barges plates et des bateaux d'excursion, dont les ponts supérieurs grouillaient de touristes. Étonnamment, aucun ne nous a pris en photo, ni n'a paru remarquer le curieux équipage que nous formions : un ange de la mort au gouvernail, deux enfants éclaboussés de sang sur le siège, et un chien à lunettes. Sharon avait sans doute enchanté son embarcation afin que seuls les particuliers puissent la voir, et c'était tant mieux !

En l'examinant à la lumière, j'ai noté que le bateau était d'une simplicité extrême, hormis sa figure de proue sculptée. Celle-ci représentait un gros serpent à écailles, qui s'élevait au-dessus de la coque en dessinant un S. À la place de sa tête, il n'y avait qu'un globe

oculaire géant, sans paupières, de la taille d'un melon.

– Qu'est-ce que c'est ? me suis-je renseigné en effleurant sa surface polie.

– Du bois d'if, a crié Sharon pour couvrir le grondement du moteur.

– À quoi ça sert ?

– À voir, a-t-il répondu de mauvaise grâce.

Il a mis les gaz – sans doute pour m'empêcher de poser davantage de questions. Alors que le bateau accélérât, sa proue s'est soulevée légèrement. J'ai pris une profonde inspiration, savourant la caresse du soleil et du vent sur mon visage. Addison s'est penché par-dessus bord, la langue pendante ; il avait l'air parfaitement heureux.

Quelle journée magnifique pour aller en enfer !

– Au fait, j'ai réfléchi à la façon dont tu es arrivé ici, m'a dit Emma. Je veux dire : ici, dans le présent.

– Ah... Et alors ?

– Je ne vois qu'une explication, même si elle est un peu tirée par les cheveux. Quand on était dans le tunnel du métro avec les Estres, et qu'on est passés dans le présent... Si tu as pu venir avec nous à ce moment-là, au lieu de rester tout seul en mille-huit-cent-je-ne-sais-pas-combien, c'est que Miss Peregrine était dans les parages, et qu'elle t'a aidé à traverser à l'insu de tous.

– Tu crois, Emma ? Ça me paraît...

J'ai hésité, soucieux de la ménager.

– Tu crois que Miss Peregrine se cachait dans le tunnel ?

– Je n'en sais rien. Je dis juste que c'est possible. On n'a aucune idée de l'endroit où elle se trouve, après tout...

– Les Estres l'ont enlevée. C'est Caul lui-même qui nous l'a dit !

– Depuis quand tu crois ce que racontent les Estres ?

– Tu as raison. Mais comme Caul avait l'air ravi de l'avoir capturée, j'ai supposé qu'il disait vrai...

– Peut-être... Ou alors, c'était juste une manœuvre pour nous saper le moral, et nous inciter à nous rendre.

J'ai froncé les sourcils.

– Oui...

Mon cerveau s'embrouillait avec toutes ces suppositions.

– Admettons que Miss Peregrine ait été dans le tunnel avec nous. Pourquoi aurait-elle pris la peine de me renvoyer dans le présent, alors que j'étais captif des Estres, et qu'ils voulaient nous voler nos âmes ? Il aurait mieux valu pour moi que je reste coincé dans cette boucle...

Un instant, Emma a paru désarçonnée. Puis son visage s'est éclairé.

– Sauf si on est censés libérer tous les autres. Si ça fait partie de son plan...

– Mais comment aurait-elle pu savoir à l'avance qu'on allait

échapper aux Estres ?

Emma a coulé un regard oblique vers Addison.

– Elle avait peut-être un complice..., a-t-elle chuchoté.

– Euh... Ça commence à faire beaucoup de « peut-être ».

J'ai pris une inspiration et choisi soigneusement mes mots :

– Je sais que tu as envie de croire que Miss Peregrine est là, quelque part. Qu'elle est libre et qu'elle veille sur nous. Moi aussi...

– J'en ai tellement envie que c'est douloureux, a-t-elle avoué.

– Mais si elle était libre, je pense qu'elle nous aurait contactés d'une manière ou d'une autre ?

J'ai indiqué Addison du menton avant de poursuivre :

– Et lui, s'il était complice, il nous l'aurait forcément dit, à l'heure qu'il est.

– Pas s'il a juré de garder le secret. Si on savait où se trouve Miss Peregrine, et si quelqu'un l'apprenait, on risquerait d'être torturés...

– Et pas lui ? ai-je répliqué, un poil trop fort.

Le chien s'est tourné vers nous. Le vent lui gonflait les joues et faisait battre sa langue, lui donnant l'air parfaitement ridicule.

– Hello ! a-t-il crié. J'ai compté déjà cinquante-six poissons, même si, je l'avoue, certains n'étaient peut-être que des détritrus ! Qu'est-ce que vous complotez, tous les deux ?

– Rien, a affirmé Emma.

– Je ne sais pas pourquoi, j'en doute, a-t-il marmonné.

Heureusement, son instinct l'a très vite emporté sur ses soupçons. Une seconde plus tard, il a jappé : « Poisson ! » et recommencé à scruter la surface de l'eau.

– Poisson... poisson... ordure... poisson...

Emma est partie d'un rire sombre.

– C'est une idée complètement folle, je sais. Mais mon cerveau est une machine à fabriquer de l'espoir.

– Tant mieux ! Le mien est un générateur de scénarios catastrophe.

– Alors, on a besoin l'un de l'autre.

– C'est sûr. Mais ça, on le savait déjà.

Le léger roulis du canot nous poussait l'un contre l'autre et nous séparait, à intervalles réguliers.

– Vous êtes sûrs que vous ne préférez pas la croisière romantique ? nous a demandé Sharon. Vous pouvez encore changer d'avis.

– Sûrs et certains ! ai-je répondu. On est en mission.

– Dans ce cas, je vous conseille d'ouvrir la boîte sur laquelle vous êtes assis. Vous allez avoir besoin de ce qu'il y a dedans.

Nous avons soulevé le dessus du banc, maintenu par des charnières à l'un des côtés, et découvert une grande bâche.

– C'est pour quoi faire ? ai-je demandé.

– Vous allez vous cacher dessous.

Sharon a engagé le bateau dans un canal plus étroit, bordé d'appartements neufs, probablement hors de prix.

– J'ai réussi à vous dissimuler jusqu'à maintenant, mais ce genre de protection ne fonctionne pas dans l'Arpent du Diable, et des personnages peu recommandables guettent les proies faciles autour de l'entrée. Les proies faciles comme vous.

– J'étais sûr qu'il y avait un truc ! me suis-je exclamé. Aucun touriste ne nous a regardés.

– Quand on assiste en direct à des atrocités historiques, il est plus prudent de passer inaperçu, a-t-il expliqué. Je ne peux quand même pas laisser mes clients se faire massacrer par les Vikings ! Imaginez les commentaires des utilisateurs...

Nous approchions à toute vitesse d'une sorte de tunnel : une portion de canal d'environ trois cents mètres de long, coiffée d'un pont surmonté d'un entrepôt, ou d'un ancien moulin. À l'autre bout, on voyait briller un demi-cercle de ciel bleu et d'eau scintillante. Dans l'intervalle, des ténèbres. L'endroit idéal pour placer l'entrée d'une boucle.

Nous avons déplié la bâche, qui était assez grande pour recouvrir la moitié du bateau. Emma s'est allongée à côté de moi et nous l'avons tirée sur nous jusqu'au menton, comme un drap. Avant de s'engager sous le pont, Sharon a coupé le moteur et l'a dissimulé sous une autre bâche, plus petite. Puis il s'est levé et a déployé un bâton télescopique, qu'il a plongé dans l'eau jusqu'à toucher le fond. Alors, exerçant de longues poussées sur cette perche improvisée, il a fait avancer l'embarcation en silence, tel un gondolier.

– C'est quoi, ces « personnages peu recommandables » qui ne doivent pas nous voir ? a demandé Emma. Des Estres ?

– Ces Estres que vous détestez tant n'ont pas le monopole du mal dans le monde des particuliers, a répondu Sharon.

Les parois du tunnel ont renvoyé l'écho de sa voix.

– Un opportuniste déguisé en ami peut être tout aussi dangereux qu'un ennemi déclaré.

– Vous êtes vraiment obligé de parler par énigmes ? a soupiré Emma.

– Cachez vos têtes ! a-t-il répondu sèchement. Le chien aussi !

Notre ami s'est glissé sous la bâche en soufflant, et nous avons remonté la toile grossière sur nos visages. Il faisait une chaleur étouffante là-dessous, et ça empestait le gasoil.

– Est-ce que vous avez peur ? nous a demandé Addison d'une toute petite voix.

– Pas spécialement, a répondu Emma. Et toi, Jacob ?

– Tellement que j'ai envie de vomir, ai-je avoué. Et toi, Addison ?

– Bien sûr que non ! s'est-il défendu. Ma race est connue pour son

courage !

Pourtant, quand il s'est blotti entre Emma et moi, j'ai senti qu'il tremblait de tout son corps.

* * *

On accède à certaines boucles de façon si rapide, si confortable, qu'on a l'impression de voyager sur une autoroute moderne. Ce n'était pas le cas ici. J'ai eu la sensation de dévaler à toute vitesse une pente abrupte, constellée de nids de poule, avec d'innombrables virages en épingles à cheveux, puis de tomber d'une falaise – tout ça dans le noir complet. Quand ce cauchemar s'est enfin terminé, j'avais le vertige et mon cœur battait à tout rompre. Je me suis demandé quel mécanisme invisible rendait certains passages plus pénibles que d'autres. Peut-être que le voyage était à l'image de la destination, tout simplement. Et que celui-ci n'était qu'un avant-goût des épreuves qui nous attendaient...

– On est arrivés ! a annoncé Sharon.

J'ai cherché à tâtons la main d'Emma.

– Tout le monde va bien ? ai-je vérifié.

– Il faut faire demi-tour, a grogné Addison. J'ai laissé mes rognons de l'autre côté.

– Taisez-vous, jusqu'à ce que j'aie trouvé un endroit discret où vous déposer, a ordonné Sharon.

C'est étonnant de voir combien l'ouïe s'aiguise dès qu'on est privé de l'usage de ses yeux. Allongé sous la bâche, j'étais fasciné par ces bruits d'un monde d'autrefois qui fleurissaient autour de nous. Au début, je n'entendais que le clapotis de l'eau, troublé par la perche de Sharon. Mais bientôt, d'autres sons s'y sont mêlés pour construire une scène élaborée dans mon esprit. J'ai imaginé que ces « ploufs » réguliers étaient causés par les rames d'un bateau qui nous dépassait, chargé à ras bord de poissons. J'ai vu en pensée les femmes que j'entendais crier : elles échangeaient des ragots d'une rive à l'autre du canal, penchées aux fenêtres de leurs maisons, tout en accrochant du linge à des fils tendus sur les façades. Devant nous, des enfants hurlaient de rire, tandis qu'un chien aboyait. Dans le lointain, des voix ont entonné un chant rythmé par des coups de marteau : « Oyez le tap-tap des marteaux, des marteaux qui plantent les clous ! » Il ne m'en fallait pas davantage pour imaginer de courageux charpentiers coiffés de hauts-de-forme qui dévalaient en bande les rues pittoresques, chantant à tue-tête pour oublier leurs conditions de vie pénibles.

Tout ce que je savais des quartiers misérables de Londres à l'époque

victorienne, je l'avais appris à l'âge de douze ans, quand le club de théâtre dont je faisais partie avait monté une adaptation d'*Oliver Twist* en comédie musicale. Pour info, on m'avait assigné le rôle de l'orphelin n° 5, et le soir de la représentation, pris d'un trac épouvantable, j'avais simulé une gastro. Résultat : j'avais regardé tout le spectacle depuis les coulisses, en costume, avec un seau entre les jambes.

Telle était donc la scène que je me représentais, quand j'ai remarqué un petit trou dans la bâche, près de mon épaule – sans doute l'œuvre d'un rat. Il m'a suffi de me déplacer légèrement pour jeter un coup d'œil au travers. En quelques secondes, le joyeux décor de comédie musicale que j'avais imaginé a fondu comme une montre de Dali. J'ai découvert avec horreur les maisons qui bordaient le canal – qui d'ailleurs ne méritaient pas le nom de « maisons ». Il était impossible de trouver une seule ligne droite dans ces architectures pourries et décrépites. Les bicoques étaient affaissées, pareilles à une rangée de soldats épuisés, endormis au garde-à-vous. Elles se seraient probablement effondrées dans l'eau, si elles n'avaient pas été aussi serrées les unes contre les autres. Une crasse noire et verte s'étalait sur leur tiers inférieur, en épaisses strates gluantes. Toutes les façades, même les plus délabrées, étaient affublées d'une sorte d'avancée : une excroissance en bois aux dimensions d'un cercueil. C'est seulement quand j'ai entendu un grognement sonore s'échapper de l'une d'elles, puis vu quelque chose tomber dans l'eau, que j'ai compris en quoi consistaient les « plouf » que j'avais pris tantôt pour des coups de rame. Ces avancées étaient des cabinets, qui contribuaient à alimenter la crasse du canal.

Les femmes qui criaient d'une rive à l'autre étaient bien penchées à leurs fenêtres comme je me l'étais figuré, mais elles n'accrochaient pas de linge, pas plus qu'elles n'échangeaient des ragots. Du moins, plus maintenant. Elles se beuglaient des insultes et proféraient des menaces. L'une d'elles a agité une bouteille cassée avant de partir d'un rire d'ivrogne, tandis que l'autre l'invectivait dans une langue quasi incompréhensible : « T'es rin qu'un tas puant qui couch'rait avec le diable lui-même pour un simp' sou ! » L'ironie, c'est qu'elle était elle-même torse nu, et semblait ne pas s'en soucier le moins du monde. Lorsque nous les avons dépassées, elles ont interrompu leur querelle pour siffler Sharon, qui les a ignorées.

J'étais pressé de chasser cette image de ma tête, mais celle qui l'a remplacée était encore pire. Devant nous, une bande de gamins assis sur le rebord d'un pont qui enjambait le canal maintenait un chien suspendu au-dessus de l'eau. La pauvre bête, attachée par les pattes arrière, poussait des aboiements désespérés. Chaque fois que ses tortionnaires le plongeaient dans l'eau, ses cris se changeaient en

bulles, et les gamins éclataient de rire. J'ai résisté à l'envie d'arracher la bâche pour les houspiller. Par chance, Addison ne pouvait pas les voir ; sans quoi, aucun conseil de prudence n'aurait pu l'empêcher de foncer à la proue du bateau, les babines retroussées.

– Je sais ce que tu fais, a marmonné Sharon à mon intention. Si tu veux profiter du paysage, attends un peu. On va bientôt traverser la partie la pire de l'Arpent.

Emma m'a donné un petit coup de coude.

– Tu regardes à l'extérieur ? m'a-t-elle chuchoté.

– Peut-être...

Le batelier nous a intimé de nous taire. Il a sorti sa perche de l'eau, retiré un bouchon à l'extrémité du manche et exhibé une courte lame, qu'il a utilisée pour sectionner la corde des garçons au passage. Le chien est tombé à l'eau dans une gerbe d'éclaboussures et s'est éloigné à la nage, reconnaissant. Les garçons, fous de rage, ont commencé à nous lancer tout ce qu'ils avaient sous la main. Sharon a continué à ramer avec indifférence, jusqu'à ce qu'un trognon de pomme lui frôle la tête. Il a soupiré, s'est tourné vers les garçons, et a tranquillement baissé la capuche de sa cape – juste assez pour qu'ils puissent voir son visage. Eux, mais pas moi.

Cette vision a dû leur coller une frousse bleue, car ils ont décampé en hurlant. L'un d'eux courait si vite qu'il a trébuché et qu'il est tombé dans l'eau fétide. Sharon a remis sa capuche en gloussant, puis il a recommencé à ramer.

– Que s'est-il passé ? s'est inquiétée Emma. C'était quoi ?

Sharon n'a pas pris la peine de lui répondre.

– Bienvenue dans l'Arpent du Diable ! a-t-il déclaré. Si vous voulez voir où nous sommes, vous pouvez découvrir vos visages. Je vais vous faire une visite guidée dans le temps qu'il nous reste, histoire de vous en donner pour votre argent.

Nous avons repoussé la bâche jusqu'à nos mentons, et Addison et Emma ont suffoqué en chœur. Emma, à cause de ce qu'elle voyait et Addison, à en juger par son museau plissé, à cause de ce qu'il sentait. Il faut dire que le spectacle et son odeur avaient quelque chose d'irréel. Comme un égout à ciel ouvert, un ragoût d'ordures mitonnait autour de nous.

– On s'habitue, a commenté Sharon, qui lisait le dégoût sur mon visage.

Emma m'a empoigné la main.

– C'est horrible ! a-t-elle gémi.

Elle n'exagérait pas. Maintenant que je pouvais contempler les lieux avec mes deux yeux, je voyais quel enfer c'était. Les fondations des maisons se décomposaient en une espèce de bouillie infâme. Des passerelles en bois anarchiques, certaines à peine plus larges qu'une

planche, traversaient le canal en tous sens, comme un jeu de ficelles.

Les rives, jonchées de tas d'ordures, grouillaient de silhouettes fantomatiques, occupées à je ne sais quelle besogne. Hormis le noir et le gris, omniprésents, les seules couleurs étaient des nuances de jaune et de vert, témoignant de la crasse et de la putréfaction ambiantes. Le noir tachait toutes les surfaces, maculait tous les visages, et zébrait le ciel. Les cheminées alentour laissaient échapper des panaches de fumée sale, mais les plus sinistres étaient celles des usines qui se dressaient dans le lointain, et se rappelaient régulièrement à nous en émettant des explosions colossales, qui faisaient trembler les rares fenêtres encore intactes.

– Chers passagers, nous voici arrivés dans l'Arpent du Diable, a commencé Sharon de sa voix mielleuse, juste assez fort pour qu'on l'entende. Sa population s'élève actuellement à sept mille deux cent six personnes. Sa population officielle est de zéro. Dans leur grande sagesse, les autorités de la ville refusent de reconnaître son existence. Ce charmant cours d'eau où nous naviguons se nomme le Fossé des Fièvres. Les déchets des usines, les excréments et les carcasses d'animaux qu'il charrie, en plus de produire des odeurs enchanteresses, causent des épidémies si fréquentes qu'on les croirait réglées par des horloges. Des épidémies si spectaculaires que cette zone est surnommée « La capitale du choléra ».

Il a levé un bras drapé de noir pour montrer une jeune fille occupée à plonger un seau dans l'eau.

– Et pourtant, pour ces malheureux, le Fossé sert à la fois d'égout et de source...

– Elle ne va pas boire ça ! s'est exclamée Emma, horrifiée.

– Dans quelques jours, quand les particules les plus lourdes se seront déposées dans le fond, elle pourra prélever le liquide le plus clair du dessus.

Emme s'est recroquevillée sur elle-même.

– Non...

– Si. C'est affreux, n'est-ce pas ? a relevé Sharon sur un ton indifférent.

Il a continué à débiter des informations comme s'il lisait un guide touristique :

– Les citoyens s'emploient surtout à fouiller les tas d'ordures et à attirer des étrangers dans l'Arpent, pour les assommer et les détrousser. Pour s'amuser, ils absorbent tous les liquides inflammables qui leur tombent sous la main et chantent à gorge déployée. Le quartier exporte du minerai de fer fondu, de la poudre d'os et de la misère. Les principaux monuments sont...

– Assez ! l'a interrompu Emma. Ce n'est pas drôle !

– Je vous demande pardon ?

– J’ai dit que ce n’était pas drôle ! Ces gens souffrent, et vous vous moquez d’eux.

– Je ne me moque pas ! s’est défendu Sharon. Je vous fournis des informations importantes, susceptibles de vous sauver la vie. Mais si vous préférez plonger dans cette jungle confits dans votre ignorance, libre à vous...

– Non, non ! me suis-je écrié. Elle ne pense pas ce qu’elle vient de dire. Je vous en prie, poursuivez.

Emma m’a lancé un regard lourd de reproche, que je lui ai rendu. Le moment était mal choisi pour faire des manières, même si, au fond, j’étais d’accord avec elle.

– Baissez la voix, pour l’amour d’Hadès ! m’a rabroué Sharon.

Puis, reprenant le fil de son discours :

– Comme je vous disais, les monuments dignes d’intérêt sont la prison des enfants trouvés Saint-Rutledge, une institution qui a le bon goût d’emprisonner les orphelins avant même qu’ils aient commis un crime, épargnant à la société des tracasseries et des dépenses inutiles. Vous avez aussi l’asile Saint-Barnabus pour les fous, les charlatans et les hooligans, qui accueille ses patients en consultation externe, sur la base du volontariat. Sans oublier la rue Qui-fume, qui est en flammes depuis quatre-vingt-sept ans à cause d’un incendie souterrain que personne n’a pris la peine d’éteindre.

Il a montré du doigt une clairière noircie entre des maisons, sur la rive.

– En voici une extrémité. Comme vous pouvez le voir, elle est totalement carbonisée.

Plusieurs hommes s’affairaient dans la clairière, donnant des coups de marteau sur un cadre en bois. J’ai supposé naïvement qu’ils reconstruisaient une maison. Quand ils nous ont vus passer, ils se sont interrompus pour saluer Sharon, qui les a gratifiés d’un vague signe de main. Il paraissait embarrassé.

– Ce sont des amis à vous ? ai-je demandé.

– De la famille éloignée, a-t-il marmonné. Chez nous, on construit des gibets de père en fils.

– Pardon ? a fait Emma.

Avant que notre guide ait pu répondre, les hommes avaient fini leur travail. Ils se sont mis à chanter à tue-tête en balançant leurs marteaux : « Oyez le tap-tap des marteaux, des marteaux qui plantent les clous ! C’est nous qu’on bâtit les gibets ! Qui sont les r’mèdes à tous les maux ! »

Si je n’avais pas été aussi horrifié, je crois que j’aurais éclaté de rire.

Sharon a continué de descendre le Fossé des Fièvres, qui se rétrécissait à chaque coup de perche. Telles des mains se refermant sur nous, les bicoques qui se dressaient sur les deux rives semblaient prêtes à se rejoindre, à tel point que les passerelles traversant le canal devenaient inutiles. On aurait presque pu l'enjamber en sautant d'un toit à l'autre. Seule une mince fissure laissait encore apparaître le ciel, d'un gris triste. Notre guide jacassait toujours comme un livre vivant. En quelques minutes seulement, il s'était débrouillé pour nous parler de la mode dans l'Arpent du Diable (les perruques volées accrochées aux boucles de ceinture étaient très en vogue), de son PIB (résolument négatif), et de l'histoire de son peuplement (par d'audacieux éleveurs d'asticots, à l'aube du XII^e siècle). Il abordait le sujet de l'architecture, quand Addison, qui trépignait depuis un bon moment déjà, s'est décidé à l'interrompre :

– On dirait que vous savez tout sur ce trou sordide, à l'exception de ce qui pourrait nous être utile.

– Par exemple ? a répliqué Sharon, agacé.

– À qui peut-on faire confiance ici ?

– À personne.

– Où peut-on trouver les particuliers qui vivent dans cette boucle ? a enchaîné Emma.

– Croyez-moi, vous ne voulez pas les trouver.

– Où les Estres retiennent-ils nos amis captifs ? ai-je demandé à mon tour.

– Je préfère ignorer ce genre de choses, a répondu Sharon. C'est mauvais pour les affaires.

– Dans ce cas, faites-nous descendre de ce fichu bateau, et on se débrouillera nous-mêmes ! a répliqué Addison. On perd un temps précieux, et votre monologue interminable m'endort. Nous avons engagé un batelier, pas une maîtresse d'école !

Sharon a soupiré bruyamment.

– Je devrais vous jeter à l'eau pour vous punir d'être aussi grossiers ! Tout ce qui me retient, c'est que je ne verrais jamais la couleur des pièces d'or que vous me devez.

– Des pièces d'or ! s'est exclamée Emma avec une grimace de dégoût. Il n'y a que ça qui compte, pour vous. Et la vie des autres particuliers ? Et la loyauté ?

Sharon a gloussé.

– Si je me souciais de ce genre de détails, je serais mort depuis longtemps.

– Et on ne s'en porterait pas plus mal, a marmonné Emma avant de se détourner.

Pendant notre petit échange d'amabilités, des volutes de brouillard avaient commencé à s'enrouler autour de nous. Elles n'avaient rien

à voir avec les brumes grises de Cairnholm : celles-ci étaient grassieuses, d'un brun jaunâtre qui rappelait la soupe de courge. Leur apparition soudaine a semblé inquiéter Sharon. Il s'est mis à tourner la tête de tous côtés, comme s'il cherchait un endroit où nous débarquer.

– Zut, zut, zut ! a-t-il grommelé. Je n'aime pas ça.

– Ce n'est que du brouillard, a observé Emma. On n'a pas peur du brouillard.

– Moi non plus, a assuré le batelier. Mais vous vous trompez : ce n'est pas du brouillard, c'est de l'obscurité. De l'obscurité fabriquée par l'homme. Il se passe des choses terribles dans l'obscurité. Sortons de là le plus vite possible !

Il nous a ordonné de nous couvrir, et nous avons obéi. J'ai regagné mon poste d'observation sous la bâche. Peu après, un bateau est apparu. Il abritait deux passagers : un homme à la rame et une femme assise sur le siège. Sharon les a salués lorsque nous nous sommes croisés, mais ils n'ont pas répondu. Ils se sont contentés de le regarder fixement, jusqu'à ce que l'obscurité les ait avalés. Notre guide a grommelé entre ses dents et manœuvré pour rejoindre la rive gauche, où se dessinait vaguement un petit ponton. Puis un bruit de pas sur des planches et le murmure de voix sourdes nous sont parvenus. Sharon s'est appuyé de toutes ses forces sur sa perche pour nous faire faire demi-tour à la hâte.

Nous avons décrit plusieurs zigzags de rive en rive, à la recherche d'un endroit où accoster. Hélas, à chaque fois, Sharon apercevait quelque chose et virait de bord.

– Les vautours, marmonnait-il. Ils sont partout !

Je n'ai pas vraiment compris de quoi il parlait, jusqu'au moment où nous nous sommes approchés d'un pont piéton affaissé, qu'un homme était en train de traverser. Quand il nous a aperçus, il s'est arrêté, a ouvert la bouche et lâché un profond soupir. J'ai cru qu'il voulait appeler au secours, quand un jet d'épaisse fumée jaune s'est échappé de sa bouche, telle de l'eau jaillissant d'une lance à incendie.

Était-ce du gaz empoisonné ? Paniqué, j'ai retenu ma respiration. Puis j'ai vu que Sharon ne cherchait pas à se protéger. Il s'est contenté de râler : « zut, zut, zut ! », pendant que le souffle de l'homme nous enveloppait, se mêlant à l'obscurité ambiante pour réduire notre visibilité à néant. En quelques secondes, l'homme, le pont et les rives du canal ont disparu.

J'ai sorti la tête de sous la bâche – de toute façon, personne ne pouvait nous voir – et observé :

– Quand vous avez dit que ce brouillard était une création humaine, je n'ai pas compris. J'ai cru que vous parliez des cheminées...

– Eh bien ! a fait Emma, qui venait de se découvrir à son tour. C'est quoi, ça ?

– Les vautours enfument une zone pour dissimuler leurs activités et aveugler leurs proies, a expliqué Sharon. Heureusement pour vous, je ne suis pas facile à attraper.

Sur ces mots, il a sorti sa perche de l'eau et l'a utilisée pour tapoter l'œil de bois situé à la proue du bateau. Le globe oculaire s'est allumé, trouant l'obscurité devant nous comme un feu de brouillard.

Notre guide a replongé sa perche dans le canal et, s'appuyant dessus, a fait décrire à l'embarcation un cercle complet, éclairant la surface de l'eau tout autour de nous.

– Mais... s'ils sont capables de faire ça, ce sont des particuliers, n'est-ce pas ? est intervenue Emma. Et si ce sont des particuliers, ils sont peut-être sympathiques.

– Les gens sympathiques ne se livrent pas à la piraterie, l'a détrompée Sharon.

Il a immobilisé le bateau lorsque le phare a révélé une autre embarcation, non loin de nous. Elle faisait au moins deux fois la taille de la nôtre.

– Quand on parle du loup...

Si l'on distinguait assez clairement le bateau à l'approche, la réciproque n'était pas vraie. Pour l'instant, son équipage, ébloui par notre phare, ne pouvait pas nous voir. Ce n'était qu'un petit avantage, mais il nous a permis de vérifier à qui on avait affaire avant de nous réfugier sous la bâche. Deux hommes se tenaient à bord. Le premier commandait un moteur hors-bord étonnamment silencieux ; le second était armé d'une matraque.

– S'ils sont aussi dangereux que vous le dites, pourquoi on les attend ? ai-je chuchoté à Sharon.

– Nous nous sommes aventurés trop loin dans l'Arpent pour avoir une chance de leur échapper. Je devrais pouvoir nous sortir de ce mauvais pas grâce à une petite discussion.

– Et si ça ne marche pas ? a demandé Emma.

– Dans ce cas, vous allez devoir nager.

Elle a contemplé l'eau noire, huileuse.

– Plutôt mourir ! a-t-elle décrété.

– À vous de voir... Maintenant, les enfants, je vous conseille de disparaître là-dessous et de ne plus bouger.

Nous avons tiré une nouvelle fois la bâche sur nos têtes. Un instant plus tard, une voix joviale a lancé :

– Ohé, du bateau !

– Ohé ! a répondu Sharon.

J'ai entendu des rames brasser l'eau. Peu après, une secousse m'a indiqué que la coque de l'autre bateau était venue cogner la nôtre.

– Qu'est-ce qui vous amène par ici ? a fait une voix.

– Simple croisière de plaisance, a affirmé Sharon d'un ton léger.

- C'est vrai qu'le temps s'y prête ! s'est esclaffé l'homme.
Son acolyte n'était pas d'humeur à plaisanter.
- Qu'est-ce que tu caches sous cette bâche ? a-t-il grondé, avec un accent presque incompréhensible.
- Ce que je transporte dans mon bateau ne regarde que moi.
- Tout c'qui navigue sur le Fossé nous r'garde.
- De vieilles cordes et un tas de bric-à-brac, si vous voulez vraiment le savoir, a répliqué Sharon. Rien d'intéressant.
- Ça te dérange qu'on y jette un coup d'œil ? a demandé le premier homme.
- Et notre petit arrangement ? Je vous ai payés, ce mois-ci, me semble-t-il...
- Y'a plus d'arrangement ! a décrété le second. Les Estres nous payent cinq fois plus si on leur apporte des jolies gourdes bien dodues. Çui qui laisse passer une gourde, y finit dans le gouffre... ou pire.
- Y'a quoi de pire que le gouffre ? a demandé le premier.
- J'préfère pas l'savoir.
- Allons, messieurs, soyons raisonnables, a tempéré Sharon. Le moment est peut-être venu de renégocier. Je peux m'aligner sur les autres offres qu'on vous a faites...

J'ai frissonné, malgré la chaleur moite qui régnait sous la bâche à cause des mains d'Emma, chauffées à blanc. J'espérais qu'elle n'aurait pas besoin de s'en servir. Mais les hommes ne bougeaient pas, et j'ai commencé à craindre que le bavardage de notre guide ne les retienne plus très longtemps. Une bagarre nous mènerait inévitablement au désastre. Même si l'on parvenait à se débarrasser des deux hommes, Sharon nous avait prévenus que les « vautours » étaient partout. J'ai vu en pensée une foule de pirates convergeant vers nous dans des bateaux, nous tirant dessus depuis les rives, sautant des passerelles, et la peur m'a tétanisé. Je n'avais aucune envie de connaître la signification du mot « gourde ».

Soudain, un léger cliquetis métallique m'a redonné espoir. Des pièces de monnaie changeaient de main.

– Hé, il est plein aux as ! s'est exclamé le second homme. J'pourrais prend' ma r'traite en Espagne, avec ce...

Hélas, au même instant, j'ai senti mon estomac se contracter. C'était une sensation familière, qui était là depuis un bon moment, même si je venais juste de m'en apercevoir. Ça avait commencé par une simple démangeaison qui s'était intensifiée peu à peu, jusqu'à devenir une douleur persistante, puis la crampe caractéristique que je ressentais à l'approche d'un Creux.

Et pas n'importe quel Creux : le mien !

Ces mots avaient jailli dans ma tête comme une évidence. « Le mien ». À moins que j'aie pris le problème à l'envers : c'était peut-

être moi qui lui appartenais.

Quoi qu'il en soit, sa présence représentait un danger supplémentaire pour nous. Ce Creux-là devait éprouver la même envie de me tuer que n'importe lequel de ses congénères, seulement, quelque chose s'était momentanément opposé à son désir. Une force mystérieuse l'avait attaché à moi comme un aimant, et avait fixé sur lui l'aiguille de ma boussole interne. Cette aiguille qui m'avertissait soudain de sa proximité, me signalant qu'il se rapprochait à toute vitesse.

Le monstre n'aurait pas pu plus mal tomber. À cause de lui, on risquait de se faire attraper et tuer avant même qu'il ne s'en charge. J'ai décidé que si nous arrivions sains et saufs sur la terre ferme, ma priorité serait de me débarrasser de lui une bonne fois pour toutes.

Mais où était-il ? S'il était aussi proche que je le pressentais, il devait barboter dans le Fossé. Comment se faisait-il qu'on ne l'ait pas entendu arriver ? Une créature à sept membres nageant la brasse coulée pouvait difficilement passer inaperçue.

Soudain, l'aiguille de ma boussole a plongé à la verticale, et j'ai senti – presque vu – qu'il était sous l'eau. Apparemment, les Sépulcreux n'avaient pas besoin de respirer aussi souvent que les humains. Presque aussitôt, un léger « toc » sur la coque m'a confirmé qu'il s'était accroché au fond de notre bateau. Le bruit nous a fait sursauter à l'unisson, cependant, j'étais le seul à savoir de quoi il s'agissait. J'aurais aimé pouvoir prévenir mes amis, mais nous étions obligés de rester allongés, immobiles, à quelques centimètres seulement de ce redoutable prédateur.

– C'était quoi, ce bruit ? s'est informé le premier homme.

– Je n'ai rien entendu, a menti Sharon.

« Décroche-toi », ai-je articulé en silence, espérant que le Creux m'écouterait. Va-t'en, fiche-nous la paix ! »

Au lieu de m'obéir, il s'est mis à ronger le fond du bateau avec ses dents.

– Chuis sûr d'avoir entendu quelque chose, a dit le second homme. Ce type essaie de nous rouler dans la farine, Reg !

– Je pense comme toi, a approuvé l'autre.

– Je vous assure que vous vous trompez ! s'est défendu Sharon. C'est ce satané bateau qui grince ! Je dois le faire réparer depuis longtemps.

– Laisse tomber. Y'a plus d'marché. Fais voir c'que tu transportes.

– Permettez-moi d'augmenter encore mon offre, a tenté notre guide. Que diriez-vous d'un joli pourboire en échange de votre compréhension ?

Les deux hommes se sont consultés à voix basse.

– Si on le laisse passer et que d'autres l'attrapent avec des gourdes, on est bons pour le gouffre.

– Ou pire.

« Va-t'en, va-t'en, va-t'en ! » ai-je supplié le Creux, en anglais.

Tchac tchac tchac, a-t-il répondu en frappant la coque.

– Retire cette bâche ! a ordonné le premier homme à Sharon.

– Donnez-moi juste un instant...

Mais les hommes étaient déterminés. Quelques secondes plus tard, notre bateau s'est mis à tanguer. Des cris ont fusé et des pas ont résonné près de nos têtes. Ils avaient donné l'assaut.

« Ça ne sert plus à rien de rester cachés », ai-je pensé. Mes amis semblaient du même avis. J'ai vu les doigts d'Emma, rougeoyants comme des braises, saisir le bord de la bâche.

– À trois..., a-t-elle chuchoté. Vous êtes prêts ?

– Comme un lévrier dans les starting-blocks, a affirmé Addison.

– Attendez ! Il faut d'abord que je vous dise : sous le bateau, il y a...

Au même moment, quelqu'un a arraché la bâche, et je n'ai pas pu finir ma phrase.

* * *

Ensuite, tout s'est passé très vite. Addison a mordu le bras du pirate qui nous avait découverts. Emma a effleuré de ses doigts incandescents le visage de l'homme, qui est tombé à la renverse en hurlant, avant de basculer dans l'eau.

Sharon avait été projeté à terre au cours de la bagarre, et son agresseur se tenait au-dessus de lui, le bâton levé. Addison a foncé sur lui et lui a mordu la jambe. Quand l'homme s'est tourné pour se débarrasser du chien, Sharon en a profité pour se relever et le frapper à l'estomac. Le pirate s'est plié en deux, et notre guide l'a désarmé d'un habile coup de perche.

L'homme, décidant de fuir pendant qu'il en était encore temps, a sauté dans son bateau. Sharon a découvert le moteur, qu'il a démarré en tirant sur la corde. Alors que celui-ci se mettait à crachoter, un autre bateau est sorti des ténèbres pour venir se ranger contre le nôtre. Trois hommes étaient debout sur le pont. L'un d'eux, armé d'un revolver à l'ancienne, a braqué le canon sur Emma.

Je lui ai crié de se baisser et je l'ai plaquée au sol juste au moment où il tirait, produisant une détonation et un petit nuage de fumée blanche. Le pirate a alors tourné son arme vers Sharon, qui a lâché les commandes du bateau pour lever les mains. Notre sort aurait été scellé, si ma gorge ne s'était soudain remplie de mots étranges. Ils se sont déversés par ma bouche en une bouillie sonore, étrangère à mes oreilles, mais pleine d'autorité :

– *Coule leur bateau ! Sers-toi de tes langues pour les faire couler !*

En une fraction de seconde, le Creux a lâché notre coque et projeté ses langues vers l'ennemi. Elles ont jailli de l'eau, se sont entourées tels des fouets autour de la poupe, et ont fait décrire au bateau un salto arrière qui a éjecté ses trois passagers.

En retombant sur l'eau, la coque en a assommé deux.

Sharon aurait pu profiter de l'occasion pour mettre les gaz et nous sortir de ce mauvais pas, mais il est resté immobile, figé par la surprise, les mains toujours en l'air. Ce n'était pas plus mal : je n'en avais pas terminé avec nos agresseurs.

– *Celui-là*, ai-je dit, en regardant l'homme armé se débattre dans le Fossé.

L'instant d'après, l'intéressé a poussé un hurlement, avant de disparaître sous l'eau. Le canal s'est teinté de rouge à l'endroit où il avait coulé.

– Je ne t'ai pas dit de le manger ! ai-je protesté.

– Qu'est-ce que vous attendez ? a crié Emma à Sharon. Allez !

– D-d'accord ! a bredouillé notre guide.

S'arrachant à sa stupeur, il a baissé les mains, actionné l'accélérateur et tourné brusquement le gouvernail. Le moteur a gémi, et un brusque virage nous a précipités les uns contre les autres, Emma, Addison et moi. Le bateau s'est élancé, traversant à toute vitesse les ténèbres. On rebroussait chemin.

Emma m'a regardé. Malgré le bruit assourdissant du moteur, malgré l'afflux de sang dans mes tempes, j'ai lu sur son visage un mélange de peur et d'euphorie. « Jacob Portman, tu es stupéfiant et terrifiant ! » me disaient ses yeux. Quand elle a enfin pris la parole, je n'ai distingué qu'un seul mot : « Où ? »

« Où ? » C'était une bonne question. J'avais pensé semer le Creux pendant qu'il finissait de dévorer le pirate dans le Fossé. Mais, à en croire la crampe qui me tordait le ventre, j'avais été trop optimiste. Le monstre nous suivait à la trace, utilisant sans doute une de ses langues en guise de câble de remorquage.

« Tout près », ai-je articulé en retour.

Les yeux d'Emma se sont éclairés, et elle m'a adressé un signe approbateur : « Bien ! »

J'ai secoué la tête. Pourquoi n'avait-elle pas peur ? Ne mesurait-elle pas le danger ? Le Creux avait goûté au sang, et il venait d'abandonner un repas à moitié terminé pour nous suivre. Qui sait quelles mauvaises intentions l'animaient ? Pourtant, la façon dont elle me regardait, son petit sourire de travers m'ont empli de courage. Je me sentais presque invincible.

Nous approchions à grande vitesse du particulier qui crachait des ténèbres. Il nous attendait, accroupi sur le pont, braquant sur nous le canon d'un fusil qui reposait sur le garde-fou.

Nous nous sommes baissés. J'ai entendu deux coups de feu, et constaté avec soulagement que personne n'avait été touché. Mais nous étions déjà sous le pont. Dans quelques secondes, quand nous ressortirions de l'autre côté, il pourrait de nouveau nous tirer comme des lapins.

Je me suis tourné et j'ai crié : *pont !* en langage de Creux. La créature a paru comprendre exactement ce que j'entendais par là. Ses deux langues libres ont jailli en l'air comme des fouets, et, avec un « clac ! » mouillé, se sont accrochées autour des frêles supports de l'édifice. Les deux langues se sont ensuite déroulées, puis tendues, tels des élastiques étirés jusqu'à leur limite. Le Creux, écartelé entre le bateau et le pont, est sorti de l'eau.

Notre embarcation a ralenti brusquement, comme si quelqu'un avait actionné un frein invisible. Une fois encore, nous nous sommes retrouvés pêle-mêle au fond de la coque. Le pont a grincé et s'est mis à osciller. Le particulier qui nous visait a perdu l'équilibre et lâché son arme. J'espérais que soit le pont, soit le Creux allaient céder – ce dernier couinait, pareil à un cochon qu'on égorge. Mais le particulier s'est baissé pour récupérer son arme, et le pont a résisté. J'avais sacrifié notre élan en pure perte. À présent, nous avançons au ralenti, formant des cibles encore plus faciles à atteindre.

– *Lâche !* ai-je hurlé au Creux, dans sa langue, cette fois.

Il n'a pas obéi. Cette maudite créature ne me quitterait jamais de son plein gré ! Alors, j'ai foncé à l'arrière du bateau et je me suis penché par-dessus bord. Une de ses langues était nouée autour du safran du gouvernail. Je me suis rappelé comment Emma avait un jour obligé un Creux à lâcher sa cheville. Je l'ai appelée et lui ai commandé de brûler le gouvernail. Elle a obéi, manquant basculer dans l'eau pour l'atteindre. Le Creux a hurlé et lâché prise. Tel le projectile d'une fronde, il s'est envolé pour aller s'écraser contre le pont, qu'il a réduit en miettes. Alors que la structure branlante s'effondrait dans l'eau, l'arrière du bateau est retombé et notre moteur, à nouveau submergé, nous a projetés vers l'avant. La soudaine accélération nous a renversés comme des quilles de bowling. Sharon s'est accroché au gouvernail et a redressé la barre, nous évitant de justesse de percuter la paroi du canal. Nous avons sillonné le Fossé, traçant dans notre sillage un V dans l'eau noire.

Le danger semblait momentanément écarté. Les vautours étaient loin derrière nous, et je ne voyais pas comment ils auraient pu nous rattraper.

Encore haletant, Addison m'a interrogé :

– C'était la créature du métro, n'est-ce pas ?

Je me suis rendu compte que je retenais mon souffle depuis pas mal de temps. J'ai commencé par respirer avant de hocher la tête. Emma

m'a regardé. Elle attendait la suite, mais j'étais toujours occupé à digérer ce qui venait de se passer. Cette fois, j'avais failli l'avoir. J'avais l'impression qu'à chaque rencontre, je plongeais un peu plus profond dans la conscience du Creux. Les mots me venaient plus facilement, ils me paraissaient moins étrangers, et rencontraient moins de résistance. N'empêche, c'était comme un tigre que j'aurais équipé d'une laisse pour chien. À tout moment, il pouvait se retourner contre moi – ou contre n'importe qui. Pourtant, pour des raisons inexplicables, ça ne s'était pas produit.

« Encore une ou deux tentatives, et je réussirai peut-être à m'en faire obéir au doigt et à l'œil », ai-je songé. Et alors là... là... Plus rien ne pourrait nous arrêter ! Quelle pensée enivrante !

Je me suis retourné pour contempler le fantôme du pont : des nuées de poussière et de bouillie de bois qui décrivaient des spirales en l'air, à l'endroit où l'édifice se dressait un instant plus tôt. J'ai scruté la surface du canal, à l'affût d'un membre sortant de l'eau, mais il n'y avait qu'un tourbillon de déchets inertes. J'ai tenté de ressentir sa présence. Hélas, mon ventre ne m'était d'aucun secours. J'étais littéralement essoré. Puis la brume couleur de boue s'est refermée derrière nous.

Juste au moment où j'avais besoin d'un monstre, il s'était fait tuer.

* * *

Le bateau a tressauté quand Sharon a relâché l'accélérateur pour virer à droite. L'obscurité se dissipait peu à peu, révélant un alignement d'immeubles hideux, qui s'agglutinaient au bord de l'eau pour former une longue paroi ininterrompue, tel le mur d'enceinte d'un labyrinthe ou d'une forteresse. Nous l'avons longé, à la recherche d'une entrée. Finalement, Emma en a repéré une, que j'avais prise au départ pour une simple illusion d'optique.

Appeler cela une ruelle eût été exagéré. C'était un canyon, une simple fissure... La hauteur des murs qui la délimitaient était démesurée, au regard de la distance qui les séparait : un homme de face pouvait à peine s'y introduire. L'entrée était signalée par une échelle couverte de mousse, vissée sur la rive. Au bout de quelques mètres, le passage s'incurvait avant de disparaître dans l'obscurité.

– Où ça va ? ai-je demandé.

– Là où les anges n'osent pas s'aventurer, a répondu Sharon. Ce n'est pas le débarcadère que j'avais choisi pour vous, mais nous n'avons plus vraiment le choix. Êtes-vous certains que vous ne préférez pas quitter l'Arpent ? Il est encore temps.

– Sûrs et certains ! ont répondu en chœur Emma et Addison.

Quant à moi, j'aurais volontiers discuté de la question, mais j'ai décidé de garder le silence. « On les délivrera coûte que coûte » : telle était la promesse que je m'étais faite quelques jours plus tôt. Nous n'allions pas reculer maintenant. Il était temps de passer à l'action.

– Dans ce cas, tous à terre ! a répliqué Sharon.

Il a sorti les amarres de sous son siège, les a lancées par-dessus l'échelle, et nous a tirés vers la rive.

– Descendez, je vous prie ! Attention où vous mettez les pieds ! Attendez, je passe le premier...

Il a escaladé avec agilité l'échelle glissante, à laquelle il manquait la moitié des barreaux. Puis il s'est accroupi sur la rive et a tendu une main pour nous aider. Emma s'est levée la première et je lui ai passé Addison, tout frétilant de nervosité. Après quoi, comme j'étais fier et idiot, j'ai escaladé l'échelle sans prendre la main de Sharon, et j'ai failli tomber à l'eau.

Après nous avoir débarqués, notre guide a redescendu l'échelle. Il avait laissé le moteur de son bateau tourner au ralenti.

– Hé, une minute ! a fait Emma. Vous allez où, comme ça ?

– Le plus loin possible d'ici. Pourriez-vous me lancer cette corde, s'il vous plaît ?

– Pas question ! Vous allez d'abord nous indiquer notre chemin. On ne sait même pas où on est...

– Je ne fais pas d'excursions sur la terre ferme, a répliqué Sharon. Seulement sur l'eau.

Emma, Addison et moi avons échangé des regards incrédules.

– Donnez-nous au moins une direction ! l'ai-je imploré.

– Ou mieux : une carte, a suggéré Addison.

– Une carte ! s'est exclamé Sharon, comme si c'était la chose la plus stupide qu'il ait jamais entendue. Il y a plus de coupe-gorge, de tunnels de la mort, et de repaires clandestins dans l'Arpent du Diable que n'importe où au monde. Comment voulez-vous cartographier un lieu pareil ? Maintenant arrêtez de faire les enfants, et passez-moi ma corde !

– Seulement quand vous nous aurez dit quelque chose d'utile ! a marchandé Emma. Le nom d'une personne susceptible de nous aider... Une personne qui n'essaiera pas de nous vendre aux Estres...

Sharon a éclaté de rire. Emma l'a défié du regard.

– Il doit bien y avoir quelqu'un.

Le batelier a fait une courbette.

– Vous l'avez devant vous !

Sur ces mots, il a escaladé la moitié de l'échelle et pris sa corde des mains d'Emma.

– Allez, ça suffit ! Au revoir, les enfants. Ou plutôt, adieu !

Il a sauté dans son bateau et s'est réceptionné dans une gerbe

d'éclaboussures. Avec un couinement aigu, il s'est penché pour regarder ses pieds. Apparemment, les balles qui nous avaient manqués avaient percé des trous dans la coque. L'embarcation prenait l'eau.

– Regardez ce que vous avez fait ! Mon bateau est fichu !

Les yeux d'Emma ont lancé des éclairs.

– Ce qu'on a fait ?

Après une rapide inspection, Sharon a conclu que les dégâts étaient sérieux.

– C'est une catastrophe ! a-t-il annoncé sur un ton théâtral, avant de couper le moteur.

Il a replié sa perche télescopique aux dimensions d'un simple bâton et remonté l'échelle.

– Je vais chercher un artisan qualifié pour réparer mon canot, a-t-il déclaré en nous dépassant avec désinvolture. Et je vous interdis de me suivre !

– Et pourquoi ça ? a demandé Emma d'une voix stridente.

– Parce que vous portez la poisse !

Nous lui avons emboîté le pas en file indienne. Sharon a agité un bras derrière lui comme pour chasser des mouches.

– Allez-vous-en ! Pschitt !

– Comment ça, *allez-vous-en* ?

Emma a rattrapé Sharon en quelques foulées et lui a saisi le coude sous sa cape. Il a pivoté et s'est dégagé brusquement, un bras levé. Croyant qu'il voulait la frapper, je me suis raidi, prêt à me jeter sur lui. Mais sa main est restée suspendue en l'air, tel un avertissement.

– J'ai fait ce trajet un nombre incalculable de fois, et jamais je n'ai été attaqué par les pirates du Fossé ! Pas une seule fois, ils ne m'ont demandé de soulever la bâche, et jamais, jamais mon bateau n'a été esquinaté ! Vous attirez les ennuis, et je ne veux plus rien avoir à faire avec vous !

Pendant qu'il parlait, j'ai lorgné derrière lui. Mes yeux venaient à peine de s'accoutumer à la pénombre, et ce que j'ai aperçu m'a terrifié. Le passage tortueux, bordé d'entrées sans portes, ressemblait à une mâchoire édentée. Il était peuplé de sons inquiétants : des murmures, des grattements, des pas furtifs. Des yeux avides nous épiaient, des lames luisaient dans le noir...

Sharon ne pouvait pas nous laisser seuls ici. On n'avait plus qu'à l'implorer.

– On vous paiera le double de ce qu'on vous a promis, ai-je tenté.

– On réparera votre bateau, a enchaîné Addison.

– Gardez votre argent de poche ! a rétorqué le batelier. Vous ne voyez pas que je suis un homme fini ? Qu'est-ce que je vais devenir, à cause de vous ? Vous croyez que les Vautours me laisseront traverser l'Arpent du Diable, après que mes clients ont tué deux de leurs gars ?

– On était bien obligés de se défendre ! a protesté Emma.
– Réfléchissez un peu. Ils n'auraient jamais insisté s'il n'y avait pas eu... ce...

Sharon m'a regardé, avant de continuer à voix basse :

– Vous auriez dû me prévenir que vous étiez de mèche avec les créatures de la nuit !

– Ah..., ai-je fait, embarrassé. Je ne dirais pas qu'on est de mèche avec eux... Pas exactement.

– Il n'y a pas grand-chose au monde qui me fait peur, mais je me suis fixé une règle : ne jamais m'approcher de ces monstres suceurs d'âmes. Apparemment, une de ces créatures vous suit comme un chien de chasse. Je suppose qu'elle va bientôt nous rejoindre...

– Ça m'étonnerait, l'a détrompé Addison. Souvenez-vous : il s'est pris un pont sur la tête, il y a quelques minutes.

– Un petit pont seulement, a objecté Sharon. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai quelqu'un à voir, au sujet d'un bateau.

Il s'est éloigné à la hâte. Avant qu'on ait pu le rattraper, il avait tourné au coin de la ruelle. Quand nous y sommes arrivés à notre tour, le batelier avait disparu – sans doute avalé par l'un de ces tunnels dont il nous avait parlé. Nous sommes restés sur place, aussi déconcertés que terrifiés.

– Je n'en reviens pas qu'il nous ait abandonnés comme ça ! ai-je soupiré.

– Moi non plus, a répondu Addison. D'ailleurs, je n'y crois pas. À mon avis, il essaie de négocier.

Le chien s'est assis sur son arrière-train. Puis il s'est éclairci la gorge, et s'est adressé aux toits des maisons d'une voix tonitruante :

– Mon bon monsieur, sachez que nous sommes venus ici pour arracher nos amis et nos Ombrunes à la captivité, et que nous y parviendrons ! Le jour venu, quand elles apprendront quelle aide précieuse vous nous avez apportée, elles ne sauront que faire pour vous remercier.

Il a laissé ses paroles résonner un moment dans le silence, avant de reprendre :

– Peu importe la compassion ! Au diable la loyauté ! Si vous êtes aussi intelligent et ambitieux que je le crois, vous saurez profiter de cette occasion extraordinaire. Nous avons déjà une dette envers vous, mais soutirer quelques pièces à deux enfants et un animal est un objectif bien modeste, comparé à ce que vous pourriez gagner si plusieurs Ombrunes vous étaient redevables. Peut-être vous plairait-il d'avoir une boucle rien que pour vous ? Votre petit terrain de jeu, sans aucun particulier dans les pattes ! N'importe quand, n'importe où : vous seriez libre de choisir ! Une île luxuriante en été, en temps de paix. Un trou sordide pendant une épidémie de peste. À votre guise...

– Elles pourraient vraiment faire ça ? ai-je glissé à Emma.

Elle a haussé les épaules.

– Imaginez toutes les possibilités qui s’offriraient à vous..., a enchaîné Addison.

Nous avons laissé l’écho de sa voix s’estomper, et attendu en vain une réponse. Deux personnes se disputaient quelque part. Une toux sèche a fusé. Quelque chose de lourd a dévalé un escalier.

– C’était un beau discours, a soupiré Emma.

– Oubliez ce type, ai-je suggéré en scrutant les passages qui s’ouvraient à gauche, à droite et devant nous. Par où on va ?

Nous avons choisi, au hasard, d’avancer tout droit. Nous n’avions pas fait dix pas qu’une voix s’est élevée :

– Je n’irais pas par là, si j’étais vous. C’est l’allée des Cannibales, et elle porte bien son nom.

Sharon se tenait derrière nous, les mains sur les hanches.

– Mon cœur doit s’attendrir à cause de mon grand âge. Ou alors, c’est ma tête..., a-t-il grommelé.

– Ça veut dire que vous allez nous aider ? a demandé Emma.

Une petite bruine s’était mise à tomber. Sharon a basculé la tête en arrière, laissant quelques gouttes éclabousser son visage, toujours dissimulé par sa capuche.

– Je connais un homme de loi dans les parages. Pour commencer, vous allez me signer un contrat précisant ce que vous me devez.

– D’accord ! a accepté Emma. Mais ensuite, vous nous aiderez ?

– Ensuite, il faudra que je fasse réparer mon bateau...

– Et après ?

– Après, je vous aiderai, oui. Mais je ne m’engage sur aucun résultat. Et en attendant, permettez-moi de vous dire que vous êtes fous à lier !

Nous n’avons pu nous résoudre à le remercier, après ce qu’il nous avait fait subir.

– Bon, restez près de moi et suivez mes instructions à la lettre, a-t-il conclu. Vous avez tué deux Vautours aujourd’hui. Les autres vont vouloir vous faire la peau, soyez-en sûrs.

Nous nous sommes empressés d’acquiescer.

– S’ils vous attrapent, vous ne me connaissez pas. Vous ne m’avez jamais vu.

Nous avons hoché la tête à l’unisson, tels des ornements de pare-brise.

– Et quoi qu’il arrive, ne touchez pas une seule goutte d’ambroisie. Sans quoi, je vous le jure sur mes yeux, vous ne quitterez jamais cet endroit !

– Je ne sais même pas ce que c’est, ai-je affirmé.

À voir leurs expressions, Emma et Addison partageaient mon ignorance.

– Vous le découvrirez bien assez tôt, a dit Sharon d’un ton lourd de menace.

Puis, dans un bruissement de cape, il s’est retourné et éclipsé dans le labyrinthe.

CHAPITRE TROIS

Dans les abattoirs modernes, juste avant d'assommer une vache, on lui fait parcourir un labyrinthe tortueux, aux virages serrés. L'animal, ainsi privé de visibilité, ne comprend ce qui l'attend qu'à la toute fin du trajet, quand le couloir se rétrécit, et qu'un collier métallique se referme brusquement autour de son cou.

Contrairement à ces malheureux bovins, je n'avais aucun doute sur ce qui nous attendait lorsque nous avons pénétré derrière Sharon au cœur de l'Arpent du Diable. La seule chose que j'ignorais, c'était quand, et comment. À chaque nouveau virage, nous nous enfoncions davantage dans une souricière dont nous n'étions pas sûrs de ressortir vivants.

Un air fétide stagnait autour de nous. Les murs bosselés et décrépits étaient si rapprochés que nous étions forcés d'avancer de profil. Dans les passages les plus étroits, les vêtements de ceux qui nous avaient précédés avaient taché les parois de graisse noire. La nature semblait complètement absente de ces lieux sordides : il n'y avait rien de vert, rien de vivant, hormis la vermine grouillante et les fantômes aux yeux rouges qui rôdaient dans les embrasures des portes, ou sous les ponts. Des créatures qui se seraient probablement jetées sur nous en l'absence de notre guide, ce géant tout de noir vêtu.

Nous avons l'impression d'entrer dans les profondeurs de l'enfer, escortés par la mort en personne.

Les virages s'enchaînaient sans répit, et chaque nouveau passage était parfaitement identique au précédent. Aucun signe, aucun panneau ne nous permettait de nous repérer. De deux choses l'une : soit Sharon possédait une mémoire époustouflante, soit il avançait au hasard, soucieux de semer d'éventuels pirates lancés à nos trousses.

– Vous savez vraiment où on va ? lui a demandé Emma.

– Bien sûr que je sais ! a aboyé le batelier sans lui accorder un regard.

Soudain, il s'est arrêté, s'est plié en deux et s'est engagé dans une ouverture à peine visible, située en contrebas de la rue. Elle donnait sur un boyau froid et humide, très bas de plafond, éclairé seulement par un filet de lumière gris-jaunâtre.

Nous l'avons suivi en courant, foulant des pieds un tapis d'ossements d'animaux, et dépassant des silhouettes que je m'efforçais d'ignorer : un pauvre hère affalé dans un coin, des dormeurs frissonnants, allongés sur de misérables paillasses, un enfant en

haillons, assis à même le sol, un seau de mendiant accroché au bras.

Finalement, le couloir s'est élargi pour déboucher dans une pièce plus vaste. Dans la lumière qui filtrait de ses fenêtres crasseuses, j'ai distingué deux lavandières misérables, occupées à frotter du linge dans une flaque d'eau du Fossé nauséabonde.

Nous avons monté quelques marches pour ressortir à l'air libre, dans une cour entourée de hauts murs, commune à l'arrière de plusieurs bâtiments.

Dans une autre réalité, on aurait pu y voir une pelouse verdoyante, ou un petit gazébo. Mais nous étions dans l'Arpent du Diable, et c'était une décharge à ciel ouvert : une véritable porcherie. Des mouches bourdonnaient au-dessus des monceaux d'ordures lancées par les fenêtres, qui s'empilaient contre les murs. Au centre, dans un enclos de bois planté de travers dans la boue, un garçon efflanqué gardait un cochon encore plus maigre que lui.

Près d'un mur de briques, une femme assise fumait et lisait un journal pendant qu'une jeune fille, debout derrière elle, lui épouillait les cheveux. Ni l'une ni l'autre ne nous a prêté attention, mais le garçon nous a menacés de sa fourche. Quand il s'est aperçu que son cochon ne nous intéressait pas, il s'est à nouveau accroupi, l'air épuisé.





Emma s'est arrêtée au milieu de la cour pour regarder les fils à linge tendus entre les gouttières. Elle nous a rappelé que nos vêtements

tachés de sang nous donnaient des allures d'assassins, et nous a suggéré d'en changer. Sharon a rétorqué que des meurtriers passeraient inaperçus dans l'Arpent, et lui a enjoint de se presser. Elle a tenu bon, affirmant qu'un Estre, dans le métro, avait vu nos vêtements ensanglantés, et les avait décrits à son collègue, par radio. Elle pensait que nous serions trop faciles à repérer dans une foule. En vérité, elle se sentait surtout mal à l'aise dans sa blouse, toute raide de sang séché. Moi aussi, d'ailleurs. Et puis, si on retrouvait nos amis, je ne voulais pas qu'ils nous voient ainsi.

Sharon a fini par accepter de mauvaise grâce. Alors qu'il nous entraînait vers une clôture, à la lisière de la cour, il a rebroussé chemin et nous a fait signe de le suivre dans l'un des bâtiments. Nous avons grimpé plusieurs volées de marches, si raides que même Addison est arrivé essoufflé, et suivi Sharon dans une petite pièce sordide, dont la porte était ouverte. Une énorme fissure dans le plafond avait laissé entrer la pluie, et le palier était gondolé, semblable à la surface ridée d'un étang. Des moisissures noires veinaient les murs. Installées à une table, près d'une fenêtre enfumée, deux femmes et une fille s'échinaient au-dessus de machines à coudre à pédales.

– Il nous faut des vêtements, a annoncé Sharon aux femmes, d'une voix de stentor qui a fait vibrer les murs.

Elles ont levé vers lui leurs visages blêmes. Une des femmes s'est emparée d'une aiguille et l'a serrée comme une arme.

– S'il vous plaît...

Sharon a baissé légèrement la capuche de sa cape, de sorte que seules les couturières pouvaient voir son visage. Elles ont eu un hoquet d'effroi et se sont effondrées sur la table, évanouies.

– Est-ce que c'était vraiment nécessaire, ai-je demandé.

– Non. Mais c'est efficace.

Avant de perdre connaissance, les couturières étaient en train d'assembler des chemises et des robes à partir d'un tas de haillons. Le résultat de leur travail, qui n'était pas sans rappeler le monstre de Frankenstein, était suspendu à un fil devant la fenêtre. Alors qu'Emma faisait coulisser les vêtements, j'ai promené mon regard dans la pièce. Ce n'était pas un simple atelier : les femmes y habitaient visiblement. Un lit confectionné à partir de chutes de bois trônait dans un coin. Dans un pot ébréché, suspendu au-dessus de l'âtre, j'ai vu les restes d'une soupe du pauvre : une peau de poisson et des feuilles de chou blanchies. Les brins de fleurs séchées, le fer à cheval cloué à la tablette de la cheminée, et le portrait encadré de la reine Victoria, qui constituaient l'essentiel de la décoration, avaient quelque chose de profondément déprimant.

Le désespoir était tangible ici. Il pesait sur tout, imprégnait l'air.

Je n'avais jamais été confronté à une telle misère. Comment des particuliers en étaient-ils arrivés là ? Alors que Sharon s'approchait en portant une brassée de chemises, je l'ai questionné. Il s'est offusqué de ma méprise :

– Des particuliers ne se laisseraient jamais réduire à une existence aussi misérable. Non, ce sont des gens normaux, piégés dans la répétition infinie du jour où cette boucle a été créée. Ces pauvres hères occupent les confins les plus sordides de l'Arpent, dont le cœur appartient aux Particuliers.

Ainsi, c'étaient des gens normaux piégés dans une boucle, comme ceux de Cairnholm, que certains enfants s'amusaient à tourmenter lors de leurs « raids sur le village ». Ils faisaient partie du décor, au même titre que la mer ou les falaises. J'avais beau le savoir, je me sentais terriblement coupable de voler ces pauvres femmes.

– Je suis sûre qu'on reconnaîtra les particuliers au premier coup d'œil, a prédit Emma, qui farfouillait dans un tas de linge sale.

– C'est assez facile, en général, a confirmé Addison. La subtilité n'a jamais été l'apanage de notre espèce.

J'ai retiré ma chemise pleine de sang et je l'ai échangée contre la moins sale que j'ai pu trouver : une espèce de blouse de prisonnier sans col, à rayures, avec des manches de longueur inégale, coupées dans un tissu plus rugueux que du papier de verre. Mais elle était à ma taille, et après l'avoir recouverte d'un manteau noir trouvé sur le dossier d'une chaise, je pouvais facilement passer pour un autochtone.

Nous nous sommes retournés pendant qu'Emma se déshabillait. Elle a enfilé une robe informe, qui lui tombait sur les pieds.

– Je ne vais jamais pouvoir courir avec ça ! a-t-elle râlé.

Elle a pris une paire de ciseaux sur la table de la couturière et taillé le vêtement avec des gestes de boucher, déchirant l'étoffe et tirant dessus jusqu'à ce qu'elle l'ait suffisamment raccourcie.

– Voilà.

Elle a admiré le résultat de son travail dans un miroir.

– C'est un peu irrégulier, mais...

– Horace pourra t'en faire une plus jolie, ai-je lâché sans réfléchir.

L'espace d'une seconde, j'avais oublié que nos amis n'étaient pas dans la pièce voisine, en train de nous attendre.

– Je veux dire... Si on le revoit...

– Arrête ! m'a coupé Emma.

Pendant un instant, elle a paru triste, perdue dans ses pensées. Puis elle m'a tourné le dos pour aller reposer les ciseaux sur la table, et s'est dirigée résolument vers la porte. Quand elle a pivoté de nouveau vers nous, son expression s'était durcie.

– Allez ! On a perdu assez de temps comme ça.

Emma avait cette faculté étonnante de passer en un clin d'œil de la

tristesse à la colère, et de la colère à l'action. Elle n'était pas du genre à se laisser abattre très longtemps. Addison, Sharon et moi l'avons suivie dans l'escalier.

* * *

Le cœur de l'Arpent du Diable – le domaine des particuliers – prenait la forme approximative d'un carré d'une vingtaine de pâtés de maisons de côté. En redescendant de l'atelier de couture, nous avons soulevé quelques planches d'une clôture pour nous introduire dans un passage étriqué.

Au bout de quelques mètres, il débouchait dans un autre couloir, plus large, et celui-ci dans un troisième, assez vaste pour qu'Emma et moi puissions marcher côte à côte. Le chemin a continué à s'élargir progressivement, telles des artères se relâchant après une crise cardiaque, jusqu'à ce qu'on arrive dans une rue digne de ce nom, pavée de briques rouges et bordée de trottoirs.

– Recule ! m'a glissé Emma.

Nous nous sommes dissimulés à l'angle d'un bâtiment, façon commando, nos trois têtes empilées les unes au-dessus des autres, pour jeter un coup d'œil dans la rue perpendiculaire.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ? s'est impatienté Sharon.

Il était toujours dans la rue, et semblait plus inquiet à l'idée de se faire ridiculiser qu'à la perspective d'être tué.

– On se méfie d'une éventuelle embuscade, a expliqué Emma.

– Personne ne tend d'embuscade à personne, a répondu Sharon. Les pirates n'opèrent que dans le Fossé. Ils ne nous pourchasseront pas ici : nous sommes dans la rue Dissolue.

Une plaque – la première que je voyais dans l'Arpent du Diable – indiquait effectivement son nom, d'une élégante écriture scripte. Juste au-dessous, on pouvait lire : « Piraterie déconseillée. »

– *Déconseillée*, me suis-je esclaffé. Et les meurtres ? On les *désapprouve* ?

– Je pense que les meurtres sont « tolérés sous réserve », a fait Sharon.

– Y a-t-il quelque chose d'interdit, ici ? a demandé Addison.

– Rendre un livre en retard à la bibliothèque. Les amendes sont salées ! Dix coups de fouet par jour de retard... et encore, c'est le tarif pour les livres de poche.

– Il y a une bibliothèque dans l'Arpent ?

– Deux. Mais l'une d'elles ne prête rien : tous ses ouvrages sont reliés en peau humaine, et de grande valeur.

Nous nous sommes avancés dans la rue et nous avons jeté un regard

perplexe autour de nous. Dans le Fossé, je m'étais attendu à croiser la mort à chaque tournant. En comparaison, cette rue Dissolue avait des airs de paradis. Elle était bordée de coquettes boutiques, aux enseignes et aux vitrines soignées, surmontées d'appartements. Il n'y avait pas un seul toit effondré, aucune vitre brisée en vue. Des gens se promenaient sur la chaussée. Ils flânaient, seuls ou en couples, s'arrêtant de temps à autre pour entrer dans une échoppe ou admirer une vitrine. Ils n'étaient pas vêtus de haillons. Leurs visages étaient propres. Certes, tout ici n'était pas neuf et étincelant, mais les couleurs passées et la peinture tachée donnaient à l'ensemble un aspect authentique, un charme suranné. Si ma mère avait vu des photos de cette rue dans l'un de ces magazines de voyage qu'elle feuilletait sans jamais les lire – et qui encombraient la table basse du salon –, elle se serait extasiée, et se serait plainte à mon père qu'ils n'avaient jamais pris de vacances en Europe. « Oh, Frank, si on y allait... » En revanche, la déception d'Emma était palpable.

– Je m'attendais à quelque chose de plus sinistre, a-t-elle avoué.

– Moi aussi. Où sont les coupe-gorge ? Les repères d'assassins ? Les arènes de combats sanglants ?

– Je ne sais pas ce que vous imaginez, est intervenu Sharon. Je n'ai jamais entendu parler d'un quelconque repère d'assassins. Quant aux arènes de combat, il n'en existe qu'une : chez Derek, dans la rue Quisainte. Un chic type, ce Derek. Il me doit un billet de cinq...

– Et les Estres ? a demandé Emma. Et nos amis qui ont été kidnappés ?

– Chut ! a sifflé Sharon. Dès que je me serai occupé de mes affaires, je trouverai quelqu'un pour vous aider. En attendant, je vous défends d'en parler !

Emma s'est plantée devant son nez.

– Dans ce cas, écoutez-moi bien, une bonne fois pour toutes ! Au moment où nous discutons, les vies de nos amis sont en danger. Elles ont, en quelque sorte, une date d'expiration ! Alors, si vous croyez qu'on va perdre notre temps à écouter vos élucubrations...

Sharon l'a regardée de haut, en silence. Puis il a déclaré :

– Nous avons tous une date d'expiration. À votre place, je ne serais pas aussi pressé de la connaître.



Nous nous sommes mis en route, à la recherche de l'avocat de Sharon. Notre guide n'a pas tardé à s'impatienter.

– J'aurais juré que son bureau était dans cette rue, a-t-il grommelé en tournant sur ses talons. Enfin, ça fait des années que je ne lui ai pas rendu visite. Il a peut-être déménagé...

Il a décidé de poursuivre ses recherches seul, et nous a commandé de l'attendre.

– Je reviens dans quelques minutes. Ne bougez pas d'ici. Ne parlez à personne.

Sur ces mots, il s'est éloigné d'un pas pressé, nous abandonnant à notre sort. Nous nous sommes blottis les uns contre les autres sur le trottoir, sans trop savoir quoi faire. Les passants nous dévisageaient.

– Il s'est payé notre tête, non ? a demandé Emma. À l'entendre, cet endroit était un repaire de criminels. Pour moi, ça ressemble à n'importe quelle boucle. Pire : les gens d'ici ont l'air plus normaux que d'autres particuliers que je connais. À croire qu'on les a privés de leurs talents. C'est ennuyeux à mourir.

– Tu plaisantes ! a protesté Addison. Je n'ai jamais vu d'endroit aussi vil et répugnant !

Nous l'avons fixé avec surprise.

– Pourquoi ? s'est étonnée Emma. Il n'y a que des boutiques, ici.

– Exact. Mais regardez ce qu'on y vend.

Nous ne nous étions pas encore intéressés à la question. Dans une vitrine, juste derrière nous, se tenait un homme élégamment vêtu, avec une longue barbe et des yeux tristes. Quand il s'est aperçu qu'on l'observait, il a hoché la tête et levé une montre de gousset, dont il a enfoncé un bouton, sur le dessus. Aussitôt, il s'est figé, et son image est devenue floue. Quelques secondes plus tard, il a disparu pour réapparaître simultanément dans l'angle opposé de la vitrine.

– Waouh ! me suis-je exclamé. Pas mal, le tour !

L'homme a continué à se téléporter d'un côté à l'autre de la vitrine. Pendant que je le contemplais, fasciné, Emma et Addison sont passés à la boutique voisine. Je les ai rejoints, et ai découvert une femme vêtue d'une robe noire, qui tenait dans une main un long chapelet de perles.

Voyant qu'on la regardait, elle a fermé les yeux et tendu les bras devant elle, telle une somnambule, et a commencé à égrener lentement les perles entre ses doigts. Comme j'avais les yeux fixés sur le collier, je n'ai pas tout de suite remarqué ce qui se passait sur son visage. Celui-ci se transformait subtilement à chaque perle. Son teint gris s'éclaircit peu à peu. Ses lèvres se sont affinées, puis ses cheveux sont devenus roux. Au bout d'une vingtaine de perles, son visage était complètement métamorphosé. La grand-mère aux traits ronds et affaissés était devenue une jeune fille rousse au nez pointu. C'était à la

fois captivant et troublant.

Quand le spectacle s'est achevé, je me suis tourné vers Addison.

– Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'ils vendent ?

Avant qu'il ait pu répondre, un garçon d'une dizaine d'années s'est précipité sur nous et m'a glissé de force deux cartes dans les mains.

– Deux pour le prix d'un, aujourd'hui seulement ! a-t-il claironné.
On ne refuse aucune proposition raisonnable !

J'ai examiné les cartes. Sur la première figurait la photo de l'homme à la montre. À l'arrière, j'ai lu son nom : « J. Edwin Bragg, don d'ubiquité ». L'autre, avec la photo de la femme aux perles, était légendée « G. Fünke, la femme aux mille visages ».





– Pschitt ! Sauve-toi ! On ne veut rien acheter, a dit Emma.
Le garçon s'est éloigné en nous faisant des grimaces.

– Maintenant, tu comprends ce qu'ils vendent ? m'a lancé Addison.

J'ai promené un regard autour de moi. Il y avait des gens comme l'homme à la montre et la femme aux perles derrière presque toutes les vitrines de la rue Dissolue. Des particuliers qui attendaient d'avoir un public pour se donner en spectacle.

J'ai tenté une réponse :

– Ils se vendent... eux-mêmes ?

– Ah, je constate que ton cerveau s'éclaire, a ironisé Addison.

– Et ce n'est pas bien ? ai-je enchaîné.

– Non ! C'est interdit dans le monde des particuliers, et heureusement.

– Notre talent particulier est ce que nous avons de plus précieux, a expliqué Emma. Le fait de le vendre diminue sa valeur.

J'avais l'impression de l'entendre répéter un lieu commun qu'on lui rabâchait depuis son enfance.

– Ah. D'accord...

– Tu n'as pas l'air convaincu, a remarqué Addison.

– Pas vraiment. En fait, je ne vois pas où est le mal. Si j'ai besoin des services d'une personne invisible, et si cette personne a besoin d'argent, pourquoi ne pourrait-on pas se mettre d'accord ?

– Tu es quelqu'un d'honnête, Jacob, mais tout le monde n'est pas comme toi, a dit Emma. Imagine qu'une personne mal intentionnée veuille acheter les services de ton particulier invisible...

– Il n'aurait qu'à refuser.

– Dans la pratique, les choses ne sont pas aussi simples. En se vendant soi-même, on risque de perdre ses repères, et de basculer du mauvais côté sans s'en rendre compte. On fait des choses qu'on n'aurait jamais faites si on ne nous avait pas payé pour cela. Imagine un particulier désespéré, prêt à se vendre au plus offrant...

– À un Estre, par exemple, a ajouté Addison.

– Oui, ça, d'accord, ce serait mal, ai-je convenu. Mais vous pensez vraiment qu'un particulier en arriverait là ?

– Ne sois pas naïf ! s'est exclamé Addison. Regarde cette boucle ! C'est probablement la seule d'Europe qui n'ait pas été attaquée par les Estres. Pourquoi, à ton avis ? Parce que ses habitants leur rendent service. Nos ennemis ont sous la main un ramassis de traîtres et d'informateurs prêts à se plier à tous leurs désirs.

– Tu devrais parler moins fort...

– Ça paraît logique, a enchaîné Emma. Les Estres ont dû utiliser des particuliers pour infiltrer nos boucles. Sinon, comment auraient-ils appris autant de choses ? Comment auraient-ils trouvé les entrées, deviné les habitudes et les points faibles des Ombrunes ? Ils ont forcément reçu l'aide de ce genre de personnes...

Elle a lancé un regard venimeux autour d'elle et grimacé, comme si

elle venait d'avaler du lait tourné.

– « On ne refuse aucune proposition raisonnable », a cité Addison.
Ces traîtres mériteraient qu'on les pendre !

– Qu'est-ce qu'il y a, mon joli ? Tu t'es levé du mauvais pied ?

La femme qui venait de parler se tenait derrière nous. Elle était habillée comme une secrétaire des années 1950 – jupe au genou et ballerines noires – et tirait paresseusement sur une cigarette. Depuis quand était-elle là ? Qu'avait-elle entendu ?

– Je m'appelle Lorraine, s'est-elle présentée. Et vous, vous n'êtes pas d'ici. Je parie que vous venez d'arriver dans l'Arpent.

Emma a acquiescé avec embarras.

– On est en vacances. Et... euh... on attend quelqu'un.

La femme a ri, révélant des dents tachées de rouge à lèvres.

– Mais oui, bien sûr ! Alors, dites-moi ce qu'il vous faudrait, et je vous trouverai ça. J'ai la meilleure sélection de toute la rue.

– On n'a besoin de rien ! ai-je affirmé.

– Allons, n'ayez pas peur : ils ne mordent pas. Suivez-moi, je vais vous montrer...

– Non merci. Ça ne nous intéresse pas ! ai-je insisté.

Lorraine a haussé les épaules.

– Tant pis. J'essayais juste de vous rendre service. Vous aviez l'air perdus...

Elle s'est éloignée d'un pas tranquille, mais ses paroles avaient piqué la curiosité d'Emma.

– Une sélection de quoi ? a-t-elle lancé.

Lorraine s'est retournée, un sourire obséquieux aux lèvres.

– De talents. On a de tout : des jeunes, des vieux... Certains clients veulent juste assister à un spectacle ; d'autres ont des demandes très spécifiques. Nous nous efforçons de satisfaire tout le monde.

– Le garçon vient de vous dire qu'on n'était pas intéressés ! a grondé Addison en découvrant les dents.

Emma lui a fait signe de se taire.

– En fait, je veux bien voir...

– Quoi ? me suis-je étranglé.

– Je veux voir ! a-t-elle répété d'un ton coupant. Montrez-moi !

Lorraine a hésité.

– Vous êtes sérieuse ?

– Très sérieuse.

Je ne savais pas ce qu'Emma mijotait ; cependant, je la connaissais assez pour lui faire confiance.

– Et ces deux-là, ils sont toujours aussi grossiers ? a demandé Lorraine en nous désignant du doigt, Addison et moi.

– Oui. Mais vous n'avez rien à craindre.

Elle a plissé les paupières.

– Qu'est-ce que vous savez faire ? m'a-t-elle demandé. Rien ?
Emma s'est raclé la gorge et m'a fixé avec des yeux ronds. J'ai compris le message.

– Avant, je pouvais faire léviter des crayons et d'autres petites choses, ai-je menti. Mais depuis quelque temps, je suis incapable d'en faire tenir un seul debout. Je crois que je suis un peu... en panne.

– Ça arrive aux meilleurs.
Lorraine a regardé Addison.

– Et vous ?
L'intéressé a roulé les yeux.

– Je suis un chien parlant.

– C'est tout ce que vous faites ? Parler ?

– C'est déjà beaucoup, croyez-moi, ai-je dit, incapable de résister.

Addison m'a fusillé du regard. Lorraine a aspiré une dernière bouffée de sa cigarette et l'a jetée par terre.

– Très bien, mes trésors ! Suivez-moi.

Avant d'obéir, nous avons pris le temps d'échanger quelques mots à voix basse.

– Et Sharon ? ai-je objecté. Il nous a demandé de l'attendre ici.

– Ça ne prendra qu'une minute, a assuré Emma. Je suis sûre que cette femme en sait plus que lui sur la cachette des Estres.

– Et tu crois qu'elle va tout nous déballer comme ça, de son plein gré ? s'est étonné Addison.

– On verra, a fait Emma, avant de se retourner pour rejoindre Lorraine.

* * *

La maison n'avait ni vitrine ni enseigne : juste une porte banale, munie d'une cloche en argent en guise de sonnette.

Lorraine a fait tinter la cloche et nous avons patienté pendant que quelqu'un, à l'intérieur, tirait une série de verrous. La porte s'est entrouverte, et un œil a scintillé dans la pénombre.

– De la viande fraîche ? a questionné une voix masculine.

– Des clients, a répondu Lorraine. Laisse-nous entrer.

L'œil a disparu et la porte s'est ouverte en grand. Nous nous sommes engouffrés dans un élégant hall d'entrée, où le portier nous a détaillés de la tête aux pieds.

Il portait un lourd pardessus au col montant et un chapeau de feutre à large visière, qui ne laissaient apparaître que deux yeux en tête d'épingle et la pointe de son nez. Il nous barrait le passage.



– Alors ? a demandé Lorraine.
L'homme a paru décider que nous n'étions pas dangereux.

– Ça va ! a-t-il dit, avant de s'écarter.

Il a refermé et verrouillé la porte derrière nous, puis nous a emboîté le pas, tandis que Lorraine nous invitait à la suivre dans le couloir.

Elle nous a précédés dans un petit salon éclairé par la lumière vacillante de lampes à huile. Cette pièce, toute sordide qu'elle était, témoignait de la folie des grandeurs de ses propriétaires. Ses murs étaient ornés de moulures dorées et de draperies de velours ; sur son plafond en dôme, une fresque représentait des dieux grecs en tunique ; des colonnes de marbre encadraient l'entrée.

Lorraine a congédié le portier d'un signe de tête.

– Merci, Carlos !

Le colosse s'est replié au fond du salon. Lorraine s'est alors approchée d'une tenture et a tiré sur une cordelette. L'étoffe a coulissé, découvrant un vaste panneau de verre. Nous nous sommes collés à la vitre, curieux. De l'autre côté, nous avons découvert une autre pièce, assez semblable à celle où nous étions, mais plus petite. Ses occupants étaient installés sur des chaises et des sofas. Certains lisaient, d'autres étaient assoupis.

J'ai compté huit individus en tout. Certains, assez vieux, avaient les tempes grisonnantes. Deux enfants se tenaient parmi eux : un garçon et une fille, âgés de moins de dix ans. J'ai compris avec effroi qu'ils étaient prisonniers.

Addison a voulu poser une question, mais Lorraine l'a fait taire d'un geste.

– Plus tard, je vous prie !

Elle s'est avancée vers la vitre, a ramassé un tube qui traversait le mur, et aboyé dans l'embouchure :

– Numéro treize !

De l'autre côté, le jeune garçon s'est levé ; il est venu vers nous d'un pas traînant. Ses mains et ses pieds étaient enchaînés, et c'était le seul particulier à porter un uniforme de prisonnier : un ensemble à rayures et une casquette, sur lesquels étaient cousus sommairement le nombre 13. Malgré son jeune âge, il avait une barbe d'homme adulte, broussailleuse et triangulaire, et d'épais sourcils qui m'ont fait penser à des chenilles. Ses yeux froids nous scrutaient.

– Pourquoi est-il enchaîné ? me suis-je informé. Il est dangereux ?

– Vous allez voir, a répondu Lorraine.

Le garçon a fermé les yeux pour se concentrer. Un instant plus tard, des cheveux ont émergé sous le bord de sa casquette et rampé vers le bas de son front. Sa barbe s'est mise à pousser, s'entortillant sur elle-même, avant de s'élever en ondulant comme un serpent charmé.

– Ça alors ! s'est exclamé Addison. Comme c'est étrange !

– Soyez attentifs ! nous a conseillé Lorraine.

Le numéro 13 a levé ses mains entravées. La pointe de sa barbe s'est

dirigée vers le cadenas, a flairé la serrure, et s'y est introduite en ondulant. Le garçon a ouvert les yeux et regardé devant lui, l'air totalement dénué d'expression. Au bout d'une dizaine de secondes, la barbe s'est raidie et s'est mise à vibrer, produisant une note aiguë que l'on percevait derrière la vitre.

Le cadenas s'est ouvert et les chaînes qui entravaient les poignets du garçon sont tombées. Il a fait une petite révérence. Je me suis retenu d'applaudir.

– Il est capable d'ouvrir n'importe quelle serrure, nous a dit Lorraine avec fierté.

Le garçon est allé retrouver sa chaise et son magazine. Lorraine a couvert d'une main l'extrémité du tube.

– Il est unique en son genre, et les autres aussi. L'un d'eux est très doué pour lire dans les pensées. Une autre peut passer le bras à travers un mur jusqu'à l'épaule. C'est plus utile qu'il n'y paraît, croyez-moi. La fillette que vous voyez ici vole si on lui fait boire du jus de raisin pétillant.

– C'est vrai ? s'est étonné Addison d'une voix sourde.

– Elle sera ravie de vous en faire la démonstration, a affirmé Lorraine.

Saisissant le tube, elle a ordonné à la fille de s'approcher de la vitre.

– Ça ne sera pas nécessaire, a lâché Emma entre ses dents.

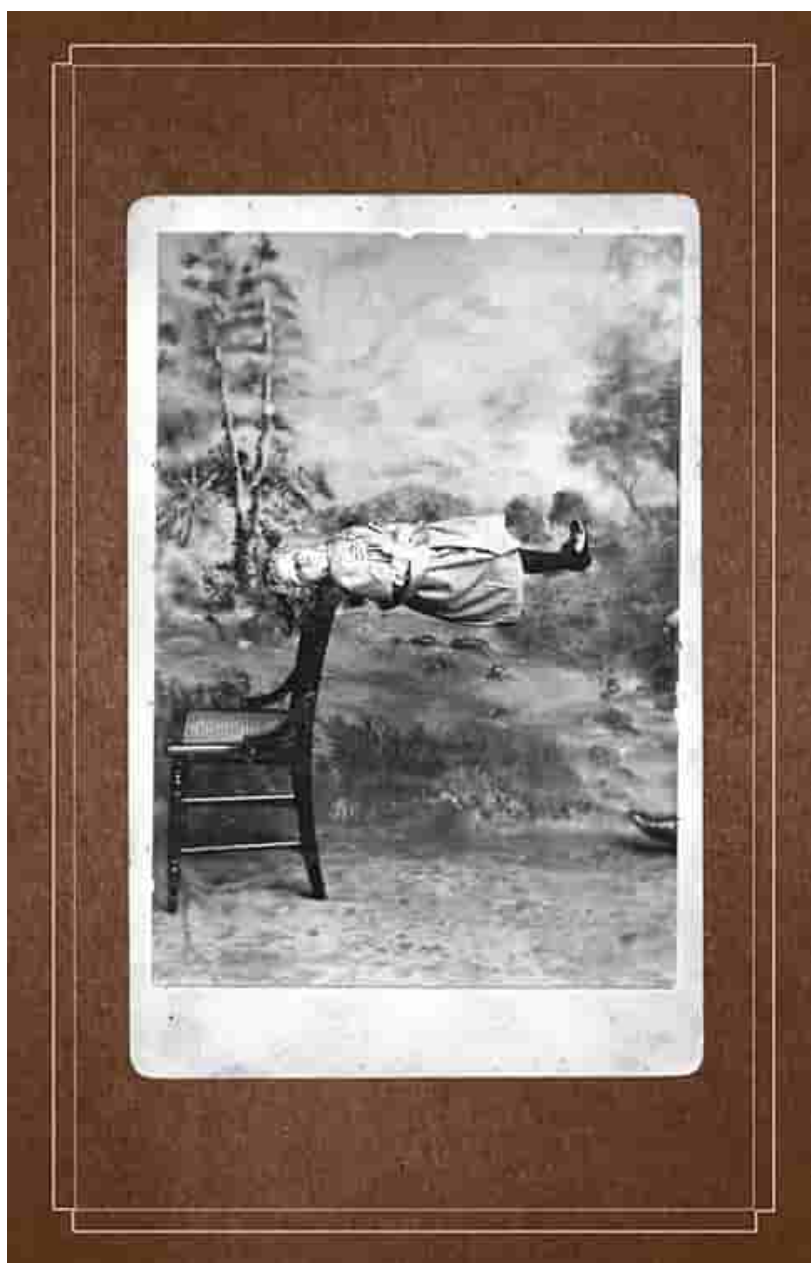
– C'est leur travail, a répliqué Lorraine. Numéro Cinq, viens par ici !

La fillette s'est approchée d'une table couverte de bouteilles. Elle en a choisi une, pleine d'un liquide violet, dont elle a bu plusieurs lampées. Après l'avoir vidée, elle a reposé la bouteille, a laissé échapper un petit rot délicat, et est allée se poster près d'une chaise cannée.

Bientôt, elle a été prise de hoquet, et ses pieds se sont décollés du sol. Son corps tout raide a pivoté autour de l'axe de sa tête, restée au même niveau. Au troisième hoquet, elle était allongée dans l'air, à l'horizontale, la nuque reposant sur le dossier de la chaise.

Lorraine attendait sans doute une réaction plus enthousiaste de notre part. Bien qu'impressionnés, nous étions aussi silencieux qu'une tombe.





– Un public difficile ! a-t-elle grommelé, avant de congédier la fille.
Elle a raccroché le tube et s'est tournée vers nous.

– Si aucun de ceux-là ne vous intéresse, j'ai conclu des accords de prêt avec d'autres écuries. Vous pouvez en voir d'autres.

– Des « écuries », a répété Emma.

Sa voix était calme, mais je voyais bien qu'elle bouillait intérieurement.

– Vous admettez donc que vous les traitez comme des animaux ? a-t-elle repris.

Lorraine l'a étudiée un bref instant, avant de couler un regard vers l'homme au pardessus, qui montait la garde au fond de la pièce.

– Absolument pas ! s'est-elle défendue. Ce sont des éléments de grande valeur. Ils sont bien nourris, bien reposés, entraînés à se produire sous la pression, purs comme la neige qui vient de tomber. La plupart n'ont jamais touché ne serait-ce qu'une goutte d'ambrosie, et j'ai dans mon bureau des papiers qui le prouvent. Vous n'avez qu'à leur poser la question.

Elle s'est penchée pour crier dans le tube :

– Numéros 13 et 6 ! Venez dire à ces gens combien vous vous plaisez ici.

Les deux enfants se sont levés et approchés de la vitre d'un pas traînant. Le garçon a ramassé le tube.

– On se plaît beaucoup ici, a-t-il articulé d'une voix de robot. Maman nous traite très bien.

Il a tendu le porte-voix à la fillette.

– Notre travail nous plaît beaucoup. On...

Elle s'est tue, essayant de se rappeler un discours appris par cœur, mais oublié.

– Notre travail nous plaît, a-t-elle ânonné.

Lorraine les a renvoyés, irritée.

– Voilà. Maintenant, je peux vous laisser en tester un ou deux de plus, mais ensuite, il faudra me verser un acompte.

– J'aimerais voir ces papiers, a dit Emma en lorgnant l'homme au pardessus. Ceux que vous avez dans votre bureau...

Ses poings, serrés contre ses hanches, commençaient à rougir. Il était temps de partir, avant que la situation ne s'envenime. Quelles que soient les informations que possédait cette femme, elles ne valaient pas la peine de se lancer dans une bagarre. Quant à sauver ces enfants... au risque de paraître insensible, j'étais convaincu que nous devions d'abord secourir nos amis.

– Non, voyons, c'est inutile..., ai-je tenté.

Je me suis penché vers Emma.

– On reviendra pour les aider, lui ai-je chuchoté. Il faut choisir nos priorités.

Elle m'a royalement ignoré.

– Les papiers ! a-t-elle répété.

– Bien sûr, a répondu Lorraine. Venez dans mon bureau, et parlons affaires.

Emma l'a suivie. Comme je n'avais aucun moyen de l'en dissuader sans éveiller les soupçons, je leur ai emboîté le pas.

Le bureau de Lorraine était un minuscule réduit meublé d'une table et d'une chaise. Elle avait à peine refermé la porte derrière nous qu'Emma s'est jetée sur elle, et l'a poussée violemment contre le mur. Lorraine a lâché un juron et appelé Carlos. Elle s'est tue quand Emma a brandi devant son visage une main incandescente. Sur son chemisier, deux empreintes de main noircies fumaient, à l'endroit où elle l'avait poussée.

Des coups ont résonné contre la porte. De l'autre côté, Carlos a poussé un grognement menaçant.

– Dites-lui que tout va bien, a ordonné Emma d'une voix basse, impérieuse.

– Je vais bien ! a fait Lorraine, sans conviction.

La porte a tremblé sur ses gonds.

– Dites-le-lui encore.

– Dégage, Carlos ! Je traite des affaires ! a rugi Lorraine.

Un nouveau grognement lui a répondu, et les pas se sont éloignés.

– Vous commettez une grave erreur, nous a-t-elle prévenus. Les gens qui me volent ne font pas de vieux os.

– On ne veut pas d'argent, lui a assuré Emma. Vous allez juste répondre à quelques questions.

– À quel sujet ?

– Au sujet des gens qui sont ici. Vous pensez qu'ils vous appartiennent ?

Lorraine a plissé le front.

– Où voulez-vous en venir ?

– Ces gens... ces enfants. Vous les avez achetés. Vous pensez qu'ils vous appartiennent ?

– Je n'ai jamais acheté personne.

– Vous les avez achetés, et maintenant, vous les vendez. Vous êtes une marchande d'esclaves !

– Ça ne fonctionne pas comme ça. Ils sont venus me trouver de leur plein gré. Je suis leur agent.

– Vous êtes une mère maquerelle ! a craché Emma.

– Sans moi, ils seraient morts de faim. Ou alors, ils auraient été enlevés.

– Enlevés par qui ?

– Vous le savez très bien.

– Je veux vous l'entendre dire.

La femme a éclaté d'un rire sinistre.

– Ce n'est pas une bonne idée.

– Ah bon ? ai-je fait, esquissant un pas en avant. Pourquoi ?
– Ils ont des oreilles partout, et ils n'aiment pas qu'on parle d'eux.
– J'ai tué des Estres, ai-je affirmé. Ils ne me font pas peur.
– Alors, vous êtes un idiot.
– Je la mords ? a proposé Addison. Ça me ferait vraiment plaisir.
Juste un peu.

Je l'ai ignoré.

– Que se passe-t-il quand ils enlèvent quelqu'un ?
– Personne ne le sait, a reconnu Lorraine. J'ai essayé de le découvrir, mais...

– J'imagine que vous vous êtes donné beaucoup de mal, l'a coupée Emma.

– Ils viennent ici quelquefois. Pour faire leur marché.

– « Faire leur marché », a répété Addison. Ça veut tout dire.

– Pour utiliser mes protégés, a-t-elle précisé.

À voix basse, elle a ajouté :

– Je déteste ça. Je ne sais jamais combien ils vont en emmener, ni pour combien de temps. Enfin, on leur donne ce qu'ils demandent. J'aurais de bonnes raisons de me plaindre, mais avec eux... on ne dit rien.

– Je parie que vous trouvez qu'ils ne vous paient pas assez cher, a lâché Emma avec mépris.

– C'est vrai que ce n'est pas grand-chose, comparé à ce qu'ils leur font subir ! Je cache les plus jeunes quand on m'informe de leur venue. Ils nous les ramènent à bout de forces, la mémoire complètement effacée. Je leur demande : « Où êtes-vous allés ? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait faire ? » Mais les gosses ne se souviennent de rien.

Elle a secoué la tête.

– En revanche, ils font des cauchemars. Des cauchemars terribles. On a du mal à les vendre, après.

– C'est vous qu'on devrait vendre ! a répliqué Emma, livide, les mains tremblantes. En admettant que quelqu'un soit prêt à payer un seul centime pour vous...

J'ai enfoncé les poings dans mes poches pour éviter de les balancer à la figure de Lorraine. On pouvait sûrement lui soutirer d'autres informations.

– Et les particuliers que les Estres kidnappent dans d'autres boucles ? l'ai-je interrogée.

– Ils les amènent ici en camion. Avant, ça se produisait assez rarement. Depuis quelque temps, ça n'arrête pas.

– Y a-t-il eu un convoi, aujourd'hui ?

Lorraine a fait oui de la tête.

– Il y a deux ou trois heures. Des dizaines de gardes armés jusqu'aux

dents ont bloqué la rue. C'était impressionnant.

– Ce n'est pas toujours le cas ?

– En général, non. Je suppose qu'ils se sentent en sécurité, ici. Ce devait être une livraison importante.

« Nos amis », ai-je pensé.

Un frisson d'excitation m'a parcouru, mais au même instant, Addison s'est jeté sur Lorraine, les crocs découverts.

– Je suis sûr qu'ils s'y sentent parfaitement en sécurité, en effet ! a-t-il grogné. Entourés de traîtres comme vous !

J'ai empoigné son collier et je l'ai tiré en arrière.

– Calme-toi !

Addison s'est débattu. J'ai cru qu'il allait me mordre la main, mais il a fini par lâcher prise.

– On fait ce qu'on peut pour survivre, a sifflé Lorraine.

– Nous aussi, a répliqué Emma. Maintenant, dites-nous où vont ces camions. Si vous nous mentez, ou si vous nous tendez un piège, je reviendrai et je vous ferai fondre les narines.

Elle a tendu un doigt enflammé sous le nez de Lorraine.

– Compris ?

Je croyais Emma parfaitement capable de mettre ses menaces à exécution, et j'avoue que parfois, sa détermination m'effrayait un peu.

– Ils traversent le pont pour rejoindre leur partie de l'Arpent, a dit Lorraine en détournant la tête.

– Quel pont ?

– À l'extrémité de la rue Qui-fume. Mais je vous déconseille de le traverser. Sauf si vous voulez retrouver votre tête au bout d'une lance...

Lorraine ne semblait pas disposée à nous en dire davantage. Restait à décider quel sort on lui réservait. Addison voulait la mordre, Emma brûlait de lui tracer un E – comme « esclavagiste » – sur le front. Finalement, nous nous sommes contentés de la bâillonner avec une embrasse de rideaux, et de la ligoter à un pied du bureau. On allait la laisser là, quand une dernière question m'est venue :

– Les particuliers qu'ils kidnappent, que leur arrive-t-il ?

– Mrff !

J'ai retiré son bâillon.

– Aucun ne s'est échappé pour le raconter, a-t-elle dit. Mais des rumeurs circulent.

– Que disent-elles ?

– On raconte qu'ils leur font subir... quelque chose de pire que la mort.

Lorraine nous a décoché un sourire dégoulinant de bave :

– À vous de découvrir de quoi il s'agit...

À la seconde où nous avons ouvert la porte du bureau, l'homme au pardessus, qui patientait dans le salon, s'est rué sur nous en brandissant sa matraque. Avant qu'il ait pu l'abattre sur nous, un cri étouffé s'est échappé du bureau, et l'homme a modifié sa trajectoire pour voler au secours de Lorraine. Quand il a franchi le seuil, Emma a claqué la porte derrière lui et fait fondre la poignée.

Cela nous laissait une ou deux minutes de répit.

J'ai foncé vers la sortie, Addison sur mes talons. À mi-chemin, je me suis aperçu qu'Emma ne nous avait pas suivis. Elle cognait à la vitre de la prison des particuliers.

– Montrez-moi où est la porte ! On va vous aider à vous enfuir !

Ils se sont tournés pour la dévisager, affalés sur leurs fauteuils et leurs sofas.

– Lancez quelque chose sur la vitre pour la briser ! leur a-t-elle conseillé. Vite !

Nul n'a bronché. Ils paraissaient désorientés. Peut-être ne croyaient-ils pas qu'on puisse les délivrer – ou peut-être ne le souhaitaient-ils pas...

– Emma, on ne peut pas attendre, l'ai-je pressée.

Mais elle ne voulait pas renoncer.

– Je vous en prie ! a-t-elle crié dans le tube. Au moins, envoyez-nous les enfants !

Des hurlements s'échappaient du bureau. La porte a commencé à trembler sur ses gonds. Dépitée, Emma a abattu les poings contre la vitre.

– Mais qu'est-ce qu'ils ont ?

Les captifs lui ont lancé des regards craintifs. Les enfants se sont mis à pleurer.

Addison a saisi dans sa gueule le bas de sa robe.

– Allez, il faut y aller !

Emma a laissé retomber le tube de communication et s'est détournée avec amertume.

Nous avons quitté la maison et détalé dans la rue. Un épais brouillard jaunâtre avait envahi les lieux, enveloppant tout dans une espèce de gaze qui nous empêchait de voir au-delà de nos pieds. Arrivés au premier carrefour, nous avons entendu Lorraine crier des imprécations. Elle s'était lancée à notre poursuite, mais on ne la voyait pas ; nous avons tourné à l'angle d'une rue, puis d'une autre. Quand nous avons été certains de l'avoir semée, nous nous sommes arrêtés pour reprendre notre souffle devant une boutique condamnée par des planches.

– On appelle ça le syndrome de Stockholm, ai-je expliqué. Quand les

victimes s'attachent à leurs ravisseurs...

– Je crois qu'ils avaient surtout peur, a objecté Addison. Où seraient-ils allés s'ils s'étaient enfuis ? Cette boucle tout entière est une prison.

– Vous avez tort tous les deux, a décrété Emma. Ils étaient drogués.

– Tu me sembles bien sûre de toi...

Elle a repoussé une mèche de cheveux tombée devant ses yeux.

– Quand je me produisais au cirque, après avoir fugué de chez moi, une femme est venue me voir à la fin d'un de mes numéros de cracheuse de feu. Elle m'a dit qu'elle savait qui j'étais, qu'elle en connaissait d'autres comme moi, et que je pourrais gagner beaucoup d'argent si j'acceptais de travailler pour elle...

Emma a promené un regard dans la rue, les joues écarlates.

– Je lui ai répondu que ça ne m'intéressait pas, mais elle a insisté lourdement. Quand elle est enfin partie, elle était furieuse. La nuit suivante, je me suis réveillée à l'arrière d'une roulotte, bâillonnée et menottée. J'étais incapable de bouger, incapable d'aligner deux pensées cohérentes. C'est Miss Peregrine qui m'a sauvée. Si elle ne m'avait pas trouvée quand mes ravisseurs se sont arrêtés pour faire ferrer leur cheval, le lendemain...

Emma a indiqué du menton l'endroit d'où on venait.

– ... J'aurais pu finir comme eux.

– Tu ne me l'avais jamais raconté, ai-je dit d'une voix calme.

– Je n'aime pas beaucoup en parler.

– Je suis navré que ça te soit arrivé, a fait Addison. C'est cette femme, là-bas, qui t'a kidnappée ?

Emma est restée un instant pensive.

– Il y a si longtemps... J'ai tout fait pour effacer ce souvenir de ma mémoire, et j'ai oublié le visage de mon agresseur. Mais je suis sûre d'une chose : si vous m'aviez laissée seule avec cette femme, je n'aurais pas pu me retenir de la tuer.

– On a tous nos démons à occire, ai-je observé.

Épuisé, je me suis adossé à la vitrine. Depuis combien de temps n'avait-on pas dormi ? Combien d'heures s'étaient écoulées depuis que Caul nous avait révélé son vrai visage ?

Il me semblait que cela faisait des jours, mais en réalité, il n'y avait guère plus de dix ou douze heures. Depuis ce moment, chaque seconde avait été un combat, un cauchemar, une lutte, et j'étais à bout de forces, près de m'effondrer. Seule la terreur me faisait tenir debout.

Je me suis autorisé à fermer les yeux quelques secondes, mais derrière mes paupières, d'autres horreurs m'attendaient. Le spectre de la mort, accroupi au-dessus du cadavre de mon grand-père, les yeux dégoulinants d'huile noire. Les lames jumelles d'une cisaille de jardin, fichées dans les orbites du monstre. Ses hurlements, alors qu'il

s'enfonçait dans sa tombe marécageuse. Son visage déformé par la douleur, tandis qu'il dégringolait dans le vide, une balle dans le ventre.

J'avais déjà tué mes démons, mais mes victoires étaient éphémères ; d'autres monstres s'étaient aussitôt dressés devant moi pour les remplacer.

J'ai rouvert les yeux et je me suis retourné brusquement en entendant des pas derrière moi. Il y avait quelqu'un dans cette boutique, malgré ses airs abandonnés. Et ce quelqu'un sortait.

La panique a achevé de me réveiller. Les autres aussi avaient entendu le bruit, et nous avons plongé ensemble derrière un tas de bois de chauffage. J'ai jeté un coup d'œil entre les bûches et déchiffré l'enseigne délavée accrochée au-dessus de la porte.

« Munday, Dyson et Strype, Avocats. Détestés et craints depuis 1666. »

Un verrou a coulissé et la porte s'est ouverte. Un capuchon noir familier est apparu dans l'embrasure.

Sharon !

Notre guide a regardé autour de lui. Constatant que la voie était libre, il s'est glissé dehors avant de refermer la porte à clé derrière lui. Alors qu'il prenait la direction de la rue Dissolue, nous avons discuté à voix basse.

Devait-on le suivre ? Avait-on encore besoin de lui ? Pouvait-on lui faire confiance ? Que fabriquait-il dans cette boutique à l'abandon ? Était-ce le bureau de l'avocat dont il nous avait parlé ? À quoi rimaient toutes ces cachotteries ?

Trop de questions, trop d'incertitudes planaient à son sujet. Nous avons décidé de nous débrouiller sans lui. Immobiles, nous l'avons regardé s'enfoncer dans le brouillard et se changer progressivement en fantôme, avant de disparaître tout à fait.

* * *

Alors, seulement, nous nous sommes mis en quête de la rue Quifume et du pont des Estres. Pour éviter de mauvaises rencontres, nous avons renoncé à demander notre chemin.

Notre tâche s'est simplifiée quand nous avons découvert les panneaux indicateurs de l'Arpent, dissimulés dans les endroits les plus improbables : derrière des bancs publics, à hauteur de genou, accrochés au sommet des réverbères, gravés dans les pavés usés que l'on foulait du pied. Malgré cela, nous n'avons cessé de nous tromper de chemin. À croire que l'Arpent avait été conçu pour rendre les gens fous. Certaines rues s'achevaient sur des murs ; d'autres se refermaient

en spirales sur elles-mêmes. Quelques-unes n'avaient pas de nom, ou alors, elles en possédaient deux ou trois.

En tout cas, aucune n'était aussi propre et soignée que la rue Dissolue, où l'on faisait clairement un gros effort pour plaire aux clients.

Depuis que j'avais vu les marchandises de Lorraine et entendu l'histoire d'Emma, cette simple idée me donnait la nausée.

Pendant notre déambulation, j'ai commencé à me familiariser avec l'architecture de l'Arpent, à identifier les rues par leurs caractéristiques plus que par leurs noms. Les boutiques y étaient regroupées par corps de métier.

Par exemple, la rue Triste abritait deux entreprises de pompes funèbres, un médium, un charpentier qui recyclait du bois de cercueil, une troupe de pleureurs professionnels qui se produisaient le week-end comme quatuor *a cappella*, et un comptable spécialisé dans les droits de succession.

La rue Qui-suinte était étrangement animée : des fleurs ornaient les fenêtres de ses maisons peintes de couleurs vives. Même la façade de son abattoir était d'un joli bleu turquoise, et j'ai dû me retenir d'y entrer pour le visiter.

La rue Pervenche, quant à elle, était un véritable cloaque. Un égout à ciel ouvert courait entre ses trottoirs couverts de légumes en putréfaction, où vrombissaient des nuées de mouches agressives. C'était le domaine d'un vendeur de quatre saisons au rabais, qui se vantait *via* une pancarte de pouvoir leur rendre leur fraîcheur d'un simple baiser.

L'avenue Rare ne mesurait que cent cinquante mètres de long et abritait un unique commerce ambulant : deux hommes qui vendaient des casse-croûte entreposés dans un panier posé sur une brouette. Des enfants agglutinés autour d'eux demandaient l'aumône à grands cris.

Addison s'est approché dans l'espoir de récolter quelques miettes. J'allais le rappeler à l'ordre, quand l'un des hommes a crié :

– Viande de chat ! Demandez notre viande de chat bouillie !

Il est revenu à la hâte, la queue entre les jambes.

– Je ne mangerai plus jamais..., a-t-il gémi.



Nous avons descendu la rue Barbouillée jusqu'à l'intersection de la rue Qui-fume. Plus on approchait, plus le décor était sinistre ; les

boutiques étaient abandonnées ; les trottoirs disparaissaient sous un torrent de cendres, qui tourbillonnaient autour de nos pieds comme si la rue avait été infectée par je ne sais quelle vermine rampante. Une vieille bicoque se dressait à l'entrée d'un virage. Devant, un vieillard balayait le trottoir avec un balai miteux, mais les cendres s'amoncelaient trop vite pour qu'il puisse le dégager durablement.

Je lui ai demandé pourquoi il se donnait ce mal. Il a levé la tête et serré son balai contre lui avec des mains percluses d'arthrose, comme s'il craignait que je le lui vole. Ses pieds nus étaient noirs, et son pantalon taché de suie jusqu'aux genoux.

– Il faut bien que quelqu'un le fasse, a-t-il répondu.

Il a repris sa tâche d'un air grave. Cet homme avait quelque chose de majestueux ; une attitude de défi qui forçait l'admiration. Il était combatif et refusait d'abandonner son poste, tel un dernier gardien, à la lisière du monde.

Nous l'avons laissé derrière nous, longeant la rue qui serpentait entre des immeubles de plus en plus délabrés. Ici, la peinture des murs tombait par plaques. Un peu plus loin, les vitres avaient explosé. Plus loin encore, les toits s'étaient effondrés et les murs s'écroulaient. À l'approche du carrefour, il ne restait plus que des squelettes de maisons : un chaos de poutres et de chevrons noircis. Des charbons ardents luisaient dans les cendres, tels des cœurs minuscules battant leurs dernières pulsations. Nous avons regardé autour de nous, médusés. Une vapeur sulfureuse jaillissait de fissures dans le trottoir. Des arbres calcinés se dressaient au-dessus des ruines, tels des épouvantails. Des torrents de cendres dévalaient la rue, formant par endroits des nappes de trente centimètres d'épaisseur. Jamais je n'aurais cru m'approcher un jour aussi près de l'enfer.

– Alors, c'est ici que les Estres ont leurs quartiers, a dit Addison. C'est curieux, je ne suis pas étonné.

– C'est totalement irréel, ai-je remarqué en déboutonnant mon manteau.

Une chaleur torride rendait l'air étouffant. On se serait cru dans un sauna.

– Que disait Sharon, déjà ? Qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

– Un feu souterrain, s'est rappelée Emma. Ces incendies sont particulièrement difficiles à éteindre. Certains peuvent brûler pendant des années...

Un bruit a fusé, comme si l'on avait décapsulé une canette de soda géante, et une flamme orange a jailli d'une fissure dans le trottoir à moins de trois mètres de nous. Nous avons sursauté violemment.

– Ne restons pas ici ! a décidé Emma. Par où on va : à gauche ou à droite ?

La rue Qui-fume s'étirait du Fossé jusqu'au Pont des Estres, mais

nous étions complètement désorientés. Entre la fumée, le brouillard, et les cendres charriées par le vent, on n'avait aucune visibilité. En choisissant au hasard, on risquait de faire un dangereux détour et de perdre un temps précieux.

Nous commençons à désespérer quand un chant s'est élevé dans le brouillard. Nous avons quitté la route à la hâte pour nous cacher dans les décombres d'une maison. Peu à peu, les voix sont montées en volume, et nous avons distingué les paroles de leur étrange chanson.

*La nuit avant qu'on pend le voleur,
L'bourreau est entré dans sa geôle et lui a dit :
J'vous rends une petite visite, mon bon seigneur
J'en profite, tant qu'vous êtes encore en vie
J' m'en va vous raconter comment j'va vous assaisonner
Je m'en va vous couper le bras, et puis vous étrangler,
Vous écorcher la peau, avant de vous expédier...*

Ici, ils ont marqué une pause pour reprendre leur souffle, avant de conclure sur ces mots :

Six pieds sous terre !

Avant même que les hommes aient émergé du brouillard, j'avais reconnu leurs voix. Leurs silhouettes se sont matérialisées, vêtues de salopettes et de grosses bottes noires, des sacs d'outils en bandoulière. Après une rude journée de travail, les énergiques constructeurs de gibets s'époumonaient encore.

– C'est horrible ce qu'ils chantent faux ! a gloussé Emma.

Nous les avons vus à l'œuvre plus tôt, à l'extrémité de la rue Qui-fume, côté Fossé. Ils devaient donc logiquement se diriger vers le pont. Nous avons attendu qu'ils nous aient dépassés et disparu dans le brouillard avant de nous aventurer de nouveau sur la route.

Les cendres noircissaient le revers de mon pantalon, les chaussures et les chevilles nues d'Emma, ainsi que les pattes d'Addison. Quelque part, dans le lointain, les charpentiers ont entamé une nouvelle chanson. L'écho de leurs voix flottait sur le paysage calciné. Nous étions au milieu d'un champ de ruines.

De temps à autre, on entendait une puissante explosion, et une flamme jaillissait de terre. Par chance, aucune n'est apparue plus près de nous que la première : nous nous serions fait rôtir vivants.

Le vent s'est mis à souffler tel un blizzard noir, soulevant des cendres et des braises brûlantes. Nous lui avons tourné le dos et avons continué d'avancer à reculons, couvrant nos visages pour respirer. J'ai tiré le col de ma chemise devant ma bouche, sans grand succès, car

j'ai aussitôt été pris de quintes de toux. Emma a porté Addison dans ses bras, mais elle a commencé à tousser aussi. J'ai retiré mon manteau et je le leur ai lancé sur la tête. La toux d'Emma s'est calmée. La voix d'Addison a traversé l'étoffe.

– Merci !

On ne pouvait pas faire grand-chose, à part rester blottis en attendant une accalmie. J'avais les yeux fermés quand j'ai entendu quelque chose bouger tout près de nous.

En jetant un coup d'œil entre mes doigts écartés, j'ai assisté à un spectacle qui dépassait en étrangeté tout ce que j'avais pu voir depuis notre arrivée dans l'Arpent du Diable. Un homme marchait tranquillement dans la rue, un mouchoir pressé devant la bouche. Il n'avait aucune difficulté à se repérer dans l'obscurité, grâce aux puissants faisceaux de lumière blanche qui jaillissaient de ses orbites.

– Bonsoir ! a-t-il lancé à la cantonade.

Il a braqué son regard lumineux sur moi et ôté son chapeau. J'aurais voulu lui répondre, mais ma bouche et mes yeux se sont emplis de cendres. Quand je les ai rouverts, il avait disparu.

Peu après, le vent est retombé. Emma a posé Addison à terre.

– Si on n'y prend pas garde, cette boucle va nous tuer avant que les Estres ne s'en chargent, a-t-il observé.

Emma m'a rendu mon manteau et m'a serré fort contre elle. Elle avait une façon spéciale de m'enlacer, logeant sa tête dans le creux de ma poitrine, réduisant à néant l'espace entre nous. Même ici, couvert de crasse de la tête aux pieds, je brûlais d'envie de l'embrasser.

Addison s'est éclairci la gorge.

– Je suis navré de vous interrompre, mais il faut vraiment y aller.

Nous nous sommes séparés, légèrement embarrassés, et nous avons continué notre chemin. Peu après, de pâles silhouettes sont apparues dans le brouillard devant nous. Elles allaient et venaient entre les masures qui bordaient la rue. Nous avons ralenti le pas, inquiets.

– Levez le menton et bombez le torse, nous a conseillé Emma. Essayez d'avoir l'air menaçants.

Nous avons resserré les rangs avant de nous diriger vers ces inconnus aux regards fuyants, aux mines farouches, vêtus de haillons et couverts de suie de la tête aux pieds. Mon air renfrogné devait être assez convaincant, car ils se sont éparpillés devant nous comme des chiens battus.

Nous étions entrés dans une espèce de bidonville : un amas de huttes basses faites de métal de récupération, couvertes de toits de fer-blanc maintenus en place par des rochers et des souches d'arbres. Sur certaines, de simples toiles faisaient office de portes. Des silhouettes furtives allaient et venaient dans ce décor sinistre.

Des poulets couraient sur la chaussée. Un homme agenouillé près

d'un trou fumant faisait cuire des œufs dans la chaleur torride de la route.

– Ne vous approchez pas, a chuchoté Addison. Ils ont l'air malades.

Plusieurs individus portaient des masques grossiers, avec de simples fentes pour les yeux. D'autres avaient des sacs sur la tête, comme pour masquer leurs visages rongés par la maladie, ou pour ralentir la transmission d'une épidémie.

– Qui sont ces gens ? ai-je demandé.

– Aucune idée ! a répondu Emma. Et je n'ai pas l'intention de leur poser la question.

– J'imagine que ce sont des exclus, dont personne ne veut, a dit Addison. Des intouchables, porteurs d'une quelconque peste, des criminels coupables de crimes impardonnables – même selon les critères de l'Arpent. Ceux qui ont échappé à la corde se sont installés ici, aux franges du monde des particuliers. Exilés par les parias eux-mêmes.

– Si nous sommes à la lisière, les Estres ne doivent pas être bien loin, a deviné Emma.

– Vous êtes sûrs que ces gens sont des particuliers ? ai-je objecté.

Ils ne semblaient avoir aucun talent, et ne se distinguaient que par leur état de décrépitude avancée. C'était peut-être ma fierté qui parlait, mais j'avais du mal à imaginer qu'une communauté de particuliers puisse vivre dans des conditions aussi misérables.

– J'en sais rien, et je m'en fiche, a répondu Emma. Avance !

J'ai obéi, la tête baissée, les yeux fixés devant moi, feignant de me désintéresser de ces gens dans l'espoir qu'ils nous rendraient la politesse. La plupart ont gardé leurs distances, mais quelques-uns nous ont suivis en mendiant.

– Donnez-nous quelque chose, n'importe quoi ! Une fiole, quelques gouttes..., nous a implorés l'un d'eux en montrant ses yeux.

– S'il vous plaît ! a gémi un autre. On n'a rien pris depuis des jours...

Leurs joues étaient criblées de trous et de cicatrices, comme s'ils avaient pleuré des larmes d'acide. Je me suis détourné, horrifié.

– Je ne sais pas ce que vous voulez, mais on n'en a pas ! a dit Emma en les chassant du pied.

Les mendiants ont reculé, mais ils ont continué à nous toiser de loin avec des airs sombres. L'un d'eux a crié d'une voix stridente :

– Toi, là ! Le garçon !

– Ignore-le, m'a conseillé Emma tout bas.

Je lui ai lancé un regard oblique. L'homme était accroupi contre un mur, vêtu de haillons, et me désignait d'une main tremblante.

– C'est toi, hein ? C'est toi, pas vrai ?

Il a soulevé le bandeau qu'il portait sur l'œil – par-dessus ses

lunettes –, pour m'examiner.

– Ouaaaaais !

Il a poussé un sifflement grave, puis m'a souri, découvrant des gencives noires.

– Ils t'attendent.

– Qui ça ?

Incapable de l'ignorer plus longtemps, je suis allé me planter devant le type. Emma a poussé un soupir impatient. Le sourire du mendiant s'est élargi : un sourire de dément.

– Les Mères-Poussière et les Sorciers qui soufflent sur les nœuds ! Les bibliothécaires damnés et les cartographes bénis ! Tous ceux qui comptent.

Il a levé les bras et esquissé une révérence moqueuse, envoyant dans ma direction une bouffée d'air fétide.

– Ils t'attendent depuis *loooooongtemps* !

– Pour quoi faire ?

– Allez, viens ! m'a lancé Emma. Tu vois bien qu'il est fou.

– Le grand spectacle, le bouquet final ! a répondu le mendiant avec des inflexions de bonimenteur de foire. Le plus grand, le meilleur, le dernier ! Il est *presssque* là !

Un frisson étrange m'a traversé.

– Je ne vous connais pas, et je suis sûr que vous ne me connaissez pas non plus, ai-je rétorqué.

Je me suis éloigné à grands pas.

– Bien sûr que si ! a hurlé l'homme dans mon dos. Tu es le garçon qui parle aux Creux.

Je me suis pétrifié. Emma et Addison m'ont regardé bouche bée. J'ai fait volte-face et foncé vers le type.

– Qui êtes-vous ? ai-je aboyé. Qui vous a dit ça ?

Il s'est contenté de rire à gorge déployée, et je n'ai rien pu en tirer de plus.



Voyant qu'une foule de badauds commençait à se former, nous avons battu en retraite.

– Ne vous retournez pas ! nous a conseillé Addison.

– Oublie ce type, a ajouté Emma. C'est un malade.

Nous avons pressé le pas dans un silence paranoïaque. Mon cerveau bourdonnait de questions sans réponse. À mon grand soulagement, ni Emma ni Addison n'ont fait allusion aux élucubrations du mendiant. J'ignorais ce qu'elles signifiaient, et j'étais trop épuisé pour y réfléchir. Mes amis étaient aussi exténués que moi, mais nous n'avons pas abordé ce sujet-là non plus. La fatigue était notre nouvelle ennemie, et la nommer n'aurait servi qu'à la rendre encore plus redoutable.

Nous avons continué à marcher en tendant le cou, espérant apercevoir le Pont des Estres, mais devant nous, la route descendait pour se perdre dans une cuvette de brouillard. Peut-être que Lorraine nous avait menti et qu'il n'y avait pas de pont, en fait. Peut-être nous avait-elle envoyés ici en espérant que les habitants du bidonville nous dévoreraient vivants. Si on l'avait emmenée, on aurait pu l'obliger à...

– Il est là ! s'est soudain écrié Addison, arc-bouté sur ses pattes avant.

Les yeux plissés, nous avons tenté de distinguer ce qu'il voyait. Même avec ses lunettes, notre ami avait la vue plus perçante que nous. Après une dizaine de pas, nous avons enfin aperçu la route à travers le brouillard. Elle rétrécissait avant de s'arquer au-dessus d'une espèce de gouffre.

– Le pont ! a exulté Emma.

Nous nous sommes mis à courir dans la poussière noire, oubliant momentanément notre fatigue. Une minute plus tard, quand nous nous sommes arrêtés pour reprendre haleine, la vue s'était dégagée. Un suaire de brume verdâtre planait au-dessus du gouffre. Au-delà, on apercevait vaguement un grand mur de pierre blanche, et encore plus loin, une tour pâle, assez haute pour que son sommet se perde dans les nuages.

C'était elle ! La forteresse des Estres ! Cependant, elle avait quelque chose de dérangeant : une absence d'expression, tel un visage aux traits effacés. Son emplacement aussi était étrange. Ce grand bâtiment blanc aux lignes pures contrastait violemment avec le paysage calciné de la rue Qui-fume. Comme si on avait posé un centre commercial de banlieue au milieu de la bataille d'Agincourt. Sa vue m'emplissait à la fois de crainte et de détermination.

J'avais l'impression que tous les brins épars de mon existence futile convergeaient vers un point unique, derrière ces murs. C'était là que se trouvait la chose que j'étais censé accomplir, au péril de ma vie. La dette qui m'incombait. Toutes les joies, toutes les terreurs de ma vie passée n'avaient été qu'un prélude. Si le hasard n'existe pas, ainsi

que l'affirme le dicton, alors, la clé de mon existence était de l'autre côté de ce pont.

À côté de moi, Emma riait. Je lui ai lancé un regard perplexe, et elle a aussitôt retrouvé son sérieux.

– Alors, c'est là qu'ils se cachent ? a-t-elle lâché en guise d'explication.

– On dirait bien, a confirmé Addison. Tu trouves ça drôle ?

– Presque toute ma vie, j'ai haï et redouté les Estres, s'est-elle justifiée. Pendant toutes ces années, j'ai imaginé un nombre incalculable de fois le moment où nous trouverions enfin leur tanière, leur repaire. Je m'attendais à un château sinistre. À des murs ruisselants de sang. À un lac d'huile bouillante... Mais non.

– Donc, tu es déçue, ai-je traduit.

– Oui, un peu...

Elle a pointé un doigt accusateur vers la forteresse.

– C'est vraiment ce qu'ils peuvent faire de mieux ?

– Moi aussi, je suis déçu, a avoué Addison. J'espérais qu'on aurait une armée à nos côtés. Mais quand je vois ça, je me dis qu'on n'en aura même pas besoin.

– Ne te réjouis pas trop vite. Qui sait ce qu'on nous réserve de l'autre côté de ce mur ?

– Qu'importe, on est prêts à tout ! a déclaré Emma. Que pourraient-ils bien nous faire, qu'ils ne nous ont déjà fait ? On a survécu à des balles, à des bombes, à des attaques de Creux... Et aujourd'hui, après toutes ces années passées à subir leurs embuscades, on est enfin arrivés ici, et c'est nous qui allons les attaquer !

– Je suis sûr qu'ils tremblent dans leurs bottes, ai-je ironisé.

– Je vais trouver Caul ! a enchaîné Emma. Je vais le trouver, et lui faire regretter d'être né. Il aura beau implorer ma pitié, me supplier de lui laisser la vie sauve, je mettrai mes mains autour de son cou, et je serrerai, jusqu'à ce que sa tête se mette à fondre...

– Ne nous avançons pas trop, ai-je répété. Je pense qu'on va rencontrer de nombreux obstacles avant de le voir. Il y aura des Estres partout. Probablement des gardes armés jusqu'aux dents...

– Peut-être même des Creux, a dit Addison.

– Des Creux, c'est sûr ! a approuvé Emma.

L'idée semblait la réjouir.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de forcer les portes sans savoir ce qui nous attend de l'autre côté, ai-je repris. On risque de ne pas avoir de seconde chance, et je ne veux pas gâcher la première.

– Entendu, a fait Emma. Qu'est-ce que tu proposes ?

– Trouvons un moyen de faire entrer Addison discrètement. Il se fera moins remarquer que nous ; il est assez petit pour se cacher n'importe où, et il a un excellent odorat. Il pourrait effectuer une

mission de reconnaissance, puis revenir nous faire un rapport. Enfin, s'il est d'accord...

– Et si je ne reviens pas ? a objecté Addison.

– Dans ce cas, on viendra te chercher.

Le chien a réfléchi un court instant, avant de décider :

– J'accepte ! À une condition...

– Laquelle ?

– Dans les histoires qu'on racontera sur nous après notre victoire, j'aimerais qu'on me nomme « Addison l'intrépide ».

– Accordé ! a fait Emma.

– Intrépide... et beau, a renchéri Addison.

– Marché conclu, ai-je dit.

– Parfait ! a approuvé notre ami. Alors, ne tardons pas ! Presque toutes les personnes qui nous sont chères sont de l'autre côté de ce pont. Chaque minute que je passe ici est une minute gâchée.

Notre plan consistait à accompagner Addison jusqu'au pont, puis à attendre son retour dans les parages. Nous avons descendu la pente au petit trot, sans trop nous presser. Les habitants du bidonville étaient de plus en plus nombreux à mesure qu'on avançait. Sur les bords, les taudis formaient un patchwork ininterrompu de métal rouillé. Et soudain, plus rien. Sur une centaine de mètres, la rue Qui-fume est redevenue le paysage de murs effondrés et de poutres noircies que nous connaissions – une espèce de no man's land, probablement imposé par les Estres.

Plusieurs dizaines de personnes étaient attroupées à l'entrée du pont. Nous étions encore trop loin pour jauger l'état de leurs vêtements, quand Addison s'est félicité :

– Regardez ! Une armée assiège la forteresse ! Je savais qu'on ne serait pas les seuls à combattre.

De plus près, constatant que cette foule n'avait rien d'une armée, il a poussé un soupir de déception. Son maigre espoir venait de s'éteindre.

– Ils n'assiègent pas la forteresse ; ils sont juste assis là, ai-je noté.

Plus pitoyables encore que les habitants du bidonville que nous avions croisés jusque-là, ces misérables étaient vautrés dans les cendres, dans des postures d'une telle apathie qu'un bref instant, je les ai crus morts. Leurs cheveux et leurs corps étaient noircis de suie et de graisse. Leurs visages grêlés et barrés de cicatrices rappelaient ceux des lépreux.

Quelques-uns ont levé faiblement les yeux lorsque nous nous sommes frayé un chemin entre eux. Cependant, s'ils attendaient quelque chose ou quelqu'un, ce n'était pas nous, et leurs têtes sont aussitôt retombées. Le seul à se tenir debout était un jeune garçon coiffé d'un chapeau à oreillettes, qui allait et venait entre les dormeurs

pour leur faire les poches. Ceux qu'il réveillait le frappaient, mais ils ne prenaient pas la peine de le prendre en chasse. De toute façon, ils n'avaient rien à voler.

Nous les avons presque dépassés, quand un type a crié :

– Vous allez mourir !

Emma s'est arrêtée net et s'est retournée, méfiante.

– Pardon ?

– Vous allez mourir ! a répété l'homme, allongé sur un carton.

Ses yeux jaunes nous fixaient derrière une touffe de cheveux noirs.

– Personne ne traverse ce pont sans autorisation.

– On va le traverser quand même. Alors, si vous avez un conseil à nous donner, c'est le moment !

Le type allongé a étranglé un rire. Les autres ont gardé le silence. Emma les a toisés d'un air de défi.

– Vous ne voulez pas nous aider ?

Un homme a pris la parole :

– Faites attention à...

Presque aussitôt, un autre l'a fait taire :

– Laisse-les donc. Dans quelques jours, on récupérera leur jus.

Un gémissement de désir s'est élevé de la foule.

– Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une fiole..., a fait une femme, vautrée à mes pieds.

– Une goutte, une toute petite goutte ! a chantonné un homme accroupi, en sautillant sur place. Une goutte de leur jus !

– Arrêtez, c'est de la torture ! s'est lamenté un autre.

– Allez tous au diable ! a rugi Emma. Viens, Addison l'intrépide. On va te faire traverser !

Sur son invitation, nous nous sommes détournés, en proie à un profond dégoût.

* * *

Le pont était étroit, voûté dans son milieu, et construit dans un marbre étonnamment propre dans ce décor calciné. Addison s'est arrêté à l'entrée.

– Attendez. Je sens quelque chose...

Nous avons patienté, tendus, pendant qu'il fermait les yeux et humait l'air, aussi concentré qu'une voyante consultant une boule de cristal.

– Dépêche-toi ! l'a pressé Emma. On est trop exposés, ici !

Addison a fait la sourde oreille. Il était ailleurs. Cela dit, le danger ne me paraissait pas imminent. Il n'y avait pas âme qui vive sur le pont, et aucun soldat ne gardait la porte de l'autre côté. Personne non

plus au sommet du long mur blanc, où l'on aurait dû voir patrouiller des hommes équipés de fusils et de jumelles. La forteresse ne semblait défendue que par le gouffre qui l'entourait, telles des douves. La rivière qui bouillonnait au fond laissait échapper une vapeur verte sulfureuse. Le pont était le seul moyen visible de la traverser.

– Tu es toujours déçue ? ai-je demandé à Emma.

– Plutôt vexée... Ils n'essaient même pas de nous empêcher d'entrer...

– Ouais. C'est bien ça qui m'inquiète !

Addison a hoqueté et rouvert brusquement les yeux. Ils brillaient d'une lueur électrique.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui a demandé Emma, le souffle court.

– C'est infime, mais je reconnaîtrais l'odeur de Balenciaga Wren entre mille !

– Et les autres ?

Addison a reniflé de plus belle.

– De nombreux particuliers sont passés par ici récemment. Je ne saurais pas dire précisément qui, ni combien ils étaient. La piste est assez confuse...

Il a lancé un regard hostile aux squatteurs derrière nous avant d'ajouter :

– Et je ne parle pas d'eux, bien sûr. Leur odeur particulière est faible, presque inexistante.

– Alors, cette femme qu'on a interrogée disait vrai, ai-je argumenté. C'est ici que les Estres conduisent leurs captifs. Nos amis sont passés par là.

Pour la première fois depuis que nos amis avaient été enlevés, j'ai senti renaître en moi un faible espoir. Nous les avons suivis à la trace dans un territoire hostile jusqu'au seuil du repaire des Estres. Cette petite victoire m'a donné le sentiment – fugace – que tout était possible.

– Si on est au bon endroit, c'est quand même très étrange que personne ne garde ce pont, a insisté Emma. Ça ne me plaît pas du tout !

– À moi non plus. Mais je ne vois pas d'autre moyen d'entrer.

– Bon, si j'y allais, qu'on en finisse ? a suggéré Addison.

– On va t'accompagner le plus loin possible, a décidé Emma.

– C'est très aimable à vous, a répondu le chien, qui semblait soudain beaucoup moins intrépide.

Il nous aurait sans doute fallu moins d'une minute pour traverser le pont en courant, mais à quoi bon courir ? « Parce qu'on n'entre pas si facilement en Mordor », ai-je répondu en pensée, citant Tolkien de mémoire.

Nous nous sommes mis en route d'un pas vif, escortés par des

murmures et des rires étouffés. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Les squatteurs, certains que nous allions au-devant d'une mort atroce, se disputaient les meilleures places pour assister au spectacle. J'ai résisté à l'envie de faire demi-tour pour les balancer jusqu'au dernier dans la rivière bouillonnante.

« Dans quelques jours, on récupérera leur jus. » J'ignorais ce que ces paroles signifiaient, et j'espérais ne jamais le découvrir.

À mesure que la pente du pont s'accroissait, la paranoïa accélérail les battements de mon cœur. J'étais convaincu que quelque chose allait nous tomber dessus, et que nous n'aurions nulle part où nous réfugier. J'avais l'impression d'être une souris trottant vers une souricière.

Nous avons repassé notre plan à voix basse. Une fois qu'Addison se serait introduit dans la forteresse, Emma et moi rebrousserions chemin pour aller l'attendre dans un endroit discret. Si notre ami n'était pas revenu d'ici trois heures, nous entrerions à notre tour.

On approchait de la crête du pont, quand les lampadaires ont crié :

– Stop !

– Qui va là ?

– Personne ne passe !

Nous avons stoppé net, et constaté avec stupéfaction que ce n'étaient pas des lampadaires, mais des têtes desséchées, empalées sur de longues piques de métal.

Elles étaient horribles à voir avec leur peau grise parcheminée, leurs langues pendantes. Et le plus étrange, c'était que trois de ces têtes privées de corps s'étaient adressées à nous ! Il y en avait huit en tout, qui se faisaient face de chaque côté du pont.

Seul Addison ne paraissait pas surpris.

– Ne me dites pas que vous n'avez jamais vu de têtes de pont.

– N'allez pas plus loin ! a clamé la première tête à notre gauche. Ceux qui traversent sans autorisation vont au-devant d'une mort quasi-certaine !

– Tu devrais dire « une mort certaine », a objecté celle d'en face. « Quasi », ça manque de conviction.

– On a l'autorisation, ai-je improvisé. Je suis un Estre, et je viens livrer à Caul ces deux particuliers que j'ai capturés.

– Personne ne nous a prévenus, a répliqué la tête de gauche, visiblement irritée.

– Tu trouves qu'ils ont l'air de captifs, Richard ? a demandé celle de droite.

– Difficile à dire, a répondu l'autre. Des corbeaux m'ont crevé les yeux il y a quelques semaines.

– Les tiens aussi ? C'est pas de chance !

– Je ne reconnais pas sa voix, a observé la tête de gauche. Quel est

votre nom, messire ?

– Smith.

– Ha, ha ! On n’a pas de Smith ! a claironné celle de droite.

– Je suis une nouvelle recrue.

– Bien tenté. Mais non, on vous laissera pas passer !

– Ah bon ? Et qui va nous en empêcher ?

– Pas nous, c’est sûr ! a admis la tête de gauche. On est juste là pour prévenir.

– Et pour informer, a ajouté son acolyte. Figurez-vous que je suis diplômé en histoire de l’art ! Je n’ai jamais aspiré à devenir tête de pont...

– Personne ne veut devenir tête de pont, a signalé l’autre. Aucun enfant ne rêve d’être tête de pont quand il sera grand, de passer ses journées à menacer les gens et de se faire crever les yeux par les corbeaux. Mais on ne fait pas toujours ce qu’on veut dans la vie.

– Allons-y ! m’a glissé Emma. Ils sont inoffensifs. Tout juste bons à jacasser.

Nous avons continué à gravir la pente, apostrophés au passage par les têtes suivantes.

– Pas un pas de plus !

– Si vous continuez, c’est à vos risques et périls !

– J’ai l’impression qu’ils ne nous écoutent pas..., a observé la sixième.

– Tant pis pour eux ! a fait la septième sur un ton enjoué. Ils ne pourront pas dire qu’on ne les a pas prévenus !

La huitième s’est contentée de nous tirer sa grosse langue verte. L’instant d’après, nous étions au sommet du pont. Et là, l’édifice s’interrompait brusquement, barré d’une soudaine crevasse dans laquelle j’ai failli me précipiter. Emma m’a rattrapé *in extremis*, alors que je reculais en faisant des moulinets avec les bras.

– Ils n’ont pas terminé ce fichu pont ! me suis-je exclamé, en piquant un fard sous l’effet conjugué de l’adrénaline et de l’embarras.

J’entendais les têtes se moquer de moi et les mendiants ricaner derrière elles.

Si on avait couru, on ne se serait jamais arrêtés à temps, et on serait passés par-dessus bord.

– Ça va ? m’a demandé Emma.

– Oui. Mais notre plan tombe à l’eau. Comment fait-on traverser Addison, maintenant ?

– Bonne question, a fait l’intéressé en marchant le long du bord. Je ne crois pas pouvoir sauter de l’autre côté.

– Aucune chance ! C’est beaucoup trop loin, même avec de l’élan. Même avec une perche.

– Hmmm, a fait Emma.

Elle a jeté un coup d'œil derrière nous.

– Tu m'as donné une idée. Je reviens tout de suite !

Elle a redescendu le pont jusqu'à la première tête et empoigné la lance, qui est sortie de son logement sans offrir de résistance. Alors que la tête protestait à grands cris, Emma l'a déposée à terre ; elle a appuyé les pieds sur son visage, avant de tirer de toutes ses forces. La tête s'est détachée et a dévalé le pont en hurlant de rage, tandis qu'Emma revenait vers nous, triomphante ; elle a posé la pique à la verticale au bord du gouffre, puis l'a lâchée au-dessus du vide. L'extrémité a atterri de l'autre côté du pont dans un fracas métallique.

Emma a regardé le résultat en fronçant les sourcils.

– Bon, ce n'est pas le London Bridge, mais...

La pique, de 6 mètres de long sur quelques centimètres de large, légèrement voilée en son centre, ressemblait au fil d'un funambule.

– Allons en chercher d'autres, ai-je suggéré.

Nous avons fait plusieurs allées et venues en courant, récupérant des piques pour les poser en travers du gouffre. Les têtes crachaient, juraient et proféraient des menaces en l'air. Lorsque la dernière a roulé au bas du pont, nous avons fabriqué une passerelle de presque trente centimètres de large, toute glissante de bave, qui cliquettait dans le vent.

– Vive l'Angleterre ! s'est exclamé Addison, avant de poser une patte hésitante sur ce pont de fortune.

– Pour Miss Peregrine, ai-je dit en lui emboîtant le pas.

– Pour l'amour des oiseaux, allez-y et taisez-vous ! a rouspété Emma, prête à me suivre.

Addison nous ralentissait affreusement. Ses petites pattes ne cessaient de glisser entre les piques, qui roulaient sur elles-mêmes tels des essieux miniatures. Pris de vertige, j'ai essayé de me concentrer sur mes pieds sans regarder le gouffre, mais c'était impossible ! La rivière bouillonnante attirait mes yeux comme un aimant, et je me suis demandé si nous étions assez haut pour que je meure au contact de l'eau, ou si je survivrais assez longtemps pour me sentir cuire.

Addison, renonçant à marcher, s'était allongé et avançait à la manière d'une limace. Nous avons progressé ainsi, au mépris de toute dignité, centimètre par centimètre, jusqu'à la moitié du chemin, et même un peu plus. C'est alors que mon vertige a laissé la place à une autre sensation : une crampe d'estomac que je connaissais trop bien.

Un Creux ! J'ai voulu avertir mes amis, mais j'avais la bouche complètement sèche ; le temps que j'avale ma salive et que j'articule le mot à voix haute, la sensation avait décuplé.

– Quelle poisse ! a dit Addison. Est-il devant nous, ou derrière ?

Je n'en avais aucune idée. J'ai dû me concentrer un moment avant de pouvoir répondre.

– Jacob ! Devant ou derrière ? a insisté Emma.

« Devant. » Ma boussole interne me l'indiquait avec certitude à présent, mais cela n'avait pas de sens. La portion du pont qui descendait vers la forteresse était entièrement visible, et elle était déserte.

– Je ne sais pas, ai-je soupiré.

– Alors, continue ! m'a encouragé Emma.

C'était la voix de la raison : nous serions revenus sur la terre ferme plus vite en continuant d'avancer qu'en rebroussant chemin. Ravalant ma peur, je me suis baissé pour prendre Addison dans mes bras et je me suis mis à courir, glissant et titubant sur les piques instables. Le Creux était tout près ; je l'entendais gronder.

J'ai braqué les yeux dans la direction d'où venait le son et découvert, devant nous, mais sous le niveau de nos pieds, plusieurs petites ouvertures creusées dans la pierre, sur la façade du pont.

L'édifice était creux et abritait un Creux ! Son corps ne pourrait jamais sortir par ces trous, mais ses langues, oui !

J'avais atteint l'extrémité des tiges métalliques et je venais de poser les pieds sur le pont, quand j'ai entendu Emma pousser un cri derrière moi. J'ai lâché Addison et pivoté brusquement. Le Creux avait enroulé une langue autour de sa taille et l'avait soulevée dans les airs.

Elle a hurlé mon nom, et moi le sien. Le monstre l'a renversée la tête en bas et s'est mis à la secouer comme un prunier. Elle a hurlé de plus belle. Je n'avais jamais rien entendu d'aussi horrible !

Avec une autre langue, le Creux a frappé notre pont improvisé, qui s'est envolé dans un fracas de métal, avant de tomber dans le gouffre comme une série d'allumettes. Puis cette deuxième langue est partie en quête d'Addison, tandis que la troisième me frappait à la poitrine.

Je me suis effondré, le souffle coupé. Pendait que je luttais pour reprendre ma respiration, la langue m'a entouré la taille et soulevé à mon tour.

L'autre emprisonnait les pattes arrière d'Addison. L'instant d'après, nous étions tous les trois suspendus dans les airs, la tête en bas.

Le sang affluant dans ma tête a obscurci ma vision. J'entendais Addison aboyer et se déchaîner sur la langue du Creux.

– Arrête de le mordre ! Il va te lâcher ! lui ai-je crié.

Cet idiot a continué.

Emma était aussi démunie que moi. Si elle brûlait la langue du monstre, il la lâcherait et elle basculerait dans le gouffre.

– Parle-lui, Jacob ! m'a-t-elle imploré. Dis-lui d'arrêter !

Je me suis contorsionné pour voir les ouvertures où les langues s'étaient faufilees. Les dents du monstre grignotaient la pierre du pont. Ses yeux noirs étaient exorbités. Nous étions comme des fruits accrochés sur d'épaisses lianes noires, au-dessus du vide.

J'ai essayé de m'adresser à lui dans sa langue, en vain.

– Pose-nous ! ai-je crié.

– Essaie encore ! m'a encouragé Addison.

J'ai fermé les yeux et imaginé que le Sépulcreux obéissait à mes ordres, puis j'ai tenté une nouvelle fois :

– Pose-nous sur le pont !

Ce n'était pas le Creux avec qui j'avais communiqué pendant plusieurs heures, tandis qu'il était prisonnier de la glace. C'était une créature inconnue, et notre connexion était ténue.

Le monstre a dû sentir que je cherchais à me frayer un chemin jusqu'à son cerveau, car il nous a hissés soudainement vers le ciel, comme s'il prenait son élan pour nous précipiter dans l'abîme. C'était maintenant ou jamais !

– *Arrête !* ai-je crié – et cette fois, j'ai émis le crissement guttural caractéristique de la langue des Creux.

Nous sommes restés suspendus dans les airs, tel du linge mis à sécher au vent. Mes paroles avaient produit un effet sur le monstre, mais ce n'était pas suffisant. Je l'avais juste fait hésiter.

– Je n'arrive plus à respirer ! a croassé Emma, dont le visage virait au violet.

– *Pose-nous sur le pont !* ai-je ordonné au Creux, dans sa langue.

J'avais l'impression de cracher des agrafes. Ces mots m'arrachaient la gorge, la griffaient au passage...

Le Creux a laissé échapper une espèce de râle. Optimiste, j'ai d'abord cru qu'il allait faire ce que je lui avais demandé. Mais il s'est mis à me secouer à toute vitesse, comme s'il agitait une serviette éponge.

Tout est devenu flou, puis noir. Quand j'ai repris connaissance, j'avais la langue engourdie et un goût métallique dans la bouche.

– Dis-lui de nous poser ! criait Addison.

Hélas, j'étais incapable de parler.

– *Véchai*, ai-je bafouillé.

J'ai toussé et craché du sang.

– *Po-nous*, ai-je ajouté. *Po-nous patè*.

J'ai inspiré profondément et fait un effort de concentration surhumain, avant de répéter en langage de Creux :

– *Pose-nous sur le pont*.

J'ai articulé cet ordre trois fois de plus, espérant qu'il finirait par pénétrer d'une manière ou d'une autre dans le cerveau reptilien du monstre :

– *Pose-nous sur le pont. Pose-nous sur le pont. Pose-nous sur...*

Avec un rugissement furieux, le Creux m'a attiré vers les ouvertures derrière lesquelles son corps était emprisonné.

Là, il a grondé de plus belle, postillonnant des gouttes de bave noire

sur mon visage. Puis il nous a soulevés en l'air de toute la hauteur de ses langues et nous a balancés violemment de l'autre côté du pont, côté bidonville. Après une chute qui m'a paru interminable, mon épaule a rencontré la pierre dure du pont. L'instant d'après, nous avons dévalé la pente en roulant.

* * *

Je ne sais par quel miracle nous étions encore en vie : sonnés, mais conscients, apparemment entiers. Au pied du pont, nous avons retrouvé le tas de têtes, qui nous ont accablés de sarcasmes.

– Bienvenue ! m'a lancé la plus proche. Nous avons beaucoup apprécié vos hurlements de terreur ! Il n'y a pas à dire : vous avez du coffre !

– Pourquoi vous ne nous avez pas prévenus qu'un Creux se cachait dans ce fichu pont ? ai-je demandé en m'asseyant tant bien que mal.

La douleur a irradié dans tout mon corps. J'avais les mains et les genoux écorchés, et une épaule me lançait affreusement ; elle était sans doute démise.

– Ça n'aurait pas été drôle ! On aime bien les surprises !

– On dirait que Chatouille a un faible pour vous, a commenté une autre tête. Il a dévoré les jambes du dernier visiteur.

– Et encore, ce n'est rien, a dit sa voisine – une tête de pirate, affublée d'un anneau à l'oreille. Une fois, il a attaché une corde autour d'un particulier et l'a plongé dans la rivière pendant cinq minutes, avant de le sortir pour le manger.

– Un particulier *al dente* ! a commenté une quatrième tête. Notre petit Chatouille est un gourmet !

Encore trop sonné pour me relever, j'ai parcouru à genoux les quelques mètres qui me séparaient de mes amis. Emma, assise, se frottait le crâne, pendant qu'Addison testait son poids sur une patte blessée.

– Comment ça va ? leur ai-je demandé.

Emma a indiqué ses cheveux poisseux de sang avec une grimace.

– Je me suis méchamment cogné la tête.

Addison a levé une patte toute molle.

– J'ai bien peur qu'elle soit cassée. Je suppose que tu n'aurais pas pu demander au monstre de nous poser délicatement...

– Très drôle ! Maintenant que j'y pense, j'aurais dû lui ordonner de tuer tous les Estres et de délivrer nos amis.

– Je me disais la même chose, a signalé Emma.

– Je plaisante.

– Pas moi.

J'ai tapoté sa blessure avec le poignet de ma chemise. Elle a laissé échapper un bref soupir et repoussé ma main.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je crois que le Creux m'a compris, mais je n'arrivais pas à m'en faire obéir. Je n'ai pas le même genre de connexion avec lui que j'ai – que j'avais – avec l'autre.

L'autre... Ce Creux écrasé sous un pont et probablement mort noyé à l'heure qu'il est. Je le regrettais presque.

– Comment avais-tu fait pour te connecter avec le premier ? a voulu savoir Addison.

J'ai évoqué brièvement le monstre prisonnier de la glace, et la nuit que j'avais passée auprès de lui dans une intimité étrange, ma main au-dessus de sa tête. Selon moi, c'est à ce moment-là que j'avais réussi à m'introduire dans son cerveau, tel un hacker piratant un système informatique.

– Si tu n'as pas réussi à établir de connexion avec le Creux du pont, comme se fait-il qu'il nous ait épargnés ? a insisté le chien.

– Peut-être que je l'ai embrouillé...

– Il faut que tu t'améliores ! a déclaré Emma avec rudesse. On doit faire traverser Addison.

– Que je m'améliore ? Qu'est-ce que je suis censé faire ? Prendre des leçons ? Cette créature va nous tuer la prochaine fois qu'on l'approchera. Il faut trouver un autre moyen de traverser.

– Jacob, il n'y en a pas d'autre !

Emma a dégage un voile de cheveux qui tombait devant son visage et soutenu mon regard.

– Le moyen, c'est toi.

J'allais lui soutenir le contraire, quand j'ai éprouvé une vive douleur au bas du dos. J'ai bondi sur mes pieds en hurlant. Une des têtes venait de me mordre le derrière.

– Ça va pas, non ? ai-je crié en frottant ma fesse endolorie.

– Remettez-nous sur nos piques, comme on était avant votre arrivée, espèces de vandales ! a-t-elle ordonné.

J'ai shooté de toutes mes forces dans sa figure, et elle est allée rejoindre en tournoyant la foule des squatteurs. Les autres têtes se sont mises à brailler, proférant des menaces à notre rencontre, roulant ici et là de façon grotesque en s'aidant de leurs mâchoires. Je leur ai renvoyé leurs insultes, et j'ai projeté de la cendre dans leurs horribles visages tannés, jusqu'à ce qu'elles se mettent à tousser et à cracher. Soudain, un petit projectile rond et humide a fendu l'air et m'a frappé dans le dos.

Une pomme pourrie !

J'ai pivoté vers les squatteurs.

– Qui a lancé ça ?

Ils ont ricané comme des demeurés.

– Repartez d'où vous venez ! a crié l'un d'eux.

Je commençais à me dire que ce n'était pas une mauvaise idée.

– Comment osent-ils ? a grondé Addison.

Ma colère était déjà retombée ; j'ai essayé de le calmer :

– Ce n'est pas grave. Venez, on...

Le chien ne m'a pas laissé terminer ma phrase. Livide, il s'est dressé sur ses pattes arrière et les a houspillés :

– Comment osez-vous ! N'êtes-vous pas des particuliers ? N'avez-vous pas honte ? On est là pour vous aider !

– Donne-nous une fiole, ou va te faire empailler ! a rétorqué une femme en haillons.

Addison, outragé, a été pris de tremblements.

– On est venus pour vous aider ! a-t-il répété. Nos boucles sont saccagées, nos camarades se font assassiner, et vous, qu'est-ce que vous faites pendant ce temps-là ? Vous rampez devant les portes de l'ennemi, au lieu de le prendre d'assaut !

Il a pointé sa patte blessée vers la foule.

– Bande de traîtres ! Je vous jure qu'un jour, je vous ferai traîner devant le Conseil des Ombrunes, et vous aurez la punition que vous méritez !

Emma s'est relevée sur des jambes tremblantes.

– Arrête, Addison ! Ne gaspille pas ton énergie...

L'instant d'après, un morceau de chou pourri a rebondi sur son épaule, et elle a craqué. Elle a tendu une main enflammée en direction des squatteurs.

– Très bien ! J'en connais qui vont le regretter !

Pendant le discours d'Addison, un petit groupe s'était rassemblé pour conspirer à voix basse. À présent, ils s'avançaient vers nous, équipés d'armes rudimentaires : une branche d'arbre, un bout de tuyau...

– On vous a assez vus ! a déclaré un homme couvert d'ecchymoses. On va vous jeter à l'eau.

– J'aimerais bien voir ça, a rétorqué Emma.

– Pas moi ! Si on filait ?

Nous étions à trois contre six, et pas au mieux de notre forme. Addison boitait, le visage d'Emma ruisselait de sang, et mon épaule blessée m'empêchait de lever le bras gauche. Les hommes se rapprochaient dangereusement, à croire qu'ils avaient vraiment l'intention de nous balancer dans le Gouffre. Emma a regardé le pont derrière elle, puis m'a fixé d'un air implorant.

– Jacob, je t'en prie ! Je sais que tu peux nous faire traverser. Essaie une dernière fois...

– Je ne peux pas, Emma ! Je ne te raconte pas de salades.

J'étais sincère. Je ne me sentais pas capable de contrôler ce Creux-là – du moins, pas encore.

– Si le garçon dit qu'il ne peut pas, je le crois sur parole, a fait Addison. Trouvons un autre moyen de nous sortir de ce mauvais pas.

– Lequel ?

Emma nous a fixés à tour de rôle, Addison et moi.

– Tu peux courir ? Et toi, tu peux te battre ?

La réponse était négative. J'ai compris où elle voulait en venir : nous n'avions plus vraiment le choix.

– Dans des moments pareils, on ne se bat pas, a dit Addison d'un ton grave. On parle.

Il s'est tourné vers les hommes et a lancé d'une voix de stentor :

– Camarades particuliers, soyez raisonnables, et permettez-moi d'ajouter quelques mots...

Voyant que les squatteurs continuaient d'avancer sans lui prêter attention, nous avons reculé vers le pont. Emma a façonné une grosse boule de feu, pendant qu'Addison brodait sur le thème des animaux de la forêt, qui vivent en parfaite harmonie : « Pourquoi n'en serions-nous pas capables, nous aussi ? Pensez au hérisson et à son voisin l'opossum... Croyez-vous qu'ils gaspillent leur énergie à se bagarrer quand ils doivent affronter un ennemi commun : l'hiver ? Bien sûr que non ! »

– Ce chien a perdu la tête, a grommelé Emma.

Puis, à l'attention d'Addison :

– Ferme donc ton clapet, et va plutôt les attaquer !

J'ai regardé autour de moi à la recherche d'une arme. Les seuls objets solides à portée de main étaient les têtes. J'en ai ramassé une par ses dernières mèches de cheveux.

– Est-ce qu'il y a un autre moyen de traverser ? lui ai-je crié. Dépêche-toi de me répondre, ou je te jette dans la rivière !

– Plutôt mourir ! a-t-elle craché, avant d'essayer de me mordre.

Je l'ai balancée sur nos agresseurs de la main gauche, si maladroitement que j'ai manqué ma cible. J'ai ramassé une autre tête et répété ma question.

– Bien sûr qu'il y a un moyen ! a-t-elle ricané. À l'arrière du prizzovan ! Mais à votre place, je tenterais plutôt ma chance avec le Sépulcreux...

– C'est quoi, un « prizzovan » ? Réponds-moi, ou je te balance aussi !

– Voilà ta réponse, a fait la tête.

Trois détonations ont retenti au loin, tel un avertissement. Les hommes qui fondaient sur nous se sont arrêtés net, et tout le monde s'est tourné pour regarder vers le bas de la rue.

Auréolé d'un nuage de cendres tourbillonnantes, un véhicule a surgi des ténèbres en grondant. C'était un engin militaire moderne, constellé de rivets et bardé de renforts, avec des pneus hauts comme la moitié d'un homme. L'arrière était un cube aveugle, équipé de marchepieds où deux Estres en gilets pare-balles montaient la garde, armés de mitraillettes.

À l'instant où il est apparu, les squatteurs ont été pris d'une espèce de frénésie. Ils riaient, poussaient des hoquets joyeux, agitaient les bras et joignaient les mains, comme des naufragés sur une île déserte à la vue d'un avion. Ils nous avaient manifestement oubliés. C'était l'occasion à ne pas manquer.

J'ai balancé la tête que j'avais ramassée, coincé Addison sous mon bras gauche et suivi Emma, qui était déjà partie en courant. Nous aurions pu continuer notre chemin – quitter la rue Qui-fume pour nous réfugier dans une partie moins dangereuse de l'Arpent –, mais l'ennemi était là, devant nous, en chair et en os, et il se passait quelque chose d'important. Nous nous sommes arrêtés au bord de la rue, dissimulés derrière une souche d'arbre carbonisé pour faire le guet.

Le camion a ralenti au milieu de la foule des squatteurs, qui l'encerclait comme un essaim d'abeilles. Ils mendiaient en rampant, réclamaient des fioles, des « âmettes », de l'ambro, « une goutte, juste une petite goutte, s'il vous plaît, monseigneur ». Les voir implorer ainsi ces bouchers avait quelque chose d'abject. Ils tripotaient les vêtements des soldats, leurs chaussures, indifférents aux coups de pied qu'ils recevaient en retour.

Je pensais que les Estres allaient leur tirer dessus, ou démarrer en trombe et écraser ceux qui seraient assez fous pour se tenir entre le véhicule et le pont. Contre toute attente, le camion s'est arrêté, et les Estres ont commencé à aboyer des ordres : « Mettez-vous en rang ! Par ici ! Tenez-vous tranquilles, ou vous n'aurez rien ! »

La foule s'est disciplinée, fébrile et intimidée.

Addison s'est mis à se tortiller sous mon bras. Quand je lui ai demandé ce qu'il avait, il a gémi et s'est débattu de plus belle. Il avait l'air désespéré, comme s'il venait de flairer une piste fraîche, irrésistible. Emma l'a pincé ; il est sorti de sa transe assez longtemps pour articuler :

– C'est elle ! C'est Miss Wren !

Alors, seulement, j'ai compris que ce mot, « Prizzovan », signifiait « camion de prisonniers », et que sa cargaison était très probablement humaine.

Au même instant, Addison m'a mordu. J'ai poussé un cri et je l'ai lâché. Il a filé ventre à terre, tandis qu'Emma jurait.

– Addison, reviens ! me suis-je écrié, en pure perte.

Notre ami marchait à l'instinct, mû par le réflexe irréprouvable du chien fidèle qui veut protéger sa maîtresse. J'ai plongé vers lui, mais je l'ai manqué – il était étonnamment rapide pour une créature à la patte blessée. Puis Emma m'a aidé à me relever, et nous avons quitté notre cachette pour nous lancer à sa poursuite.

Un moment, j'ai cru qu'on allait le rattraper ; que les soldats seraient trop occupés pour nous remarquer. Nous aurions peut-être eu cette chance, si, en traversant la rue, Emma n'avait changé d'objectif. Elle a avisé les portes arrière du camion. « Des portes avec des serrures susceptibles de fondre. Des portes qu'on peut ouvrir ! » a-t-elle dû penser. Un soudain espoir a illuminé son visage. Elle a dépassé Addison sans même chercher à l'attraper et s'est hissée sur le pare-chocs.

Les gardes ont crié. J'ai intercepté Addison, mais il m'a glissé entre les mains et s'est faufilé sous le véhicule, hors d'atteinte. Emma faisait fondre une poignée, quand le premier garde a levé son fusil comme une batte de baseball et l'a frappée au flanc. Elle s'est effondrée à terre. J'ai couru vers l'Estre, prêt à en découdre avec mon seul bras valide, mais mes jambes ont cédé, et je suis tombé sur mon épaule blessée. Une douleur fulgurante m'a traversé.

Puis j'ai entendu le garde crier, et j'ai relevé la tête. Désarmé, celui-ci fendait une mer de corps mouvants, titubant et agitant une main blessée. Les squatteurs se sont jetés sur lui. Ils ne se contentaient plus de mendier ; ils étaient devenus exigeants, menaçants, comme fous. L'un d'eux s'était emparé de son fusil. Paniqué, l'Estre a levé les mains au-dessus de sa tête et fait signe à son acolyte : « Sors-moi de là ! »

Je me suis relevé tant bien que mal et j'ai foncé vers Emma, pendant que l'autre garde plongeait dans la foule. Il a tiré en l'air jusqu'à ce qu'il parvienne à rejoindre son camarade. Ils ont regagné le camion ensemble. À la seconde où ils ont grimpé sur les marchepieds, le moteur a rugi. Quand je suis arrivé auprès d'Emma, il démarrait pour passer le pont, ses pneus monstrueux crachant des gravillons et des cendres.

Je lui ai empoigné le bras pour vérifier qu'elle était entière.

– Tu saignes, ai-je observé. Beaucoup.

Cette remarque était maladroite, mais c'était la seule façon que j'avais trouvée, dans mon état, de lui dire combien j'étais bouleversé de la voir blessée. Elle boitait, et du sang coulait d'une entaille dans son cuir chevelu, poissant ses cheveux.

– Où est Addison ? a-t-elle demandé.

Sans me laisser le temps de répondre, elle a repris :

– Il faut rattraper ce camion. C'est peut-être notre seule chance !

Nous nous sommes tournés vers le véhicule. Alors qu'il atteignait le pont, le garde a abattu deux squatteurs qui l'avaient pris en chasse. En

voyant les hommes s'affaler dans la poussière en se tordant de douleur, j'ai songé que suivre les Estres était une très mauvaise idée. Les squatteurs venaient de l'apprendre à leurs dépens. Leur désespoir s'est rapidement changé en rage, et il n'a fallu que quelques secondes pour que cette rage se retourne contre nous.

Nous avons voulu fuir, mais ils nous barraient la route de tous côtés. Ils se sont mis à crier qu'on avait tout gâché, qu'on méritait de mourir, qu'ils allaient nous mettre en pièces. Les coups ont commencé à pleuvoir – des gifles, des coups de poing. Ils nous tiraient les cheveux, déchiraient nos vêtements. Je faisais mon possible pour protéger Emma, mais finalement, c'est elle qui a fini par tenir nos agresseurs à distance – du moins quelque temps – en balançant ses mains incandescentes autour d'elle. Hélas, elle ne pouvait pas les repousser tous, et à force de recevoir des coups, nous nous sommes retrouvés à genoux, puis roulés en boule par terre.

Je m'abritais le visage avec les bras. La douleur était atroce, elle venait de partout. J'étais sûr que j'étais en train de mourir – ou alors, je rêvais –, car soudain, j'ai entendu s'élever un chœur joyeux : « Oyez le tap-tap des marteaux, des marteaux qui plantent les clous ! » Chaque phrase s'accompagnait de bruits sourds et de cris de douleur. « C'est nous qu'on bâtit les gibets ! » PAF ! « Qui sont les r'mèdes à tous les maux ! » TCHAC !

Après quelques couplets, les squatteurs ont battu en retraite en râlant ; les coups ont cessé. J'ai vaguement aperçu, à travers un brouillard de sang et de poussière, cinq charpentiers baraqués, des ceintures d'outils à la ceinture et des marteaux à la main. Les constructeurs de gibets formaient un cercle autour de nous et nous contemplaient avec hésitation, comme des pêcheurs qui auraient découvert d'étranges poissons dans leur filet.

– C'est eux, cousin ? a demandé un des types. Ils ont pas l'air en forme.

– Bien sûr que c'est eux ! a fait une voix profonde et familière.

– Sharon ! s'est écriée Emma.

J'ai essayé tant bien que mal le sang qui coulait dans mes yeux et j'ai aperçu notre guide, qui nous dominait de toute sa hauteur, drapé dans sa cape noire. J'ai ri – ou du moins, j'ai essayé. Je n'avais jamais été aussi heureux de voir quelqu'un d'aussi laid. Il a sorti de sa poche de petites fioles de verre, qu'il a brandies au-dessus de sa tête en criant :

– J'ai ce que vous voulez, bande de singes ! Venez le chercher, et fichez la paix à ces gosses !

Il s'est tourné pour jeter les fioles sur la route. La foule des squatteurs s'est précipitée pour les ramasser en braillant. Ils étaient prêts à s'écharper pour les attraper. Seuls les charpentiers sont restés

après de nous. Légèrement chiffonnés après la mêlée, mais indemnes, ils ont rangé leurs marteaux dans les passants de leur ceinture. Sharon nous a rejoints à grands pas, une main blanche comme neige tendue devant lui.

– Qu'est-ce qui vous a pris de filer comme ça ? J'étais malade d'inquiétude !

– C'est ben vrai ! a confirmé un des charpentiers. Il était dans tous les états ! Il nous a fait fouiller l'Arpent de fond en comble.

J'ai essayé de m'asseoir, sans succès. Sharon nous regardait de haut, comme s'il voyait un animal écrasé sur la route.

– Vous êtes entiers ? Vous pouvez marcher ? Par Satan, qu'est-ce que ces dépravés vous ont fait ?

Son intonation était à mi-chemin entre celle du sergent instructeur furieux et celle du père inquiet.

– Jacob est blessé, a dit Emma d'une voix brisée.

– Toi aussi, ai-je voulu ajouter, mais j'étais incapable d'articuler.

J'avais la tête affreusement lourde, et ma vue se brouillait par moments, tel un signal défaillant. J'ai senti des bras me soulever, me porter... Sharon était beaucoup plus costaud qu'il n'en avait l'air. Une pensée soudaine m'a traversé, que j'ai essayé de formuler à voix haute :

– Où est Addison ?

Je ne sais comment notre guide a déchiffré la bouillie qui s'est échappée de ma bouche. Il a orienté ma tête vers le pont avant de répondre :

– Là.

Au loin, le camion semblait flotter au-dessus du Gouffre. Mon cerveau commotionné me jouait-il des tours ?

Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre : en fait, le Creux soulevait le camion au-dessus du Gouffre avec ses langues.

– Mais où est Addison ? ai-je répété.

– Là, a répété Sharon. Dessous.

Deux pattes et un derrière marron pendouillaient sous le camion. Addison s'était agrippé au châssis avec ses dents, et ce petit futé se faisait transporter. Lorsque les langues du Creux ont déposé le convoi de l'autre côté du pont, j'ai salué notre ami en pensée : « Bonne chance, intrépide petit chien ! Tu es peut-être notre seul espoir... »

Puis j'ai senti la faiblesse m'envahir, et, comme si le monde m'apparaissait à travers un diaphragme qui se ferme, tout est devenu noir.

CHAPITRE QUATRE

Des rêves chaotiques, des rêves dans des langues bizarres, des rêves de chez moi, des rêves de mort... Des fragments d'absurdités nageant un bref instant à la surface de ma conscience avant de disparaître. Des créations douteuses de mon cerveau commotionné. Une femme sans visage qui me soufflait de la poussière dans les yeux. La sensation d'être immergé dans l'eau chaude. La voix d'Emma m'assurant que tout irait bien, que nous étions en sécurité, entouré d'amis. Puis une obscurité profonde et sans rêves, des heures durant.

Quand j'ai repris connaissance, j'ai compris aussitôt que je ne rêvais pas. J'étais allongé dans un lit, dans une petite pièce. Une faible lumière filtrait derrière un volet tiré. Donc, il faisait jour. Mais quel jour étions-nous ?

J'étais en chemise de nuit. On m'avait retiré mes vieux vêtements tachés de sang et mes yeux étaient propres. Quelqu'un s'était occupé de moi. Malgré quelques courbatures, je ne ressentais plus de véritable douleur. Ni mon épaule ni ma tête ne me faisaient plus souffrir. Je ne savais pas trop comment l'interpréter.

J'ai voulu m'asseoir, mais j'ai dû m'arrêter en chemin pour m'appuyer sur mes coudes. Une carafe d'eau était posée sur une table de chevet. Dans un coin de la pièce se dressait une armoire massive. De l'autre côté...

J'ai cligné des paupières et je me suis frotté les yeux pour en avoir le cœur net. Oui : il y avait bien un homme endormi sur une chaise. J'étais tellement amorphe que je n'ai même pas sursauté.

« C'est bizarre », ai-je simplement pensé.

De fait, cet individu avait une apparence étrange : on aurait dit qu'il était composé de moitiés. La moitié de ses cheveux était gominée, plaquée en arrière, tandis que l'autre était ébouriffée ; une moitié de son visage était mangée par une barbe ; l'autre était rasée de près.

Même ses vêtements – un pantalon, un chandail chiffonné orné d'un col élisabéthain à volants – étaient moitié modernes, moitié anciens.

– Bonjour ! ai-je lancé avec hésitation.

L'homme a sursauté si violemment qu'il est tombé de sa chaise.

– Bonté divine !

Il s'est rassis précipitamment, les yeux écarquillés, les mains tremblantes.

– Vous êtes réveillé...

– Excusez-moi. Je ne voulais pas vous faire peur...

– Non, non, c’est entièrement de ma faute !

Il a lissé ses vêtements et redressé son col.

– S’il vous plaît, ne dites à personne que je me suis endormi pendant que je vous veillais, m’a-t-il imploré.

– Qui êtes-vous ? Où suis-je ?

Mon esprit s’encombrait de questions au fur et à mesure que mes pensées s’éclaircissaient.

– Où est Emma ?

– Ah ! Euh, oui..., a fait l’homme, troublé. Je crains de ne pas être la personne la plus qualifiée pour répondre à des... *questions*.

Il a prononcé ce mot dans un souffle, les sourcils levés, comme s’il était tabou.

– Mais...

Il m’a montré du doigt.

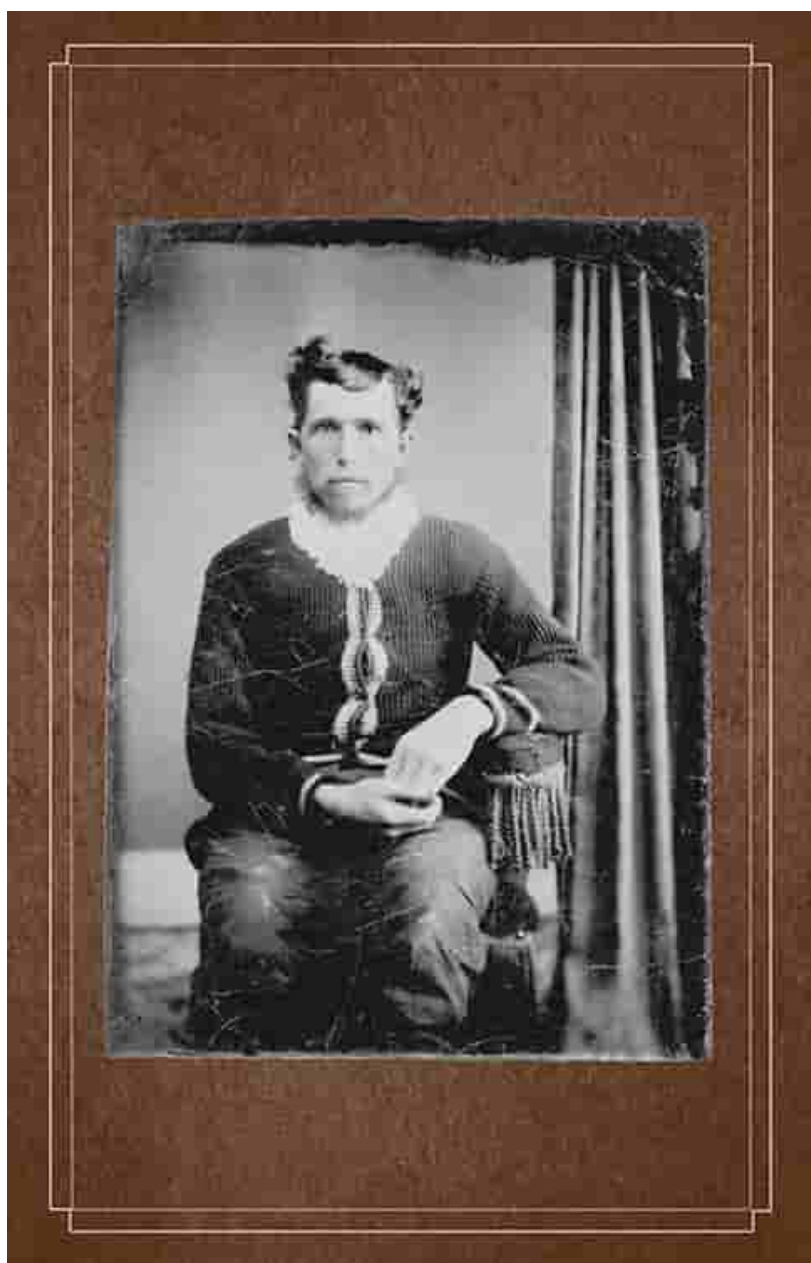
– Vous êtes Jacob.

Puis il s’est désigné.

– Je m’appelle Nim.

Il a dessiné un tourbillon dans l’air, avant d’ajouter :

– Et vous êtes ici chez M. Bentham, qui est très impatient de vous rencontrer. En fait, il m’a chargé de le prévenir dès que vous serez réveillé.



J'ai voulu m'asseoir, au prix d'un effort colossal qui a achevé de m'épuiser.

– Ça ne m'intéresse pas. Je veux voir Emma.

– Bien sûr ! Votre amie...

Nim a agité les mains comme de petites ailes ; ses yeux se déplaçaient d'un côté à l'autre à toute vitesse, comme s'il espérait trouver Emma dans un coin de la pièce.

– Je veux la voir maintenant ! ai-je décrété.

– Je m'appelle Nim, a-t-il gémi. Et je dois prévenir... Oui, ses ordres sont très stricts.

Une pensée horrible m'a traversé : et si Sharon, ce mercenaire, nous avait arrachés à la foule de nos agresseurs seulement pour nous vendre en pièces détachées ?

– EMMA ! ai-je crié. Où ES-TU ?

Nim a blêmi et s'est laissé tomber sur la chaise. Je crois que je l'avais terrorisé.

Peu après, des pas ont retenti dans le couloir. Un homme vêtu d'une blouse blanche est entré dans la pièce.

– Vous êtes réveillé ! s'est-il exclamé.

J'ai deviné qu'il s'agissait d'un docteur.

– Je veux voir Emma !

J'ai essayé de balancer mes jambes hors du lit, mais elles étaient aussi lourdes que des bûches. Le docteur s'est précipité à mon chevet et m'a repoussé contre les oreillers.

– Ne vous fatiguez pas. Vous êtes encore convalescent !

Il a ordonné à mon garde-malade d'aller chercher M. Bentham. Nim s'est précipité dehors, se cognant au passage contre le jambage de la porte, avant de s'affaler dans le couloir. Au même instant, Emma est apparue sur le seuil, essoufflée et rayonnante. Ses cheveux tombaient en cascade sur sa robe blanche.

– Jacob ?

À sa vue, j'ai éprouvé un soudain regain d'énergie. J'ai repoussé le docteur et je me suis enfin assis.

– Emma !

– Tu es réveillé ! a-t-elle dit en courant vers moi.

– Attention, il est fragile ! a prévenu le médecin.

Elle m'a serré dans ses bras le plus doucement possible, puis s'est assise au bord de mon lit.

– Je suis désolée de ne pas avoir été là quand tu as ouvert les yeux ! Ils m'ont dit que tu serais inconscient pendant encore des heures...

– Ce n'est pas grave. Mais où est-on ? Depuis combien de temps on est là ?

Emma a jeté un coup d'œil au docteur. Il prenait des notes dans un petit carnet, mais c'était évident qu'il nous écoutait. Elle lui a tourné le dos et a baissé la voix.

– On est dans la maison d'un homme très riche, dans l'Arpent du

Diable. Un endroit caché. C'est Sharon qui nous a conduits ici, il y a un jour et demi.

– C'est tout ?

J'ai étudié le visage d'Emma. Sa peau était parfaitement lisse ; ses coupures n'étaient plus que des lignes blanches.

– Tu as l'air presque guérie.

– Je n'avais pas grand-chose : quelques bosses et des égratignures...

– Arrête ! Je me rappelle très bien ce qui s'est passé là-bas.

– Vous aviez une côte cassée et une épaule démise, lui a signalé le docteur.

– Il y a une femme, ici, a repris Emma. Une guérisseuse. Son corps produit une poussière incroyablement puissante, qui...

– Et une double commotion cérébrale, a ajouté le docteur. Rien qu'on ne puisse pas soigner. Mais vous, jeune homme... Vous étiez presque mort quand vous êtes arrivé ici.

Je me suis tâté la poitrine, le ventre : tous les endroits où j'avais reçu des coups. Aucun n'était douloureux. J'ai levé le bras droit et fait pivoter mon épaule. Sans problème.

– J'ai l'impression d'avoir un bras tout neuf ! me suis-je émerveillé.

– Un peu plus et il te fallait une nouvelle tête, a fait la voix de Sharon.

Lorsque je me suis tourné vers la porte, j'ai vu le géant se baisser pour franchir le seuil.

– En fait, c'est dommage qu'ils ne l'aient pas remplacée, a-t-il enchaîné. Parce qu'apparemment, la tienne est pleine de sciure. Qu'est-ce qui vous a pris de partir comme ça ? Je vous avais pourtant prévenus !

Il s'est approché de nous en agitant un long doigt blanc. Je l'ai regardé en souriant.

– Bonjour Sharon ! Je suis content de vous revoir.

– Ha ha ! On fait le malin, maintenant que ça va mieux, mais vous avez bien failli vous faire tuer ! a-t-il grommelé, lâchant un nuage d'haleine fétide au-dessus de nous.

– On a eu de la chance, a admis Emma.

– Oui, de la chance que je sois là ! Et que mes cousins charpentiers aient été disponibles ce soir-là. Et que je les aie interceptés avant qu'ils partent se siffler des bières au *Berceau & Cercueil* ! D'ailleurs, à ce propos, ils ne travaillent pas gratuitement. J'ai ajouté le prix de leurs services à votre note, ainsi que les frais de réparation de mon bateau !

À ces mots, la mémoire m'est revenue, et j'ai explosé :

– Vous voulez savoir pourquoi on ne vous a pas attendu ? Parce qu'on vous a pris pour une canaille sans scrupules, indigne de notre confiance ! Avec vous, il est toujours question d'argent. Vous nous

auriez vendus comme esclaves à la première occasion !

J'ai marqué une pause, le temps de reprendre mon souffle, avant d'enchaîner :

– On a fait un petit tour dans votre Arpent, figurez-vous ! On sait ce que vous mijotez ici, vous, les particuliers !

J'ai embrassé d'un geste Sharon et le docteur.

– On se doute bien que vous ne nous aidez pas par bonté de cœur ! Alors, maintenant, soit vous nous dites ce que vous voulez, soit vous nous laissez partir, parce qu'on a... On a...

La fatigue l'a emporté sur ma colère ; ma vision est devenue floue.

– On a des choses plus importantes à...

J'ai secoué la tête et essayé de me lever, mais la pièce s'est mise à tourner. Emma m'a tenu les bras et le docteur m'a repoussé doucement contre mon oreiller.

– On vous aide parce que M. Bentham nous l'a demandé, a-t-il dit laconiquement. Quant à savoir ce qu'il attend de vous, il vous faudra lui poser vous-même la question.

– Permettez-moi d'ajouter, monsieur je-ne-sais-qui, que vous pouvez aller vous faire... mpfff !

Emma m'a plaqué une main devant la bouche.

– Jacob n'est pas lui-même en ce moment, m'a-t-elle excusé. Je suis sûre qu'il vous est reconnaissant de nous avoir sauvés. On vous doit une fière chandelle !

– C'est ça, ai-je marmonné entre ses doigts.

J'étais en colère et effrayé, mais aussi sincèrement heureux d'être en vie... et de voir Emma guérie. Quand j'y pensais, je perdais toute combativité et me sentais envahi de gratitude. J'ai fermé les yeux et je les ai écoutés s'entretenir de mon cas à voix basse.

– C'est ennuyeux, disait le docteur. On ne peut pas le laisser voir M. Bentham dans cet état.

– Il a les idées confuses, a affirmé Sharon. Si vous nous permettiez de lui parler en privé, je suis sûr qu'on le ramènerait à la raison. Pourriez-vous nous laisser un instant ?

Le docteur est sorti de la pièce à contrecœur. Après son départ, j'ai rouvert les yeux et fixé Emma.

– Où est Addison ?

– Il a traversé.

– Ah oui, c'est vrai. Tu as eu des nouvelles de lui ? Est-ce qu'il est revenu ?

– Non, a-t-elle dit d'une voix calme. Pas encore.

J'ai réfléchi à ce que ça pouvait signifier, mais cette pensée m'était insupportable.

– S'il a réussi à traverser, on y arrivera aussi.

– Ce Creux caché dans le pont se moquait peut-être de voir passer

un chien, a objecté Sharon. Vous, il vous décrocherait du camion et vous jetterait au bouillon.

– Allez-vous-en ! ai-je rétorqué. Je veux parler à Emma en tête à tête.

– Pour que vous vous échappiez par la fenêtre ? Pas question !

– On ne va nulle part ! a dit Emma. Jacob ne peut même pas sortir de son lit.

Sharon ne s'est pas laissé amadouer.

– Je veux bien me mettre dans un coin et regarder ailleurs, a-t-il proposé. C'est ma meilleure offre.

Sur ces mots, il est allé s'asseoir sur le fauteuil de Nim, où il a commencé à se nettoyer les ongles en sifflotant.

Emma m'a aidé à m'asseoir et nous nous sommes entretenus à voix basse, front contre front. Au début, j'étais tellement bouleversé de la sentir si proche que toutes les questions qui m'encombraient le cerveau ont disparu. Il n'y avait plus que sa main sur mon visage, qui caressait ma joue.

– Tu m'as fait tellement peur, m'a-t-elle confié. J'ai vraiment cru que j'allais te perdre.

– Je vais bien.

L'idée qu'on puisse s'inquiéter pour moi m'embarrassait.

– Mais tu allais mal. Très mal ! Tu devrais présenter tes excuses au docteur.

– Je sais. Je suis désolé de t'avoir fait peur.

Elle a hoché la tête, puis détourné le regard. Ses yeux se sont attardés un instant sur le mur. Quand ils sont revenus se poser sur moi, ils étaient empreints d'une dureté nouvelle.

– J'aime à croire que je suis forte..., a-t-elle commencé. Me dire que si je suis libre aujourd'hui, contrairement à Bronwyn, Millard ou Enoch, c'est parce que je suis assez forte pour qu'on dépende de moi. J'ai toujours été comme ça : la fille capable de tout encaisser. Comme si j'avais un capteur de douleur interne en position « off ». Je suis capable de faire abstraction de choses terribles pour continuer à avancer, et faire ce qui doit être fait.

Sa main a trouvé la mienne sur les draps. Nos doigts se sont enlacés.

– Mais quand je pense à toi, à l'état dans lequel tu étais quand Sharon t'a ramassé par terre, après que ces gens...

Elle a laissé échapper un soupir tremblant et secoué la tête, comme pour chasser le souvenir.

– Je sens que je craque..., a-t-elle achevé.

– Ça me fait la même chose, ai-je avoué.

Je me suis rappelé la douleur que j'éprouvais chaque fois que je voyais Emma blessée ; la terreur qui s'emparait de moi lorsqu'elle était en danger. J'ai serré sa main très fort et cherché quelque chose

à ajouter, mais elle m'a devancé :

– Il faut que tu me promettes quelque chose.

– Tout ce que tu voudras.

– Promets-moi de ne pas mourir.

J'ai esquissé un sourire, mais elle est restée sérieuse.

– Tu ne peux pas mourir, a-t-elle répété. Si je te perds, la vie ne vaudra plus un clou.

Je l'ai enlacée et attirée contre moi.

– Je ferai mon possible.

– Ce n'est pas suffisant, a-t-elle chuchoté. Promets-le-moi.

– D'accord. Je ne vais pas mourir.

– Dis : « je le promets ».

– Je te le promets. Toi aussi, dis-le.

– Je te promets de ne pas mourir.

– Aaah ! a gloussé Sharon dans l'angle de la pièce. Les doux mensonges des amoureux...

Nous nous sommes écartés à la hâte.

– Vous n'étiez pas censé nous écouter ! ai-je protesté.

– Je commençais à trouver le temps long.

Sharon a tiré bruyamment sa chaise jusqu'à mon chevet et s'est rassis.

– Il faut qu'on ait une petite discussion, tous les trois... Je crois que vous me devez des excuses.

– Ah oui ? Et pourquoi ? ai-je répliqué, irrité.

– Vous avez critiqué mon caractère et ma réputation. Vous m'avez diffamé !

– Je n'ai dit que la vérité ! me suis-je défendu. Cette boucle est un repaire de bandits, et je maintiens que vous êtes une canaille sans scrupules.

– Sans la moindre compassion pour les souffrances de son peuple, a ajouté Emma. Cela dit, merci encore de nous avoir sauvé la vie.

– Ici, on apprend à survivre avant tout, s'est justifié Sharon. Chacun a son histoire, ses malheurs... Rien n'est gratuit, et le mensonge est monnaie courante. Alors, oui : je suis égocentrique et intéressé, et je l'assume. En revanche, je me défends de faire affaire avec ceux qui vendent la chair des particuliers ! Ce n'est pas parce que je suis un capitaliste que je suis sans cœur...

– Comment vouliez-vous qu'on le devine ? On a dû vous supplier de ne pas nous abandonner. Vous faire du chantage, vous payer... Vous l'avez déjà oublié ?

Il a haussé les épaules.

– C'était avant que je comprenne qui tu es.

J'ai regardé Emma, puis pointé un doigt sur ma poitrine.

– Qui je suis, moi ?

– Oui, toi, Jacob. M. Bentham attend depuis très longtemps l'occasion de te rencontrer. Depuis le jour où j'ai ouvert mon commerce de batelier, il y a au moins quarante ans. À l'époque, Bentham m'a promis que je pourrais entrer et sortir de l'Arpent en toute sécurité si je lui rendais service. Je devais juste ouvrir l'œil afin de te repérer le jour de ton arrivée, et te conduire à lui. Aujourd'hui, j'ai enfin rempli mes engagements.

– Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre. Je ne suis personne.

– Il m'avait prévenu que tu parlerais la langue des Sépulcreux. Tu connais beaucoup de particuliers qui en sont capables ?

– Il n'a que seize ans, a objecté Emma. *Vraiment* seize ans. Comment voulez-vous qu'il...

– Voilà pourquoi je n'ai pas deviné immédiatement qui il était, s'est justifié Sharon. Il fallait que je voie M. Bentham personnellement. C'est chez lui que j'allais quand vous vous êtes sauvés.

Puis, à mon intention :

– Tu ne corresponds pas à la description, figure-toi ! Pendant toutes ces années, j'ai guetté l'arrivée d'un vieil homme.

– Un vieil homme ?

– Exact.

Emma a serré ma main à la broyer et nous avons échangé un regard entendu : « non, ce n'est pas possible ! » Puis j'ai balancé les jambes hors du lit, soudain plein d'énergie.

– Je veux parler à ce type, là... Bentham. Tout de suite !

– Il vous verra quand il sera prêt, a répondu Sharon.

– Non. Maintenant !

Au même moment, on a frappé à la porte. Sharon l'a ouverte et a découvert Nim sur le seuil.

– M. Bentham recevra nos invités pour prendre le thé dans une heure, a-t-il annoncé. À la bibliothèque.

– Dans une heure ! On a déjà perdu trop de temps ici.

À ces mots, Nim a légèrement rougi et gonflé les joues.

– Perdu du temps ?

– Ce que Jacob veut dire, est intervenue Emma, c'est qu'on nous attend ailleurs dans l'Arpent, et que nous sommes déjà en retard.

– M. Bentham souhaite vous recevoir avec distinction, a insisté Nim. Il a coutume de dire que le jour où l'on sacrifiera les bonnes manières, le monde nous échappera. À ce propos, je dois m'assurer que vous êtes habillés convenablement.

Il a ouvert l'armoire, qui était pleine de vêtements.

– Vous pouvez choisir ce qui vous plaît.

Emma a examiné une robe à froufrous avec une moue de désapprobation.

– C'est ridicule ! On doit se déguiser et prendre le thé pendant que nos amis et nos Ombrunes risquent leur vie.

– On fait ça pour eux, lui ai-je rappelé. Essayons de jouer le jeu, le temps que Bentham nous dise ce qu'il sait. C'est peut-être important.

– Peut-être... Ou alors, c'est un vieil homme solitaire qui s'ennuie.

– Ne parlez pas comme ça de M. Bentham ! s'est insurgé Nim. M. Bentham est un saint. Un grand homme !

– C'est bon, calme-toi ! a dit Sharon.

Il est allé ouvrir les volets. Une faible lumière, couleur soupe de pois, est entrée dans la pièce.

– Allez, préparez-vous, tous les deux !

Emma m'a aidé à me lever. À ma grande surprise, mes jambes étaient assez solides pour me porter. Je me suis dirigé vers la fenêtre. La rue déserte était baignée dans un brouillard jaunâtre. Emma m'a entraîné vers l'armoire pour choisir des vêtements. Une tenue disposée sur un cintre portait une étiquette à mon nom.

– Je pourrais avoir un peu d'intimité pour me changer, s'il vous plaît ? ai-je lancé à la cantonade.

Sharon a haussé les épaules et regardé Nim, qui a agité les mains, affolé.

– Ce ne serait pas convenable !

– Mais si, ça ira ! l'a rassuré Sharon.

Il s'est tourné vers nous.

– Pas de jeux de mains, hein ?

– Je ne vois absolument pas de quoi vous parlez, a fait Emma, écarlate.

– Bien sûr que non...

Sharon a chassé Nim dans le couloir, puis s'est arrêté sur le seuil.

– Je peux vous faire confiance ? Vous n'allez pas filer une nouvelle fois ?

– Pourquoi voudrait-on partir ? On a envie de rencontrer M. Bentham.

– On reste ici, a confirmé Emma. Mais vous, qu'est-ce que vous faites là ?

– M. Bentham m'a demandé de vous avoir à l'œil.

– Ah... Et j'imagine que vous avez une dette envers lui.

– En effet. Je lui dois la vie.

Sur ces mots, Sharon s'est plié en deux pour franchir le seuil.

* * *

– Tu n'as qu'à te changer ici, a dit Emma en indiquant une petite salle de bains attenante. Je vais me déshabiller dans la chambre.

Surtout, tu ne sors pas avant que j'aie frappé à la porte !

– D'accord, ai-je fait d'une voix traînante, surjouant ma déception afin de la cacher.

Si la perspective de voir Emma en petite tenue était plutôt agréable, les épreuves que nous avons traversées ces derniers temps avaient mis mes ardeurs en sommeil – pour ne pas dire dans un état de congélation. Cela dit, quelques baisers appuyés auraient probablement suffi à réveiller mon désir...

Je me suis enfermé dans la salle de bains toute carrelée de blanc, et je me suis penché au-dessus du lavabo pour me regarder dans le miroir.

J'étais dans un sale état.

Mon visage boursoufflé était strié de lignes roses : des cicatrices qui s'estompaient rapidement, mais restaient néanmoins visibles. Mon torse était couvert de bleus, indolores mais très laids. J'avais du sang séché dans les plis des oreilles. Rien que cette vue m'a donné le vertige, et j'ai dû m'agripper au lavabo pour ne pas flancher. J'ai vu défiler des images : des pieds et des poings qui s'abattaient sur moi, le sol qui s'approchait à toute vitesse...

Avant cela, personne n'avait encore jamais essayé de me tuer à mains nues. C'était quelque chose de totalement inédit et d'effrayant, qui n'avait rien à voir avec la menace que les Creux faisaient peser sur nous. Les monstres voulaient nous dévorer, mais ils fonctionnaient à l'instinct. Quant aux Estres qui nous tiraient dessus, c'était encore autre chose. Les balles étaient un moyen rapide, impersonnel de donner la mort.

En revanche, tuer quelqu'un avec les mains réclamait un effort. Penser que j'avais été l'objet d'une telle haine m'emplissait d'incompréhension et d'amertume. Des particuliers qui ne connaissaient même pas mon nom avaient, dans un moment de folie collective, voulu prendre ma vie. Cette idée m'emplissait de honte : je me sentais déshumanisé, sans vraiment comprendre pourquoi. Je me suis promis d'y réfléchir, si je retrouvais un jour le luxe d'avoir du temps pour le faire.

J'ai ouvert le robinet pour me laver la figure. Les tuyaux ont frissonné et grondé, mais malgré ce démarrage en fanfare, ils n'ont produit qu'un mince filet d'eau marron. Notre hôte était peut-être riche, mais l'argent ne fait pas de miracles. Toute somptueuse qu'elle était, sa demeure n'en était pas moins située dans le sordide Arpent du Diable. Comment avait-il atterri ici, d'ailleurs ?

Et surtout, comment cet homme connaissait-il mon grand-père ? C'était sûrement à lui que Sharon avait fait allusion quand il nous avait affirmé que Bentham cherchait un vieil homme capable de parler aux Sépulcreux. Peut-être qu'Abe avait rencontré Bentham pendant ses

années de guerre, après avoir quitté la maison de Miss Peregrine, et avant de s'installer en Amérique. C'était une période cruciale de sa vie, dont il ne m'avait parlé que rarement, et jamais dans le détail. Malgré tout ce que j'avais appris à son sujet ces derniers mois, par plein d'aspects, mon grand-père demeurait un mystère pour moi. « Maintenant qu'il est parti, ai-je songé avec tristesse, les choses resteront éternellement ainsi. »

J'ai enfilé les vêtements que Bentham avait prévus pour moi : une chemise bleue très BCBG, un pull en laine gris et un pantalon noir tout simple. L'ensemble m'allait comme un gant. Pendant que j'enfilais une paire de chaussures Oxford en cuir marron, Emma a frappé à la porte.

– Ça va, là-dedans ?

Quand j'ai ouvert, une explosion de lumière m'a accueilli. Emma avait enfilé une énorme robe jaune canari aux manches bouffantes, qui lui tombait sur les pieds.

– C'était la moins pire, crois-moi ! a-t-elle soupiré.

– Tu ressembles à Big Bird, la mascotte de *Rue Sésame*, ai-je dit en sortant de la salle de bains. Et moi, à Mister Rogers¹. Ce Bentham est un homme cruel.

Emma ne connaissait visiblement aucune de ces deux références. Elle a traversé la pièce pour aller regarder par la fenêtre.

– Ah, parfait !

– Qu'est-ce qui est parfait ?

– Cette corniche. Elle est immense, et il y a plein de prises pour les mains. C'est encore plus sûr qu'une cage à écureuils.

– Et qu'est-ce que ça peut nous faire, de savoir que la corniche est sûre ? l'ai-je interrogée en la rejoignant.

– Sharon monte la garde dans le couloir. On ne peut donc pas sortir par là...

J'avais parfois l'impression qu'Emma entretenait des conversations avec moi dans sa tête, dont je n'étais pas informé. Quand elle me mettait enfin au courant, elle s'irritait de me voir étonné.

– On ne peut pas partir, ai-je objecté. Il faut qu'on rencontre Bentham.

– On va le rencontrer. Mais je n'ai pas l'intention de rester une demi-heure à me tourner les pouces dans cette chambre. M. Bentham, ce prétendu « saint », est un exilé installé dans l'Arpent du Diable. C'est probablement un dangereux malfaiteur au passé douteux. Je veux juste jeter un coup d'œil chez lui pour voir ce qu'on y trouve. On sera revenus avant qu'ils aient remarqué notre absence. Tu as ma parole.

– Mhh-mmh. C'est vrai qu'on a la tenue idéale pour ce genre d'expédition.

– Très drôle !

Mes chaussures aux semelles rigides résonnaient comme des coups de marteau à chacun de mes pas, et sa robe était d'un jaune à faire pâlir un panneau de signalisation. En outre, je n'avais pas beaucoup d'énergie. Pourtant j'ai accepté. J'avais appris à me fier à l'instinct d'Emma.

– Si quelqu'un nous repère, tant pis ! a-t-elle décrété. Ce type a attendu des lustres pour te rencontrer. Il ne va pas nous jeter dehors maintenant, tout ça parce qu'on a voulu fouiller sa maison.

Elle a ouvert la fenêtre et s'est hissée sur le rebord. J'ai sorti la tête avec précaution. Nous étions au deuxième étage, au-dessus d'une rue déserte, dans le quartier « chic » de l'Arpent du Diable. J'ai reconnu la pile de bois de chauffage derrière laquelle nous nous étions cachés quand Sharon nous avait quittés. Le cabinet d'avocats Munday, Dyson & Strype se trouvait juste au-dessous. Cette entreprise n'existait pas, bien sûr. Ce n'était qu'une couverture pour dissimuler l'entrée secrète de la maison de Bentham.

Emma m'a tendu une main.

– Je sais que tu n'es pas un grand fan des hauteurs, mais je ne te laisserai pas tomber.

Depuis que j'avais été suspendu au-dessus d'une rivière en ébullition, plus grand-chose ne me faisait peur. En plus, Emma avait raison : la corniche paraissait large, et les gargouilles qui ornaient la façade formaient des prises idéales pour les mains. J'ai enjambé l'appui de fenêtre et je l'ai suivie en me dandinant.

Après avoir tourné au coin de l'édifice, nous avons essayé d'ouvrir une fenêtre, mais elle était verrouillée. Nous avons continué d'avancer à pas prudents et tenté de forcer la suivante, en vain. La troisième, la quatrième et la cinquième étaient fermées aussi.

– On arrive au bout du bâtiment, ai-je observé. Qu'est-ce qu'on fait si on n'en trouve aucune ouverte ?

– La prochaine le sera, a prédit Emma.

– Comment tu le sais ?

– Je suis voyante.

Sur ces mots, elle a donné un coup de pied dans le carreau. Des éclats de verre ont jailli dans la pièce et dégringolé le long de la façade.

– Non : tu es une vandale ! ai-je rectifié.

Emma m'a décoché un grand sourire. Puis, du plat de la main, elle a envoyé valser les dernières échardes de verre accrochées au cadre, et s'est introduite dans l'ouverture. Je l'ai suivie à contrecœur dans une pièce sombre, aux allures de caverne. Nos yeux ont mis un moment à s'accoutumer à la pénombre. La seule lumière provenait de la fenêtre derrière nous. Sa lueur chétive éclairait des caisses en bois et des cartons, entassés jusqu'au plafond en piles branlantes. Un étroit

couloir permettait de circuler entre eux.

– J’ai l’impression que Bentham n’aime pas jeter les choses, a commenté Emma.

Pour toute réponse, j’ai laissé échapper un triple éternuement. L’air était chargé de poussière en suspension.

– À tes souhaits ! m’a lancé Emma.

Elle a fait jaillir une flamme dans sa main et l’a approchée de la caisse la plus proche, qui portait l’étiquette « RM AM-157 ».

– Qu’est-ce qu’il y a dedans, à ton avis ? ai-je demandé.

– Il nous faudrait un pied-de-biche pour le savoir. Elle a l’air solide.

– Je croyais que tu étais voyante.

Elle m’a tiré la langue.

Faute d’avoir une caisse à outils sous la main, nous nous sommes avancés dans la pièce. Emma agrandissait sa flamme à mesure qu’on s’éloignait de la fenêtre. L’étroit passage entre les cartons conduisait à une porte voûtée, qui donnait elle-même dans une autre pièce, également encombrée du sol au plafond. Celle-ci n’abritait pas de caisses, mais des objets volumineux dissimulés sous des draps, comme si on avait voulu les protéger de la poussière. Emma allait tirer sur le plus proche, mais j’ai retenu son bras.

– Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a ? a-t-elle demandé, agacée.

– Il y a peut-être quelque chose d’affreux, là-dessous.

– Raison de plus ! a-t-elle répliqué avant d’arracher le drap, soulevant un nuage de poussière.

Quand l’air s’est dégagé, nous avons aperçu notre reflet dans une vitrine, semblable à celles que l’on trouve dans les musées. Elle nous arrivait à la taille et mesurait un peu plus d’un mètre de côté. À l’intérieur étaient exposés une noix de coco ouvragée, un peigne sculpté dans une vertèbre de baleine, une petite hache de pierre, ainsi que plusieurs autres objets, dont l’utilité ne sautait pas aux yeux. Sur le verre, une étiquette précisait : « Ustensiles ménagers ayant appartenu à des particuliers sur l’île d’Espiritu Santo, Nouvelles-Hébrides, Pacifique sud, aux alentours de 1750. »

– Hmmm, a fait Emma.

– Oui, c’est étrange...

Elle a remis le drap en place, même si je ne voyais pas l’intérêt de dissimuler les traces de notre passage, maintenant qu’on avait brisé la fenêtre. Nous avons traversé la pièce en prenant notre temps, et découvert d’autres objets au hasard. Il n’y avait pas vraiment de lien entre eux, hormis le fait qu’ils avaient appartenu à des particuliers. Une collection de soieries colorées, portées par des particuliers en Extrême-Orient vers 1800, côtoyait une rondelle de tronc d’arbre, qui, de plus près, s’est révélée être une porte munie de gonds métalliques. Sur l’écriteau, on pouvait lire « Entrée de la maison d’un Particulier

dans le grand Désert Hibernien, vers 1530. »

– Waouh ! s'est exclamée Emma. Je n'imaginais pas que nous étions aussi nombreux dans le monde.

– Ces gens-là ne sont peut-être plus en vie...

La dernière vitrine que nous avons examinée était étiquetée : « Armes utilisées par les Particuliers Hittite, ville souterraine de Kaymakli, date inconnue. » Étonnamment, elle ne contenait que des scarabées morts et des papillons.

– Je crois qu'on peut en conclure que Bentham est un mordu d'histoire, a dit Emma. On continue ?

Nous avons parcouru au pas de course deux autres salles encombrées de vitrines poussiéreuses avant d'atteindre un escalier, que nous avons gravi pour accéder à l'étage supérieur. La porte palière donnait sur un long couloir tapissé d'une moquette luxueuse, percé de portes à intervalles réguliers. Celui-ci semblait s'étirer à l'infini et son papier peint aux motifs répétitifs accentuait encore cette impression vertigineuse.

Nous l'avons remonté, jetant au passage un coup d'œil dans les pièces que l'on dépassait. Elles étaient toutes meublées à l'identique, selon la même disposition, avec le même papier peint aux murs. Chacune possédait un lit, une table de chevet et une armoire, exactement comme la chambre dans laquelle je m'étais réveillé un peu plus tôt. L'entrelacs de coquelicots qui ornait les murs continuait sur la moquette, en vagues hypnotiques, de sorte que la nature paraissait peu à peu reprendre ses droits sur les lieux. En fait, les pièces auraient été impossibles à distinguer les unes des autres si de petites plaques de laiton clouées sur les portes n'avaient indiqué leurs noms. Tous avaient des consonances exotiques : « Les Alpes », « Gobi », « L'Amazonie ».

Une cinquantaine de pièces bordaient le couloir, et nous n'étions encore qu'à la moitié. Nous avons pressé le pas, convaincus qu'il n'y avait rien d'intéressant à découvrir dans les parages, quand un courant d'air froid nous a saisis. Il était si glacial que je me suis couvert de chair de poule.

– Brrr ! ai-je fait en me frottant les bras. D'où vient ce vent ?

– Quelqu'un a dû laisser une fenêtre ouverte, a suggéré Emma.

– Mais il ne fait pas froid dehors.

Incapable de me fournir une meilleure explication, elle a haussé les épaules.

Plus on progressait, plus l'air était glacial. C'est seulement après avoir dépassé un angle que j'ai eu la réponse. Ici, des stalactites s'étaient formées au plafond, et une fine couche de givre faisait scintiller le sol. Le froid émanait d'une pièce, devant laquelle nous nous sommes arrêtés, attirés par les flocons de neige qui s'échappaient

de sous sa porte.

– C'est vraiment étrange, ai-je dit en grelottant.

– Très étrange ! a admis Emma.

Je me suis avancé sur la moquette enneigée pour examiner la plaque clouée sur la porte : « La Sibérie. »

Emma et moi avons échangé un regard intrigué.

– C'est sûrement un climatiseur dérégulé, a-t-elle suggéré.

– Si on entrait, histoire d'en avoir le cœur net ?

J'ai essayé de tourner la poignée, en vain.

– C'est fermé à clé.

Emma a posé la main sur la poignée. Au bout de quelques secondes, de l'eau a commencé à goutter par terre.

– Ce n'est pas fermé à clé, a-t-elle rectifié. C'est gelé.

Elle a tourné la poignée et forcé, mais la porte s'est à peine entrebâillée, bloquée par la neige empilée de l'autre côté. Les épaules contre le battant, nous avons compté jusqu'à trois et poussé de toutes nos forces. La porte s'est ouverte à la volée, et nous avons reçu en pleine figure une bouffée d'air glacial. Des flocons ont voleté autour de nous, emplissant le couloir.

Nous nous sommes protégé le visage pour jeter un coup d'œil dans la pièce. Elle semblait équipée comme toutes les autres, d'un lit, d'une armoire et d'une table de chevet, mais les meubles, ensevelis sous la neige, ne formaient que des tas blancs indistincts.

– C'est quoi, ça ? ai-je crié pour couvrir le hurlement du blizzard. Une autre boucle ?

– Impossible ! On est déjà dans une boucle.

En luttant face au vent, nous sommes entrés dans la pièce pour l'examiner de plus près. Je pensais que la neige venait d'une fenêtre ouverte, mais quand le vent s'est calmé, j'ai constaté que trois murs aveugles, couverts d'un manteau de glace, se dressaient autour de nous. Il y avait bien un plafond au-dessus de nos têtes et un tapis de neige sous nos pieds, mais à la place du quatrième mur s'ouvrait une espèce de grotte. Au fond de celle-ci, on apercevait, à perte de vue, une vaste étendue de neige blanche constellée de rochers noirs.

C'était effectivement la Sibérie – ou du moins, l'idée que je m'en faisais.

Un chemin dégagé à la pelle menait au paysage immaculé. Nous l'avons emprunté et avons traversé la grotte. Des piques de glace géantes jaillissaient du sol, telle une forêt d'arbres blancs, tandis que d'autres descendaient du plafond.

Emma n'était pas facilement impressionnable : elle avait pas loin de cent ans, et avait vu au cours de sa vie d'innombrables choses particulières. Pourtant, cet endroit semblait la remplir d'un véritable émerveillement.

– C'est magnifique ! a-t-elle lâché en se penchant pour ramasser une poignée de neige.

Elle me l'a lancée en riant.

– Tu ne trouves pas ça incroyable ?

– Si, si ! ai-je répondu en claquant des dents. Mais qu'est-ce que ça fait là ?

Nous nous sommes frayé un chemin entre les stalactites et stalagmites géantes, avant d'émerger dans un endroit à ciel ouvert. Quand j'ai regardé derrière moi, par curiosité, la chambre avait disparu, parfaitement dissimulée au fond de la caverne.

Emma est partie devant. Après quelques foulées, elle s'est retournée et m'a appelé d'une voix pressante :

– Par ici !

Je me suis enfoncé dans la neige de plus en plus profonde. Le paysage était étrange, presque irréel. Au-delà de l'immense plaine qui s'étendait devant nous, le sol était parcouru de profondes crevasses.

– On n'est pas seuls, a signalé Emma.

Elle m'a montré du doigt un détail qui m'avait échappé : un homme debout au bord d'une crevasse, qui en scrutait le fond.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– On dirait qu'il cherche quelque chose...

L'homme a longé le bord de la crevasse sans cesser de regarder en bas. Au bout d'une minute, le froid a engourdi mon visage. Puis une rafale de blizzard nous a masqué la scène.

Quand le vent est retombé, l'inconnu regardait dans notre direction. Emma s'est figée.

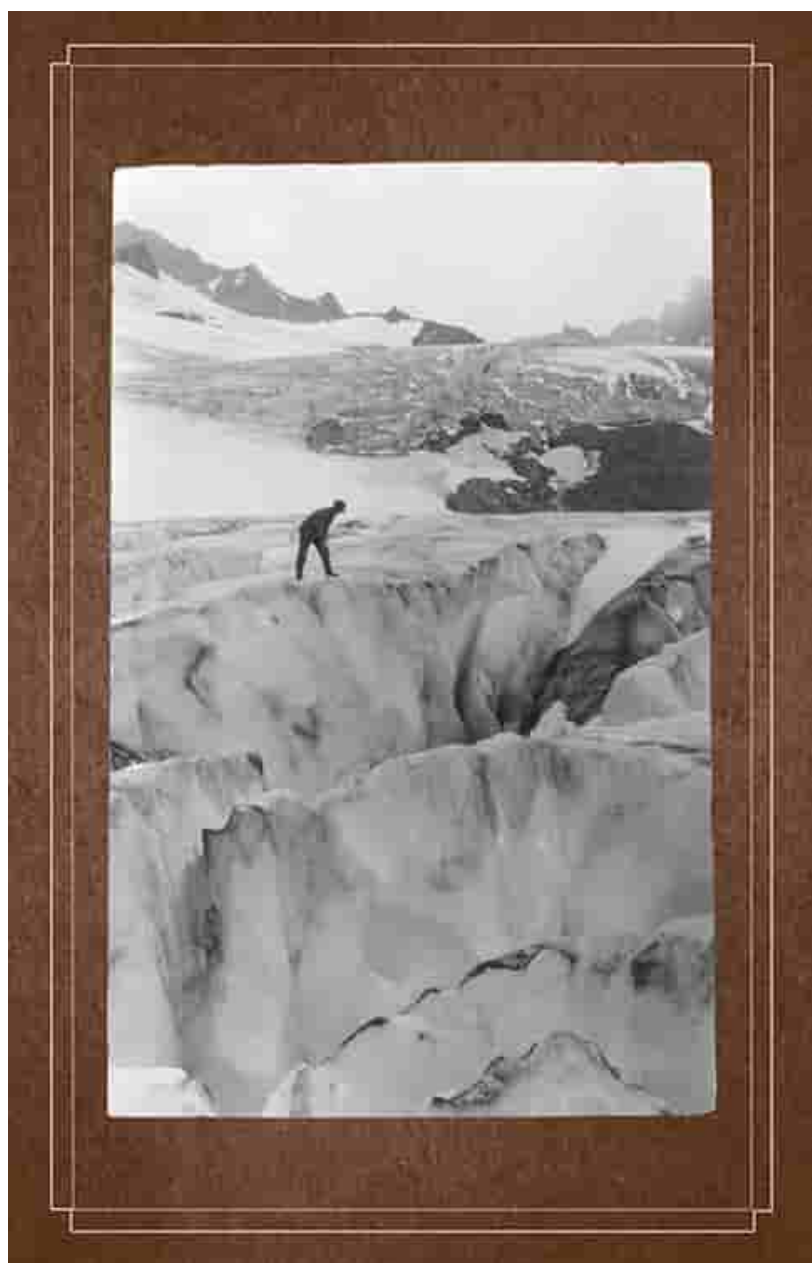
– Aïe.

– Tu crois qu'il nous a vus ?

Emma a indiqué d'un geste sa robe jaune vif.

– Oui.





Nous sommes restés un moment immobiles, à guetter l'inconnu, jusqu'à ce qu'il se mette à courir vers nous. Il était à plusieurs

centaines de mètres, et une vaste étendue de neige nous séparait. Peut-être ne nous voulait-il aucun mal, mais nous n'étions pas censés être là, et il nous a paru plus sage de décamper. L'instant d'après, un hurlement sauvage a déchiré l'air, et je me suis félicité de notre décision. Je connaissais ce cri : j'en avais entendu un semblable dans le camp des gitans, quand nous faisions route vers Londres.

– Un ours !

Un bref coup d'œil par-dessus nos épaules nous a confirmé qu'un ours géant, sorti d'une crevasse, avait rejoint l'homme sur la neige. À présent, ils marchaient tous les deux dans notre direction, et le fauve avançait beaucoup plus vite que l'homme !

J'ai voulu courir, mais mes pieds glacés ont refusé de m'obéir. Apparemment insensible au froid, Emma m'a saisi le bras et m'a traîné derrière elle. Nous avons regagné la grotte en trombe et traversé la chambre en titubant. Un tas de neige fraîche encombrait déjà le couloir.

J'ai refermé le battant derrière nous – comme si ça pouvait arrêter un ours ! –, et nous avons détalé pour nous réfugier dans le musée de Benthams.

* * *

Nous nous sommes faufiletés entre un mur et un monolithe recouvert d'un drap blanc poussiéreux, dans le coin le plus reculé de la pièce. Notre cachette était si exiguë qu'on ne pouvait même pas se mettre face à face. Le froid avait pénétré jusque dans mes os.

Nous sommes demeurés là, silencieux et frissonnants, raides comme des piquets. La neige qui couvrait nos vêtements a commencé à fondre, formant des flaques à nos pieds.

Emma a pris ma main dans la sienne et m'a communiqué un peu de chaleur. J'ai songé que nous avions développé un langage à nous, impossible à traduire en mots. Un langage composé de gestes, de regards et de caresses, de baisers de plus en plus passionnés, qui se faisait plus riche, plus intense, plus complexe au fil des heures. C'était fascinant, et dans un moment pareil, cette pensée me réchauffait le cœur. Grâce à elle, j'avais un peu moins froid ; un peu moins peur aussi.

Au bout de quelques minutes, constatant qu'aucun ours ne venait nous débusquer, nous avons osé échanger quelques mots à voix basse :

– Tu crois qu'on était dans une boucle ? ai-je demandé. Une boucle dans une boucle ?

– Je ne sais pas...

– On était peut-être en Sibérie, comme c'était indiqué sur la porte.

– Si c'était la Sibérie, la chambre n'était pas une boucle, mais une espèce de portail. Or, les portails n'existent pas.

– Non, bien sûr ! ai-je acquiescé.

Cela dit, il ne m'aurait pas paru si étrange qu'on puisse trouver des portails dans un monde où il existait des boucles temporelles.

– Et si c'était juste une boucle très, très ancienne ? Une boucle datant de l'âge de glace, qui aurait dix ou quinze mille ans ? L'Arpent du Diable ressemblait peut-être à ça, à l'époque.

– Je ne pense pas qu'il y ait de boucles aussi anciennes, a objecté Emma.

J'ai claqué des dents.

– Je ne peux pas m'empêcher de trembler, me suis-je excusé.

Elle s'est pressée contre moi et m'a frotté le dos.

– Si je pouvais créer un portail pour aller quelque part, ai-je ajouté, je ne crois pas que la Sibérie serait mon premier choix.

– Tu irais où ?

– Mmmh... Peut-être à Hawaï ? Non, en fait, ça doit être super ennuyeux ! Tout le monde choisirait Hawaï.

– Pas moi.

– Où tu irais ?

– Là d'où tu viens, a dit Emma. En Floride.

– Quelle drôle d'idée ! Pourquoi ?

– J'aimerais bien voir l'endroit où tu as grandi.

– C'est adorable. Mais il n'y a rien de spécial, là-bas. C'est vraiment tranquille.

Elle a appuyé la tête contre mon épaule et soufflé de l'air chaud sur mon bras.

– Ça doit être le paradis.

– Tu as de la neige dans les cheveux.

Les flocons ont fondu quand j'ai voulu les frotter. J'ai secoué ma main pour la débarrasser des gouttes d'eau glacée, et c'est là que j'ai remarqué nos traces de pas. Une traînée de neige fondue qui pointait droit sur notre cachette !

– On est complètement idiots, ai-je soupiré. On aurait dû laisser nos chaussures là-bas.

– Ce n'est pas grave. S'ils ne nous ont pas encore retrouvés, c'est probable qu'ils ne...

Avant qu'elle ait pu achever sa phrase, des pas pesants ont résonné au fond de la pièce. Une respiration sonore – celle d'un gros animal – leur faisait écho.

– Vite, à la fenêtre ! a sifflé Emma.

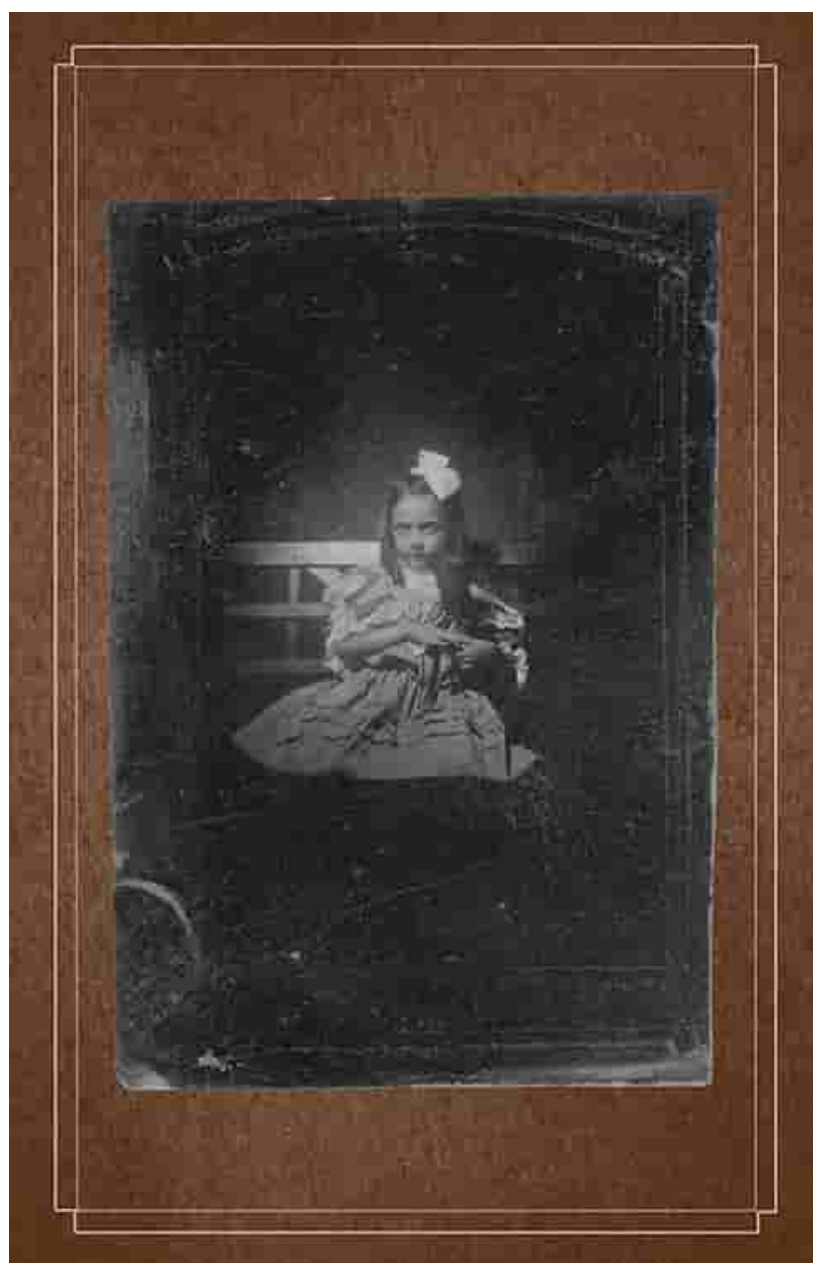
Nous nous sommes contorsionnés pour quitter notre cachette. En voulant faire demi-tour, j'ai glissé dans une flaque et empoigné la première chose qui m'est tombée sous la main : le drap qui recouvrait

le gros objet derrière lequel nous étions cachés. Il s'est déchiré avec un « zwiiiiit ! », découvrant une nouvelle vitrine, tandis que j'atterrissais sur le derrière dans un amas de toile froissée.

Quand j'ai relevé la tête, la première chose que j'ai vue, c'est une fille. Pas Emma, qui était au-dessus de moi, mais l'enfant au visage angélique debout derrière elle, dans la vitrine.

Elle avait une robe à froufrous et un gros nœud dans les cheveux, et me regardait d'un air absent, avec un rictus figé. Un être humain empaillé !

J'ai paniqué. Quand Emma s'est retournée pour voir ce qui m'avait effrayé, elle s'est affolée aussi. Elle m'a aidé à me relever et nous avons filé sans demander notre reste.



J'avais complètement oublié le type qui nous poursuivait, l'ours et la Sibérie. Je voulais juste quitter cette pièce, m'éloigner le plus possible de la fillette empaillée, prisonnière de sa vitrine. Ne surtout pas subir le même sort.

J'en savais assez sur notre hôte, à présent. Ce Bentham était un malade, un collectionneur maniaque, et j'étais convaincu qu'en soulevant d'autres draps, on trouverait d'autres victimes.

Nous courions toujours à perdre haleine dans les couloirs quand, au détour d'un virage, nous nous sommes retrouvés face à une montagne de fourrure de trois mètres de haut, hérissée de griffes terrifiantes. Nous avons hurlé en chœur et tenté trop tard de nous arrêter, avant de nous affaler aux pieds de l'ours. Là, nous nous sommes roulés en boule, attendant la mort. L'haleine chaude et fétide du fauve nous a enveloppés ; une chose rugueuse et mouillée m'a frotté la tempe.

Je venais de me faire lécher par un ours ! Il m'avait léché, et quelqu'un riait !

– Calmez-vous, il ne va pas vous dévorer ! a fait une voix.

J'ai levé les yeux et découvert un long museau poilu, encadré par deux grands yeux bruns.

L'ours m'avait-il parlé ? Est-ce que les ours parlent d'eux-mêmes à la troisième personne ?

– Il s'appelle PT et c'est mon garde du corps, a repris la voix. Il est assez affectueux, pourvu que vous restiez dans mes bonnes grâces. PT, assis !

L'ours a obéi et s'est léché une patte. J'ai essuyé ma joue pleine de bave, puis, osant enfin me retourner, j'ai aperçu le propriétaire de la voix. C'était un homme d'un certain âge, un gentleman, à en juger par sa tenue guindée : chapeau haut de forme, canne, gants, et veste sombre d'où dépassait un haut col blanc. Il me considérait avec un léger rictus.

L'homme a fait une petite révérence et tapoté son chapeau.

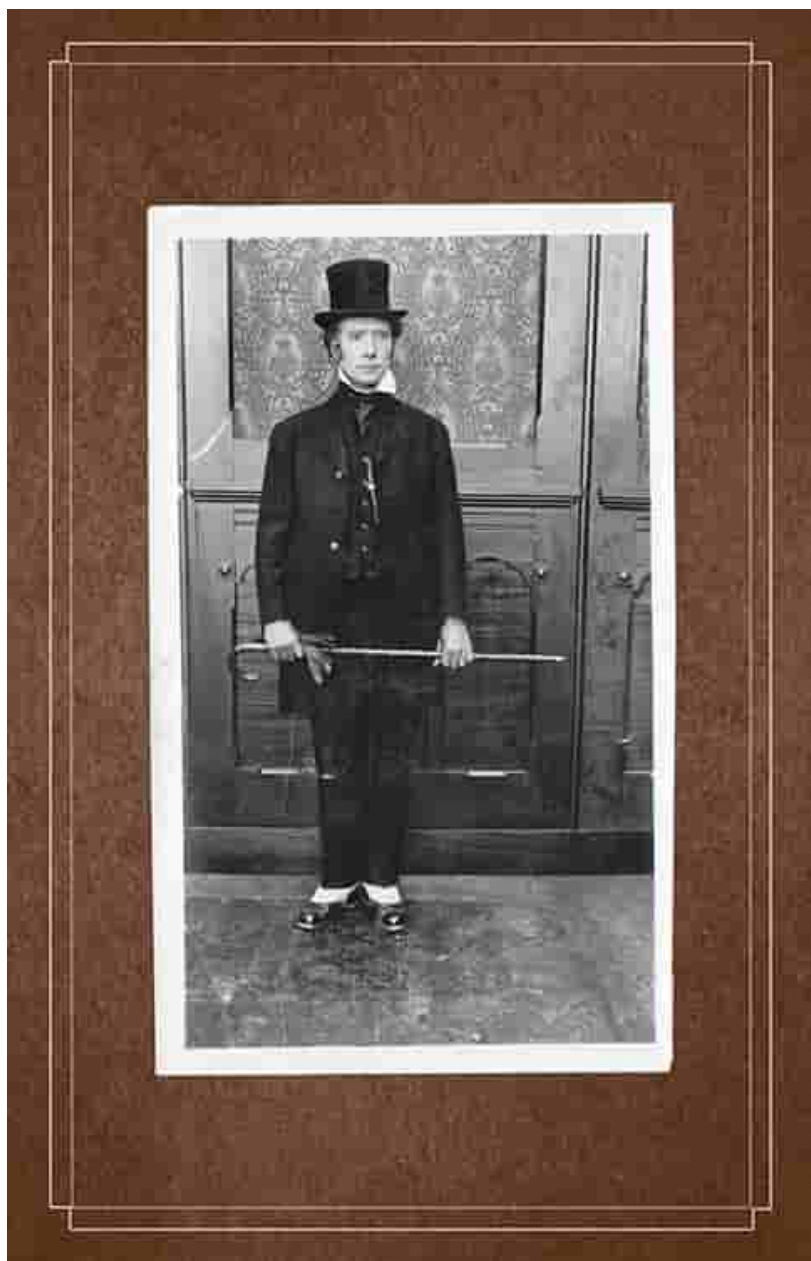
– Myron Bentham, à votre service.

– Recule lentement, m'a glissé Emma à l'oreille.

Nous nous sommes levés ensemble et nous avons fait un pas de côté pour nous mettre hors d'atteinte de l'ours.

– On ne veut pas d'ennuis, monsieur. Laissez-nous partir, et personne ne sera blessé, a-t-elle ajouté.

Bentham a ouvert les bras en souriant.



– Vous êtes libres de partir quand il vous plaira. Toutefois, cela me causerait une vive déception. Vous venez à peine d'arriver, et nous

avons tant de choses à nous dire...

– Ah ouais ? Alors, vous allez peut-être commencer par nous expliquer pourquoi vous collectionnez les petites filles empaillées !

– Et cette salle de la Sibérie, c'est quoi ? a ajouté Emma.

– Vous êtes contrariés, trempés et frigorifiés. Ne préféreriez-vous pas discuter de tout cela autour d'une tasse de thé ?

Si, bien sûr, mais je n'étais pas prêt à l'admettre.

– On n'ira nulle part tant qu'on ne saura pas ce qui se passe ici ! a tranché Emma.

– Très bien, a répondu Bentham, toujours affable. L'homme que vous avez surpris dans la chambre de la Sibérie est mon assistant. Et cette pièce, comme vous l'avez probablement deviné, conduit à une boucle temporelle en Sibérie.

– C'est impossible ! a objecté Emma. La Sibérie est à des milliers de kilomètres d'ici...

– Cinq mille six cent treize exactement. J'ai consacré ma vie à faire des recherches, afin de rendre possibles les voyages interboucles.

Il s'est tourné vers moi.

– Quant à la fillette que vous avez aperçue dans la vitrine, il s'agit de Sophronia Winstead. C'est la première enfant particulière née dans la famille royale d'Angleterre. Elle a mené une vie fascinante, quoique un peu tragique à la fin. Je conserve de nombreux spécimens intéressants dans mon « Particularium » : des gens célèbres – parfois *tristement* célèbres –, mais aussi des inconnus. Je serais heureux de vous les montrer. Je n'ai rien à cacher.

– C'est un psychopathe, ai-je chuchoté à Emma. Il veut juste nous empailler pour nous ajouter à sa collection.

Bentham s'est esclaffé. Apparemment, il avait l'ouïe très fine.

– Ce ne sont que des figures de cire, mon garçon. Je suis un collectionneur, c'est vrai, mais pas d'êtres humains. Croyez-vous vraiment que j'aie attendu si longtemps de vous rencontrer seulement pour vous enfermer derrière une vitrine ?

– J'ai connu des passe-temps plus bizarres, ai-je marmonné, en songeant à Enoch et son armée d'homoncules. Alors, qu'est-ce que vous attendez de nous ?

– Chaque chose en son temps. Commencez par vous réchauffer et vous sécher. Ensuite, nous prendrons le thé. Et alors...

– Sans vouloir être grossière, l'a coupé Emma, nous avons déjà perdu de précieuses heures ici. Nos amis...

– Ils se portent bien, a complété Bentham. J'ai pris mes renseignements. Pour eux, minuit n'est pas aussi près de sonner que vous pourriez le craindre.

– Comment le savez-vous ? a-t-elle répliqué. Et qu'est-ce que vous entendez par là ?

– Nous y viendrons. Je sais que c'est difficile, mais vous devez vous montrer patients. J'ai trop de choses à vous dire pour vous parler au milieu d'un couloir, et dans un état aussi déplorable.

Il nous a montrés du doigt.

– Regardez, vous tremblez !

– Bon, très bien, ai-je concédé. Prenons le thé.

– Parfait ! a approuvé Bentham.

Il a frappé deux fois le sol de sa canne.

– PT, viens ici !

Avec un grondement amical, l'ours s'est dressé sur ses pattes arrière et s'est mis à marcher. Tel un gros bonhomme, il s'est dandiné pour rejoindre son maître, puis s'est penché et l'a soulevé. Il le portait comme un bébé, une patte soutenant son dos, l'autre ses jambes.

– J'avoue que j'ai une manière peu conventionnelle de me déplacer, mais je me fatigue vite, nous a dit Bentham par-dessus l'épaule hirsute de son compagnon.

Il a pointé sa canne devant lui et commandé :

– PT, à la bibliothèque !

Emma et moi, sidérés, avons regardé l'ours s'éloigner.

« On ne voit pas ça tous les jours », ai-je songé. Cela dit, cette remarque aurait pu s'appliquer à quasiment tout ce que j'avais vu ce jour-là.

– Stop ! a ordonné Bentham.

L'ours s'est immobilisé. Notre hôte nous a fait un signe de main.

– Alors, vous venez ?

Nous étions figés comme des statues, en train de les dévorer des yeux.

– Ah, oui, désolée ! a fait Emma.

Alors, seulement, nous nous sommes élancés derrière eux.

* * *

Alors que l'on parcourait le labyrinthe de couloirs, j'ai interrogé notre hôte :

– Votre ours est-il particulier ?

– Absolument ! C'est un oursage, a répondu Bentham en frottant affectueusement l'épaule de la bête. Ces animaux sont les compagnons préférés des Ombrunes en Russie et en Finlande, où leur dressage est un art ancien et respecté chez les particuliers. Ils sont assez forts pour combattre un Sépulcreux, et pourtant assez doux pour s'occuper d'un enfant. Les nuits d'hiver, ils tiennent plus chaud qu'une couverture électrique, et ce sont des protecteurs intrépides, comme vous allez le voir. PT, à gauche toute !

Alors que Bentham nous exposait les qualités de son compagnon, nous avons pénétré dans un petit vestibule. Au centre de la pièce, sous un puits de lumière, se tenaient trois dames et un ours géant à l'allure menaçante. J'ai retenu mon souffle un bref instant, avant de comprendre qu'ils étaient immobiles. C'était encore une des installations de Bentham.

– Je vous présente Miss Jaseur, Miss Oriole et Miss Grèbe, a fait ce dernier. Et voici Alexi, leur oursage.

L'animal, dressé sur ses pattes arrière, figé au milieu d'un rugissement, tendait une patte menaçante vers un ennemi invisible. Il semblait protéger les Ombrunes de cire rassemblées autour de lui. Son autre patte reposait presque affectueusement sur l'épaule d'une des femmes. Celle-ci entourait de ses doigts une des griffes de l'animal, comme pour faire la démonstration de l'autorité naturelle qu'elle exerçait sur la créature.



– Alexi était le grand-oncle de PT, a signalé Bentham. Dis bonjour à Tonton, PT !

L'intéressé a grondé affectueusement.

– Si seulement tu pouvais faire ça avec les Creux..., m'a glissé Emma.

– Combien de temps faut-il pour dresser un oursage ? me suis-je informé.

– Des années ! Ce sont des créatures très indépendantes.

– Des années, ai-je chuchoté à Emma, pour répondre à sa remarque. Elle a roulé les yeux.

– Et Alexi, il est en cire, lui aussi ?

– Oh, non ! Il est empaillé, l'a détrompée Bentham.

Apparemment, l'aversion de notre hôte pour la taxidermie ne s'étendait pas aux animaux. « Si Addison était là, ça aurait fait des étincelles », ai-je songé.

J'ai frissonné. Emma a posé une main chaude sur mon bras. Bentham s'en est aperçu.

– Pardonnez-moi ! J'ai si rarement des visiteurs que je ne peux m'empêcher de leur montrer ma collection. Mais je ne cesse de vous promettre un thé, et vous allez bientôt l'avoir.

Il lui a suffi de pointer sa canne devant lui pour que PT se remette en route. Nous avons quitté les entrepôts poussiéreux pour gagner une autre partie de la maison. Celle-ci était, par plein d'aspects, la demeure d'un homme riche.

Le hall d'entrée était orné de colonnes de marbre ; la salle à manger, aux murs couverts de tapisseries, pouvait facilement recevoir plusieurs dizaines de personnes. Des couloirs desservaient d'innombrables pièces dont la seule fonction semblait être d'accueillir du mobilier disposé avec goût. Chacune abritait aussi quelques objets insolites, issus de la collection particulière de Bentham.

– Espagne, XV^e siècle, a-t-il annoncé en nous montrant une armure qui trônait dans un couloir. Je l'ai fait restaurer ; elle me va comme un gant !

Lorsque nous sommes enfin arrivés à la bibliothèque – la plus somptueuse que j'avais jamais vue –, Bentham a commandé à PT de le poser à terre. Après avoir brossé sa veste pour en retirer les poils, il nous a invités à entrer.

La pièce, haute comme trois étages, était bordée d'étagères qui s'élevaient à des hauteurs vertigineuses et croulaient sous les livres. Une série d'escaliers, de passerelles et d'échelles roulantes permettait d'en atteindre les moindres recoins.

– J'avoue que je n'ai pas lu tous ces ouvrages, nous a dit Bentham. Mais j'y travaille.

Il nous a poussés vers un assemblage de sofas disposés autour d'une cheminée qui dispensait une chaleur agréable. Sharon et Nim nous attendaient près du feu.

– Et c’est moi la canaille sans scrupules, à qui on ne peut pas faire confiance ! a grommelé Sharon.

Bentham l’a fait taire en lui ordonnant d’aller nous chercher des couvertures. Nous étions sous la protection du maître ; pour nous adresser ses reproches, notre guide devrait attendre.

Moins d’une minute plus tard, nous étions assis sur un canapé, enveloppés dans des couvertures douillettes. Nim allait et venait autour de nous, préparant le thé sur des plateaux dorés, tandis que PT somnolait, roulé en boule devant l’âtre. Cette sensation de confort m’engourdissait, moi aussi.

J’ai résisté à une envie terrible de fermer les yeux, et je me suis efforcé de me concentrer sur nos affaires en cours. Des questions sans réponse et des problèmes en apparence insolubles. Nos amis et les Ombrunes. La tâche absurde et désespérée que nous nous étions fixée. Penser à tout cela a achevé de m’assommer de fatigue.

J’ai demandé à Nim trois morceaux de sucre et assez de crème pour rendre mon thé tout blanc, puis je l’ai avalé en trois gorgées, avant d’en réclamer un autre.

Sharon s’était installé dans un coin, où il pouvait boudier à son aise tout en épiant notre conversation. Emma était pressée d’en finir avec les formalités.

– Alors, s’est-elle impatientée. On peut parler, maintenant ?

Bentham l’a ignorée. Il était assis face à nous, mais c’était moi qu’il fixait, un étrange petit sourire aux lèvres.

– Quoi ? ai-je demandé en essayant une coulure de thé sur mon menton.

– C’est troublant ! Vous êtes son portrait craché...

– Le portrait de qui ?

– De votre grand-père, bien sûr.

J’ai reposé ma tasse.

– Vous l’avez connu ?

– Absolument. Nous étions amis, il y a longtemps. À un moment où j’avais désespérément besoin d’un ami.

J’ai jeté un coup d’œil vers Emma. Elle avait légèrement pâli, et serrait l’anse de sa tasse à la broyer.

– Il est mort il y a quelques mois, ai-je dit.

– Oui. J’ai été très chagriné de l’apprendre. Et pour être honnête, j’étais étonné qu’il ait tenu aussi longtemps. Je pensais qu’il avait été tué voici des années. Il avait tant d’ennemis – mais votre grand-père était extrêmement talentueux.

– Quelle était la nature de votre amitié, exactement ? l’a questionné Emma, sur le ton d’un officier de police.

– Et vous, vous devez être Emma Bloom, a éludé Bentham, daignant enfin la regarder. J’ai souvent entendu parler de vous.

Elle a paru surprise.

– Vraiment ?

– Oh oui ! Abraham vous aimait beaucoup.

– Première nouvelle ! a-t-elle lâché en rougissant.

– Vous êtes encore plus jolie qu'il ne le disait.

J'ai vu la mâchoire d'Emma se crisper.

– Merci, a-t-elle dit d'une voix neutre. Comment l'avez-vous connu ?

Et pourquoi vous nous avez fait venir ici ?

Le sourire de Bentham s'est fané.

– Pour vous permettre de bien comprendre, je vais devoir commencer par évoquer cette maison.

– Allez-y, ai-je concédé.

Bentham a pris une profonde inspiration et placé les doigts devant ses lèvres, comme pour prier. Il a réfléchi un petit moment avant de reprendre la parole :

– Cette demeure est pleine d'objets de valeur, que j'ai rapportés de mes innombrables expéditions ; cependant, aucun n'est plus précieux que la maison elle-même, car c'est une machine, un dispositif de mon invention. Je l'appelle le *Panloopticon*.

– M. Bentham est un génie ! est intervenu Nim en déposant une assiette devant nous. Un sandwich, monsieur Bentham ?

Notre hôte l'a congédié d'un geste avant d'enchaîner :

– Mon histoire débute bien avant la construction de cette maison, quand j'étais un jeune garçon d'environ votre âge, Jacob. Avec mon frère, nous aimions jouer aux explorateurs. Penchés sur les cartes de Perplexus Anomalous, nous rêvions de visiter toutes les boucles qu'il avait découvertes. D'en trouver de nouvelles, et de les explorer, non pas une fois, mais aussi souvent que l'on voudrait. Nous espérions ainsi rendre au monde des particuliers sa grandeur passée.

Il s'est penché vers nous.

– Comprenez-vous ce que je dis ?

J'ai froncé les sourcils.

– Lui rendre sa grandeur... avec des cartes ?

– Pas seulement. À votre avis, qu'est-ce qui fait notre faiblesse, en tant que peuple ?

– Les Estres ? a tenté Emma.

– Les Creux ? ai-je ajouté.

Bentham a secoué la tête.

– Avant même que les uns et les autres n'existent...

– Le fait d'être persécutés par les gens normaux, a suggéré Emma.

– Non. Ce n'est qu'un symptôme de notre faiblesse. Ce qui nous rend faibles, c'est la géographie. Il y a, d'après mes estimations, environ dix mille particuliers dans le monde aujourd'hui. Nous supposons qu'ils existent, comme nous supposons qu'il y a dans l'Univers d'autres

planètes abritant une vie intelligente.

Il a souri et bu une gorgée de thé.

– Si dix mille particuliers, possédant chacun un talent exceptionnel, se retrouvaient dans un même lieu, réunis par une cause commune, ils constitueraient une force incontournable, n'est-ce pas ?

– Oui, en effet, a admis Emma.

– C'est une évidence ! Hélas, nous sommes éparpillés en plusieurs centaines de sous-unités vulnérables – dix particuliers par-ci, douze par-là... Et tout cela, parce qu'il est incroyablement difficile de voyager d'une boucle située dans le bush australien, par exemple, jusqu'à une autre boucle dans la Corne de l'Afrique. Il y a, bien sûr, les dangers inhérents à la présence de gens normaux, et les obstacles naturels. Mais le risque le plus important est celui de vieillir en accéléré au cours d'un aussi long périple. La géographie empêche les visites, même les plus brèves, entre des boucles éloignées, même à l'ère moderne du voyage aérien.

Il a marqué une pause avant de continuer :

– Maintenant, imaginez qu'il existe un lien entre cette boucle en Australie, et l'autre, en Afrique. Leurs habitants pourraient entretenir des relations. Commercer. Apprendre les uns des autres. S'allier pour se défendre en cas d'attaque. Toutes sortes de possibilités fabuleuses surgissent, qui n'étaient pas envisageables auparavant. Et peu à peu, grâce à ces nouvelles connections, le monde des Particuliers se transforme. Un ensemble de tribus disséminées, cachées dans des boucles isolées, devient une nation puissante, unie et forte !

Bentham était de plus en plus animé à mesure qu'il parlait. Finalement, il a levé les mains et écarté les doigts, comme pour empoigner une barre de traction invisible.

– D'où la machine ? ai-je hasardé.

– D'où la machine, a-t-il confirmé en baissant les bras. Nous cherchions, mon frère et moi, un moyen d'explorer le monde des Particuliers. En plus de cela, nous avons trouvé une façon de réunir ses différentes populations. Le Panloopticon devait assurer le salut de notre peuple, cette invention aurait changé définitivement son avenir ! Mais laissez-moi vous expliquer comment il fonctionne... Tout commence ici, dans cette maison, avec une petite partie de la machine, nommée « navette ».

Il nous a présenté sa paume ouverte.

– Elle tient dans votre main. Vous l'emportez en quittant la maison, vous sortez de cette boucle, et vous voyagez dans le présent pour en rejoindre une autre, qui peut se trouver aux antipodes comme dans le village voisin. À votre retour, vous rapportez la signature de la boucle que vous avez visitée – un peu comme son ADN –, et je l'utilise pour créer ici, dans cette maison, une seconde entrée permettant d'y

accéder. On la fait « pousser », en quelque sorte.

– Dans le couloir, à l'étage ? a deviné Emma. Avec toutes les portes et les petites plaques de cuivre ?

– Exactement ! Toutes ces pièces sont des entrées de boucles que nous avons explorées et reproduites au fil des années, mon frère et moi. Grâce au Panloopticon, le voyage initial – le plus périlleux – n'a été effectué qu'une fois. Les suivants sont instantanés.

– C'est un peu comme poser des lignes de télégraphe, a suggéré Emma.

– Tout à fait, a acquiescé Bentham. Et de cette manière – en théorie, du moins –, cette maison devient un carrefour, une sorte de bibliothèque où sont recensées toutes les boucles, où qu'elles se trouvent.

J'ai réfléchi à la question, en me rappelant combien il m'avait été difficile d'atteindre la boucle de Miss Peregrine, la première fois. J'ai imaginé ce qui se serait passé si, au lieu de faire ce long voyage depuis la Floride jusqu'à Cairnholm, une petite île perdue sur la côte du Pays de Galles, j'avais pu entrer dans la boucle de Miss Peregrine depuis mon placard, à Englewood. J'aurais eu la possibilité de vivre les deux vies – à la maison avec mes parents, et ici, avec mes amis et Emma.

Sauf que... Si cette possibilité avait existé, Grandpa Portman et Emma n'auraient jamais été forcés de rompre. Cette idée était si étrange qu'elle me donnait la chair de poule.

Bentham s'est interrompu pour boire une gorgée de thé.

– Il est froid, a-t-il constaté en reposant sa tasse.

Emma s'est débarrassée de sa couverture. Elle s'est levée pour rejoindre le sofa de Bentham, et elle a plongé la pointe de son doigt dans sa tasse. Quelques secondes plus tard, le thé était de nouveau bouillant.

– Fantastique ! a fait notre hôte avec un sourire radieux.

Emma a retiré son doigt.

– J'ai une question...

– Je crois deviner, a affirmé Bentham.

– Très bien. Je vous écoute.

– Si une chose aussi merveilleuse existe vraiment, pourquoi n'en avez-vous encore jamais entendu parler ?

– C'est ça, a-t-elle admis, avant de venir se rasseoir près de moi.

– Vous n'en avez jamais entendu parler – ni vous ni personne d'autre – à cause des frasques de mon frère.

La mine de Bentham s'est assombrie.

– J'ai conçu cette machine avec son aide, mais au final, il a été la cause de sa ruine. Le Panloopticon n'a jamais été utilisé pour explorer les boucles, ainsi que je l'avais prévu, mais dans un but

diamétralement opposé. Les ennuis ont commencé quand nous avons compris que la tâche consistant à visiter toutes les boucles du monde afin de recréer leurs entrées ici était totalement irréaliste. Elle était si colossale que c'en était risible. Nous avions cruellement besoin d'aide. Par chance, mon frère était un être si charismatique qu'il n'a eu aucun mal à recruter des collaborateurs. Très vite, nous avons été entourés d'une petite armée de jeunes particuliers idéalistes, prêts à risquer leur vie pour nous aider à réaliser notre rêve. Ce que je n'ai pas compris sur le moment, c'est que le rêve de mon frère était très différent du mien. En secret, il caressait un autre projet.

Non sans effort, Bentham s'est levé.

– Il existe une légende. Vous la connaissez probablement, Miss Bloom...

Frappant le sol de sa canne, il a traversé la pièce pour s'approcher d'une bibliothèque, dont il a extrait un petit livre.

– C'est l'histoire d'une boucle perdue. Une sorte de « monde d'après » où sont stockées les âmes de particuliers après leur mort.

– Abaton, a dit Emma. Bien sûr que j'en ai entendu parler ! Mais ce n'est qu'une légende.

– Vous pouvez peut-être nous la raconter, a suggéré notre hôte. Pour notre ami Jacob, ici présent.

Il a regagné son siège en boitant et m'a tendu le livre mince, relié de cuir vert, aux bords usés. Son titre était inscrit sur sa couverture : « Les contes des Particuliers ».

– J'ai déjà lu ce livre ! me suis-je exclamé. Enfin, en partie...

– Cet ouvrage date de presque six siècles, a signalé Bentham. C'est la dernière édition qui contient l'histoire que Miss Bloom va vous raconter. Peu après sa parution, cette légende a été interdite, et le simple fait de l'évoquer est devenu un crime. Le livre que vous tenez entre vos mains a échappé de justesse à la destruction.

J'ai ouvert l'ouvrage. Ses pages étaient couvertes d'une écriture manuscrite sophistiquée ; des illustrations figuraient dans la marge.

– Ça fait longtemps que je ne l'ai pas entendue, a protesté Emma, hésitante.

– Je vous aiderai si nécessaire, a assuré Bentham en s'asseyant sur le sofa. Allez-y !

– Eh bien, a commencé Emma, c'est une légende qui parle de l'ancien temps, il y a plusieurs milliers d'années de ça. Il existait autrefois une boucle très spéciale, où se rendaient les particuliers qui sentaient la mort approcher...

– Le paradis des Particuliers, ai-je traduit.

– Pas vraiment. Il n'était pas question d'y rester pour l'éternité. C'était plus une espèce de... bibliothèque.

Elle a hésité sur le mot et regardé Bentham.

– N'est-ce pas ?

Il a hoché la tête.

– C'est cela. Les Anciens considéraient les âmes des particuliers comme des choses précieuses, existant en quantité limitée, qu'on ne devait pas emporter avec soi dans la tombe. C'est pourquoi, à la fin de leur vie, les particuliers devaient effectuer un pèlerinage à la Bibliothèque et y déposer leur seconde âme, afin qu'elle serve aux générations suivantes. À sa naissance, un enfant particulier empruntait une des âmes disponibles, et quand sa vie s'achevait, il devait la rendre. Et ainsi de suite.

Bentham a fait un signe à Emma.

– Je vous en prie, continuez.

– J'ai toujours imaginé cette bibliothèque pleine de magnifiques livres luisants, contenant chacun une âme particulière. Pendant des milliers d'années, les gens y empruntaient des âmes qu'ils venaient rendre juste avant de mourir, et tout allait pour le mieux. Mais un jour, quelqu'un s'est aperçu qu'on pouvait s'introduire par effraction dans la bibliothèque, et il s'est empressé de la dévaliser. Il a volé les âmes les plus puissantes, qu'il a utilisées pour semer le chaos.

Elle a consulté Bentham du regard.

– C'est bien cela ?

– Les faits sont corrects, mais la narration est un peu sèche, a estimé notre hôte.

– Il a utilisé les âmes ? Comment ? ai-je demandé.

– En combinant leurs pouvoirs avec le sien, a expliqué Bentham. Finalement, les gardiens de la bibliothèque ont tué l'imposteur, récupéré les âmes volées et rétabli l'ordre. Mais le mal était fait... La nouvelle que la bibliothèque était vulnérable s'est répandue comme une traînée de poudre. Celui ou celle qui la contrôlerait deviendrait assez puissant pour dominer le monde des particuliers. Peu après, d'autres âmes ont été dérobées. Ces vols ont marqué le début d'une époque terrible, où des particuliers avides de pouvoir se livraient des batailles épiques pour prendre le contrôle d'Abaton et de la Bibliothèque des âmes. Ces combats firent de nombreuses victimes. Le monde était à feu et à sang. La famine et les épidémies sévissaient, tandis que certains particuliers, dotés de pouvoirs défiant l'imagination, se combattaient à coups d'inondations et d'orages. C'est à cette période que les gens normaux ont créé leurs propres contes, qui mettent en scène des dieux luttant pour prendre le contrôle du ciel. Leur Choc des Titans, c'est notre bataille pour la Bibliothèque des âmes.

– Je croyais que c'était une légende.

– J'y viens...

Bentham s'est tourné vers Nim, qui allait et venait autour de nous,

désœuvré.

– Tu peux nous laisser. Nous n'avons plus besoin de thé.

– Pardon monsieur ! Je ne voulais pas me montrer indiscret, mais c'est mon passage préféré...

– Alors, assieds-toi !

Nim s'est installé en tailleur par terre, le menton sur les mains.

– Comme je vous le disais, a repris Bentham, pendant une brève, mais terrible période, le chaos et la misère se sont abattus sur notre peuple. La Bibliothèque changeait souvent de mains, et cela s'accompagnait de terribles effusions de sang. Puis un jour, tout s'est arrêté. Le roi autoproclamé d'Abaton avait été tué lors d'une bataille, et quand son meurtrier a voulu prendre possession de la bibliothèque, il ne l'a jamais trouvée. Pendant la nuit, la boucle avait disparu.

– Disparu ?

– Comme par enchantement, a précisé Emma.

– Pouf ! a fait Nim.

– Selon la légende, la Bibliothèque des âmes était située dans les collines de la cité antique d'Abaton. Mais quand le prétendant a voulu se l'approprier, elle n'y était plus. La ville elle-même avait disparu sans laisser de traces, remplacée par un pré d'herbe verte.

– C'est fou ! ai-je commenté.

– Enfin bon, ce n'est qu'une vieille légende, m'a rappelé Emma.

– La légende de la boucle perdue, ai-je murmuré en lisant le livre ouvert sur mes genoux.

– On ne saura jamais si Abaton a réellement existé, a dit Bentham avec un sourire de sphinx. Cependant, cela n'a pas empêché les gens de se lancer à sa recherche, au fil des siècles. On raconte que Perplexus Anomalous lui-même a passé des années à chercher la cité disparue. C'est ainsi qu'il aurait découvert la plupart des boucles qui figurent sur ses célèbres cartes.

– Je l'ignorais, a dit Emma. Donc, finalement, il en est sorti quelque chose de positif...

– Et quelque chose d'effroyable, a complété Bentham. Mon frère croyait à cette histoire, lui aussi. J'ai commis l'erreur de lui pardonner cette faiblesse, et j'ai compris trop tard à quel point cela l'avait transformé. Ce garçon charismatique avait déjà convaincu nos jeunes recrues qu'Abaton existait vraiment, que l'on pouvait découvrir la Bibliothèque des âmes. Perplexus était passé tout près du but, leur avait-il affirmé ; il ne restait plus qu'à achever son travail. Alors, ce pouvoir immense et dangereux que recelait la Bibliothèque pourrait nous appartenir. *Leur* appartenir. J'ai trop tardé à intervenir, et cette idée s'est étendue comme une lèpre. Mon frère et ses adeptes montaient expédition après expédition, cherchant la boucle sans relâche. Leurs échecs successifs ne faisaient qu'alimenter leur zèle.

Ils avaient oublié notre but initial, qui était d'unir le monde des Particuliers. En réalité, depuis le début, mon frère ne souhaitait qu'une chose : contrôler Abaton, tels ces particuliers de l'ancien temps qui se prenaient pour des demi-dieux. Quand je me suis opposé à lui et que j'ai voulu reprendre le contrôle de la machine que j'avais construite, il m'a fait passer pour un traître, a dressé les autres contre moi, et m'a jeté dans un cachot.

Bentham serrait le pommeau de sa canne à s'en faire blanchir les articulations. Quand il a levé la tête vers nous, son visage était blême.

– Vous avez probablement deviné son nom, à présent...

J'ai regardé Emma. Ses yeux étaient aussi larges que des soucoupes. Nous l'avons prononcé ensemble :

– Caul.

Bentham a hoché la tête.

– Jack est son véritable prénom.

Emma s'est penchée vers lui.

– Alors, votre sœur est...

– Ma sœur est Peregrine Faucon.

* * *

Nous avons dévisagé notre hôte, bouche bée, comme frappés par la foudre. Cet homme qui se tenait devant nous était-il vraiment le frère de Miss Peregrine ?

Je savais qu'elle en avait deux – elle m'en avait parlé plusieurs fois, et me les avait même montrés en photo, quand ils étaient enfants. Elle m'avait surtout raconté comment leur quête d'immortalité avait conduit à la catastrophe de 1908 qui les avait changés, eux et leurs adeptes, en Sépulcreux, puis en Estres.

Cependant, elle n'avait jamais mentionné les prénoms de ses frères, et son histoire n'avait pas grand-chose à voir avec celle que Bentham venait de nous raconter.

– Si ce que vous dites est vrai, alors, vous devez être un Estre, ai-je raisonné.

La mâchoire de Nim s'est affaissée.

– Non ! M. Bentham n'est pas...

Il était prêt à se lever pour défendre l'honneur de son maître ; notre hôte l'en a dissuadé d'un geste.

– Tout va bien, Nim. Ils ne connaissent que la version de Peregrine, mais ma sœur ne sait pas tout...

– Je ne vous ai pas entendu nous contredire, a signalé Emma.

– Je ne suis pas un Estre ! a fait Bentham d'un ton coupant.

Il n'avait manifestement pas l'habitude d'être interrogé par des gens

comme nous. Son orgueil commençait à réapparaître sous ses manières affables.

– Dans ce cas, vous ne verrez pas d'inconvénient à ce qu'on vérifie, ai-je demandé.

– Pas du tout.

Bentham s'est levé en s'aidant de sa canne et s'est avancé vers nous en boitant. PT a redressé la tête avec un mélange de curiosité et de paresse, pendant que Nim nous tournait le dos, scandalisé de voir son maître endurer une telle humiliation.

Nous nous sommes levés à notre tour et nous avons rejoint Bentham au centre du tapis. Il s'est penché pour se mettre à notre hauteur – il était étonnamment grand –, et nous a laissé patiemment examiner le blanc de ses yeux. Ses globes oculaires étaient injectés de sang, comme s'il n'avait pas dormi depuis plusieurs jours, mais il ne portait ni lentilles de contact, ni aucun autre artifice.

Nous avons regagné nos places.

– Bon, d'accord, vous n'êtes pas un Estre, ai-je conclu. Mais alors, vous ne pouvez pas être le frère de Caul.

– Les suppositions sur lesquelles vous vous basez sont erronées. Je suis responsable de la transformation de mon frère et de ses adeptes en Sépulcreux, mais je n'en suis jamais devenu un moi-même.

– C'est vous qui avez créé les Sépulcreux ? s'est étonnée Emma. Pourquoi ?

Bentham a fixé le feu.

– C'était une terrible erreur. Un accident.

Évoquer cette histoire semblait lui coûter.

– Je suis coupable d'avoir laissé les choses aller trop loin, a-t-il dit d'une voix sourde. J'ai essayé trop longtemps de me convaincre que mon frère n'était pas dangereux. C'est seulement lorsqu'il m'a jeté en prison que j'ai compris à quel point je m'étais trompé.

Il s'est avancé vers le feu et s'est agenouillé près de l'ours pour lui caresser le ventre, laissant ses doigts se perdre dans son épaisse fourrure.

– J'avais conscience que je devais arrêter Jack à tout prix. Pas seulement pour ma propre sécurité, ni parce qu'il risquait de trouver un jour la Bibliothèque des âmes. Ses ambitions étaient de plus en plus démesurées. Depuis des mois, il s'efforçait de transformer nos recrues en soldats, au service d'idées politiques dangereuses. Il se voyait comme un outsider, luttant pour prendre le contrôle de notre société et la sortir de « l'influence infantilissante des Ombrunes », comme il disait.

– C'est grâce aux Ombrunes que notre société existe encore aujourd'hui, a observé Emma.

– Bien sûr, a admis Bentham. Seulement, mon frère était

terriblement jaloux. Depuis notre enfance, Jack enviait le pouvoir et le statut de notre sœur. Nous avons hérité, à la naissance, de piètres capacités comparées aux siennes. Dès le troisième anniversaire de Peregrine, les Ombrunes qui s'occupaient de nous se sont aperçues qu'elle possédait un talent exceptionnel. Plus les gens s'intéressaient à elle, plus Jack était jaloux. Quand elle était bébé, il la pinçait pour le seul plaisir de la voir pleurer. Quand elle s'entraînait à se changer en oiseau, il lui courait après et essayait de lui arracher des plumes.

J'ai vu une flamme jaillir au bout de l'index d'Emma. Elle s'est empressée de l'éteindre en le plongeant dans son thé.

– La noirceur d'âme de mon frère n'a fait que s'accroître avec le temps, a poursuivi Bentham. Jack savait réveiller et exploiter les frustrations de nos camarades particuliers. Il tenait des meetings, prononçait des discours pour rallier les mécontents à sa cause. L'Arpent du Diable était un terrain fertile pour ses idées : la plupart des particuliers qui vivaient ici étaient des exilés, hostiles aux Ombrunes qui les avaient mis à l'écart.

– « Les ailes d'argile », s'est rappelé Emma. Avant que les Estres ne deviennent des Estres, c'est ainsi qu'ils se faisaient appeler. Miss Peregrine nous a parlé d'eux.

Notre hôte a hoché la tête avant de continuer :

– « Nous n'avons pas besoin de leurs ailes, prêchait Jack. Nous ferons pousser les nôtres ! » C'était une métaphore, bien entendu. Cependant, ils avaient pris l'habitude d'arborer de fausses ailes symbolisant leur mouvement.

Bentham s'est levé et nous a fait signe d'approcher d'une bibliothèque.

– Venez voir. J'ai conservé quelques clichés de cette époque. Il n'a pas réussi à tous les détruire...

Il a sorti un album d'une étagère et l'a feuilleté, s'arrêtant sur la photo d'un orateur entouré d'une petite foule.

– Ici, Jack est en train de prononcer un discours de haine...

Les auditeurs, surtout des hommes coiffés de grands chapeaux, s'étaient perchés sur des cartons ou sur des barrières pour voir Caul.

Bentham a tourné la page. On y voyait, sur un autre cliché, deux jeunes hommes éclatants de santé, en costumes et chapeaux. L'un souriait franchement, tandis que l'autre arborait une expression indéchiffrable.

– Je suis à gauche et Jack à droite, nous a indiqué Bentham. Jack ne souriait que s'il cherchait à obtenir quelque chose de vous.

Pour finir, il nous a montré la photo d'un garçon affublé de deux grandes ailes de chouette, qui dépassaient au-dessus de ses épaules. Il était assis sur un piédestal, le dos voûté, et regardait l'objectif avec un dédain tranquille, un œil caché par la visière de sa

casquette de travers. Au bas de l'image, on pouvait lire sa légende :
« Nous n'avons pas besoin de leurs ailes. »







– C'est une affiche de propagande de Jack, a expliqué Bentham.
Il a étudié de plus près le visage de son frère, sur la seconde photo.

– Il a toujours eu un côté sombre, mais je refusais de le voir. Peregrine, qui était plus perspicace, a pris ses distances très tôt. Jack et moi, plus proches par l'âge et par le caractère – c'est du moins ce que je pensais –, étions inséparables. Mais il me cachait sa véritable personnalité. Je n'ai vraiment compris à qui j'avais affaire que le jour où je me suis opposé à lui. Il m'a fait rosir et jeter dans un cachot, en espérant m'y voir mourir.

Bentham nous a regardés. La lueur des flammes se reflétait dans ses yeux.

– C'est terrible de s'apercevoir que l'on compte aussi peu pour son frère...

Il est resté un instant silencieux, comme prisonnier de ses souvenirs.

– Mais vous n'êtes pas mort, a constaté Emma. Vous les avez changés en Sépulcreux.

– Oui.

– Comment ?

– Je leur ai tendu un piège.

– Pour les transformer en monstres de cauchemar ? ai-je demandé.

– Je n'avais pas prévu d'en faire des monstres. Je ne songeais qu'à me débarrasser d'eux.

Bentham a regagné le canapé avec raideur et s'est affalé sur les coussins.

– J'étais affamé, au seuil de la mort, quand il m'est venu une idée de génie pour piéger mon frère. Du bout du doigt, j'ai tracé une formule sur le sol de terre battue de ma cellule : une procédure oubliée qui expliquait pas à pas comment supprimer définitivement le vieillissement accéléré des particuliers qui s'aventurent hors de leur boucle. La recette de l'immortalité, en quelque sorte ! Bien sûr, je ne faisais aucune allusion au but premier de cette technique : faire s'effondrer une boucle, instantanément et définitivement, en cas d'urgence. J'espérais que mon frère et ses adeptes fonceraient dans le piège tête baissée et disparaîtraient.

J'ai vu défiler en pensée des images de science-fiction : un bouton où était inscrit le mot « autodestruction ». Une supernova en miniature. Des étoiles qui s'éteignaient.

– Je n'aurais jamais cru que ma ruse fonctionnerait aussi bien, nous a confié Bentham. Un fidèle de mon frère, dont j'avais gagné la sympathie, lui a parlé de ma formule comme si c'était son idée, et Jack y a cru. Il a conduit ses adeptes dans une boucle éloignée pour l'expérimenter. J'espérais ne plus jamais entendre parler d'eux.

– Ce n'est pas ce qui s'est passé, a deviné Emma.

– C'est là que la moitié de la Sibérie a explosé ? ai-je demandé.

– La déflagration a été si puissante qu'elle a duré un jour et une nuit, a dit Bentham. Voici des photos : pendant et après...

Il a indiqué du menton l'album posé par terre et patienté pendant que je tournais les pages. Je me suis arrêté sur un cliché pris de nuit, dans un terrain vague. On y voyait un jet de flamme vertical traverser le ciel, une décharge d'énergie qui éclairait la nuit comme une chandelle romaine aux dimensions d'un gratte-ciel. Une autre photo montrait un village en ruine : des maisons éventrées et des arbres dépouillés de leur écorce. En la regardant, il m'a presque semblé sentir le vent souffler sur les décombres, dans un silence de mort.





Bentham a secoué la tête.

– Jamais, même dans mes pires cauchemars, je n’ai imaginé quelles

créatures allaient sortir en rampant de cette boucle effondrée, a-t-il avoué. Pendant quelque temps, le calme a régné. Je venais de recouvrer la liberté et je me remettais peu à peu de mes blessures. J'ai repris le contrôle de ma machine, en espérant que l'âge sombre instauré par mon frère n'était plus qu'un mauvais souvenir. Hélas, ce n'était que le début.

– C'est là qu'a commencé la guerre des Creux ? a demandé Emma.

– Nous n'avons pas tardé à entendre des histoires terrifiantes. Des créatures d'ombre émergeaient des forêts dévastées pour dévorer les particuliers – et même les gens normaux et les animaux : tout ce qui leur tombait sous la dent, en réalité.

– Une fois, j'en ai vu un manger une voiture, a affirmé Nim.

– Une voiture ? ai-je répété, intrigué.

– J'étais à l'intérieur, a-t-il précisé.

– Et ? a fait Emma, qui attendait la suite.

Il a haussé les épaules.

– Je me suis sauvé. La barre de direction s'est coincée en travers de sa gorge.

– Puis-je continuer ?

– Bien sûr, monsieur Bentham ! Je vous prie de m'excuser.

– Peu de choses avaient le pouvoir d'arrêter ces abominations – hormis peut-être les barres de direction... et les entrées des boucles. Par chance, ces dernières ne manquaient pas. La plupart des particuliers ont réglé le problème des Sépulcreux en restant confinés dans leurs boucles. On ne se risquait à l'extérieur que lorsque c'était indispensable. Les Creux ne nous ont pas exterminés, mais ils ont rendu nos vies infiniment plus compliquées, plus dangereuses. Notre isolement était complet, désormais.

– Et les Estres ?

– Il va sûrement y venir, a dit Emma.

– Absolument, a confirmé Bentham. Cinq ans après avoir croisé mon premier Sépulcreux, j'ai rencontré mon premier Estre. On a frappé à ma porte un soir, à minuit passé. J'étais chez moi, bien à l'abri dans ma boucle – du moins, je le croyais. Quand j'ai ouvert la porte, je me suis retrouvé nez à nez avec mon frère Jack. Il était dans un sale état, mais égal à lui-même – à l'exception de ses yeux morts, aussi blancs qu'une feuille de papier vierge.

Emma et moi, assis en tailleur, avons penché le buste vers Bentham, comme suspendus à ses lèvres. Notre hôte fixait un point derrière nous avec des yeux hagards.

– Jack avait dévoré suffisamment de particuliers pour remplir son âme creuse et se changer en une créature qui ressemblait à mon frère – sans être tout à fait lui. Le soupçon d'humanité qui subsistait en lui avait disparu avec la couleur de ses yeux. Un Estre n'est qu'une pâle

reproduction du particulier qu'il était autrefois, comme une copie de copie. Le détail et la couleur se sont perdus en chemin...

– Et ses souvenirs ?

– Jack avait conservé les siens. C'est regrettable. Sans quoi, il aurait peut-être oublié Abaton et la Bibliothèque des âmes. Et ce que je lui avais fait...

– Comment a-t-il appris que vous étiez responsable de leur mésaventure ? s'est informée Emma.

– Mettez cela sur le compte de l'intuition fraternelle. Et un jour, par pur désœuvrement sans doute, il m'a torturé jusqu'à ce que j'avoue.

Bentham a indiqué ses jambes.

– Je n'ai jamais tout à fait guéri, comme vous pouvez le constater.

– Mais il ne vous a pas tué.

– Les Estres sont des créatures pragmatiques, et la soif de vengeance n'est pas un moteur très puissant. Jack était plus obsédé que jamais par le désir de trouver Abaton. Pour cela, il devait utiliser ma machine – et j'étais le seul à savoir la faire fonctionner. Je suis donc devenu son prisonnier et son esclave. L'Arpent du Diable abritait désormais le QG secret d'un petit groupe d'Estres très influents, qui s'étaient fixé pour but de découvrir et de profaner la Bibliothèque des âmes.

– Je croyais qu'ils voulaient refaire l'expérience qui les a changés en Creux, mais en plus grand, et en mieux, me suis-je étonné. Devenir vraiment immortels, cette fois...

Bentham a froncé les sourcils.

– Où avez-vous entendu cela ?

– C'est un Estre qui nous l'a dit avant de mourir, a répondu Emma. D'après lui, ils avaient kidnappé toutes les Ombrunes car ils avaient besoin d'elles pour produire une réaction plus puissante.

– C'est absurde, a estimé notre hôte. C'est probablement une histoire qu'ils vous ont servie pour vous détourner de la vérité. Cela dit, il est possible que l'Estre en question y ait cru. Seul un petit cercle autour de Jack est au courant de son véritable projet.

– S'ils peuvent se passer des Ombrunes pour faire leur réaction, pourquoi se sont-ils donné la peine de les enlever ?

– Parce que la boucle d'Abaton n'est pas simplement perdue. Selon la légende, avant de disparaître, elle a été verrouillée par des Ombrunes. Douze d'entre elles, venues des coins les plus reculés du monde des particuliers. Pour rouvrir Abaton – en admettant qu'on parvienne à localiser la boucle –, il faudrait que ces douze Ombrunes – ou celles qui leur ont succédé – se réunissent à nouveau. Je ne suis donc pas étonné que mon frère en ait kidnappé précisément douze, après avoir mis des années à les débusquer.

– Je le savais ! me suis-je exclamé. C'était forcément quelque chose d'encore plus crapuleux...

– Je suis sûre que Caul a trouvé Abaton ! est intervenue Emma. Il n'aurait pas kidnappé les Ombrunes, sinon !

– Je ne comprends pas, ai-je objecté. Maintenant, vous en parlez comme si c'était un lieu réel...

– Le Conseil des Ombrunes a toujours affirmé que la Bibliothèque des âmes était une légende, a signalé Bentham.

– Je me fiche de savoir ce que dit le Conseil, a répliqué Emma. Vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Mes opinions n'engagent que moi, a-t-il répondu d'un ton évasif. Mais si cette bibliothèque existe réellement, et si Jack parvient à s'y introduire, il ne pourra pas voler les âmes. Il l'ignore, mais il lui faudrait pour cela un troisième élément. Une sorte de clé...

– À quoi ressemble-t-elle ?

– Personne ne peut prendre les urnes contenant les âmes. Pour la plupart des gens, elles sont invisibles, intangibles. Même les Ombrunes ne peuvent pas les toucher. Selon la légende, seuls des individus très spéciaux, nommés les « Bibliothécaires », sont capables de les voir et de les manipuler. Or, aucun Bibliothécaire n'a vu le jour depuis mille ans. Si la bibliothèque existe, Jack n'y trouvera que des rayonnages vides.

– Bon, c'est rassurant, ai-je dit.

Emma a secoué la tête.

– Oui et non. Comment Caul réagira-t-il quand il s'apercevra que les Ombrunes ne lui sont d'aucune utilité ? Il va devenir fou !

– C'est ce qui m'inquiète le plus, a avoué Bentham. Jack a très mauvais caractère, et quand le rêve qu'il caresse depuis si longtemps s'évanouira...

J'ai tenté d'imaginer quel genre de tortures un homme comme Caul pouvait infliger à ses prisonniers, mais mon cerveau a refusé de se prêter à l'exercice. Apparemment, Emma avait envisagé les mêmes horreurs, car elle a déclaré d'un ton coupant :

– On va les délivrer !

– Nous avons le même but, a affirmé Bentham. Sauver ma sœur et ses semblables, puis détruire mon frère et son engeance. Ensemble, je suis convaincu que nous pouvons réussir.

Il paraissait si minuscule soudain, enseveli dans son gros canapé, une canne appuyée contre ses jambes frêles, que j'ai failli éclater de rire.

– Comment ? ai-je demandé. Il nous faudrait une armée.

– Vous vous trompez. Les Estres pourraient facilement repousser une armée. Heureusement, nous avons quelque chose de beaucoup plus efficace.

Il nous a regardés en souriant, Emma et moi.

– Je vous ai tous les deux. Et vous m'avez, moi.

Bentham s'est appuyé sur sa canne et s'est levé avec difficulté.

- L'idée, c'est de vous faire entrer dans leur forteresse.
- Elle m'a l'air assez impénétrable, ai-je observé.
- Elle l'est, si l'on s'y attaque de manière conventionnelle, a convenu Bentham. À l'époque où l'Arpent du Diable était une boucle punitive, un lieu de détention, ce bâtiment a été conçu pour enfermer les particuliers les plus dangereux. Quand les Estres en ont fait leur QG, cette prison dont on ne pouvait s'évader est devenue une forteresse imprenable.

– Mais vous connaissez un moyen de vous y introduire, a deviné Emma.

– Peut-être, si vous êtes disposés à m'aider. Quand Jack et ses Estres ont fait irruption chez moi, ils ont volé le cœur de mon Panloopticon. Puis ils m'ont obligé à casser ma propre machine et à copier ses boucles pour les recréer dans leur forteresse. Ainsi, ils pouvaient poursuivre leurs recherches en lieu sûr.

– Alors, il y a... une autre machine ?

Bentham a hoché la tête.

– J'avais l'original, la leur est une copie. Mais les deux sont liées : il existe des portes permettant d'accéder de l'une à l'autre.

Emma s'est redressée.

– Vous voulez dire qu'on peut utiliser votre machine pour entrer dans la forteresse.

– Exact.

– Dans ce cas, pourquoi vous ne l'avez pas fait ? Vous auriez pu y aller depuis des années.

– Jack l'a brisée de façon si irrémédiable que je pensais ne jamais pouvoir la réparer. Depuis des années, une seule pièce est restée fonctionnelle : celle de la Sibérie. Hélas, nous n'avons jamais trouvé de communication entre elle et la machine de Jack.

Je me suis souvenu de l'homme que nous avons aperçu, en train de scruter le fond d'une crevasse. Il était sans doute en train de chercher une porte ensevelie sous la neige.

– Il faut ouvrir d'autres portes, d'autres pièces, a repris Bentham. Mais pour cela, je dois remplacer une partie de la machine que Jack a volée. Il s'agit de la dynamo, au cœur de mon Panloopticon. Je soupçonne depuis longtemps que quelque chose pourrait fonctionner – une chose à la fois très puissante et très dangereuse. Hélas, bien qu'on en trouve ici, dans l'Arpent du Diable, je n'ai jamais été en mesure de mettre la main dessus... Jusqu'à aujourd'hui.

Il s'est tourné vers moi.

– Mon garçon, j'ai besoin que vous m'ameniez un Sépulcreux.

J'ai accepté, bien sûr. J'aurais fait n'importe quoi pour libérer nos amis. Seulement, après que Bentham eut serré mes mains dans les siennes, je me suis rendu compte que j'ignorais où trouver un Creux. Heureusement, Sharon a choisi cet instant pour sortir de la pénombre et nous donner un semblant de bonne nouvelle.

– Tu te rappelles ton copain qui s'est fait écraser sous le pont effondré ? Eh bien, il n'est pas mort. Ils l'ont sorti du Fossé il y a quelques heures.

– Qui ça, « ils » ?

– Les pirates. Ils l'ont enchaîné et mis en cage à l'extrémité de la rue Qui-suinte. Il paraît qu'il a causé une sacrée pagaille.

– C'est parfait ! s'est exclamée Emma, soudain tout excitée. On va voler le Creux et le ramener ici. Puis on fera redémarrer la machine de M. Bentham pour ouvrir une porte dans la forteresse des Estres et récupérer nos amis.

– Facile ! a ricané Sharon. Sauf la dernière partie.

– Et la première, ai-je ajouté.

Emma s'est approchée de moi.

– Désolée. Je ne t'ai même pas consulté. Tu crois que tu pourras te débrouiller avec ce Creux ?

Rien n'était moins sûr. Je lui avais commandé d'exécuter plusieurs mouvements spectaculaires dans le Fossé des Fièvres, mais le faire ramper à mes pieds comme un chiot et le ramener chez Bentham réclamait un sacré talent de dresseur. Or, je n'avais pas beaucoup pratiqué, et depuis ma rencontre avec le spécimen du pont, je manquais cruellement de confiance en moi. Cependant, je n'avais guère le choix. Si je me dégonflais, tout notre plan tombait à l'eau.

– Bien sûr, ai-je répondu après une longue hésitation. Allons-y !

Bentham a applaudi.

– Bravo ! J'aime votre détermination.

Le regard d'Emma s'est attardé sur mon visage. Elle avait deviné que je jouais la comédie.

– Vous pouvez partir dès que vous serez prêts, a repris Bentham. Sharon vous servira de guide.

– Ne traînons pas ! nous a pressés l'intéressé. Dès que les gens auront fini de s'amuser avec ce Creux, ils le tueront.

Emma a retroussé sa robe à froufrous.

– Je pense qu'on devrait quand même se changer.

– Naturellement !

Bentham a envoyé Nim nous chercher des tenues plus adaptées à notre mission. Il est revenu une minute plus tard avec des bottes aux semelles épaisses, des pantalons et des vestes modernes : noirs, imperméables, et légèrement extensibles.

Après nous être habillés chacun dans une pièce, Emma et moi nous

sommes retrouvés dans un couloir, en tenues d'aventuriers. Ces vêtements informes lui donnaient une allure un peu masculine, mais pas déplaisante. Elle n'a fait aucun commentaire, se contentant d'attacher ses cheveux. Puis elle s'est mise au garde-à-vous et m'a salué.

– Sergent Bloom, j'attends vos instructions.

– Tu es le soldat le plus mignon que j'aie jamais vu, ai-je observé, avec un accent traînant à la John Wayne.

Il y a généralement un lien direct entre ma nervosité et ma tendance à sortir des vannes débiles. À ce moment-là, j'étais malade de trac. J'avais l'impression que mon estomac, tel un robinet mal fermé, laissait goutter de l'acide dans mes entrailles.

– Tu crois vraiment qu'on va y arriver ? ai-je demandé.

– Oui.

– Tu ne doutes jamais ?

Emma a secoué la tête.

– Le doute, c'est le trou d'épingle dans le canot pneumatique.

Elle s'est approchée de moi, et je l'ai prise dans mes bras. Elle tremblait légèrement. Emma n'était pas blindée, et j'ai compris que mon manque d'assurance commençait à la faire douter. Or, la confiance d'Emma était notre canot de sauvetage.

Je la trouvais parfois imprudente d'avoir une telle foi en moi. Elle semblait croire qu'il me suffisait de claquer des doigts pour faire danser un Sépulcreux, mais qu'une espèce de faiblesse intérieure m'en empêchait, me privant de mes capacités. C'était un peu vexant, mais au fond, n'avait-elle pas raison ? Le seul moyen de le savoir, ce serait d'aborder mon prochain Sépulcreux avec une confiance inébranlable.

– J'aimerais me voir comme tu me vois, ai-je soufflé.

Elle m'a serré fort contre elle, et j'ai décidé de me fier à son intuition.

Peu après, Sharon et Bentham sont entrés dans le couloir, et nous sommes séparés.

– Prêts ? nous a demandé Sharon.

– Prêts, ai-je confirmé.

Bentham nous a serré la main à tour de rôle.

– Je suis infiniment heureux que vous soyez là. C'est le signe que les astres s'alignent pour nous.

– Seul l'avenir le dira, a répondu Emma.

Nous allions nous mettre en route, quand une question m'est revenue. J'avais prévu de la poser depuis le début, mais l'occasion ne s'était pas présentée.

– Monsieur Bentham... Nous n'avons pas parlé de mon grand-père. Comment l'avez-vous connu ? Pourquoi le cherchiez-vous ?

Notre hôte a sursauté. Puis il a tenté de masquer sa surprise derrière

un sourire.

– Il me manquait, tout simplement. Nous étions de vieux amis, et j’espérais le revoir un jour.

J’ai deviné qu’il ne me disait pas toute la vérité. Emma semblait partager mes soupçons, mais nous n’avions pas le temps de creuser davantage. L’avenir réclamait toute notre attention, et le passé devrait attendre.

Bentham nous a fait un signe d’adieu.

– Soyez prudents. Pendant votre absence, je vais préparer mon Panloopticon pour sa triomphante remise en marche !

Il s’est éloigné en boitant vers la bibliothèque, et nous l’avons entendu réveiller son ours : « PT, debout ! On a du pain sur la planche ! »

Sharon nous a fait signe de le suivre dans un long couloir au sol de pierre. Arrivé à la porte donnant sur la rue, il s’est penché vers nous pour nous exposer ses règles :

– Nous allons dans un endroit dangereux. Il y a très peu d’enfants particuliers inconnus dans l’Arpent ; les gens vont forcément vous remarquer. Ne parlez que si on vous interroge. Ne regardez personne dans les yeux. Suivez-moi de loin, mais surtout, ne me perdez pas de vue. On va faire comme si vous étiez mes esclaves.

– Quoi ? a éclaté Emma. Jamais de la vie !

– C’est le plus sûr, a répliqué Sharon.

– C’est humiliant !

– Sans doute. Mais ça évitera que les gens se posent des questions.

– Comment doit-on faire ? ai-je demandé, plus conciliant.

– Obéissez à mes ordres sans protester. Et prenez un air légèrement abruti.

– Oui, maître ! ai-je répondu d’une voix de robot.

– Pas comme ça, a protesté Emma. Il veut dire, comme les gens dans les vitrines, dans cette affreuse rue Dissolue.

J’ai laissé mes traits se détendre et répondu d’une voix morne.

– Bonjour. On est tous très heureux ici.

Emma a frissonné et s’est détournée.

– Très bien ! m’a félicité Sharon.

Il a regardé Emma.

– À toi.

– Je préfère faire semblant d’être muette.

Notre guide a paru se satisfaire de sa réponse. Il a ouvert la porte et nous a poussés dehors, dans le jour déclinant.

CHAPITRE CINQ

Dehors, une infâme purée de pois jaunâtre nous empêchait de voir le soleil. On devinait juste, au lent déclin de la lumière, que le soir approchait.

Nous avons suivi Sharon en trottant quelques pas derrière lui pour ne pas nous faire semer. Chaque fois qu'il croisait une connaissance, il pressait l'allure pour éviter d'avoir à lui parler. Je crois qu'il était inquiet de nous voir compromettre sa réputation.

Nous avons longé la rue Qui-suinte, étrangement gaie avec ses maisons peintes de couleurs vives et ses fenêtres fleuries.

Puis nous avons tourné dans la rue Pervenche, où les trottoirs ont cédé la place à de la boue, et les maisons, à des appartements délabrés. Des hommes coiffés de chapeaux à large bord étaient rassemblés au fond d'un cul-de-sac sordide. Ils paraissaient monter la garde devant une maison aux fenêtres closes.

Sharon nous a commandé de nous arrêter, et nous l'avons attendu pendant qu'il allait leur parler.

Une légère odeur de gasoil flottait dans l'air. Dans le lointain, des éclats de voix et des rires fusaient par intermittence. La rumeur caractéristique d'un bar des sports, un soir de match. Sauf que ce n'était pas possible : ces bruits-là appartiennent au monde moderne. Dans l'Arpent, il n'y avait pas de télévision.

Un homme au pantalon maculé de boue est sorti de la maison. Alors que la porte s'ouvrait, le volume des voix a enflé ; il s'est à nouveau assourdi lorsqu'elle s'est refermée en claquant.

L'homme a traversé la rue, chargé d'un seau. Nous l'avons regardé se diriger vers deux oursons enchaînés à un lampadaire, au fond de la rue.

Je ne les avais pas encore remarqués, et le tableau qu'ils formaient m'a serré le cœur.

Assis dans la boue, attachés par quelques centimètres de chaîne seulement, ils avaient des airs pitoyables. Les pauvres ont aplati les oreilles, craintifs, en voyant l'homme approcher. Il a versé devant eux des restes putrides d'un repas, avant de repartir sans un mot.



– Ce sont des Oursages d'entraînement, a expliqué Sharon, qui nous avait rejoints sans un bruit. Les duels sanglants ont beaucoup de

succès dans l'Arpent, et combattre un Oursage est considéré comme le défi ultime. Pour s'entraîner, les jeunes combattants affrontent des oursons.

– C'est horrible ! me suis-je exclamé.

– Réjouis-toi : aujourd'hui, grâce à ton petit monstre, les ours sont en vacances.

Sharon a indiqué la maison.

– Il est là-dedans, tout au fond. Mais avant d'entrer, je dois vous prévenir : c'est un repaire à ambroisie, et vous allez croiser des particuliers complètement allumés, qui n'auront plus toute leur tête. Ne leur parlez pas, et surtout, ne les regardez jamais dans les yeux ! J'en connais qui sont devenus aveugles...

– Comment ça, aveugles ?

– Au sens propre. Maintenant, suivez-moi et cessez de poser des questions. Les esclaves n'interrogent pas leur maître.

Emma a serré les dents, mais s'est abstenue de tout commentaire. Nous avons emboîté le pas à Sharon, qui s'avancait vers des hommes agglutinés devant la porte.

Quand il s'est adressé à eux, j'ai tendu l'oreille pour essayer d'entendre la conversation, tout en laissant une distance respectueuse entre nous. Notre guide a pioché une pièce dans sa cape pour s'acquitter des frais d'entrée qu'on lui réclamait. Un type s'est renseigné à notre sujet.

– Je ne leur ai pas encore donné de noms, a affirmé Sharon. Je les ai achetés hier. Ils sont encore si verts que je n'ose pas les quitter des yeux.

– C'est vrai, ça ? a demandé l'homme en s'approchant de nous. Vous n'avez pas de noms ?

J'ai fait non de la tête, jouant le mutisme, moi aussi.

L'homme nous a examinés sous toutes les coutures.

– Je ne vous ai pas déjà vus quelque part ?

Je n'ai pas répondu.

– Peut-être dans la vitrine de chez Lorraine, a suggéré Sharon.

– Non.

L'homme a renoncé à réfléchir avec un geste las.

– Bah, je suis sûr que ça va me revenir.

J'ai attendu qu'il ait tourné les talons pour l'observer. Si c'était un pirate du Fossé, ce n'était pas un de ceux contre lesquels on s'était battus. Il avait un bandage sur le menton et un autre au front. Plusieurs autres hommes en portaient de semblables, et l'un d'eux avait même un bandeau sur l'œil. Avaient-ils été blessés en combattant des oursages ?

L'homme au bandeau nous a ouvert la porte.

– Amusez-vous bien ! nous a-t-il lancé.

Puis, à l'intention de Sharon :

– À ta place, je ne les mettrais pas dans la cage aujourd'hui. Sauf si tu veux les rayer de la carte...

– On vient juste pour regarder et apprendre.

– Voilà un homme avisé !

Il nous a fait signe de suivre Sharon et nous nous sommes dépêchés d'obéir, pressés d'échapper aux regards inquisiteurs des hommes stationnés autour de la porte.

Sharon, avec ses deux mètres de haut, a dû se baisser pour entrer, et le plafond était tellement bas qu'il a dû rester courbé tout le temps que nous avons passé à l'intérieur. La pièce où nous sommes entrés était sombre et enfumée.

J'ai attendu que mes yeux s'accoutument à la pénombre, ne distinguant que des têtes d'épingles orange qui brillaient ici et là. Peu à peu, les contours de la pièce se sont dessinés. Elle était éclairée par des lampes à huile si faibles qu'elles ne dispensaient guère plus de lumière que des allumettes.

C'était une salle longue et étroite, bordée de couchettes encastrées dans les murs, qui m'a aussitôt évoqué les boyaux sordides d'un navire de transport d'esclaves.

J'ai trébuché sur quelque chose et failli perdre l'équilibre.

– Pourquoi fait-il aussi sombre ? ai-je marmonné, oubliant déjà que je ne devais pas poser de questions.

– Les yeux sont ultrasensibles quand les effets de l'ambrosie s'estompent, a expliqué Sharon. Même une faible lumière devient insupportable.

Alors, seulement, j'ai remarqué les gens dans les couchettes. Certains étaient affalés, assoupis ; d'autres, en position assise, étaient nichés dans des enchevêtrements de draps chiffonnés.

Ils nous regardaient avec des airs apathiques, en fumant sans énergie, ou parlaient à voix basse. Quelques-uns se livraient à des monologues incompréhensibles. Plusieurs avaient le visage bandé comme les types devant la porte, ou arboraient des masques. J'aurais aimé me renseigner sur leur compte, mais j'avais hâte de sortir le Creux de là. Et j'étais encore plus pressé de sortir moi-même.

Nous avons écarté un rideau de perles qui donnait dans une pièce un peu plus éclairée et considérablement plus peuplée que la première. Au fond, un type baraqué, assis sur une chaise près du mur, orientait les visiteurs.

– Les combattants à gauche, les spectateurs à droite ! criait-il. Placez vos paris dans l'antichambre.

Soudain, des cris ont fusé, et la foule s'est écartée pour laisser passer deux hommes qui en portaient un troisième, inconscient et couvert de sang.

Des murmures et des huées ont fusé sur leur passage.

– Voilà ce qu'on fait aux perdants ! a beuglé l'homme assis. Et ça, a-t-il ajouté en indiquant la pièce voisine, c'est le sort qu'on réserve aux lâches !

J'ai suivi la direction de son doigt et aperçu deux hommes couverts de goudron et de plumes, exposés à la vue de tous.



– Que ça vous rafraîchisse la mémoire ! Tous les combattants doivent rester au moins deux minutes dans la cage !

– Alors, qu'est-ce que tu choisis ? m'a demandé Sharon. Combattant ou spectateur ?

Ma gorge s'est serrée à la pensée de l'épreuve qui m'attendait. Non content de dompter ce Creux, j'allais devoir le faire devant un public hostile et bagarreur. Et ensuite, bien sûr, il me faudrait le sortir de là !

Avec un peu de chance, il ne serait pas trop sévèrement blessé. Son aide nous serait indispensable pour nous frayer un chemin vers la sortie. Ces particuliers n'étaient pas du genre à renoncer à leur jouet sans livrer bataille.

– Combattant, ai-je répondu tout bas. Pour bien contrôler le Creux, il faut que je sois tout près de lui.

Emma m'a souri. « Tu vas y arriver », me disaient ses yeux ; et soudain, j'ai eu la certitude qu'elle avait raison. J'ai franchi la porte des combattants gonflé à bloc, suivi de près par Sharon et Emma.

Ma belle assurance a duré environ quatre secondes : le temps que je remarque les flaques de sang par terre et les éclaboussures sur les murs. Un ruisseau rouge sombre coulait au milieu du couloir, en provenance d'une porte ouverte.

Au-delà, on apercevait une petite foule et, encore après, les barreaux d'une grande cage.



Un cri perçant a déchiré l'air. On appelait le combattant suivant.
Un homme torse nu, le visage couvert d'un masque blanc, est sorti

d'une pièce à notre droite. Il s'est immobilisé un instant à l'extrémité du couloir, comme pour rassembler son courage. Puis il a renversé la tête en arrière et levé une petite fiole de verre au-dessus de ses yeux.

– Ne regardez pas ! nous a ordonné Sharon en reculant contre le mur.

J'ai désobéi : c'était plus fort que moi.

Lentement, l'homme a versé un liquide noir dans les trous de son masque. Il a laissé tomber la fiole vide et baissé la tête en grognant.

Pendant quelques secondes, il a paru paralysé, puis son corps a été pris d'un violent frisson, et deux cônes de lumière blanche ont jailli du masque.

Emma a poussé une exclamation de surprise. L'homme, qui se croyait seul, s'est tourné vers nous, étonné lui aussi. Les faisceaux de lumière ont dessiné des arcs au-dessus de nos têtes, et le mur s'est mis à grésiller.

– On ne fait que passer ! a dit Sharon d'un ton affable, qui semblait vouloir dire en même temps : « Salut, comment ça va ? », et « s'il te plaît, ne nous tue pas avec ces trucs-là ! »

– Passez, alors ! a grondé l'homme.

Déjà, l'intensité de la lumière diminuait. Juste avant qu'il se détourne, elle a clignoté avant de s'éteindre tout à fait. Le combattant a passé la porte, laissant deux volutes de fumée tourbillonner dans son sillage.

Après son départ, j'ai examiné le papier peint au-dessus de nous. Deux traces de roussi y reproduisaient la trajectoire de ses yeux. Dieu merci, il ne nous avait pas regardés en face !

– Je pense que vous nous devez des explications, ai-je dit à Sharon.

– C'est de l'ambroisie. Les combattants en prennent pour décupler leurs facultés. Le problème, c'est que son effet s'estompe rapidement. Quand il disparaît, ils se retrouvent plus faibles qu'avant. Et s'ils en consomment régulièrement, leurs capacités diminuent peu à peu. Elles finissent par disparaître complètement, jusqu'à ce qu'ils reprennent de l'ambro. À la longue, on n'en consomme plus seulement pour combattre, mais pour retrouver ses talents de particulier. On devient dépendant des vendeurs.

Il a indiqué du menton la pièce sur notre droite. Le brouhaha de voix qui s'en échappait offrait un étrange contrepoint aux cris venus du dehors.

– Les Estres ont eu une riche idée de fabriquer cette substance. C'est la meilleure ruse qu'ils aient jamais imaginée. Aussi longtemps que ces gens-là seront accros à l'ambroisie, ils ne les trahiront pas.

J'ai jeté un coup d'œil dans la pièce voisine, curieux de voir à quoi ressemblait un dealer particulier. J'ai aperçu un homme affublé d'un étrange masque barbu, flanqué de deux gardes armés de revolvers.

– Qu'est-ce qu'il avait aux yeux, ce type ? a demandé Emma.
– Les jets de lumière sont des effets secondaires, a expliqué Sharon.
Ce ne sont pas les seuls. Au bout de quelques années, l'ambro fait fondre le visage. C'est à ça qu'on reconnaît les consommateurs réguliers – ils portent un masque pour cacher les dégâts.

Emma et moi avons échangé une grimace de dégoût. Au même instant, le dealer m'a interpellé :

– Hé, toi ! Viens voir par ici !

– Désolé. On doit partir...

Sharon m'a tapoté l'épaule.

– N'oublie pas que tu es un esclave, m'a-t-il soufflé.

– Euh, oui monsieur, ai-je fait en m'avançant vers la porte.

L'homme masqué était installé sur une petite chaise, dans une pièce aux murs couverts de fresques. Un bras posé sur un guéridon, les jambes croisées au genou, il était d'une immobilité troublante.

Ses gardes du corps se tenaient chacun dans un coin de la pièce. Dans un troisième, on voyait un coffre en bois équipé de roues.

– N'aie pas peur, a dit le dealer en me faisant signe d'approcher. Tes amis peuvent venir aussi.

J'ai fait quelques pas, suivi par Sharon et Emma.

– Je ne t'ai jamais vu dans le coin, a observé le type.

– Je viens de l'acheter, a expliqué Sharon. Il n'a même pas de...

– Je t'ai parlé ? l'a coupé le dealer d'un ton cassant.

Sharon s'est tu. Le dealer a caressé sa fausse barbe et m'a étudié à travers les orifices de son masque. Je me suis demandé à quoi il ressemblait dessous, et quelle quantité d'ambrosie il fallait se verser dans les yeux avant de voir fondre son visage.



– Tu es venu pour combattre ?
J'ai répondu par l'affirmative.

– Tu tombes bien ! Je viens juste de recevoir une livraison d'ambro.
Tes chances de survie viennent d'augmenter d'un coup !

– Je n'en ai pas besoin, merci.

Le dealer a regardé ses gorilles, guettant leur réaction. Voyant qu'ils restaient impassibles, il s'est esclaffé :

– C'est un Sépulcreux là-dedans, tu sais ? Tu as entendu parler de ces créatures ?

– Oui.

Les Creux occupaient toutes mes pensées, et celui-ci en particulier, mais je me suis bien gardé de le lui avouer.

– Et comment tu crois que tu vas te débrouiller, face à lui.

– Ça devrait aller...

J'avais hâte d'être dans la cage du monstre, mais visiblement, ce type inquiétant était le maître des lieux. On avait déjà bien assez de soucis comme ça ; inutile de le mettre en colère, par-dessus le marché.

– « Ça devrait aller. » C'est tout ?

L'homme a croisé les bras.

– Ce que je veux savoir, c'est si je dois miser de l'argent sur toi. Est-ce que tu vas gagner ?

Je lui ai répondu ce qu'il souhaitait entendre :

– Oui.

– Alors, tu vas avoir besoin d'aide.

Il est allé ouvrir le coffre à roulettes. À l'intérieur, j'ai aperçu des dizaines de fioles de verre pleines d'un liquide noir, fermées par de minuscules bouchons de liège. Il en a prélevé une, qu'il m'a tendue.

– Prends ça ! Cela décuplera tes forces.

– Non, merci. Je n'en ai pas besoin.

– Ils disent tous ça au début. Mais une fois qu'ils ont reçu une bonne raclée, s'ils survivent, ils en prennent comme tout le monde.

Il a approché la fiole de la lumière. De petites particules étincelantes flottaient à l'intérieur. Je l'ai fixée malgré moi.

– C'est fait avec quoi ?

L'homme a éclaté de rire.

– De la bave de crapaud et des rognures d'ongles.

Il m'a tendu la fiole avec insistance.

– Tiens, c'est gratuit !

– Il a dit qu'il n'en voulait pas, est intervenu Sharon d'une voix coupante.

J'ai cru que le dealer allait lui casser la figure, mais il s'est contenté d'incliner la tête.

– Je te connais, non ?

– Je ne crois pas.

Le type a hoché la tête.

– Si ! Tu étais un de mes meilleurs clients. Qu'est-ce qui t'est

arrivé ?

– J’ai décroché.

– On dirait que tu as attendu trop longtemps, a ricané le dealer en tirant sur sa capuche.

Sharon s’est dégagé brutalement et l’a saisi par le col. Les gardes du corps ont levé leurs armes.

– Doucement, a fait leur chef.

Sharon a pris son temps pour le lâcher. Le type s’est tourné vers moi.

– Alors, tu ne vas quand même pas refuser un échantillon gratuit ?

Je n’avais aucune intention de déboucher cette fiole un jour, mais il m’a semblé que l’accepter serait le meilleur moyen d’en finir. Alors, j’ai tendu la main.

– C’est bien ! a approuvé le dealer, avant de nous mettre dehors.

– Vous étiez accro à l’ambroisie ? a glissé Emma à Sharon. Pourquoi vous ne nous l’avez pas dit ?

– Qu’est-ce que ça aurait changé ? J’ai eu quelques années difficiles, en effet. Mais Bentham m’a récupéré et m’a aidé à décrocher...

Je l’ai regardé, stupéfait.

– Bentham ? Il a fait ça ?

– Je vous l’ai déjà dit : je lui dois la vie.

Emma m’a pris la fiole et l’a levée devant ses yeux.

À l’intérieur, les paillettes scintillaient comme de petites taches de soleil. C’était fascinant, et j’avais beau connaître les effets secondaires de l’ambroisie, je me suis demandé si je n’aurais pas intérêt à en prendre quelques gouttes, histoire de mettre toutes les chances de mon côté.

– Il n’a pas voulu nous dire ce que ça contenait, s’est rappelé Emma.

– *Nous*, a dit Sharon. Ça nous contient nous. Ces paillettes sont des fragments d’âmes de particuliers, qu’ils leur ont arrachées avant de les broyer. Les Estres nous nourrissent de cette substance. Dans une fiole comme celle-ci, il y a un morceau de tous les particuliers qu’ils ont enlevés.

Emma a repoussé le flacon d’un air horrifié. Sharon l’a récupéré et l’a glissé sous sa cape.

– On ne sait jamais, ça peut servir.

– Je n’arrive pas à croire que vous ayez pris de ce truc, sachant ce que ça contient, ai-je murmuré.

– Je n’ai pas dit que j’en étais fier, a répondu Sharon.

Le plan diabolique des Estres m’est soudain apparu dans toute son abomination. Ils avaient changé les particuliers de l’Arpent en cannibales, avides de leurs propres âmes. Les rendre dépendants de l’ambroisie leur permettait de les contrôler.

Si on ne libérait pas rapidement nos amis, leurs âmes aussi

risquaient de finir dans ces fioles.

J'ai entendu le Creux pousser un rugissement victorieux ; un instant plus tard, le type que nous avons vu prendre de l'ambro a repassé la porte, inconscient et couvert de sang, traîné par deux hommes.

« C'est mon tour », ai-je pensé, et j'ai senti l'adrénaline se diffuser dans mes veines.

* * *

Dans la cour, au bout du couloir, trônait une cage d'une dizaine de mètres de côté munie de barreaux assez solides pour contenir un Sépulcreux. Une ligne grossière, peinte sur le sol de terre battue, indiquait approximativement à quelle distance de la cage le monstre pouvait étendre ses langues.

Une cinquantaine de particuliers aux mines patibulaires se tenaient sagement derrière. Contre les murs, trois cages plus petites abritaient des animaux d'un moindre intérêt comparés au Creux : un tigre, un loup et un oursage adulte, qui attendaient leur tour.

L'attraction principale arpentait la grande cage, attachée à un robuste poteau métallique par une chaîne qui lui serrait le cou. Le Sépulcreux était dans un état si pitoyable que j'ai failli le plaindre.

On l'avait éclaboussé de peinture blanche pour le rendre visible aux yeux de tous, et cet accoutrement lui donnait l'air un peu ridicule ; on aurait dit un dalmatien, ou un mime.

Il boitait sévèrement et laissait des traînées de sang noir dans son sillage. Ses langues, si puissantes d'habitude, traînaient mollement derrière lui. Ainsi blessé et humilié, il n'avait pas grand-chose à voir avec le monstre de cauchemar que je connaissais.

Pourtant, les spectateurs semblaient impressionnés. Et pour cause : même diminué, le Creux avait mis KO plusieurs combattants d'affilée. Il était encore dangereux et parfaitement imprévisible. C'est pourquoi, ai-je supposé, des hommes armés de fusils étaient postés sur le pourtour de la cour. On n'est jamais trop prudent.

Je me suis rapproché de Sharon et Emma pour mettre au point une stratégie. Notre problème n'était pas de me faire entrer dans la cage avec le Creux. Quant à contrôler le monstre, on parlait du principe que c'était dans mes cordes. Non : le véritable souci, ce serait de l'arracher aux griffes de ces gens pour lui faire quitter ce trou sordide.

– Tu crois que tu serais capable de faire fondre sa chaîne ? ai-je demandé à Emma.

– Si j'avais deux jours devant moi, sans doute... On ne pourrait pas juste leur expliquer qu'on a besoin du Creux, et leur promettre de le ramener quand on aura fini ?

– Aucune chance ! a prédit Sharon. Ces types ne se sont pas autant amusés depuis des années. Ils ne te laisseraient même pas finir ta phrase.

– Combattant suivant ! a crié une femme postée à une fenêtre du premier étage.

Non loin de nous, plusieurs hommes se disputaient pour savoir qui entrerait dans la cage. Le sol était déjà imbibé de sang, et ils n'étaient pas pressés d'y ajouter le leur. Ils ont tiré à la courte paille ; le sort a désigné un grand costaud au torse nu.

– Il n'a pas de masque, a noté Sharon, avisant la moustache broussailleuse de l'homme et son visage sans cicatrices. C'est sûrement un débutant.

L'homme s'est avancé vers la cage en se pavanant. D'une voix tonitruante, teintée d'un fort accent espagnol, il a affirmé aux spectateurs qu'il n'avait jamais perdu un combat, qu'il allait tuer le Creux et conserver sa tête en guise de trophée. Son talent particulier – la guérison ultrarapide – empêcherait le monstre de lui infliger une blessure mortelle.

– Vous voyez ces marques ? a-t-il enchaîné en se tournant pour exhiber une série de vilaines griffures sur son dos. C'est un oursage qui me les a faites la semaine dernière. Elles étaient profondes de deux centimètres, et elles ont cicatrisé le jour même !

Il a montré le Creux.

– Cette vieille chose ratatinée n'a pas la moindre chance contre moi !

– Lui, il va se faire tuer, c'est sûr ! a prédit Emma.



L'homme s'est versé une fiole d'ambro dans les yeux. Son corps s'est raidi et des faisceaux de lumière ont jailli de ses pupilles.

Un instant plus tard, ses yeux se sont éteints et il s'est planté devant la porte de la cage. Un garde muni d'un anneau de clés est venu lui ouvrir.

– Surveillez le type aux clés, ai-je glissé à mes amis. On pourrait avoir besoin de son trousseau.

Sharon a sorti de sa poche un rat frétilant, qu'il a approché de son visage en le tenant par le bout de la queue.

– Tu as entendu, Xavier ? Va chercher les clés.

Quand il l'a déposé sur le sol, le rongeur s'est carapaté entre les pieds des spectateurs.

Le combattant est entré dans la cage et a commencé à défier mollement le Creux en brandissant un petit couteau, qu'il avait tiré de sa ceinture. Malgré sa posture offensive, les genoux fléchis, il n'avait pas l'air décidé à combattre. Au contraire : il essayait de gagner du temps en jacassant, avec la verve d'un lutteur professionnel.

– Approche un peu, sale bête ! Tu ne me fais pas peur ! Je vais trancher tes langues pour m'en faire une ceinture ! Je vais me curer les dents avec tes ongles et accrocher ta tête chez moi, comme un trophée de chasse !

Le Creux le contemplait d'un air de profond ennui.

Avec un geste théâtral, l'homme s'est alors passé le couteau sur le front, entaillant sa peau. Du sang a perlé sous la lame, mais la coupure s'est refermée comme par enchantement avant qu'une seule goutte n'ait touché le sol.

– Je suis invincible ! a-t-il clamé ! Je n'ai peur de rien !

Le Creux, lassé de ces fanfaronnades, a poussé un rugissement menaçant. L'homme a sursauté si violemment qu'il a laissé tomber son couteau et levé les bras pour se protéger le visage.

La foule a explosé de rire – nous aussi. L'homme, rouge de honte, s'est penché pour ramasser son arme. Le Creux s'est enfin décidé à s'avancer vers lui, ses langues enroulées tels des poings serrés. Le combattant, comprenant qu'il devrait l'affronter s'il voulait conserver un semblant de dignité, a fait quelques pas hésitants dans sa direction, le couteau à la main.

Le Creux a riposté en déroulant une langue, que l'homme a sectionnée à son extrémité. Blessée, la créature a rétracté sa langue avec un feulement de chat furieux.

– Cela t'apprendra à attaquer Don Fernando ! a crié son adversaire.

– Ce type est fou, ai-je commenté. C'est une très mauvaise idée de provoquer un Creux.

Il paraissait pourtant avoir le dessus. Le Sépulcreux reculait devant son adversaire. Quand il s'est retrouvé acculé, le dos contre les barreaux de la cage, l'homme a levé son arme.

– Prépare-toi à mourir, fils du Démon ! a-t-il beuglé, avant de se

jeter sur lui.

Un instant, je me suis demandé si je n'allais pas devoir intervenir pour sauver le Creux. Mais j'ai compris assez vite qu'il avait tendu un piège à son adversaire. Derrière l'homme, le mou de la chaîne ondulait comme un serpent.

Le monstre l'a ramassée et l'a projetée violemment du côté opposé, envoyant valser Don Fernando. Ce dernier s'est réceptionné la tête la première contre le poteau métallique, au pied duquel il a glissé, inanimé. Encore un K.O.

L'homme s'était montré si culotté que la foule n'a pu s'empêcher de l'acclamer.

Plusieurs hommes équipés de matraques électriques sont entrés dans la cage. Ils ont tenu le Creux à distance pendant qu'ils sortaient le combattant inconscient.

– Au suivant ! a crié la femme à la fenêtre, qui jouait visiblement le rôle d'arbitre.

Les candidats restants ont échangé des regards pleins d'appréhension, avant de recommencer à se quereller. Personne ne voulait entrer dans la cage.

Sauf moi.

La performance ridicule de Don Fernando et la ruse du Creux m'avaient donné une idée. Ce n'était pas un plan infailible, ni même un bon plan, mais c'était toujours mieux que rien. Nous – c'est-à-dire le Creux et moi – allions simuler sa mort.

* * *

J'ai rassemblé tout mon courage, et, comme cela m'arrive parfois quand je fais un truc très courageux ou complètement inconscient, mon esprit s'est déconnecté de mon corps. J'ai eu l'impression de me regarder de loin lorsque j'ai levé un bras et crié à l'arbitre :

– C'est moi !

Si j'étais passé totalement inaperçu jusque-là, c'était fini. La foule et les autres combattants se sont tournés comme un seul homme pour me dévisager.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? m'a chuchoté Emma.

Je me suis rendu compte que j'avais oublié de partager mon plan avec mes amis, tout occupé que j'étais à l'échafauder. Il était trop tard, désormais, et c'était sans doute mieux ainsi. Si je l'avais formulé à voix haute, il m'aurait paru ridicule – ou pire : irréalisable –, et je me serais dégonflé.

– Vous allez voir, ai-je répondu, énigmatique. Seulement, ça ne marchera que si on récupère les clés de la cage...

– Pas de souci, Xavier s'en occupe ! a affirmé Sharon.

Au même instant, j'ai entendu un couinement, et vu le rat revenir avec un morceau de fromage dans la gueule. Sharon l'a ramassé et l'a gentiment gourmandé :

– J'ai dit les clés, pas le casse-croûte !

– J'irai les chercher, m'a assuré Emma. Promets-moi juste de revenir entier.

Puis elle m'a souhaité bonne chance et embrassé sur la bouche. Sharon a incliné la tête avec un rictus moqueur, l'air de dire « j'espère que tu n'attends pas la même chose de moi ». J'ai éclaté de rire.

Les autres combattants m'ont détaillé avec curiosité lorsque je me suis avancé vers eux. Ces hommes devaient me prendre pour un fou, mais aucun n'a essayé de me faire changer d'avis. Après tout, si un gamin inconscient, prêt à combattre sans même prendre d'ambrosie, voulait se mesurer au monstre et le fatiguer un peu avant qu'ils n'aient à l'affronter, c'était tout bénéfice pour eux. Et si je mourais, qu'importe. De toute façon, je n'étais qu'un esclave.

Cette pensée m'a empli d'une colère sourde. J'ai pensé aux âmes que les Estres avaient volées à ces malheureux particuliers, flottant dans les flacons que ces types serraient dans leurs pognes, et j'ai vu rouge.

J'ai essayé, sans grand succès, de canaliser cette rage pour la changer en détermination.

Pendant que l'homme aux clés déverrouillait la cage, je me suis livré à une petite introspection, et j'ai découvert, à mon grand étonnement, que je n'étais pas rongé par le doute, ni hanté par des visions de mort imminente, ni assailli par des vagues de terreur. J'avais déjà réussi deux fois à contrôler ce Sépulcreux ; ce serait la troisième.

En dépit de ma colère, j'étais calme et serein, et au fond de moi, j'ai aperçu les mots dont j'avais besoin ; ils m'attendaient.

L'homme a ouvert la porte, et je suis entré dans l'arène. Il avait à peine refermé derrière moi que le Creux s'est précipité en faisant cliqueter sa chaîne, tel un fantôme furieux.

« Ma langue, ce n'est pas le moment de me lâcher ! » ai-je songé.

J'ai mis une main devant ma bouche et articulé, dans son langage :

– *Stop.*

La créature s'est immobilisée.

– *Assieds-toi !* lui ai-je commandé.

Elle s'est assise.

Une vague de soulagement m'a submergé. Je n'avais aucune raison de m'inquiéter. Rétablir la connexion avec le Creux avait été enfantin. Aussi facile que de ramasser les rênes d'une vieille jument docile. J'avais l'impression d'affronter un adversaire beaucoup plus petit que moi ; il était cloué au sol et luttait pour se dégager, mais j'étais plus fort que lui.

Cela dit, la facilité avec laquelle je le contrôlais posait un autre problème. Je ne pourrais le faire sortir de cette cage que si les spectateurs le croyaient mort, et donc inoffensif. Or, personne n'y croirait si je remportais une victoire trop facile. J'étais un garçon plutôt chétif et je n'avais pas pris d'ambro. Je ne pouvais pas me contenter de frapper le monstre et de le mettre K.O. Pour que la ruse soit convaincante, je devrais offrir un vrai spectacle au public.

Comment allais-je m'y prendre pour « tuer » le Sépulcreux ? Il n'était pas question de l'affronter à mains nues. J'ai fouillé la cage du regard, en quête d'inspiration, et aperçu le couteau du combattant précédent. Don Fernando l'avait laissé tomber près du poteau métallique où il s'était assommé. Seulement, le Creux était assis juste à côté. Après réflexion, j'ai ramassé une poignée de gravillons, et je les lui ai lancés, tout en courant vers lui.

– *Va dans le coin !* lui ai-je ordonné en me couvrant de nouveau la bouche.

Le Creux s'est dépêché d'obéir, comme si les cailloux l'avaient effrayé. J'ai foncé vers le poteau, récupéré le poignard à la volée et battu en retraite. Cette action courageuse m'a valu quelques sifflets.

– *En colère !* ai-je commandé.

Obéissant, le Creux a rugi et agité ses langues. J'ai jeté un coup d'œil derrière moi et repéré Emma dans la foule. Elle se rapprochait furtivement de l'homme aux clés. Parfait ! Maintenant, je devais me mettre en danger.

– *Approche !*

Le Creux a fait quelques bonds dans ma direction. Je l'ai sommé de dérouler une langue pour m'attraper la cheville, et il s'est exécuté. Sur mes ordres, il m'a alors soulevé de terre et suspendu la tête en bas, tandis que je faisais semblant de chercher désespérément une prise. En passant devant le piquet métallique, je m'y suis accroché.

– *Tire, ai-je dit au Creux. Pas trop fort.*

Bien que mes instructions soient assez sommaires, il semblait comprendre tout ce que je voulais dire. Quand j'imaginai une action, il me suffisait de prononcer un ou deux mots à voix haute pour lui transmettre l'ensemble des informations. Lorsqu'il a tiré mes jambes vers le haut pendant que je m'accrochais au poteau, c'était exactement ce que j'avais prévu.

« Je deviens vraiment bon en dressage de Sépulcreux », ai-je pensé avec satisfaction.

Je me suis débattu en grognant pendant quelques secondes, simulant une douleur atroce, puis j'ai lâché le poteau. Le public, convaincu qu'il allait assister au match le plus court de l'histoire, a commencé à me huer, à brailler des insultes. Il était temps que je marque un point.

– *Jambe*, ai-je dit.

Le Creux a enroulé une langue autour de mon autre cheville.

– *Tire*.

Il m’a attiré vers lui, tandis que je me débattais frénétiquement.

– *Bouche*.

Alors que le monstre ouvrait la gueule pour m’avalier tout cru, je me suis retourné brusquement et j’ai fait semblant de couper la langue qui m’entourait la cheville gauche. Simultanément, je lui ai ordonné de me lâcher et de pousser un cri d’animal blessé. Le Creux, docile, a rétracté ses langues en hurlant.

J’avais l’impression de produire un piètre spectacle : une bonne seconde s’était écoulée entre mon ordre et l’action qui en découlait. Mais apparemment, les spectateurs s’y étaient laissé prendre. Les huées se sont changées en acclamations. Le combat devenait enfin intéressant.

Après nous être préparés au combat chacun de notre côté, le Creux et moi avons échangé quelques coups, pour la forme. J’ai foncé vers lui et il m’a jeté à terre. Aussitôt relevé, j’ai fait mine de le couper. Il a battu en retraite et agité ses langues en grondant. Nous nous sommes tourné autour pendant quelque temps, cherchant un angle d’attaque.

Finalement, mon adversaire a profité d’un moment d’inattention (parfaitement simulé) pour me saisir une jambe, me suspendre en l’air et me secouer (doucement), jusqu’à ce que je fasse semblant de couper la langue, et qu’il me lâche à nouveau (sans doute trop délicatement).

J’ai coulé un regard vers Emma. Elle était au milieu du groupe de combattants, tout près de l’homme aux clés. Du bout de l’index, elle a dessiné une ligne en travers de sa gorge : un geste assez éloquent qui signifiait « Arrête de jouer avec le feu ! »

Emma avait raison : il était temps de mettre fin à cette mascarade. J’ai pris une profonde inspiration, rassemblé tout mon courage, et je me suis préparé au bouquet final.

J’ai couru vers le Creux, le couteau levé. Il a lancé une langue vers mes jambes, que j’ai esquivée en sautant par-dessus, puis une autre vers ma tête, que j’ai également évitée en me baissant.

Jusque-là, tout s’était passé selon mes plans.

J’avais ensuite prévu de sauter par-dessus une troisième langue qui foncerait sur mes pieds, puis de poignarder (pour de faux) le Creux en plein cœur. Sauf que la langue en question, au lieu de ramper par terre, m’a frappé la poitrine avec la force d’un boxeur poids-lourd. Je suis tombé à la renverse, le souffle coupé, et je suis resté étendu, complètement sonné, incapable de respirer, pendant que la foule entraînait en délire.

Recule, ai-je voulu dire, mais le souffle me manquait.

Le Creux était au-dessus de moi, les mâchoires béantes, fou de rage.

Il avait momentanément échappé à mon contrôle. Je devais absolument reprendre le dessus. Hélas, ses langues clouaient mes bras au sol, et ses dents tranchantes se rapprochaient dangereusement de mon visage. En voulant respirer, j'ai rempli mes poumons de sa puanteur. Au lieu de parler, je me suis mis à tousser.

Cette quinte de toux aurait probablement signé mon arrêt de mort, si la chance n'avait été de mon côté. Victime de son étrange anatomie, mon adversaire était incapable de refermer ses mâchoires sur ma gorge avec les langues sorties. Pour m'arracher la tête, il était obligé de libérer mes bras. Au moment où j'ai senti son étreinte se relâcher, guidé par mon instinct de survie, j'ai levé la main qui tenait le poignard et frappé.

La lame s'est enfoncée dans la gorge de la créature, qui a roulé par terre en hurlant, agitant ses langues pour tenter d'arracher le couteau.

La foule a poussé des cris de joie.

J'ai enfin rempli mes poumons d'air propre et je me suis assis tant bien que mal. Le Creux se tortillait sur le sol à quelques mètres de moi ; des flots de sang noir jaillissaient de son cou blessé. J'ai songé avec consternation que je venais de le tuer. Du coin de l'œil, j'ai vu Sharon secouer ses mains ouvertes, catastrophé.

Je me suis levé, déterminé à sauver ce qui pouvait l'être. Reprenant le contrôle du Creux, je lui ai commandé de se calmer ; je lui ai assuré qu'il ne sentait rien. Peu à peu, il a cessé de lutter, et ses langues sont retombées au sol. Alors, je me suis approché de lui, j'ai ôté mon couteau sanglant de son cou et je l'ai brandi face aux spectateurs.

Quand la foule m'a acclamé, j'ai fait mon possible pour prendre un air triomphant, alors que j'éprouvais un sentiment d'échec cuisant. J'avais gravement compromis le sauvetage de nos amis, et cette pensée m'emplissait d'effroi.

L'homme aux clés a ouvert la porte de la cage, où deux hommes se sont engouffrés.

– *Ne bouge pas*, ai-je ordonné au Creux, tandis qu'ils l'examinaient.

L'un d'eux a braqué un revolver sur sa tête, pendant que l'autre le piquait avec un bâton et approchait une main de ses narines.

– *Ne respire pas*.

Il a obéi. En fait, le Creux a si bien fait le mort qu'il m'aurait convaincu aussi, s'il n'y avait eu cette connexion entre nous.

Les hommes s'y sont laissé prendre. Le type a jeté son bâton, avant de lever mon bras pour me déclarer vainqueur, comme à la fin d'un combat de boxe. La foule m'a acclamé de plus belle, et j'ai vu de l'argent changer de mains. Les gens qui avaient parié contre moi sortaient leurs billets en râlant.

Des spectateurs sont entrés dans la cage pour voir de plus près le Creux supposé mort. Sharon et Emma étaient parmi eux. Cette

dernière s'est pendue à mon cou.

– Ce n'est pas grave, m'a-t-elle soufflé. Tu n'avais pas le choix.

– Il n'est pas mort, ai-je chuchoté. Mais il est gravement blessé. Je ne sais pas combien de temps il va tenir. Il faut absolument le sortir de là.

– Alors, j'ai bien fait de chaparder ça, a-t-elle dit en glissant le trousseau de clés dans ma poche.

– Bravo ! Tu es un génie !

Quand je me suis tourné pour ouvrir la chaîne du Creux, une foule compacte s'était glissée entre nous. Tout le monde voulait voir la créature de près, la toucher, prendre en souvenir une mèche de ses cheveux ou une motte de terre imbibée de sang. J'ai joué des coudes, mais les gens m'arrêtaient pour me serrer la main ou me frapper dans le dos.

– C'était incroyable !

– Tu as eu de la chance, gamin.

– Tu es sûr que tu n'as pas pris d'ambro ?

Pendant tout ce temps, je continuais à donner des instructions au Creux, à voix basse. Je lui commandais de rester allongé et de feindre la mort. Je le sentais trépigner, comme un enfant demeuré assis trop longtemps. Il était blessé, agité, et je devais faire des efforts de concentration surhumains pour l'empêcher de se jeter sur les particuliers qui l'entouraient. Il n'en aurait fait qu'une bouchée.

J'avais enfin trouvé la chaîne ; je cherchais le cadenas à tâtons, quand on m'a tapé sur l'épaule. J'ai tourné la tête et découvert le masque barbu du dealer d'ambrosie, à quelques centimètres de mon visage. Il était flanqué de ses deux gardes armés.

– Tu crois que je n'ai pas compris ce que tu mijotes ? m'a-t-il lancé. Tu crois que je suis aveugle ?

– Hein ? Quoi ? De quoi vous parlez ?

L'espace d'une seconde, j'ai pensé qu'il avait deviné la supercherie, et j'ai été pris de vertige. Mais ses hommes ne regardaient même pas le Creux. Il m'a attrapé par le col.

– Ici, c'est chez moi ! Personne ne m'arnaque.

Les gens commençaient à reculer. Je n'étais visiblement pas le seul à me méfier de lui.

– Personne n'arnaque personne, a dit Sharon derrière moi. Calmez-vous !

– On ne trompe pas un vieux renard, a poursuivi le dealer. Vous arrivez ici en disant que c'est un bleu qui n'a jamais combattu, même pas un ourson, et voilà le résultat...

Il a désigné le Creux d'un geste.

– Il est mort, ai-je dit. Allez voir vous-même, si ça vous chante.

Le dealer a lâché mon col pour mettre ses mains autour de ma

gorge.

– Hé, doucement ! s'est exclamée Emma.

Les gardes ont braqué leurs armes sur elle.

– J'ai une seule question, a repris le dealer. Qu'est-ce que tu vends ?

– Qu'est-ce que je vends ? ai-je croassé, à deux doigts de suffoquer.

Il a soufflé, furieux de devoir s'expliquer.

– Tu viens chez moi, tu tues mon Creux, et tu essaies de convaincre mes clients qu'ils n'ont pas besoin d'acheter mon produit...

J'ai enfin compris : cet imbécile croyait avoir affaire à un dealer rival, venu lui piquer sa clientèle.

Il a serré plus fort.

– Lâchez le garçon, l'a imploré Sharon.

– Si tu ne prends pas d'ambro, tu prends quoi ? Qu'est-ce que tu vends ?

J'ai voulu répondre, mais j'en étais incapable. J'ai regardé ses mains. Il a compris et desserré un peu son étreinte.

– Parle !

Les mots que j'ai prononcés devaient ressembler à une toux étranglée.

– *Celui de gauche*, ai-je dit en langage de Creux.

La créature s'est redressée, toute raide, tel le monstre de Frankenstein. Les quelques particuliers qui s'étaient attardés auprès d'elle se sont enfuis en criant. Quand le dealer s'est tourné pour regarder, j'ai balancé un coup de poing dans son masque ; les gardes ne savaient plus où donner de la tête. Qui abatte en premier : moi ou le Creux ?

Cette fraction de seconde d'hésitation leur a été fatale. Le Creux a projeté ses trois langues vers le garde le plus proche. L'une d'elles le désarmait, pendant que les deux autres le saisissaient par la taille, le soulevaient, et l'utilisaient comme un bélier pour envoyer son collègue à terre.

Il ne restait plus que le dealer. Il a dû comprendre que je contrôlais le Creux, car il s'est laissé tomber à genoux et m'a supplié de l'épargner.

– On est peut-être chez *toi*, ai-je dit. Mais c'est *mon* Creux !

J'ai commandé à ma créature de passer une langue autour du cou de l'homme, avant de lui exposer la suite : on allait partir avec le Sépulcreux. S'il voulait survivre, il devait nous laisser quitter son établissement sans faire d'histoires.

– Oui, oui, a-t-il articulé d'une voix tremblante. Oui, bien sûr...

J'ai ouvert le cadenas et détaché le Creux. Puis, sous les yeux de la foule médusée, Emma, Sharon et moi avons fait sortir la créature de la cage.

– Ne tirez pas ! hoquetait le dealer, à moitié étranglé.

Nous avons refermé la cage derrière nous, laissant la plupart des spectateurs à l'intérieur, puis nous avons rebroussé chemin dans le couloir. Au passage, j'ai failli m'arrêter au stand de ravitaillement pour détruire le stock d'ambro, mais j'ai décidé que le jeu n'en valait pas la chandelle. Que ces misérables s'étranglent avec ! Et qui sait : peut-être trouverait-on un jour le moyen de rendre ces âmes volées à leurs propriétaires...

Nous avons abandonné le patron à quatre pattes dans le caniveau, hoquetant pour retrouver son souffle, son masque accroché à une oreille. En remontant la rue, j'ai entendu un petit grognement et je me suis souvenu des oursons.

Je me suis retourné. Les pauvres petits tiraient sur leurs chaînes et nous regardaient avec des airs implorants.

– Attendez-moi, ai-je lancé à mes amis. Ça ne prendra qu'une seconde.

Au final, il en a fallu quinze pour que le Sépulcreux arrache le piquet auquel ils étaient enchaînés. À ce moment-là, une bande de drogués furieux s'était agglutinée devant la taverne. Nous avons laissé les oursons courir vers eux en traînant les chaînes et le piquet dans leur sillage, jusqu'à ce que le Creux les prenne spontanément dans ses bras et les ramène vers nous.

* * *

Nous n'avons pas tardé à comprendre qu'un nouveau problème se posait. Les passants que l'on croisait remarquaient tous le Creux. Ce n'était qu'une série de taches de peinture en mouvement, mais il attirait l'attention. Comme on ne voulait pas que l'on sache où nous allions, il fallait trouver un moyen plus discret de retourner chez Bentham.

Nous nous sommes réfugiés dans une ruelle déserte. Au moment où j'ai cessé de le forcer à marcher, le Creux s'est accroupi, épuisé. Il avait l'air terriblement fragile soudain, recroquevillé sur lui-même, couvert de sang, les langues rentrées dans sa bouche.

Sentant sa détresse, les oursons le reniflaient avec leurs museaux humides et frémissants. Le Creux réagissait avec un grondement tranquille, presque tendre. Je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un élan d'affection pour les trois créatures.

– Ça me fait mal de le dire, mais c'est mignon, a observé Emma.

Sharon a reniflé avec mépris.

– Mettez-lui un tutu rose si vous voulez. Ça reste une machine à tuer.

Nous nous sommes creusé la tête pour trouver comment le ramener

chez Bentham sans qu'il meure en cours de route. Emma a tendu une main rougeoyante.

– Je pourrais cautériser sa blessure au cou...

J'ai secoué la tête.

– C'est risqué. Si la douleur est trop violente, il risque d'échapper à mon contrôle.

– La guérisseuse de Bentham s'en chargera, a dit Sharon. Il faut qu'il la voie au plus vite.

Ma première idée consistait à passer par les toits. Si le Creux avait été en forme, il aurait pu nous aider à escalader la façade d'un immeuble et rejoindre la maison de Bentham en quelques bonds, incognito. Mais dans son état, je n'étais même pas sûr qu'il soit capable de marcher. J'ai proposé qu'on le lave pour le débarrasser de sa peinture blanche. Ainsi, je serais le seul à le voir.

– Certainement pas ! a objecté Sharon. Je ne me fie pas à cette créature. Je préfère l'avoir à l'œil.

– Je la contrôle, ai-je rappelé, vexé.

– Pour l'instant...

– Je suis d'accord avec Sharon, est intervenue Emma. Tu te débrouilles très bien, mais que se passera-t-il quand tu seras dans une autre pièce ? Ou si tu t'endors ?

– Pourquoi veux-tu que je quitte la pièce ?

– Pour te soulager, a suggéré Sharon. Est-ce que tu prévois d'emmener ton Creux apprivoisé aux toilettes ?

– Hum. Je pense que je déciderai le moment venu.

– On ne le lave pas ! a tranché Sharon.

– Très bien, ai-je lâché, irrité. Alors, on fait quoi ?

Une porte s'est ouverte au fond de l'allée, laissant échapper un nuage de vapeur. Un homme est sorti en poussant un chariot à roulettes, qu'il a abandonné dans la ruelle avant de rentrer.

J'ai couru voir de quoi il s'agissait. La porte donnait sur une laverie, et le chariot était plein de draps sales. Il était juste assez grand pour y loger une petite personne – ou un Sépulcreux recroquevillé.

Je l'avoue, j'ai volé le chariot. Je l'ai fait rouler jusqu'à mes amis, je l'ai vidé, et j'ai fait grimper le Creux dedans. On a empilé le linge sale par-dessus, installé les oursons au sommet, et poussé l'attelage dans la rue. Puis on est partis sans se retourner.

CHAPITRE SIX

Quand nous sommes arrivés à destination, la nuit tombait. Nim s'est dépêché de nous faire entrer dans le hall, où Bentham nous attendait, anxieux. Le maître de maison n'a même pas pris la peine de nous saluer.

– Pourquoi avez-vous rapporté ces ours ? a-t-il demandé en voyant le chariot de linge. Où est la créature ?

– Ici.

J'ai déplacé les oursons et commencé à retirer les draps imbibés de sang. Lorsque j'ai ôté le dernier, une espèce de cocon noir et poisseux, j'ai découvert une petite chose recroquevillée dans le fond, en position fœtale. J'avais du mal à reconnaître la créature qui avait hanté mes cauchemars.

Bentham, qui me regardait de loin, a fini par s'approcher.

– Mon Dieu ! a-t-il lâché. Qu'est-ce qu'ils lui ont fait.

– C'est moi qui l'ai blessé. Je n'ai pas eu le choix...

– Ce monstre a failli arracher la tête de Jacob, a expliqué Emma.

– Vous ne l'avez pas tué, n'est-ce pas ? Il ne nous servira à rien s'il est mort.

– Non, je ne crois pas.

J'ai commandé au Creux d'ouvrir les yeux. Il a obéi lentement. Il était encore vivant, mais très faible.

– Il respire encore, mais je ne sais pas pour combien de temps...

– Alors, ne perdons pas une seconde ! Je vais le confier à notre guérisseuse, en espérant que sa poussière fonctionne sur les Creux.

Nim est parti la chercher en courant. En attendant son retour, Bentham nous a conduits dans sa cuisine, où il nous a offert des biscuits et des fruits au sirop.

Je ne sais si c'était le résultat de notre nervosité, ou à cause de toutes les choses horribles que nous avions vues, mais ni Emma ni moi n'avions d'appétit. Nous avons picoré quelques bouchées par politesse pendant que notre hôte nous informait de ce qui s'était passé en notre absence. Il avait fait les réglages nécessaires sur sa machine. Tout était prêt ; il ne nous restait plus qu'à brancher le Sépulcreux.

– Vous êtes sûr que ça va marcher ? a demandé Emma.

– Autant qu'on puisse l'être avant d'avoir essayé.

– Est-ce que ça va le faire souffrir ?

Je me sentais responsable de ce Sépulcreux, et j'éprouvais un curieux besoin de le protéger. Sans doute parce que nous nous étions

donné beaucoup de mal pour le délivrer...

– Bien sûr que non, a fait Bentham avec un geste dédaigneux.

En voyant arriver la guérisseuse, j'ai retenu un cri de surprise. Non pas à cause de son apparence étrange, mais parce que j'étais certain de l'avoir déjà croisée quelque part. Cela dit, j'étais incapable de me rappeler où, et dans quelles circonstances. Comment avais-je pu oublier ma rencontre avec une personne aussi bizarre ?

Les seules parties visibles de son corps étaient son œil et sa main gauches. Le reste était caché sous d'innombrables couches de tissu : des châles, des foulards, une tunique et une jupe à cerceaux en forme de cloche.

On aurait dit qu'il lui manquait la main droite. Quant à la gauche, elle était glissée dans celle d'un jeune homme à la peau foncée et aux grands yeux brillants. Ce dernier, vêtu d'une chemise de soie jaune et coiffé d'un chapeau à large bord, conduisait la femme comme si elle était aveugle.

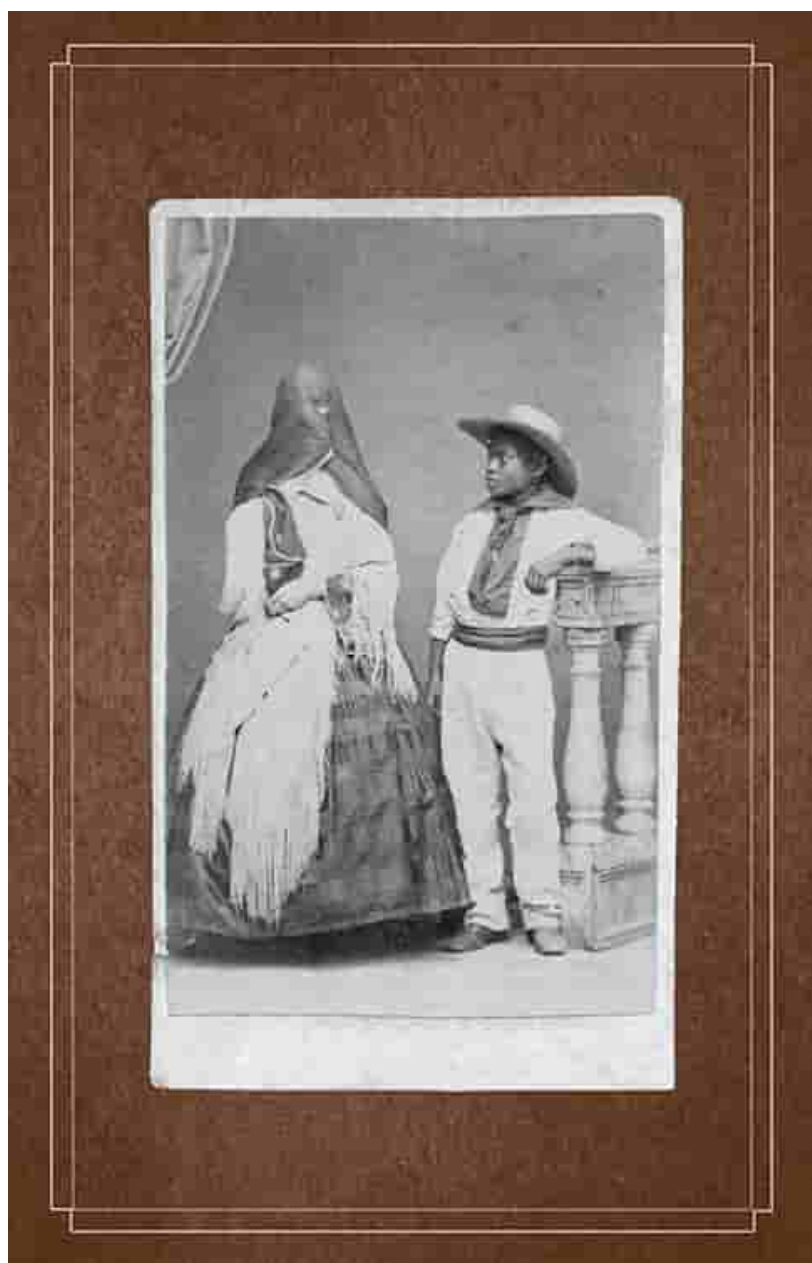
– Je m'appelle Reynaldo, nous a-t-il confié avec un accent français prononcé. Et voici Mère Poussière. Je lui sers d'interprète.

La guérisseuse s'est penchée pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Reynaldo s'est adressé à moi :

– Elle espère que vous vous sentez mieux.

Alors, seulement, j'ai compris où je l'avais vue. Dans mes rêves – ou dans ce que j'avais pris pour des rêves – pendant ma convalescence, lorsque je me remettais des blessures qui avaient failli me coûter la vie.

– Oui, bien mieux ! ai-je dit, embarrassé.



Bentham a coupé court en conduisant Reynaldo et Mère Poussière vers le chariot à linge.

– Êtes-vous capable de guérir une de ces créatures ? C'est un Sépulcreux. On le voit parce qu'il a été peint.

– Elle peut guérir toutes les créatures ayant un cœur qui bat, a affirmé Reynaldo.

– Alors, je vous en prie, faites votre possible, a enchaîné Bentham. Nous devons lui sauver la vie. C'est très important !

Reynaldo a relayé les ordres de Mère Poussière :

– Sortez le monstre du chariot.

Emma et moi avons renversé délicatement l'engin pour faire glisser le Creux à terre.

– Mettez-le là...

Sharon et Emma m'ont aidé à le soulever et à le placer dans l'évier, heureusement assez large et profond. Nous avons nettoyé ses blessures à l'eau du robinet, en prenant soin de ne pas retirer toute la peinture. Puis Mère Poussière l'a examiné, tandis que Reynaldo me demandait de lui indiquer tous les endroits où il était blessé.

– On ne veut pas que vous guérissiez toutes ses blessures, Marion, est intervenu Bentham. Notre but n'est pas que la créature recouvre une pleine santé ; il s'agit juste de la maintenir en vie. Vous comprenez ?

– Oui, oui, a fait Reynaldo avec mépris. On sait ce qu'on fait.

Bentham, vexé, a tourné les talons de manière théâtrale. Reynaldo s'est adressé à nous :

– Reculez, s'il vous plaît. Mère Poussière va se mettre au travail. Surtout, évitez de respirer les particules ; vous vous endormiriez sur-le-champ.

Nous avons obéi. Reynaldo a fixé un masque devant son nez et sa bouche, avant de détacher le châle recouvrant ce qu'il restait du bras droit de Mère Poussière. Celui-ci ne mesurait qu'une dizaine de centimètres de long depuis l'épaule ; il s'arrêtait bien avant le coude.

De sa main gauche, Mère Poussière a commencé à frotter son moignon, produisant une fine poudre blanche qui est restée en suspension. Reynaldo a peigné l'air d'une main pour la récupérer. À la fois fascinés et un peu dégoûtés, nous avons regardé le duo répéter l'opération jusqu'à ce que Reynaldo ait récolté l'équivalent d'un verre à liqueur de poudre. Le moignon de Mère Poussière s'en trouvait réduit d'autant.

Reynaldo a versé la poussière dans la main de sa maîtresse, qui s'est penchée au-dessus du Creux pour lui en souffler un peu dans la figure, comme elle l'avait fait pour moi. Après l'avoir inhalée, le Creux a eu un soudain sursaut. Tout le monde a reculé, sauf la guérisseuse.

– *Doucement. Tiens-toi tranquille*, ai-je ordonné à la créature.

Ce n'était pas utile : ainsi que Reynaldo nous l'avait indiqué, la poussière plongeait les patients dans une profonde léthargie. Pendant

que Mère Poussière saupoudrait le cou blessé du Creux, où se formait peu à peu une mousse blanche scintillante, il nous a expliqué que cette substance pouvait guérir les blessures ou endormir le patient, selon la quantité administrée. Il nous a aussi confirmé que Mère Poussière sacrifiait un petit morceau de son corps chaque fois qu'elle guérissait quelqu'un.

– Ma question va peut-être vous paraître saugrenue, est intervenue Emma, mais pourquoi vous soignez les gens, si ça vous fait du mal ?

Mère Poussière a interrompu sa tâche un instant pour tourner son œil vers elle. Puis elle s'est exprimée d'une voix forte, mais dans un charabia incompréhensible, comme quelqu'un qui n'aurait plus de langue. Reynaldo nous a traduit sa réponse :

– Je le fais parce que c'est ainsi que j'ai choisi de servir.

– Ah... Alors, merci, a dit Emma humblement.

Mère Poussière s'est contentée de hocher la tête avant de reprendre sa tâche.

* * *

La guérison du Creux ne serait pas instantanée. Il était profondément endormi, et se réveillerait seulement quand la plus grave de ses blessures aurait cicatrisé. Cela prendrait vraisemblablement toute la nuit. Comme Bentham avait besoin que le monstre soit conscient pour le brancher à sa machine, il nous faudrait patienter encore quelques heures avant d'exécuter la deuxième phase de notre plan. En attendant, nous étions confinés dans la cuisine avec Reynaldo et Mère Poussière, qui se chargeaient de remettre de la poudre sur les blessures du Creux de temps à autre. Je n'osais pas laisser le monstre sans surveillance, même s'il dormait profondément. Il était sous ma responsabilité désormais, tel un animal domestique que j'aurais rapporté à la maison. Quant à Emma, elle restait près de moi pour me chatouiller si je m'endormais, ou me raconter des histoires du bon vieux temps, dans la maison de Miss Peregrine. Bentham passait nous voir à intervalles réguliers, entre deux rondes de surveillance. Il arpentait la maison en compagnie de Sharon et Nim, convaincu que les hommes de son frère pouvaient nous attaquer à tout instant.

Alors que les heures s'égrenaient, Emma et moi avons évoqué la journée du lendemain. En supposant que Bentham parvienne à faire fonctionner sa machine, il était fort possible que, d'ici quelques heures, nous nous retrouvions dans la forteresse des Estres... où l'on reverrait peut-être nos amis et Miss Peregrine.

– Si on est très discrets et si on a beaucoup de chance, a nuancé

Emma. Et si...

Elle a hésité et tourné son visage vers moi – nous étions assis sur un banc de bois adossé au mur.

– Quoi ?

– S'ils sont toujours en vie, a-t-elle achevé d'un air douloureux.

– Je suis sûr que oui !

– Pas moi. Et je suis fatiguée de faire semblant. À l'heure qu'il est, les Estres ont très bien pu aspirer leurs âmes pour en faire de l'ambroisie. Ou comprendre que les Ombrunes ne leur seront d'aucune utilité, et décider de les torturer. Ou de les tuer pour l'exemple, histoire de dissuader les autres prisonniers de s'enfuir...

– Arrête ! l'ai-je interrompue. Ça ne fait pas si longtemps.

– Le temps qu'on arrive là-bas, il se sera écoulé au moins quarante-huit heures. Il peut se passer plein de choses horribles en quarante-huit heures.

– On n'est pas obligés de toutes les imaginer. Tu me fais penser à Horace, avec ses scénarios catastrophe. Ça ne sert à rien de nous tourmenter tant qu'on ne sait rien.

– Au contraire ! a-t-elle insisté. Si on envisage toutes les possibilités, même les pires, et si l'une d'elles se réalise, on y sera préparés.

– Je ne crois pas que je puisse me préparer à ce genre de choses...

Emma s'est pris la tête dans les mains et a laissé échapper un soupir tremblant. J'aurais voulu lui dire que je l'aimais. Cela nous aurait peut-être fait du bien de fixer nos pensées sur une chose dont nous étions sûrs, au lieu de spéculer sur l'inconnu. Mais nous n'avions pas échangé ces mots-là très souvent, et je ne pouvais me résoudre à les prononcer devant des étrangers.

Plus je pensais aux sentiments que j'éprouvais pour Emma, plus je me sentais fébrile et nauséeux. Notre avenir était tellement incertain. J'avais besoin d'imaginer un futur dont elle ferait partie, mais j'étais incapable de me projeter au-delà du lendemain. Pour moi, qui suis prudent par nature et du genre à tout planifier, cette incertitude était une épreuve en soi.

Depuis l'instant où j'étais entré dans les décombres de la maison de Miss Peregrine, j'avais l'impression de faire une chute vertigineuse dans le vide. Pour y survivre, je m'étais métamorphosé.

J'étais devenu plus souple, plus courageux, plus déterminé. Mon grand-père aurait été fier de moi. Sauf que la transformation n'était pas totale. Ce nouveau Jacob était greffé sur l'ancien, et par moments, j'étais encore en proie à des vagues de terreur atroce. Dans ces moments-là, je regrettais d'avoir rencontré Miss Peregrine, et je suppliais le monde de tourner moins vite, pour que je puisse m'accrocher à quelque chose. Je me suis demandé lequel de ces deux Jacob aimait Emma.

J'ai décidé que je n'avais pas envie d'y réfléchir – une façon très « ancien-Jacob » de régler les problèmes. À la place, je me suis concentré sur le Creux. Que se passerait-il quand il se réveillerait. Allais-je vraiment devoir l'abandonner ?

– J'aimerais pouvoir l'emmener, ai-je dit. Ce serait plus facile de se débarrasser des Estres qui se mettront en travers de notre chemin. Mais je suppose qu'il doit rester ici, pour faire fonctionner la machine.

Emma a haussé un sourcil.

– Ne t'y attache pas trop. N'oublie pas que s'il le pouvait, il te dévorerait vivant à la première occasion.

– Je sais, je sais..., ai-je soupiré.

– En plus, je ne suis pas sûre qu'il nous serait très utile. J'imagine que les Estres savent se faire obéir des Creux. Après tout, ils sont passés par là, eux aussi.

– C'est un don unique que vous possédez, est intervenu Reynaldo, qui s'adressait à nous pour la première fois depuis une heure.

Il avait cessé de surveiller la blessure du Creux pour farfouiller dans les placards de Bentham, à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent. À présent, assis à une petite table, il partageait un morceau de fromage veiné de bleu avec Mère Poussière.

– C'est un don étrange, en tout cas, ai-je répondu.

J'y songeais depuis quelque temps, mais jusqu'à maintenant, je n'avais pas vraiment réussi à identifier ce qui me chiffonnait.

– Dans un monde idéal, il n'y aurait pas de Creux, ai-je repris. Et mon talent ne me servirait à rien ; personne ne comprendrait mon langage bizarre. On ne saurait même pas que je suis particulier.

– Alors, c'est une bonne chose que tu sois ici, en ce moment, a dit Emma.

– Oui, mais... est-ce que la coïncidence ne vous paraît pas étrange ? J'aurais pu naître n'importe quand. Pareil pour mon grand-père. Les Creux n'existent que depuis un siècle, *grosso modo*, et comme par hasard, nous sommes nés pile au moment où on a besoin de nous. Comment vous expliquez ça ?

– Ce doit être dans l'ordre des choses, a répondu Emma. Ou peut-être qu'il y a toujours eu des gens capables de faire ce que tu fais, seulement, ils ne l'ont jamais su. Peut-être que plein de gens traversent l'existence sans savoir qu'ils sont particuliers.

Mère Poussière a glissé quelques mots à l'oreille de Reynaldo.

– D'après elle, c'est ni l'un ni l'autre, a-t-il dit. Votre véritable don ne consiste probablement pas à vous faire obéir des Sépulcreux – c'est juste l'application la plus évidente.

– Comment ça ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Mère Poussière a recommencé à chuchoter.

– C'est tout simple, en fait, a repris Reynaldo. Exactement comme

un violoncelliste talentueux n'est pas né avec une aptitude pour jouer de cet instrument, mais pour la musique en général. Vous n'êtes pas né seulement pour manipuler les Creux. Et vous, pas seulement pour faire du feu, a-t-il ajouté à l'intention d'Emma.

Elle a froncé les sourcils.

– J'ai plus de cent ans. Je sais ce dont je suis capable, à présent, et je ne peux pas manipuler l'eau, ni l'air, ni la terre. Croyez-moi, j'ai essayé.

– Ça ne signifie pas que vous en êtes incapable, a insisté Reynaldo. Très tôt dans la vie, nous identifions certains de nos talents, et nous nous concentrons sur ceux-là, à l'exclusion des autres. Le reste n'est pas nécessairement impossible. Ce sont juste des pistes que nous n'avons pas explorées.

– C'est une théorie intéressante, ai-je admis.

– Ce que je veux dire, c'est que vous ne devez pas considérer votre faculté de contrôler les Sépulcreux comme une simple coïncidence. Cet aspect de votre don s'est développé parce qu'il s'est avéré nécessaire.

– Si c'est vrai, alors, pourquoi ne peut-on pas tous contrôler les Creux ? a demandé Emma. Ce serait utile à tous les particuliers.

– Jacob a développé ce don parce que son talent initial le lui permettait. Autrefois, avant l'apparition des Creux, les talents des particuliers qui possédaient des âmes similaires devaient se manifester autrement. On dit que la Bibliothèque des âmes employait des gens doués pour déchiffrer les âmes des Particuliers comme si c'étaient des livres. Si ces bibliothécaires étaient encore en vie aujourd'hui, peut-être seraient-ils comme lui.

– Pourquoi dites-vous cela ? l'ai-je interrogée. Est-ce qu'il y a une similitude entre le fait de voir les Creux et celui de lire dans les âmes ?

Reynaldo a échangé quelques mots avec Mère Poussière.

– Vous semblez capable de lire dans les cœurs, a-t-il répondu. Vous avez vu le bien dans celui de Bentham, et vous avez choisi de lui pardonner...

– Lui pardonner quoi ?

Mère Poussière a deviné qu'elle en avait trop dit ; hélas, le mal était fait. Elle a chuchoté sa réponse à l'oreille de Reynaldo.

– Ce qu'il a fait à votre grand-père, a-t-il traduit.

Je me suis tourné vers Emma, qui semblait aussi confuse que moi.

– Qu'est-ce qu'il a fait à mon grand-père ?

Une voix s'est élevée sur le seuil :

– Je vais le leur dire.

Bentham est entré dans la pièce en boitant, seul.

– C'est ma plus grande honte, et c'est à moi de la confesser, a-t-il ajouté.

Il a dépassé l'évier en traînant des pieds et tiré une chaise pour

venir s'asseoir en face de nous.

– Pendant la guerre, votre grand-père jouissait d'une grande estime, grâce au pouvoir qu'il exerçait sur les Creux. Nous caressions un projet secret, avec quelques amis scientifiques. L'idée était de répliquer le talent d'Abraham pour l'inoculer à d'autres particuliers, comme un vaccin. Ainsi, eux aussi pourraient combattre les Creux. Si nous étions nombreux à les voir, à sentir leur présence, les monstres cesseraient d'être une menace pour nous, et nous gagnerions la guerre. Votre grand-père a fait de nombreux sacrifices au cours de sa vie, mais le plus grand de tous, c'est de s'être prêté à notre expérience.

Emma écoutait Bentham, le visage tendu. Apparemment, elle n'avait encore jamais entendu cette histoire.

– Nous n'avons prélevé qu'un tout petit fragment de sa seconde âme, a continué notre hôte. Nous pensions qu'elle se reconstituerait, comme quand quelqu'un donne son sang.

– Vous lui avez pris son âme ? a fait Emma d'une voix hésitante.

Bentham a levé le pouce et l'index, espacés d'un centimètre.

– Juste ça. Nous l'avons découpée en petits morceaux, que nous avons administrés à plusieurs volontaires. L'effet escompté s'est produit, mais il n'a duré que quelques jours. Et des expositions répétées ont privé les cobayes de leurs propres talents. C'était un échec.

– Et Abe ? a demandé Emma. Qu'est-ce que ça lui a fait ?

Elle avait adopté ce ton coupant qu'elle réserve à ceux qui blessent les gens qu'elle aime.

– Il était affaibli, et son talent s'était émoussé, a avoué Bentham. Avant l'expérience, il ressemblait beaucoup au jeune Jacob ici présent. Sa capacité à contrôler les Creux était une arme décisive dans notre guerre contre les Estres. Après l'opération, il s'est aperçu qu'il n'en était plus capable ; c'est à peine s'il arrivait à voir les monstres. J'ai appris qu'il avait quitté le monde des particuliers peu de temps après. Il craignait de mettre ses semblables en danger. Il avait le sentiment de ne plus pouvoir les protéger.

J'ai observé Emma. Elle fixait le sol avec une expression indéchiffrable.

– Certaines expériences ne produisent pas le résultat escompté, a poursuivi Bentham. Pour autant, on ne doit pas regretter de les avoir faites. C'est ainsi que la science progresse. Mais ce qui est arrivé à Abe... c'est le plus grand regret de ma vie.

– C'est pour ça qu'il est parti en Amérique, a murmuré Emma. Ça explique tout...

Elle n'avait pas l'air en colère ; plutôt soulagée.

– Il avait honte. Il me l'a avoué un jour, dans une lettre, mais je n'ai jamais compris pourquoi.

– On l'avait privé de son talent, ai-je résumé.

Cette histoire répondait à une question que je me posais depuis longtemps : comment un Sépulcreux avait-il pu surprendre mon grand-père dans son jardin. Abe n'était pas sénile, ni particulièrement frêle. Seulement, il n'avait plus les moyens de se défendre.

– Ce n'est pas cela qu'il faut regretter, est intervenu Sharon, qui se tenait sur le seuil, les bras croisés.

Il s'est tourné vers notre hôte.

– Un homme seul ne pouvait pas gagner cette guerre. La véritable honte, c'est ce que les Estres ont fait de vos travaux. Vous leur avez permis de créer l'ambroisie.

– J'ai essayé de me racheter, a soupiré Bentham. Ne vous ai-je pas aidés, tous les deux ?

Il a regardé tour à tour Sharon et Mère Poussière. La guérisseuse semblait avoir été dépendante de l'ambro, comme notre guide.

Puis il s'est adressé à moi.

– Pendant des années, j'ai voulu m'excuser. Racheter ma faute envers votre grand-père. C'est pourquoi je n'ai cessé de le chercher. J'aurais aimé qu'il revienne me voir, et pouvoir lui rendre son talent.

Emma a éclaté d'un rire amer.

– Après ce que vous lui avez fait, vous pensiez qu'il allait en redemander ?

– Cela me paraissait peu probable, mais je l'espérais. Par chance, la rédemption peut prendre de nombreuses formes. Dans le cas présent, elle a l'apparence d'un petit-fils.

– Je ne suis pas venu ici pour vous aider à vous racheter, ai-je répliqué.

– Peu importe, je suis à votre service. Demandez-moi ce que vous voudrez, je le ferai.

– Dans ce cas, aidez-nous à délivrer nos amis. Et votre sœur.

– Avec plaisir.

Bentham était soulagé que je n'exige rien de plus, et que je ne l'aie pas couvert d'insultes. À vrai dire, je n'avais pas encore décidé comment réagir. Il ne perdait rien pour attendre.

– Bien, a-t-il enchaîné. Maintenant, je vais vous expliquer comment nous allons procéder.

– Avant, je voudrais discuter avec Jacob, a dit Emma. Vous voulez bien nous laisser seuls un moment ?

Nous sommes sortis dans le couloir pour parler en privé. Je n'osais pas m'éloigner davantage du Creux.

– Je propose de dresser une liste de toutes les choses horribles que cet homme a faites, a-t-elle commencé.

– D'accord. Un : il a créé les Creux. Sans le vouloir, mais bon...

– Mais il l'a fait. Deux : il a créé l'ambroisie. Et trois, il a privé Abe

de son pouvoir... du moins, partiellement.

« Sans le vouloir », ai-je failli répéter. Mais les motivations de notre hôte étaient hors sujet. Je savais où Emma voulait en venir : après toutes ces révélations, pouvait-on encore mettre notre sort et celui de nos amis entre les mains de Bentham ? Pouvait-on se fier à lui ? Même s'il paraissait bien intentionné, ses antécédents ne plaidaient pas en sa faveur.

– Tu crois qu'on peut lui faire confiance ? a demandé Emma.

– Est-ce qu'on a le choix ?

– Ce n'était pas ma question.

J'ai réfléchi.

– Je pense que oui. En espérant que sa chance a tourné.

* * *

– VENEZ VITE ! IL SE RÉVEILLE !

Nous sommes rentrés en trombe dans la cuisine. Bentham, Reynaldo et Mère Poussière étaient recroquevillés dans un coin de la pièce, terrifiés par un Sépulcreux groggy, qui tentait péniblement de s'asseoir. Pour l'instant, il n'avait réussi qu'à soulever son buste au-dessus de l'évier. J'étais le seul à voir sa bouche ouverte, et ses langues qui pendaient mollement sur le sol.

– *Ferme la bouche*, lui ai-je ordonné.

Il a aspiré ses langues avec un bruit de succion, comme on avalerait des spaghettis.

– *Assieds-toi*.

Voyant qu'il n'en était pas capable, je l'ai pris par les épaules pour l'aider. Il récupérait à une vitesse remarquable. Au bout de quelques minutes, il avait recouvré assez de forces pour sortir de l'évier et tenir debout. Il ne boitait plus. De sa coupure au cou, il ne restait qu'une vague ligne blanche, semblable à celles qui finissaient de s'estomper sur mon visage.

J'ai fait un rapide compte rendu de son état à Bentham, qui n'a pu cacher son irritation en apprenant que Mère Poussière l'avait guéri aussi parfaitement.

– Ce n'est pas de ma faute si ma poudre est aussi puissante, a répliqué la guérisseuse, par l'intermédiaire de Reynaldo.

Épuisé, le duo est allé se coucher. Emma et moi aussi étions fatigués – l'aube approchait, et nous n'avions pas fermé l'œil de la nuit. Cependant, nos progrès étaient excitants, et l'espoir nous donnait un second souffle.

Bentham s'est tourné vers nous, les yeux brillants.

– C'est l'heure de vérité, mes amis ! Voyons si l'on peut faire

fonctionner la vieille demoiselle.

– Ne perdons pas une seconde, a dit Emma, comprenant qu’il faisait allusion à sa machine.

Bentham a appelé son ours, qui est aussitôt apparu sur le seuil. PT a soulevé son maître dans ses bras, et ce dernier nous a commandé de le suivre.

Alors que nous traversons la maison, j’ai songé qu’un observateur trouverait notre petite procession bien étrange : notre hôte, cet élégant gentleman blotti dans les bras de son ours, suivi de Sharon, drapé dans sa cape noire, puis d’Emma qui étouffait des bâillements d’une main fumante ; et enfin moi, flanqué d’un Sépulcreux à la démarche traînante, tout tacheté de blanc.

Nous avons longé d’interminables couloirs et descendu plusieurs escaliers pour rejoindre le sous-sol de la maison : une enfilade de salles encombrées de machineries cliquetantes, plus exiguës les unes que les autres. Arrivé devant une porte trop petite pour qu’il puisse la franchir, l’ours a posé son maître à terre.

– Voilà, c’est là ! a dit Bentham, rayonnant. Nous sommes au cœur de mon Panloopticon.

Il a ouvert la porte et nous a invités à entrer derrière lui.

La petite pièce était occupée par un colosse d’acier qui déployait d’un mur à l’autre ses volants d’inertie, ses pistons et ses valves scintillants d’huile.

Cette machine devait faire un bruit de tous les diables, mais pour l’heure, elle était immobile, froide et silencieuse. Un homme couvert de graisse, debout entre deux engrenages géants, resserrait des écrous avec une clé à molette.

Bentham a fait les présentations :

– Voici Kim, mon assistant.

J’ai reconnu l’homme qui nous avait surpris dans la salle de la Sibérie, et je l’ai salué :

– Bonjour. Je m’appelle Jacob. On vous a vu dans la neige, hier...

– Qu’est-ce que vous faisiez là-bas ? s’est renseignée Emma.

– Je mourais de froid, a bougonné l’homme, avant de reprendre sa tâche.

– Kim cherche un moyen de pénétrer dans le Panloopticon de mon frère, a expliqué Bentham. S’il existe en Sibérie une porte connectant nos deux machines, elle est probablement au fond d’une crevasse. Kim vous sera très reconnaissant si votre Sépulcreux nous aide à connecter d’autres pièces. Il y aura alors des portes plus accessibles.

L’homme nous a dévisagés, l’air sceptique. Combien d’années avait-il passées à explorer les crevasses, par ce froid glacial.



Bentham s'est mis au travail sans plus attendre. Il a lancé des ordres à son assistant, qui a tourné quelques volants, puis actionné un levier.

Les rouages de la machine ont grincé.

– Amenez la créature, a commandé notre hôte d'une voix sourde.

J'ai appelé le Creux, qui attendait dehors. Il est entré en traînant des pieds et a poussé un grondement rauque, devinant sans doute qu'il allait vivre une expérience pénible. De surprise, l'assistant a lâché sa clé à molette ; il s'est empressé de la ramasser. Bentham nous a montré un gros cube, dans un coin.

– Voici la salle de la batterie. Vous allez y introduire le Sépulcreux et l'attacher soigneusement.

La salle en question ressemblait à une cabine téléphonique en fonte, sans fenêtres. Plusieurs tubes en jaillissaient pour aller rejoindre des tuyaux qui couraient au plafond. Bentham a ouvert la porte, m'invitant à jeter un coup d'œil à l'intérieur. Les murs en métal gris pâle étaient perforés de petits trous, comme l'intérieur d'un four. D'épaisses lanières de cuir étaient fixées à la paroi du fond.

– Ça va lui faire mal ? ai-je demandé.

Je me suis étonné d'avoir posé cette question. Bentham aussi a paru surpris.

– C'est important ?

– Je préférerais qu'il ne souffre pas. Si on a le choix...

– On ne l'a pas. Mais il ne ressentira aucune douleur. Avant toute chose, la chambre se remplit de gaz soporifique et d'anesthésiant.

– Et ensuite ?

Il m'a tapoté le bras en souriant.

– C'est très technique. Sachez juste que votre créature quittera cette salle vivante, plus ou moins dans l'état où elle y est entrée. Maintenant, si vous voulez bien sortir...

Je n'étais pas sûr de le croire, et étonnamment, cela me contrariait. Les Creux nous avaient fait vivre un tel enfer que j'aurais dû me réjouir à l'idée de les voir souffrir. Pourtant, c'était tout le contraire.

Je ne voulais pas tuer ce Creux, pas plus que je n'aurais souhaité voir périr un étrange animal. En prenant peu à peu le contrôle de cette créature, je m'en étais suffisamment approché pour voir qu'elle n'était pas aussi vide que je le soupçonnais. Une petite étincelle d'âme scintillait en elle, comme au fond d'une piscine profonde. Le Creux n'était pas creux. Pas vraiment.

– *Viens par ici*, lui ai-je commandé.

Le monstre, qui se tenait timidement dans un coin, a contourné Bentham pour venir se placer devant la cabine.

– *Entre*.

Je l'ai senti hésiter. Il était guéri à présent, et puissant. S'il parvenait à se libérer de mon emprise, ne serait-ce qu'une seconde, il se jetterait sur moi. Mais j'étais plus fort que lui, et ma volonté l'emportait sur la sienne. Je pense qu'il avait simplement perçu mon trouble.

– *Je suis désolé.*

Le Creux n'a pas bronché. « Désolé » était une information qu'il ne savait pas traiter.

– *Entre !* ai-je répété.

Cette fois, il a obéi. Comme personne ne voulait le toucher, j'ai exécuté moi-même les ordres de Bentham.

J'ai poussé la créature contre le mur du fond et croisé les sangles de cuir sur ses jambes, ses bras et son torse, avant de les boucler soigneusement. Celles-ci étaient visiblement conçues pour emprisonner un être humain. Cela soulevait des questions auxquelles je préférerais ne pas avoir de réponses pour l'instant. Il fallait aller de l'avant, s'en tenir à notre plan.

Je suis sorti de la cabine à la hâte, tout retourné.

– Fermez la porte ! a ordonné Bentham.

Voyant que j'hésitais, l'assistant s'est approché. Je lui ai barré le passage.

– Je m'en occupe.

J'ai saisi la poignée. Puis, incapable de résister, j'ai regardé le Creux. Ses grands yeux noirs, écarquillés par la terreur, semblaient démesurés par rapport au reste de son corps, ratatiné comme une vieille figue. C'était, et ce serait toujours, une créature répugnante, mais il avait l'air si pathétique que je me suis senti affreusement coupable. Comme si je m'apprêtais à euthanasier un chiot innocent.

« Tous les Sépulcreux doivent mourir », ai-je songé.

J'avais raison, je le savais, mais cette pensée ne m'a procuré aucun réconfort.

J'ai tiré sur la porte, qui s'est fermée en grinçant. L'assistant de Bentham a passé un cadenas géant dans ses poignées avant de rejoindre le panneau de commandes, où il a appuyé sur plusieurs boutons.

– Tu as fait le bon choix, m'a glissé Emma à l'oreille.

Des engrenages ont tourné, des pistons sont montés et descendus, et la machine a été prise de saccades qui ont fait trembler la pièce. Bentham a applaudi, tout guilleret.

Soudain, un hurlement a jailli de la cabine. Je n'avais jamais entendu de plainte aussi effroyable.

– Vous m'aviez dit qu'il ne souffrirait pas ! ai-je crié.

Notre hôte s'est tourné vers son assistant.

– Le gaz ! Tu as oublié de l'anesthésier.

Kim s'est dépêché d'abaisser un second levier. Un sifflement d'air comprimé nous a vrillé les tympanes, et peu après, une volute de fumée blanche a filtré sous la porte de la cabine. Les cris du Creux se sont progressivement éteints.

– Voilà, a dit Bentham. Il ne sent plus rien.

Un instant, j'ai regretté que notre hôte ne soit pas dans cette cabine à la place de mon Creux.

Bientôt, d'autres parties de la machine sont revenues à la vie. Du liquide circulait dans les tuyaux au-dessus de nos têtes. De petites valves fixées au plafond tintaient comme des clochettes. Une substance noire, plus visqueuse que de l'huile, a envahi les entrailles de la machine. Le fluide que le Sépulcreux produisait constamment, qui coulait de ses yeux et dégoulinait de ses dents. Son sang.

J'en avais assez vu. Pris de nausée, je suis sorti de la pièce, suivi par Emma.

– Ça va ? Tu ne te sens pas bien ?

Je ne pouvais pas lui demander de comprendre ma réaction. C'était à peine si je la comprenais moi-même.

– Ça va aller. On a fait ce qu'il fallait.

– On n'avait pas le choix, a-t-elle approuvé. On est tout près du but.

Bentham est sorti de la pièce en clopinant.

– PT, à l'étage ! a-t-il commandé, avant de grimper dans les bras de son ours.

– Ça fonctionne ? a demandé Emma.

– On va bientôt le savoir.

Laisser mon Creux endormi et ligoté dans une chambre de fer cadenassée présentait peu de risques. Pourtant, je ne pouvais me résoudre à m'éloigner de la porte.

– *Dors, lui ai-je dit en pensée. Dors, et ne te réveille pas avant que tout soit terminé.*

Nous avons suivi Bentham et son ours dans les différentes salles qui composaient la machine, puis monté plusieurs volées de marches pour rejoindre le long couloir, bordé de pièces aux noms exotiques, que nous avons déjà emprunté. Les murs vibraient d'énergie. La maison tout entière semblait vivante. PT a posé Bentham sur la moquette.

– C'est le moment de vérité, a annoncé notre hôte.

Il s'est approché de la porte la plus proche, qu'il a ouverte à la volée. Une brise humide s'est engouffrée dans le couloir.

Quand je me suis avancé pour regarder, mes bras se sont couverts de chair de poule. Comme l'antichambre de la Sibérie, cette pièce était un portail vers un autre lieu, un autre temps. Son mobilier rudimentaire – un lit, une armoire, une table de chevet – était couvert de sable. Le mur du fond était manquant. À sa place, on voyait une plage encadrée de palmiers.

– Rarotonga, 1752 ! s'est exclamé fièrement Bentham. Bonjour Sammy ! Ça fait longtemps...

Un homme accroupi sur le sable a tourné la tête et nous a considérés d'un air surpris. Finalement, il nous a salués en agitant le poisson qu'il était en train de nettoyer.

- Oui, très longtemps !
- Alors, c'est bon ? a demandé Emma à Bentham. C'est ce que vous vouliez ?
- Ce que je voulais, ce dont j'ai rêvé ! a répondu notre hôte, aux anges.

Il s'est éloigné en riant pour aller ouvrir une autre porte. Celle-ci donnait sur un canyon boisé, enjambé par un étroit pont de singe.

- Colombie britannique, 1929 ! a-t-il croassé.

Il a remonté le couloir en sautillant jusqu'à une troisième porte – à présent, on devait lui courir après ! Derrière le battant, j'ai aperçu des piliers de pierre géants : les ruines d'une cité antique.

- Palmyre ! a-t-il crié en abattant une main contre le mur. Hourra ! Cette satanée machine fonctionne !







Bentham avait du mal à contenir sa joie.

– Mon Panloopticon adoré ! jubilait-il en ouvrant les bras. Comme tu m’as manqué !

– Félicitations, a dit Sharon. Je suis heureux d’assister à ça.

L’excitation de Bentham était contagieuse, et sa machine était stupéfiante : tout un univers contenu dans un simple couloir. D’autres mondes étaient apparus ici et là, derrière les portes closes. Le vent faisait gémir un battant, des grains de sable s’infiltraient dans une fente. Dans d’autres circonstances, je me serais précipité pour toutes les ouvrir. Mais aujourd’hui, une seule m’intéressait.

– Laquelle conduit à la forteresse des Estres ? ai-je demandé.

– Oui, oui ! Revenons à nos affaires, a dit Bentham, se maîtrisant enfin. Pardonnez-moi si je me suis laissé emporter. J’ai consacré ma vie à construire cette machine. C’est si bon de la voir fonctionner à nouveau !

Il s’est appuyé contre un mur, soudain lessivé.

– Ce ne devrait pas être très difficile de vous faire entrer dans la forteresse. Derrière ces portes, il y a une bonne dizaine de points de passage. La question, c’est que ferez-vous une fois sur place ?

– Ça dépend, a dit Emma. Qu’est-ce qu’on va trouver là-bas ?

– Je n’y suis pas allé depuis longtemps, mes informations datent un peu, s’est excusé Bentham. Le Panloopticon de mon frère est différent du mien. Il est de forme verticale, et situé dans une tour. Les prisonniers seront ailleurs. Certainement sous bonne garde, dans des cellules séparées.

– Ce sont les gardes qui vont nous poser problème, ai-je réfléchi.

– Je peux peut-être vous aider, a proposé Sharon.

– Vous venez avec nous ? a demandé Emma.

– Certainement pas ! Mais j’aimerais participer au sauvetage de vos amis, d’une manière ou d’une autre – en prenant le minimum de risques, bien sûr ! Je pourrais par exemple créer une diversion devant les murs de la forteresse, afin d’attirer l’attention des gardes. Ainsi, vous seriez libres de circuler à votre guise, incognito...

– Quel genre de diversion ?

– Celle que les Estres détestent le plus : une émeute. Je vais encourager ces loques qui squattent au bout de la rue Qui-fume à catapulte des saletés enflammées contre les murs. C’est le meilleur moyen de mettre la garde sur les dents.

– Pourquoi vous aideraient-ils ? s’est étonnée Emma.

– Grâce à cela...

Il a sorti de sa cape la fiole d’ambrosie que le revendeur avait offerte à Jacob.

– La forteresse en est pleine. Si j’arrive à les convaincre qu’ils en auront à volonté, ils feront n’importe quoi.

– Rangez cela ! s'est insurgé Bentham. Vous savez que cette substance est interdite chez moi !

Sharon a glissé la fiole sous sa cape en s'excusant. Bentham a consulté sa montre de gousset.

– Il est quatre heures trente du matin. Sharon, j'imagine que ces individus sont endormis. Pourriez-vous les avoir réveillés et excités pour six heures ?

– Absolument.

– Très bien. Alors, je compte sur vous.

– Je suis heureux de me rendre utile.

Sur ces mots, Sharon a pivoté dans un froissement de cape et s'est éloigné à grands pas.

– Il vous reste une heure et demie pour vous préparer, nous a prévenus Bentham. Tout ce que je possède est à votre disposition.

– Réfléchis, m'a dit Emma. Qu'est-ce qui pourrait nous être utile lors d'une attaque ?

– Vous avez des armes à feu ?

Bentham a secoué la tête.

– PT me protège. Je n'ai besoin de rien d'autre.

– Des explosifs ? a demandé Emma.

– Je crains que non.

– Vous n'avez pas non plus de poules Armageddon, ai-je ajouté, à moitié sérieux.

– Empaillées, dans mes collections.

Je me suis vu lancer une poule empaillée sur un Estre armé jusqu'aux dents, et j'ai hésité entre le rire et les larmes.

– Je ne comprends pas, a repris Bentham. Pourquoi voulez-vous des armes à feu et des explosifs, alors que vous pouvez contrôler les Sépulcreux ? Domptez ceux de la forteresse, et la bataille est gagnée.

– Ce n'est pas si facile, ai-je dit, fatigué de me justifier. Il me faut beaucoup de temps pour en contrôler un seul. Alors, une meute...

« Mon grand-père aurait pu le faire, ai-je failli ajouter. Si vous ne l'aviez pas brisé... »

– Bon, ce sont vos affaires, a conclu Bentham. Toutefois, quelle que soit la manière dont vous accomplirez ce sauvetage, les Ombrunes doivent être votre priorité. Ramenez-les en premier, toutes si possible, en commençant par ma sœur. Ce sont elles qui courent le plus grand danger.

– Je suis d'accord, a dit Emma. D'abord les Ombrunes, puis nos amis.

– Et ensuite ? ai-je demandé. Quand les Estres s'apercevront qu'on a délivré leurs prisonniers, ils vont se lancer à notre poursuite. Où ira-t-on ?

C'était comme un hold-up : voler l'argent à la banque n'est que la

moitié du boulot. Ensuite, il faut filer avec le magot.

– Vous irez où vous voudrez, a assuré Bentham en embrassant le couloir d'un geste. Libre à vous de choisir n'importe quelle porte, n'importe quelle boucle. Rien que dans ce couloir, vous avez quatre-vingt-sept possibilités.

– Il a raison, a reconnu Emma. Comment pourraient-ils nous retrouver ?

– Je suis sûr qu'ils finiront par y arriver, ai-je objecté. Notre ruse ne servira qu'à les retarder.

Bentham a levé un doigt.

– C'est pourquoi j'ai prévu de leur tendre un piège, pour leur faire croire que nous nous sommes cachés en Sibérie. PT a une famille nombreuse là-bas : des ours affamés qui les attendront derrière la porte.

– Et si les ours n'en viennent pas à bout ? a demandé Emma.

– Alors, je suppose qu'on devra s'en charger, a dit Bentham.

– Ben voyons...

À entendre notre hôte, cette opération était un jeu d'enfants. On fonce dans le tas, on sauve tout le monde, on se cache, et on tue les méchants. C'était absurde !

– Vous vous rendez compte qu'on n'est que deux, ai-je protesté. Deux enfants.

– Absolument, a fait Bentham en hochant la tête. C'est à votre avantage. Quand ils imaginent la résistance, les Estres voient une armée à leurs portes, pas deux enfants infiltrés dans leur QG.

Son optimisme était contagieux. Peut-être avait-on une chance de réussir, après tout...

– Hé, ho !

Nous nous sommes retournés à l'unisson. Nim venait vers nous en courant, haletant.

– Un oiseau pour M. Jacob ! a-t-il hoqueté. Un oiseau messager... pour M. Jacob... il vient de se poser... Il attend en bas !

Il s'est arrêté devant nous et s'est plié en deux, pris d'une quinte de toux.

– Comment pourrait-on m'envoyer un message ? ai-je demandé. Personne ne sait que je suis ici.

– Allons voir, a suggéré Bentham ; Nim, nous te suivons.

L'intéressé s'est effondré à ses pieds.

– Oh Seigneur ! a fait Bentham, il va falloir te mettre au sport ! PT, aide ce pauvre garçon à se relever !

Le messenger, un grand perroquet vert, nous attendait dans un petit salon du rez-de-chaussée. Il était entré dans la maison par une fenêtre ouverte et s'était mis à crier mon nom sans relâche. Nim avait réussi à l'attraper pour l'enfermer dans une cage.

– JA-cob ! JA-cob ! faisait l'oiseau, d'une voix grinçante comme des gonds rouillés.

Nim m'a poussé vers lui.

– Il a refusé de me parler. Il voulait vous délivrer le message en personne.

Puis, à l'intention du perroquet :

– Voilà Jacob, espèce de plumeau stupide ! Tu peux commencer.

– Bonjour, Jacob ! a fait l'oiseau. C'est Miss Peregrine qui vous parle...

– Hein ? me suis-je écrié, stupéfait. Elle se change en perroquet, maintenant ?

– Mais non, m'a détrompé Emma. C'est juste Miss Peregrine qui t'envoie un message.

Elle s'est tournée vers le volatile.

– Continue. Que dit-elle ?

– Je suis saine et sauve dans la tour de mon frère, a repris le perroquet, avec des intonations étrangement humaines. Les autres aussi sont avec moi : Millard, Olive, Horace, Bruntley, Enoch, etc.

« Bruntley ? » Emma a tiqué au même moment que moi, et nous avons échangé un regard soupçonneux. Tel un répondeur téléphonique, l'oiseau a continué à débiter son message :

– C'est le chien de Miss Wren qui m'a dit où je pouvais vous trouver, Miss Bloom et vous. J'ai une importante recommandation à vous faire : surtout, n'essayez pas de nous libérer, par quelque moyen que ce soit. Nous sommes en sécurité, ici. Vous risqueriez vos vies inutilement. Mon frère vous fait une proposition, et je vous invite à l'accepter. Il vous suggère de vous rendre à ses gardes, sur le pont de la rue Qui-fume. Vous n'avez rien à craindre, ces derniers ne vous feront aucun mal. C'est notre seule chance. Ainsi, nous serons réunis dans le nouveau monde des particuliers, sous la protection de mon frère.

Le perroquet a sifflé, indiquant que le message était terminé.



Emma a secoué la tête, dubitative.

– Ça ne ressemble pas du tout à Miss Peregrine. À moins qu'elle

n'ait subi un lavage de cerveau...

– Elle n'appelle jamais les enfants par leurs prénoms, ni par leurs noms tout court, ai-je raisonné. Elle aurait dit « Miss Bruntley ».

– Donc, pour vous, ce message n'est pas authentique ? a demandé Bentham.

– Je ne sais pas trop..., a hésité Emma.

Notre hôte s'est tourné vers la cage.

– Authentification ! a-t-il ordonné.

Le perroquet est resté muet. Bentham a répété son ordre en se penchant vers l'oiseau, mais s'est redressé précipitamment.

– Malédiction !

À mon tour, j'ai entendu le tic-tac qui l'avait alarmé.

– UNE BOMBE ! a hurlé Emma.

PT a envoyé valser la cage et nous a attirés contre lui, avant de tourner le dos à l'oiseau. Un éclair aveuglant a illuminé la pièce, tandis qu'une violente déflagration déchirait l'air. Mais étonnamment, je n'ai ressenti aucune douleur. Hormis une vague de chaleur torride qui m'a donné l'impression de cuire sur place, et la pression qui m'a comprimé les tympans et a soufflé le chapeau de Bentham, nous étions indemnes. L'ours avait encaissé le plus gros de l'explosion.

Nous sommes sortis du petit salon en titubant, sous une pluie de copeaux de peinture et de plumes de perroquet. L'ours, blessé, s'est laissé tomber à quatre pattes et nous a montré son dos en gémissant. Sa fourrure était partie en fumée et sa peau, à vif, était carbonisée. Bentham a poussé un cri de colère, avant d'attirer l'animal contre lui.

Nim a couru réveiller Mère Poussière.

– Tu sais ce que ça signifie ? m'a demandé Emma en tremblant, les yeux écarquillés.

Je devais avoir le même genre d'expression. L'air hébété du type qui vient de survivre à un attentat.

– Ce n'est pas Miss Peregrine qui nous a envoyé ce perroquet..., ai-je tenté.

– C'est clair !

– ... et Caul sait où on est.

– S'il ne le savait pas encore, maintenant, c'est fait. Les oiseaux messagers sont entraînés à trouver les gens, même si l'expéditeur n'a pas leur adresse.

– Ça veut dire aussi qu'il a attrapé Addison, ai-je ajouté, la gorge nouée.

– Oui, mais ce n'est pas l'essentiel. Caul a peur de nous. Sans quoi, il n'aurait pas essayé de nous tuer.

– Peut-être...

– C'est certain ! Et tu sais quoi, Jacob ? S'il a peur de nous...

Elle m'a regardé en plissant les yeux.

– ... c'est certainement qu'il a de bonnes raisons.
– Il n'a pas peur, l'a détrompée Bentham, abandonnant un bref instant le dos blessé de son ours. Il devrait, mais il n'a pas peur. Il n'a pas envoyé le perroquet pour vous tuer ; seulement pour vous immobiliser. Il semblerait que Jack veuille le jeune Jacob vivant.

– Moi ? Pour quoi faire ?

– Je ne vois qu'une raison. Il a dû entendre parler de vos prouesses avec le Sépulcreux, et s'est convaincu que vous possédiez un talent très précieux pour lui.

– Précieux ? C'est-à-dire ?

– Ce ne sont que des suppositions, bien sûr. Mais d'après moi, il pense que vous êtes la clé qui lui manque pour s'emparer de la Bibliothèque des âmes. Une personne capable de voir et de manipuler les urnes contenant les âmes.

– Rappelle-toi ce que t'a dit Mère Poussière, m'a soufflé Emma.

– C'est insensé ! Et il pourrait avoir raison ?

Bentham a éludé la question :

– L'essentiel, c'est qu'il en soit convaincu. Pour vous, ça ne change rien. Vous n'avez qu'à réaliser le sauvetage de nos Ombrunes et de vos amis comme prévu. Ensuite, je vous mettrai tous à l'abri. Mais il faut vous dépêcher : les soldats de Jack vont remonter la piste du perroquet explosif jusqu'à cette maison. Ils seront là d'un instant à l'autre...

Il a consulté sa montre.

– D'ailleurs, il est presque six heures.

Nous étions sur le départ, quand la guérisseuse et son interprète sont arrivés en courant.

– Mère Poussière veut vous donner quelque chose ! a annoncé Reynaldo.

Bentham a essayé de les chasser, prétextant que l'heure n'était pas aux cadeaux, mais le jeune homme a insisté.

– Au cas où vous auriez des ennuis, a-t-il dit en glissant un petit objet enveloppé de tissu dans la main d'Emma. Ouvrez-le !

Elle a déplié l'étoffe grossière, dévoilant une petite forme blanche qui ressemblait à un morceau de craie. Lorsqu'elle l'a fait rouler dans sa paume, nous avons distingué deux phalanges, ainsi qu'un minuscule ongle verni.

– C'est le doigt de Mère Poussière, a précisé Reynaldo. Vous n'aurez qu'à le réduire en poudre et l'utiliser comme il vous plaira.

Emma a écarquillé les yeux et laissé retomber sa main, comme si son poids avait triplé.

– Je ne peux pas accepter ! C'est trop.

Mère Poussière a tendu sa main valide – plus petite qu'avant – et refermé les doigts d'Emma autour du cadeau. Reynaldo a traduit ses

paroles : « Vous êtes peut-être notre dernier espoir. Je vous donnerais mon bras entier si je le pouvais. »

– Je ne sais pas quoi dire, ai-je murmuré. Merci !

– Utilisez-le avec parcimonie, nous a conseillé Reynaldo. La poudre est très puissante. Ah, et j'ai failli oublier...

Il a sorti deux masques de sa poche.

– Pensez à les mettre si vous ne voulez pas vous endormir en même temps que vos ennemis.

J'ai pris les accessoires et je l'ai de nouveau remercié. Mère Poussière nous a fait une révérence, balayant le plancher de son immense jupe.

– Allons, il faut partir ! nous a pressés Bentham.

Nous avons laissé PT en compagnie de la guérisseuse et des deux oursons, venus voir leur aîné blessé. Arrivé à l'étage, dans le couloir des boucles, j'ai été pris d'un léger vertige en pensant aux quatre-vingt-sept mondes derrière ces portes, tous connectés à la maison comme des nerfs à une moelle épinière.

Nous allions pénétrer dans l'un d'eux : un possible voyage sans retour. L'ancien et le nouveau Jacob envisageaient cette perspective chacun à sa manière, et j'étais envahi par des vagues successives de terreur et d'excitation.

Bentham nous donnait ses instructions tout en marchant d'un pas pressé, appuyé sur sa canne. Il nous a expliqué quelle boucle il avait choisie, et pourquoi. Puis il nous a indiqué comment y trouver la porte menant à la machine de Caul. Et enfin, une fois là-bas, comment ressortir du Panloopticon pour pénétrer dans la forteresse des Estres.

Ces consignes m'ont paru très compliquées, mais notre hôte nous a assuré que le chemin était court et bien indiqué. Son assistant, qui devait nous servir de guide, nous a rejoints devant la porte de la boucle et a patienté en silence, l'air sinistre, pendant que nous nous faisions nos adieux.

Bentham nous a serré la main à tour de rôle.

– Au revoir, bonne chance, et merci !

– Attendez pour nous remercier, a suggéré Emma.

L'assistant a ouvert la porte et s'est effacé pour nous laisser entrer.

– Ramenez-moi ma sœur, nous a lancé Bentham. Et quand vous trouverez ceux qui la détiennent...

Il a levé sa main gantée de cuir et serré le poing.

– Soyez sans pitié.

– Entendu !

Sur cette promesse, nous avons franchi le seuil.

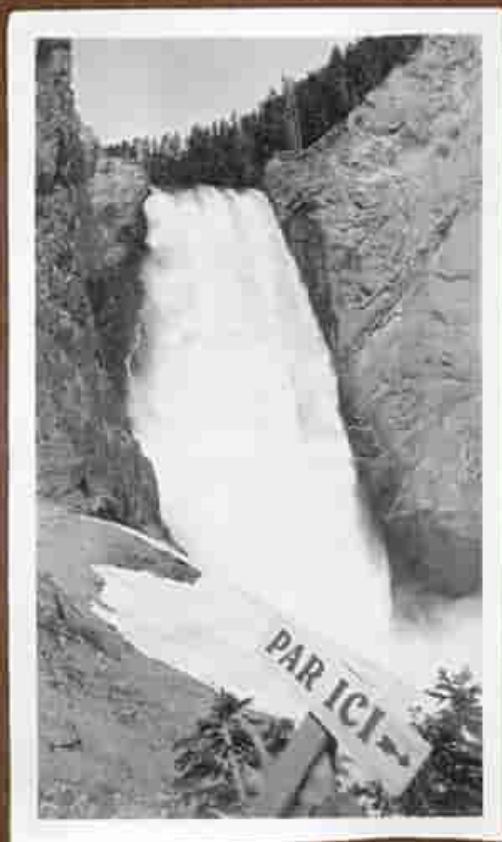
CHAPITRE SEPT

Nous avons suivi l'assistant de Bentham dans l'épais bosquet de résineux qui s'ouvrait au fond de la chambre, à la place du quatrième mur. Il était environ midi, c'était la fin de l'automne ou le début du printemps, et l'air frais sentait bon le feu de bois.

Le silence n'était troublé que par le crissement des pierres du sentier sous nos pas, le chant des oiseaux et le grondement lointain d'une chute d'eau. Notre guide n'était pas loquace, et c'était tant mieux. Emma et moi étions si tendus que nous aurions été incapables d'entretenir une conversation.

Derrière les arbres, le chemin s'est incliné progressivement pour serpenter au flanc d'une montagne, entre des rochers gris et des taches de neige.

Nous avançons au pas de course, tout en veillant à ménager nos forces. Au détour d'un virage, nous sommes tombés sur la cascade. Un écriteau, planté au bord de l'eau, indiquait la direction : « PAR ICI ».



- Où sommes-nous ? a voulu savoir Emma.
- En Argentine, a répondu l'assistant.

Nous avons suivi le chemin indiqué, envahi par les mauvaises herbes, les broussailles, et même des arbustes par endroits. Le vacarme de la chute d'eau s'est estompé peu à peu, bientôt remplacé par le murmure d'un ruisseau, qui est apparu en travers du sentier.

Nous l'avons remonté sur quelques centaines de mètres jusqu'à sa source : une espèce de grotte au ras du sol, dont l'entrée était envahie par la végétation. L'assistant de Bentham s'est accroupi au bord de l'eau. Il a écarté un rideau de fougères, avant de se pétrifier.



– Que se passe-t-il ? ai-je chuchoté.
Sans répondre, l'homme a sorti un pistolet de sa ceinture et tiré

trois coups dans l'ouverture. Un cri à glacer le sang a fusé. L'instant d'après, une forme a roulé dans l'eau, inanimée.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé en fixant l'étrange créature poilue, au corps bosselé, aux griffes et aux crocs menaçants, affublée de gros yeux globuleux.

Je n'avais jamais vu d'animal semblable.

– Aucune idée, a fait l'assistant. Mais il vous attendait.

Caul l'avait-il posté là ? Se pouvait-il que notre ennemi ait anticipé le plan de son frère et piégé tous les chemins permettant d'entrer dans son Panloopticon ?

– Bentham nous a dit qu'il n'avait pas d'armes, s'est rappelée Emma, alors que le ruisseau emportait le cadavre de l'animal.

– C'est exact, a confirmé l'assistant. Celle-ci m'appartient.

– Pourrait-on vous l'emprunter ?

– Non.

Il a rangé le pistolet dans sa ceinture et indiqué la grotte.

– Vous allez passer par là, puis vous rebrousserez chemin jusqu'à l'endroit d'où nous venons. Alors, vous serez chez les Estres.

– Et vous, vous serez où ?

Il s'est assis dans la neige.

– Ici.

Emma et moi avons échangé un long regard. Comme moi, elle s'efforçait de cacher sa vulnérabilité, de blinder son cœur, de se préparer à ce qu'on risquait de voir. À ce qu'on risquait de faire. Et de subir.

Je suis descendu dans le ruisseau et j'ai tendu une main à Emma pour l'aider à me rejoindre. Puis j'ai jeté un coup d'œil dans la grotte. Un filet de lumière scintillait dans le fond. Un tunnel...

L'eau m'est rapidement arrivée à la taille, et le froid m'a coupé le souffle. Derrière moi, Emma suffoquait, elle aussi. Espérant qu'aucune créature n'était tapie dans les ténèbres, j'ai posé les mains sur les parois de pierre et je me suis avancé dans le boyau. Me plonger jusqu'au cou dans l'eau glaciale était aussi éprouvant que si l'on m'avait enfoncé des aiguilles dans tout le corps.

Éperonné par la douleur, j'ai traversé le tunnel en quatrième vitesse, slalomant entre les rochers coupants et les aspérités qui descendaient du plafond, à moitié étranglé par l'eau déferlant sur mon visage. Aussitôt sorti de cet enfer liquide, je me suis tourné pour porter secours à Emma.

Une fois sur la rive, nous avons regardé autour de nous. Le paysage était le même, sauf qu'il n'y avait pas d'assistant, pas de douilles dans la neige, pas d'empreintes de pas. Nous étions passés de l'autre côté du miroir, et hormis quelques détails mineurs, le monde y était identique.

– Tu es tout bleu, m'a dit Emma.

Elle m'a attiré contre elle et serré dans ses bras. Sa chaleur a réveillé peu à peu mes membres engourdis.

Nous nous sommes mis en route, retraçant nos pas dans les ronces et les broussailles, jusqu'au sommet de la montagne. Là aussi, le décor était le même, sauf que l'écriteau « PAR ICI », que Bentham avait placé à notre intention au bord de la chute d'eau, avait disparu. Cette boucle ne lui appartenait pas.

Nous avons traversé la forêt de résineux en courant d'arbre en arbre, soucieux de passer inaperçus. À l'orée du bois, une pièce est apparue, encadrée par deux sapins. Contrairement aux chambres de Bentham, celle-ci ne comportait aucun mobilier, ni papier peint. Le sol et les murs étaient en béton.

Nous avons cherché une porte dans la pénombre en faisant courir nos mains le long des murs. J'ai fini par trouver une petite poignée, dans un renforcement. L'oreille collée au battant, j'ai guetté des voix et des bruits de pas, mais je n'ai perçu que de lointains échos.

Lentement, avec mille précautions, j'ai entrouvert la porte et passé la tête dans l'embrasure. Elle donnait sur un mur de pierre incurvé, d'une blancheur éclatante, où se découpaient à intervalles réguliers de grandes portes noires. Il y en avait des dizaines, rien que dans cette portion de couloir.

On avait réussi à pénétrer dans la tour des Estres ! Dans l'ancre du lion...



J'ai entendu des pas approcher et rentré la tête à la hâte, mais je n'ai pas eu le temps de refermer la porte. Par la fente, j'ai aperçu un éclair blanc. Un homme vêtu d'une blouse de laboratoire venait de nous dépasser d'un pas rapide, le nez dans un journal.

Dès que le bruit s'est estompé, je me suis faufilé dans le couloir. Emma m'a suivi et a tiré la porte derrière nous.

Par où aller, maintenant ? Le corridor montait en pente douce vers la gauche. D'après Bentham, les prisonniers de Caul n'étaient pas dans la tour. Il fallait donc quitter l'édifice.

Nous avons pris à droite et décrit une spirale descendante en rasant le mur intérieur. Les semelles de caoutchouc de mes chaussures couinaient au contact du béton, et ce bruit, qui paraissait décuplé dans le silence ambiant, m'arrachait des grimaces malgré moi.

Soudain, Emma s'est figée. Elle a étendu un bras devant ma poitrine pour m'arrêter. Des gens venaient, et ils étaient tout près ! Nous nous sommes réfugiés derrière la première porte venue, qui a coulissé sans difficulté.

Elle donnait sur un tunnel circulaire d'environ cinq mètres de diamètre : un conduit d'évacuation inachevé, qui débouchait quelques mètres plus loin sur un jour grisâtre.

Juste avant la sortie, une dizaine d'hommes assis sur un échafaudage nous fixaient avec des airs ahuris. Nous avons interrompu leur pause-déjeuner.

– Comment vous êtes entrés ici ? a crié l'un d'eux.

– C'est des gosses, a dit un autre. Qu'est-ce que vous fichez là, les mômes ? On n'est pas dans une salle de jeux !

Ils étaient américains, et semblaient hésiter sur la conduite à tenir. Nous n'avons pas osé leur répondre, de peur que les Estres ne nous entendent depuis le couloir.

– Tu as le doigt ? ai-je soufflé à Emma. C'est le moment de l'essayer.

Nous avons enfilé nos masques – encore trempés de l'eau du torrent, mais utilisables, tandis qu'Emma broyait dans son poing un petit morceau du doigt de Mère Poussière. Elle s'est avancée vers les ouvriers en soufflant sur sa paume, mais n'a réussi qu'à produire un petit nuage devant nous, qui m'a légèrement engourdi le visage.

J'ai fait une tentative encore moins concluante. Les hommes s'impatientsaient. L'un d'eux, décidé à nous chasser par la force, a sauté au bas de l'échafaudage. Emma a glissé le reste du doigt dans sa poche et produit une flamme au creux de sa main. La poussière en suspension dans l'air s'est enflammée avec un « pouf ! », se changeant instantanément en fumée.

– Ouh là ! s'est exclamé l'ouvrier.

Il s'est mis à tousser, et, presque aussitôt, s'est effondré à terre, endormi. Quand ses camarades ont accouru pour lui porter secours, ils

se sont affalés à leur tour, victimes du nuage de fumée anesthésiante.

Les ouvriers restants, effrayés et furieux, se faisaient menaçants. Nous avons battu en retraite vers la porte avant que la situation ne devienne vraiment critique. J'ai vérifié que la voie était libre, et nous nous sommes faufiletés dans le couloir.

Quand j'ai refermé la porte, les éclats de voix se sont tus instantanément. Comme si, non contents d'avoir laissé les hommes derrière nous, nous les avions éteints.



Nous avons parcouru quelques mètres en courant, avant de nous arrêter pour guetter d'éventuels bruits de pas, puis de repartir en

trombe. Alternant ainsi les moments de pause et les sprints, nous avons progressé vers le bas de la tour. À deux reprises, nous nous sommes cachés derrière des portes pour éviter de nous faire surprendre. La première donnait sur une jungle brumeuse peuplée de cris de singes. L'autre, sur le flanc escarpé d'une montagne.

Soudain, le sol est devenu horizontal et le couloir s'est étiré en ligne droite jusqu'à un virage abrupt. Au-delà, nous avons découvert une porte à doubles battants, sous laquelle filtrait un rai de lumière du jour.

– C'est curieux qu'il n'y ait pas de gardes, ai-je observé avec nervosité.

Emma a haussé les épaules et m'a indiqué les portes du menton. C'était visiblement le seul moyen de quitter la tour. J'allais me résoudre à les pousser, quand j'ai entendu des voix de l'autre côté. Un homme racontait une histoire drôle. Des éclats de rire ont fusé.

– Voilà tes gardes, a dit Emma, tel un serveur m'apportant un mets délicat.

Nous avons deux options : patienter dans l'espoir que les Estres finiraient par partir, ou ouvrir les portes et les affronter, en profitant de l'effet de surprise. La seconde était plus courageuse, et surtout plus rapide.

Avant que j'aie fini de tergiverser, Emma est passée à l'action. Sans un bruit, elle a poussé un des battants. À quelques mètres de nous, quatre Estres en uniformes dépareillés nous tournaient le dos. Ils étaient tous équipés de pistolets modernes, et aucun n'avait vu la porte s'ouvrir. Derrière eux, j'ai aperçu une cour bordée de bâtiments bas : des sortes de baraquements adossés au mur de la forteresse.

J'ai montré du doigt la poche d'Emma et articulé en silence : « Dormir ». Mon idée consistait à plonger les Estres dans l'inconscience avant de les traîner dans la tour : un moyen assez expéditif de nous en débarrasser. Emma a compris. Elle a sorti de sa poche le doigt de la guérisseuse, pendant que je récupérais les masques coincés sous ma ceinture.

Au même instant, une boule de flammes a surgi au-dessus du mur de la forteresse. Elle a décrit un élégant arc de cercle dans l'air avant d'aller s'écraser avec un « splotch ! » au milieu de la cour, projetant des flammèches dans un rayon de plusieurs mètres, et plongeant les gardes dans un état de fébrilité extrême.

Deux Estres sont allés voir de près de quoi il s'agissait. Alors qu'ils se penchaient sur la matière enflammée, un autre projectile a volé par-dessus le mur et frappé l'un d'eux dans le dos. Le garde est tombé à plat ventre, les membres écartés, le corps en feu. À en juger par l'odeur âcre et pénétrante qui flottait dans l'air, on nous bombardait d'un mélange de gasoil et d'excréments.

Ses acolytes se sont précipités au secours de la victime. Puis une alarme a retenti, et quelques secondes plus tard, d'autres Estres ont jailli d'un baraquement pour se ruer vers le mur.

J'ai béni Sharon pour son excellent *timing*. Avec un peu de chance, son attaque causerait assez de pagaille pour nous permettre de chercher nos amis quelques minutes sans être repérés. J'avais du mal à imaginer que les Estres puissent mettre davantage de temps à neutraliser une poignée de drogués armés de catapultes.

Nous avons scruté les environs. La cour était entourée sur trois côtés de baraquements plus ou moins identiques. Nous n'avions plus qu'à explorer méthodiquement la forteresse, en comptant sur notre bonne étoile.

Trois Estres s'étaient précipités vers le mur d'enceinte, tandis que deux autres tentaient d'éteindre leur camarade en le faisant rouler dans la poussière. Ils nous tournaient tous le dos.

Nous nous sommes engouffrés au hasard dans le bâtiment de gauche : un hangar étouffant, plein à craquer de vêtements de seconde main. Les habits, venus de différentes époques de l'histoire et de différentes cultures, étaient suspendus à des portants, soigneusement classés et étiquetés.

Je me suis demandé si les Estres conservaient là des vestiges de toutes les boucles qu'ils avaient infiltrées... et si le cardigan que portait le docteur Golan¹ pendant nos séances était suspendu dans cette salle. En tout cas, nos amis n'étaient pas là, et les Ombrunes non plus. Nous avons remonté l'allée centrale, espérant trouver un moyen d'entrer dans le bâtiment voisin sans repasser par la cour.

Comme il n'y en avait pas, nous avons rebroussé chemin et fait le guet à la porte. Dès que la voie a été libre, nous nous sommes risqués à découvrir.

Des objets catapultés pleuvaient tout autour de nous. À court d'excréments, la petite armée de Sharon s'était mise à lancer des briques, des ordures et des cadavres de rongeurs. J'ai entendu un projectile lâcher un chapelet d'injures avant de s'écraser à terre, et reconnu une tête de pont. Si mon cœur n'avait pas battu aussi fort, j'aurais éclaté de rire.

Nous avons couru jusqu'au bâtiment d'en face, muni d'une lourde porte métallique qui me paraissait prometteuse. Avant la diversion orchestrée par Sharon, elle était gardée par un Estre. C'était sûrement la preuve qu'il y avait quelque chose d'intéressant derrière.

La porte donnait sur un petit laboratoire aux murs carrelés de blanc, où planait une forte odeur de produits chimiques. Un bourdonnement sourd faisait vibrer les murs. Mon regard s'est posé sur une vitrine sinistre, pleine d'instruments chirurgicaux en acier brillant, et j'ai frissonné malgré moi. Soudain, un rire dément a fusé dans le lointain,

achevant de me glacer le sang. Emma s'est figée.

– Tu as entendu ?

J'ai acquiescé en silence.

Elle m'a confié le doigt de Mère Poussière et a fait jaillir une flamme au creux de sa main. Puis nous avons enfilé nos masques. Nous pensions être prêts à tout, mais rétrospectivement, je m'aperçois que nous n'étions absolument pas préparés aux horreurs qui nous attendaient.

Nous avons traversé une enfilade de pièces que j'aurais du mal à décrire aujourd'hui, car j'ai tenté d'effacer leur souvenir de ma mémoire. Chacune était plus angoissante que la précédente. La première était une petite salle d'opération, au centre de laquelle trônait une table équipée de lanières de cuir, ainsi que d'autres dispositifs de contention. Des tubes de verre fixés aux murs semblaient prêts à recueillir Dieu sait quelles substances. Dans un coin, de minuscules crânes étaient reliés à un équipement électrique muni de jauges. Des photos d'animaux soumis à des expériences atroces ornaient les murs. Nous avons continué d'avancer, tremblants, en nous cachant les yeux. Hélas, le pire était à venir.

Dans la pièce suivante, une expérience était en cours. Deux infirmières et un docteur encadraient un jeune garçon écartelé entre deux tables. Des journaux étalés par terre protégeaient le sol. Une infirmière tenait fermement les pieds de l'enfant, tandis que le docteur, qui agrippait sa tête, le regardait froidement dans les yeux.

Quand ils nous ont vus apparaître avec nos masques, ils ont appelé à l'aide, sans succès. Emma a intercepté le docteur alors qu'il se précipitait vers une table couverte d'instruments chirurgicaux. L'homme a aussitôt levé les mains en signe de reddition. Nous avons regroupé les trois adultes dans un coin de la pièce et exigé qu'ils nous disent où étaient détenus les prisonniers. Comme ils refusaient de parler, je leur ai soufflé de la poussière dans la figure, et ils se sont effondrés à terre, endormis.

L'enfant était indemne, mais hébété. Il gémissait, incapable de répondre à nos questions : « Comment te sens-tu ? Y a-t-il d'autres enfants comme toi ici ? Où ça ? » Faute de pouvoir réellement lui venir en aide, nous avons décidé de le cacher. Après l'avoir enveloppé dans un drap pour lui éviter de prendre froid, nous l'avons fait entrer dans un petit placard en lui promettant de revenir le chercher bientôt – une promesse que j'espérais pouvoir tenir.











La pièce suivante, plus spacieuse, abritait une vingtaine de lits d'hôpital fixés au mur par des chaînes. Des enfants et des adultes

particuliers, tous inconscients, étaient sanglés sur ces lits. Des tubes sortaient de leurs plantes de pieds et serpentaient jusqu'à des sacs de perfusion, qui s'emplissaient lentement de liquide noir.

– Ils les vident, a dit Emma d'une voix tremblante. Ils aspirent leurs âmes.

Je me suis fait violence pour regarder leurs visages.

– Qui est là ? Qui êtes-vous ? avons-nous demandé en courant de lit en lit.

J'ai honte de le dire, mais je priais pour qu'aucun de nos amis ne se trouve dans cette salle. Nous avons reconnu Melina, la fille douée de télékinésie, ainsi que les jumeaux Joël et Peter, que les Estres avaient séparés pour les empêcher de causer une nouvelle déflagration. Leurs visages étaient contractés, et ils serraient les poings dans leur sommeil, comme s'ils étaient victimes d'affreux cauchemars.

– Ils se débattent, a murmuré Emma.

– Aidons-les ! ai-je décidé en me postant à l'extrémité du lit de Melina.

J'ai ôté délicatement l'aiguille enfoncée dans son pied. Une goutte de liquide noir a suinté de la blessure, et aussitôt, son visage s'est détendu.

– Bonjour ! a fait une voix.

Nous nous sommes retournés brusquement. L'homme qui avait parlé était assis par terre dans un coin de la pièce, recroquevillé sur lui-même, les pieds enchaînés. Ses yeux nous transperçaient comme des échardes de glace noire. Il a éclaté d'un rire sans joie. C'est l'écho de ce rire sinistre que nous avons entendu en entrant.

Emma est allée s'agenouiller près de lui et l'a interrogé :

– Où sont les prisonniers ?

– Ici.

– Non, les autres, ai-je précisé. Ceux qui ne sont pas là.

L'homme a ricané ; son souffle a formé un petit nuage de givre devant sa bouche. C'était étrange, dans cette pièce surchauffée.

– Vous marchez dessus, a-t-il répondu.

J'ai perdu patience :

– Arrêtez de radoter ! On n'a pas de temps à perdre avec vos élucubrations !

– S'il vous plaît, l'a imploré Emma. On est des particuliers, nous aussi. On est venus pour vous aider, mais on doit d'abord retrouver nos Ombrunes. Dans quel bâtiment sont-elles ?

– Vous-marchez-dessus, a répété l'homme, articulant chaque syllabe.

Son souffle glacial m'a engourdi le visage. J'allais l'empoigner par le col pour le secouer comme un prunier, quand il a levé un bras et indiqué quelque chose derrière nous. En suivant son regard, j'ai remarqué une poignée camouflée dans le carrelage ; le contour carré

d'une trappe.

On leur marchait dessus. Littéralement !

J'ai couru vers la poignée et soulevé la trappe, révélant un escalier en colimaçon qui descendait dans le noir.

– Qu'est-ce qui nous prouve que vous dites la vérité ? a demandé Emma.

– Rien, a répondu l'homme.

– On verra bien, ai-je tranché.

De toute manière, nous n'avions guère d'autre choix, à part rebrousser chemin.

Emma semblait bouleversée. Son regard allait et venait de la trappe aux particuliers allongés dans les lits. Je savais ce qu'elle pensait, mais elle n'a même pas formulé sa question. Nous n'avions pas le temps de secourir tous ces malheureux. Il nous faudrait revenir plus tard. En admettant qu'on puisse encore les sauver...

* * *

Emma a commencé à descendre l'escalier métallique. Avant de la suivre, j'ai regardé le fou et posé un doigt sur mes lèvres. Il a copié mon geste en souriant. J'espérais juste qu'il était sincère. Les gardes ne tarderaient pas à arriver. S'il se taisait, peut-être n'auraient-ils pas l'idée de nous chercher au sous-sol.

Puis j'ai suivi Emma et refermé la trappe au-dessus de moi.

Blottis l'un contre l'autre dans l'étroite cage d'escalier, nous avons attendu, immobiles, que nos yeux s'accoutument à l'obscurité.

Soudain, Emma m'a empoigné le bras et a pointé un doigt vers le bas.

– Des cages ! m'a-t-elle glissé à l'oreille.

L'instant d'après, j'ai distingué à mon tour des barreaux de prison. Nous avons descendu l'escalier à tâtons, découvrant l'espace peu à peu. Nous étions à l'extrémité d'un long couloir souterrain bordé de cellules, et même si l'on ne distinguait pas encore les prisonniers, j'ai été pris d'un soudain espoir. On touchait au but !

Puis un bruit de bottes a résonné, et un flot d'adrénaline a envahi mes veines. Un garde patrouillait en bas, fusil sur l'épaule et pistolet à la hanche. Il ne nous avait pas encore vus, mais ce n'était qu'une question de secondes. Nous étions trop loin de la trappe pour pouvoir nous échapper, et trop loin du sol pour sauter à terre et tenter de le désarmer. Alors, nous nous sommes recroquevillés sur les marches, en espérant que la fine rambarde de l'escalier suffirait à nous dissimuler.

C'était impossible, bien sûr. Nous étions quasiment au niveau de ses yeux. Il était à vingt pas, à quinze... Il fallait agir, et vite.

Je me suis redressé brusquement et j'ai dévalé l'escalier. Quand l'Estre m'a remarqué, je l'ai apostrophé avant qu'il ait pu voir à qui il avait affaire :

– Vous n'avez pas entendu l'alarme ? Vous devriez être dehors, en train de défendre la forteresse !

Le temps qu'il comprenne qu'il n'avait pas à recevoir d'ordres de moi, j'avais atteint le sol. Lorsqu'il a épaulé son fusil, j'avais franchi la moitié de la distance qui nous séparait. Je l'ai percuté au moment où il appuyait sur la détente. Le coup est parti, et la balle a ricoché derrière moi.

Sans attendre, je me suis jeté sur lui, et nous sommes tombés ensemble, lui sur le dos, et moi par-dessus. À ce moment-là, j'ai commis l'erreur de chercher le doigt de la guérisseuse dans ma poche droite. Profitant de ma distraction, le garde s'est dégagé et relevé. Il m'aurait probablement tué, s'il n'avait vu Emma foncer sur lui, les mains en feu.

Il a tiré une rafale qui a manqué sa cible. Je m'étais remis debout dans l'intervalle, et j'ai juste eu le temps de me précipiter sur lui. Sous la violence du choc, il est tombé en travers du couloir, le dos contre les barreaux d'une cellule. En m'affalant sur lui, j'ai reçu un violent coup de coude en pleine figure qui m'a mis à moitié K.O. De nouveau, l'Estre a levé son arme et m'a visé. Mais cette fois, ni Emma ni moi n'étions assez proches pour l'empêcher de tirer.

Alors, comme par miracle, deux mains puissantes ont surgi de l'ombre d'une cellule et empoigné le garde par les cheveux. Le crâne de l'homme a cogné violemment les barreaux, qui ont produit un son de cloche.

Le garde, devenu tout mou, a glissé au sol. Bronwyn a pressé son visage souriant contre les barreaux.

– Monsieur Jacob ! Miss Emma !

Je n'avais jamais été aussi heureux de voir quelqu'un. Nous nous sommes étreints tant bien que mal à travers la grille.

– Bronwyn ! C'est bien toi ? hoquetait Emma. Je ne rêve pas ?

– Miss Bloom ! Si vous saviez comme je me suis inquiétée... J'avais tellement peur que les Estres vous aient attrapés...

Bronwyn se pressait si fort contre les barreaux que je me suis étonné de ne pas les voir ployer. Ils étaient aussi larges que des briques, et faits d'un matériau plus solide que du fer. C'était la seule raison qui l'avait empêchée de s'évader.

– Je n'arrive plus à respirer ! a grogné Emma.

Bronwyn s'est excusée et nous a lâchés. Elle avait un bleu sur la joue, et sa blouse était tachée de sang.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? lui ai-je demandé.

– Rien de sérieux. Ils nous ont surtout menacés.

– Et les autres ? a voulu savoir Emma, soudain prise de panique.
Où sont les autres ?

– Ici ! a fait une voix, dans la cellule voisine.

– Et ici ! a ajouté quelqu'un, juste à côté.

Nos amis ont pressé leurs visages contre les barreaux, tout le long du couloir. Horace et Enoch, Hugh et Claire, ainsi qu'Olive, le dos collé au plafond de sa cellule. Ils étaient tous là, sauf la pauvre Fiona, tombée de la falaise pendant l'attaque de la ménagerie de Miss Wren.

– Dieu merci, vous êtes sains et saufs ! s'est écriée Emma en courant prendre la main d'Olive. On s'est fait un sang d'encre !

– Pas autant que nous ! a affirmé Hugh, au fond du couloir.

– Je leur avais dit que vous viendriez nous délivrer ! répétait Olive, au bord des larmes. Je n'ai pas arrêté de leur dire, mais Enoch me traitait de folle...

– C'est sans importance, ils sont là, maintenant ! l'a interrompue l'intéressé. Vous en avez mis du temps ! Qu'est-ce que vous avez fabriqué ?

– Par Perplexus, comment avez-vous fait pour nous retrouver ? a demandé Millard.

C'était le seul que les Estres avaient pris la peine d'habiller en prisonnier. Son costume à rayures le rendait visible, au moins en partie.

– On va tout vous raconter, a promis Emma. Mais d'abord, on doit vous sortir de là et trouver les Ombrunes !

– Elles sont au bout du couloir ! a signalé Hugh. Derrière la grosse porte métallique.

J'ai regardé la porte en question. Elle semblait assez solide pour protéger un trésor, ou contenir un Sépulcreux.

– Il vous faut la clé, a dit Bronwyn en montrant l'anneau suspendu à la ceinture du garde évanoui. C'est la grosse clé dorée. Je l'ai vu s'en servir.

Je suis allé récupérer le trousseau du geôlier et je me suis figé, l'anneau à la main. Mes yeux sont allés plusieurs fois des portes des cellules à Emma.

– Vite, fais-nous sortir ! s'est impatienté Enoch.

– Avec quelle clé ?

Il y en avait plusieurs dizaines, toutes identiques, à l'exception de la clé dorée.

– Oh, non ! a gémi Emma.

De nouveaux gardes allaient bientôt arriver. Ouvrir toutes les geôles risquait de nous coûter de précieuses minutes. Nous avons couru à l'extrémité du couloir, déverrouillé la porte et confié l'anneau à Hugh, enfermé dans la cellule la plus proche.

– Libère-toi, et occupe-toi des autres ! lui ai-je recommandé.

– Ensuite, vous attendrez qu'on revienne vous chercher, a ajouté Emma.

– Jamais de la vie ! a répliqué Hugh. On vous accompagne.

Nous n'avions pas le temps de discuter, et au fond, je n'étais pas fâché d'avoir du renfort.

Emma et moi avons tiré de toutes nos forces sur la lourde porte pour l'entrebâiller, puis, après avoir jeté un dernier regard à nos amis, nous nous sommes faufilés dans l'ouverture.

* * *

De l'autre côté, nous avons découvert une longue pièce rectangulaire éclairée par des néons verdâtres, meublée comme un bureau.

Cependant, ses murs étaient insonorisés par plusieurs épaisseurs de mousse, et sa porte était assez solide pour résister à une explosion nucléaire. En fait de bureau, c'était plutôt un bunker, ou un laboratoire secret.

Quelqu'un bougeait au fond de la pièce, mais un grand meuble de classement nous empêchait de le voir. J'ai effleuré le bras d'Emma et hoché la tête.

« Allons-y ! »

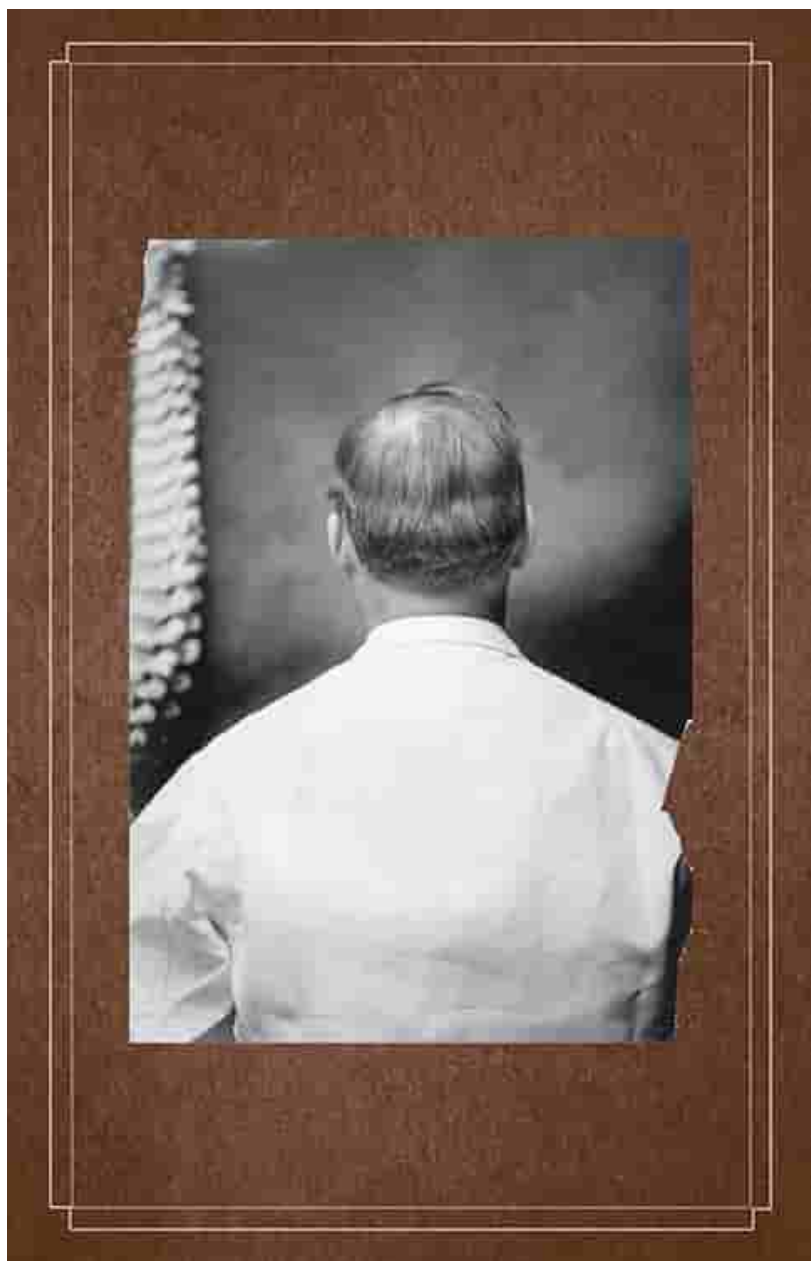
Nous avons avancé à pas de loup.

En me dressant sur la pointe des pieds, j'ai aperçu un crâne dégarni... Ce n'était donc pas une Ombrune. Et si l'homme n'avait pas entendu la porte s'ouvrir, c'était parce qu'il écoutait de la musique : un morceau de rock que j'avais déjà entendu, mais que j'étais incapable d'identifier. C'était étrange et assez dépayçant de l'entendre ici, dans ces circonstances.

Nous avons dépassé plusieurs bureaux encombrés de papiers et de cartes. Le volume de la musique suffisait tout juste à couvrir le bruit de nos pas.

Sur notre gauche, un présentoir fixé au mur supportait des centaines de tubes à essai où tourbillonnait un liquide noir pailleté d'argent. Tous étaient étiquetés, portant en petits caractères le nom des particuliers qu'on avait dépossédés de leurs âmes.

Arrivés à la hauteur du meuble de classement, nous avons découvert un homme en blouse de laboratoire qui nous tournait le dos, assis à un bureau. Il feuilletait des papiers et prenait des notes au milieu d'un fatras de membres disloqués et d'organes, posés là comme les pièces d'un puzzle morbide.



Quand il s'est mis à fredonner, je me suis enfin rappelé où j'avais entendu cette chanson pour la dernière fois : chez le dentiste, pendant

qu'une pointe métallique asticotait la chair tendre de mes gencives.

Nous n'étions plus qu'à quelques mètres de l'homme. Emma a tendu une main. Avant qu'elle ait pu y faire surgir une flamme, l'inconnu a pris la parole :

– Bonjour ! Je vous attendais.

J'aurais reconnu ces intonations entre mille. La voix douce et sirupeuse de Caul.

Des flammes ont jailli dans les paumes d'Emma avec un son de fouet qui claque.

– Dites-nous immédiatement où sont les Ombrunes, ou je vous tue ! a-t-elle menacé.

L'homme a sursauté et pivoté sur sa chaise. Le spectacle qu'il offrait nous a laissés médusés. Sous ses yeux écarquillés, son visage était un magma de chair fondue. Cet homme n'était pas Caul – ce n'était même pas un Estre –, et ce n'était pas lui qui avait parlé. C'était impossible, car ses lèvres étaient scellées. Il tenait un portemine dans une main et une petite télécommande dans l'autre. Une étiquette épinglée à sa blouse indiquait son nom : « Warren ».

– Allons, allons ! Vous ne feriez pas de mal à ce pauvre Warren, a repris Caul.

Cette fois, nous avons identifié la provenance de sa voix. Comme la musique, elle s'échappait d'un haut-parleur encastré dans le mur.

– Enfin, ça ne serait pas très grave. Ce n'est que mon interne...

Warren s'est ratatiné sur sa chaise pivotante. Il fixait les mains enflammées d'Emma d'un air craintif.

– Où êtes-vous ? a-t-elle crié en regardant autour d'elle.

– Peu importe ! Ce qui compte, c'est que vous soyez arrivés jusqu'ici. Vous n'imaginez pas combien cela me réjouit. C'est tellement plus facile que de vous courir après !

– Une armée de particuliers est en chemin ! a bluffé Emma. La foule à vos portes n'est qu'un échantillon de ce qui vous attend. Dites-nous où sont les Ombrunes, et on pourra discuter.

– Une armée ! s'est esclaffé Caul. Il n'y a pas assez de particuliers valides à Londres pour former une brigade de pompiers, et vous me parlez d'armée... Quant à vos pathétiques Ombrunes, je ne demande pas mieux que de vous les montrer. Warren, s'il te plaît...

L'homme a appuyé sur sa télécommande, et un panneau a coulissé sur le mur de droite, révélant une solide paroi vitrée qui nous séparait de la pièce voisine, plongée dans la pénombre.

Nous nous sommes pressés contre la vitre, les mains en visière pour tenter de distinguer quelque chose. La salle, semblable à une cave en désordre, était encombrée de meubles au rebut et de lourdes draperies, parmi lesquelles se tenaient des formes humaines figées dans d'étranges postures. Certaines semblaient dépouillées de leur

peau, comme les membres écorchés sur le bureau de Warren.

« Oh, mon Dieu, qu'est-ce qu'il leur a fait ? »

J'ai scruté désespérément l'obscurité, le cœur battant la chamade.

– C'est Miss Glassbill ! s'est écriée Emma.

J'ai enfin repéré l'Ombrune. Elle était assise sur une chaise, et son visage plat, aux traits masculins, était encadré de tresses parfaitement symétriques. Nous avons cogné au verre en appelant son nom, mais elle a continué à regarder fixement devant elle.



– Qu'est-ce que vous lui avez fait ? ai-je crié. Pourquoi ne répond-elle pas ?

– On lui a retiré un peu d'âme, a avoué Caul. Ça engourdit le cerveau.

– Espèce de salaud ! a hurlé Emma, avant de marteler la vitre de ses poings.

Warren, effrayé, a fait rouler sa chaise dans un coin de la pièce.

– Immonde créature sans cœur ! Espèce de lâche !

– Calmez-vous ! a fait Caul. Je n'en ai pris qu'un petit peu, et à part celle-ci, toutes vos nounous sont en parfaite santé. Seul leur moral laisse à désirer...

Une violente lumière a jailli au plafond de la pièce voisine, et nous nous sommes aperçus que la plupart des silhouettes étaient des mannequins ou des modèles d'anatomie : des statues aux tendons et aux muscles apparents.

Parmi eux, bâillonnées, ligotées à des chaises ou à des piquets, grimaçant et fermant les yeux pour se protéger de la lumière, il y avait plusieurs femmes réelles, bien vivantes. Huit, dix... je n'ai pas eu le temps de toutes les compter. Bien qu'assez âgées et échevelées, elles ne manquaient pas de classe.

Les Ombrunes.

– Jacob, ce sont elles ! a crié Emma. Est-ce que tu vois Miss...

La lumière s'est éteinte avant qu'on ait repéré notre directrice.

– Elle est là aussi, a dit Caul avec un soupir las. Votre pieux oiseau, votre nourrice...

– Votre sœur ! ai-je ajouté, espérant réveiller en lui un soupçon d'humanité.

– Je détesterais devoir la tuer, a-t-il enchaîné. Hélas, j'y serai contraint si vous ne me donnez pas ce que je veux.

– De quoi s'agit-il ? ai-je demandé en m'éloignant de la vitre.

– Pas grand-chose... Un petit morceau de votre âme.

– Quoi ? a aboyé Emma.

– Attendez, écoutez-moi ! a repris Caul. Je n'ai pas besoin de tout. Juste quelques gouttes. Encore moins que ce que j'ai prélevé à Miss Glassbill. Certes, cela vous rendra un peu somnolent, mais d'ici quelques jours, vous aurez récupéré toutes vos facultés.

– Je sais ce que vous mijotez. Vous espérez que mon âme vous permettra de profaner la bibliothèque pour vous approprier son pouvoir, ai-je dit, décidé à lui montrer que je n'étais pas né de la dernière pluie.

– Je vois que vous avez discuté avec mon frère, a répondu Caul. Dans ce cas, autant vous le dire : je touche au but. Après des années de recherches, j'ai enfin localisé Abaton, et les Ombrunes – cette parfaite combinaison d'Ombrunes – m'ont ouvert ses portes. Hélas, au dernier moment, j'ai appris qu'il me manquait un élément indispensable. Un particulier doué d'un talent exceptionnel, comme on

n'en rencontre plus de nos jours. Je désespérais de le trouver, quand j'ai songé qu'un certain petit-fils pourrait faire l'affaire. Ces Ombrunes, qui ne me servaient plus à rien, sont devenues l'appât idéal, et tout s'est passé exactement comme je l'avais prévu ! Te voici face à ton destin, mon garçon ! Toi et moi, nous allons entrer ensemble dans l'histoire.

– Je n'irai nulle part avec vous, ai-je rétorqué. Si vous possédiez un tel pouvoir, le monde deviendrait un enfer sur terre.

– Tu me prêtes de mauvaises intentions. Mais cela ne m'étonne pas : la plupart des gens sont comme toi. J'admets volontiers que j'ai empoisonné la vie de ceux qui se sont dressés sur mon chemin. Mais aujourd'hui, j'ai atteint mon but, et je suis prêt à me montrer généreux. Magnanime. Clément.

La musique, qu'on entendait toujours sous la voix de Caul, avait changé. Le nouveau morceau, calme et instrumental, était parfaitement en phase avec la terreur que j'éprouvais.

– Nous allons vivre en paix, en harmonie, a-t-il repris d'une voix douce, qui se voulait rassurante. Je serai votre roi, votre Dieu. Les particuliers ne sont pas faits pour vivre ainsi, éparpillés et impuissants. Gouvernés par des femmes ! Quand je serai au pouvoir, vous n'aurez plus de raison de vous cacher sous les jupes des Ombrunes. Leur règne s'achèvera, et les particuliers gouverneront le monde. Nous retrouverons enfin la position qui nous revient, à la tête de l'humanité !

– Si vous imaginez qu'on va vous aider, vous avez perdu la boule, a dit Emma.

– Je ne comptais pas sur vous, a rétorqué Caul. Vous êtes la caricature du particulier élevé par une Ombrune : aucune ambition, aucun bon sens, et le sentiment que tout lui est dû. Rassurez-vous : je ne m'adresse qu'au garçon.

Emma est devenue aussi rouge que la flamme qui brûlait dans sa main.

– Continuez, ai-je suggéré d'une voix tendue.

Je pensais à nos amis qui se débattaient sans doute encore avec les clés dans le cachot voisin ; aux gardes qui n'allaient pas tarder à leur tomber dessus...

– Voici ma proposition, a repris Caul. Tu coopères en laissant mes spécialistes procéder à leur petite opération. Lorsque j'aurai ce que je souhaite, vous pourrez partir librement, toi et tes amis – et même vos Ombrunes, qui ne représenteront plus aucune menace pour moi.

– Et si je refuse ?

– Si tu ne me laisses pas ponctionner ton âme à la manière douce et indolore, mes Creux s'en chargeront. Mais ils ne sont pas réputés pour leur délicatesse. Lorsqu'ils en auront fini avec toi, je ne sais pas si je

pourrai les empêcher de dévorer les Ombrunes. Vois-tu, d'une manière ou d'une autre je parviendrai à mes fins.

– Ça ne marchera pas, a dit Emma.

– Vous faites sans doute allusion à la petite ruse du garçon ? J'ai appris qu'il avait réussi à contrôler un Sépulcreux, en effet. Mais que se passera-t-il s'ils sont deux ? Ou trois ? Ou cinq ?

– J'en contrôle autant que je veux, ai-je bluffé.

– J'aimerais bien voir ça, s'est esclaffé Caul. Dois-je en déduire que ta réponse est négative ?

– Déduisez-en ce que vous voudrez. Je ne vous aiderai pas.

– Tant mieux ! Ça n'en sera que plus amusant !

Le rire de Caul a résonné dans le haut-parleur. Puis le « buzz » électronique d'un interphone m'a fait sursauter.

– Qu'est-ce que vous avez fait ? a demandé Emma.

J'ai senti une crampe me tordre le ventre et compris ce qui se passait sans que Caul n'ait besoin de répondre. Dans un tunnel, sous la salle où se trouvaient les Ombrunes, un Sépulcreux avait été libéré. Il se hissait vers une grille dans le sol, restée ouverte. Le loup serait bientôt dans la bergerie.

– Caul nous envoie un Creux ! ai-je annoncé. Il arrive dans la pièce voisine !

– Nous allons commencer par un seul Sépulcreux, a confirmé l'intéressé. Si tu réussis à le contrôler, je te présenterai ses amis.

J'ai tambouriné à la vitre.

– Laissez-nous entrer !

– Avec plaisir ! a dit Caul. Warren...

Le docteur a appuyé sur sa télécommande. Une porte de verre a coulissé dans la paroi.

– J'y vais, ai-je annoncé à Emma. Attends-moi ici.

– Si Miss Peregrine est là, je viens aussi !

J'ai compris qu'aucun argument ne pourrait la dissuader de m'accompagner.

– OK. Alors, on emmène Warren.

L'intéressé a voulu filer, mais Emma l'a rattrapé par sa blouse. Quand je me suis engouffré dans l'ouverture, elle m'a suivi en le traînant dans son sillage. La porte de verre s'est refermée derrière nous avec un bruit sec, et Emma a poussé un juron. Je me suis retourné, et j'ai immédiatement compris le problème.

La télécommande était restée de l'autre côté. On était prisonniers.

* * *

À peine étions-nous entrés dans la pièce que le docteur, à force de

se tortiller, a réussi à se dégager et s'est sauvé en titubant dans le noir. Emma a voulu le poursuivre, mais je l'ai retenue. Ce type était sans importance. Ce qui comptait, c'était le Creux qui allait surgir dans la pièce d'un instant à l'autre.

La créature était affamée. Je sentais sa faim comme si je l'éprouvais moi-même. Si je voulais l'empêcher de dévorer les Ombrunes, il fallait que je commence par la trouver. Dans un tel capharnaüm, mon talent ne m'était d'aucun secours.

J'ai demandé à Emma de me donner davantage de lumière. Elle a augmenté la taille de ses flammes, mais cela n'a servi qu'à allonger les ombres. Par prudence, je lui ai recommandé de m'attendre près de la porte. Elle a refusé :

– On reste ensemble.

– OK. Mais marche derrière moi. Le plus loin possible.

Elle a obéi, une main au-dessus de la tête pour éclairer le chemin. Le peu que l'on distinguait de la pièce me faisait penser à un hôpital de campagne avec ces formes humaines disloquées, éparpillées ici et là. Je me suis cogné le pied dans un bras, qui a roulé sur le sol avec un bruit mat. C'était du plâtre. Un torse était posé sur une table, à côté d'une tête flottant dans un bocal de liquide, les yeux et la bouche ouverts. Celle-ci était probablement réelle, mais très ancienne.

Difficile de dire si nous étions dans un laboratoire, une chambre de torture ou un entrepôt de stockage. Sans doute les trois. Comme son frère, Caul était un collectionneur compulsif d'objets insolites et dérangeants. Sauf que Bentham était parfaitement organisé. Caul, lui, aurait eu grand besoin d'une femme de ménage.

– Bienvenue dans la salle de jeux des Creux ! a fait sa voix amplifiée par le haut-parleur. C'est ici que nous les soumettons à des expériences. On les nourrit, on les regarde démembrer leur nourriture... Je me demande quelle partie de ton corps ils vont dévorer en premier. Certains commencent par les yeux...

J'ai trébuché sur une forme, et un glapisement a fusé quand mon pied s'est enfoncé dans son ventre. J'ai baissé les yeux et aperçu le visage terrifié d'une femme d'âge mûr : une Ombrune que je ne connaissais pas.

– Ne vous inquiétez pas, on va vous tirer de là, lui ai-je chuchoté sans m'arrêter.

« Tu mens ! a affirmé l'ancien Jacob. On ne sortira jamais vivants de ce guépier. » Le nouveau Jacob était impuissant à faire taire cet oiseau de malheur.

J'ai deviné un mouvement au fond de la pièce et entendu le bruit mouillé d'un Sépulcreux qui ouvrait la bouche. Il était là, parmi nous. J'ai couru vers lui, trébuché, et me suis relevé aussitôt, tandis qu'Emma me pressait : « Dépêche-toi, Jacob ! »

– Dépêche-toi, Jacob ! a ricané Caul dans le haut-parleur.

Il a monté le son de la musique : un morceau au rythme endiablé, entraînant. Ce type était fou à lier !

Nous avons dépassé trois ou quatre Ombrunes ligotées au sol, et j'ai enfin aperçu la créature.

Je me suis immobilisé, frappé de stupeur. Ce Creux était un géant ! Il faisait plusieurs têtes de plus que celui que j'avais apprivoisé, et malgré sa posture voûtée, son crâne touchait presque le plafond. Ses mâchoires étaient grandes ouvertes, ses langues fouettaient l'air.

– Jacob ! Regarde !

Une main tendue devant elle, Emma éclairait une femme suspendue la tête en bas. Son ample jupe formait une corolle autour de sa tête. Même dans cette position, et dans le noir, j'ai reconnu Miss Wren.

Addison était accroché près d'elle et tous deux se débattaient, bâillonnés, à moins d'un mètre du Sépulcreux. La créature a enroulé une langue autour des épaules de l'Ombrune, prête à l'attirer dans ses mâchoires.

– *STOP !* ai-je hurlé dans le langage sifflant du Creux.

J'ai crié à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il s'arrête – non pas parce que je le contrôlais, mais parce que j'étais soudain devenu une proie plus intéressante.

Le Sépulcreux a lâché l'Ombrune, la laissant se balancer tel un pendule, et projeté ses langues vers moi.

– Détache Miss Wren pendant que j'essaie de l'attirer ailleurs, ai-je commandé à Emma.

Je me suis éloigné en parlant à la créature, espérant focaliser son attention sur moi.

– *Ferme la bouche. Assieds-toi. Allonge-toi.*

Le Creux a tourné le dos à l'Ombrune et m'a suivi.

« Bon. Et maintenant, je fais quoi ? »

J'ai glissé les mains dans mes poches. Dans la droite, j'ai trouvé ce qu'il restait du doigt de Mère Poussière. À gauche, un flacon d'ambro que j'avais subtilisé dans la pièce voisine, à l'insu d'Emma. Je l'avais empoché dans un moment de doute. « Et si je n'étais pas capable de faire ça tout seul ? Et si j'avais besoin d'un stimulant ? » avais-je songé.

– *Assieds-toi*, ai-je commandé. *Stop !*

Le Creux a lancé une langue vers moi, semblable à un fouet. J'ai plongé derrière un mannequin. Il l'a entouré tel un lasso, avant de le soulever et de le balancer contre un mur, où il a volé en éclats.

En voulant esquiver l'attaque suivante, je me suis cogné les mollets contre une chaise renversée. La langue a frappé le sol à l'endroit où je m'étais tenu une seconde plus tôt. Le Sépulcreux jouait au chat et à la souris avec moi. Je devais absolument réagir avant qu'il ne décide de

me tuer. Et pour cela, je ne voyais que deux options : le flacon ou le doigt.

Jamais je ne serais capable de prendre le contrôle de cette créature en comptant sur mon seul talent. La fiole d'ambro décuplerait mes capacités. Quant au doigt de Mère Poussière, je ne pouvais pas projeter sa poudre très loin, et j'avais perdu mon masque. Si je l'utilisais, je risquais de m'endormir.

Alors qu'une autre langue s'abattait tout près de moi, je me suis faufilé sous la table. J'ai sorti la fiole de ma poche et tenté de l'ouvrir avec des mains tremblantes. Ce choix ferait-il de moi un héros, ou un esclave ? Pouvait-on vraiment devenir dépendant avec une seule dose ? Et qu'est-ce qui était le pire ? Être dépendant, ou mort dans le ventre d'un Creux ?

La table a volé en éclats. Privé de mon abri, j'ai bondi sur mes pieds en criant :

– *Stop ! Arrête !*

J'ai reculé par petits bonds, tandis que les coups pleuvaient devant moi. Puis mon dos a cogné le mur, et j'ai reçu un uppercut dans le ventre qui m'a coupé le souffle.

La langue du monstre s'est tendue vers mon cou. Trop sonné pour fuir, je me suis plié en deux. Alors que je tentais de reprendre ma respiration, j'ai entendu un grondement, suivi d'un aboiement furieux. Ceux-là ne venaient pas du Creux.

Addison !

La langue qui cherchait à m'étrangler s'est raidie, puis rétractée sous l'effet de la douleur. Le chien l'avait mordue ! L'intrépide petit bouledogue a continué à gronder et à pousser des jappements, s'attaquant à une créature invisible vingt fois plus grande que lui.

Je me suis laissé glisser à terre, le dos contre le mur, et mes poumons se sont emplis d'air. Convaincu que c'était ma dernière chance, j'ai débouché la fiole d'ambroisie, je l'ai levée au-dessus de mes yeux, et j'ai basculé la tête en arrière.

Au même instant, quelqu'un a prononcé mon prénom dans le noir, tout près de moi :

– Jacob...

J'ai découvert Miss Peregrine, allongée par terre au milieu d'un tas de membres épars. Elle était ligotée, contusionnée et affaiblie, mais son regard vert était toujours aussi perçant.

– Ne faites pas ça, Jacob, m'a-t-elle imploré d'une voix à peine audible. Ne faites pas ça...

– Miss Peregrine !

J'ai rebouché la fiole et je me suis avancé jusqu'à elle à quatre pattes, tant bien que mal.

– Comment vous sentez-vous ?

– Posez ça, a-t-elle répondu. Vous n'en avez pas besoin.

– Si. Je ne suis pas comme lui...

Nous savions tous les deux à qui je faisais allusion.

– Bien sûr que si ! Vous avez déjà en vous tout ce qu'il vous faut.

Posez cette fiole et prenez plutôt ça...

Elle a indiqué du menton un barreau de chaise cassé, au bord déchiqueté.

– Ça ne suffira pas.

– Si. Visez les yeux.

– Je ne peux pas...

Pourtant, j'ai obéi : j'ai posé la fiole et attrapé le pieu.

– C'est bien, a-t-elle chuchoté. Maintenant, foncez, et soyez sans pitié !

– Comptez sur moi !

Miss Peregrine a souri et laissé retomber sa tête. Je me suis levé, le barreau de chaise à la main, empli d'une détermination farouche. De l'autre côté de la pièce, Addison les dents plantées dans une des langues du Creux, se faisait secouer comme un cow-boy de rodéo. Emma, qui avait détaché Miss Wren, montait la garde auprès d'elle en agitant au hasard ses mains enflammées. Le Creux a projeté Addison contre un poteau, l'obligeant à lâcher prise.

J'ai foncé vers le monstre en slalomant entre les membres factices, mais celui-ci, tel un papillon de nuit, semblait subjugué par les flammes d'Emma. Il s'en rapprochait dangereusement quand je l'ai apostrophé :

– Hé, toi ! Par ici !

J'ai aussitôt traduit mes paroles dans sa langue :

– *Viens me chercher, saloperie !*

Puis j'ai ramassé la première chose qui m'est tombée sous la main – une main, justement – et je l'ai lancée sur le dos du monstre, où elle a rebondi. Il a enfin daigné se tourner vers moi.

– *Viens me chercher. Viens !*

Le Creux a hésité un bref instant, juste assez longtemps pour que je puisse m'approcher de lui sans être intercepté par ses langues. J'ai planté le pieu dans sa poitrine, une fois, puis deux... Il a vaguement sursauté, comme si une abeille l'avait piqué, avant de me jeter à terre.

– *Stop. Arrête !* ai-je crié, cherchant désespérément à établir la communication.

Hélas, ce monstre était complètement imperméable à mes ordres. J'ai récupéré à tâtons le doigt de Mère Poussière dans ma poche ; une seconde après, une langue m'a emprisonné la taille pour me soulever dans les airs. J'ai entendu Emma ordonner au Creux de me lâcher, puis Caul rugir dans le haut-parleur : « Je t'interdis de le manger ! Il est à moi ! »

Sourd à ces injonctions, le Creux m'a coincé entre ses mâchoires. Prisonnier des genoux à la poitrine, convaincu que ma dernière heure avait sonné, j'ai broyé le doigt dans mon poing et lancé la poudre à l'aveuglette dans sa gorge.

La créature s'est étranglée. Elle a titubé et battu en retraite vers le trou par lequel elle était arrivée. En quelques bonds, elle allait regagner son antre, où elle pourrait me dévorer à son aise.

J'ai continué à me débattre.

– *Lâche-moi !* criais-je, mais le Creux enfonçait ses dents dans ma chair, et la douleur m'empêchait de me concentrer. L'instant d'après, nous étions au bord du trou. Le monstre y est entré, mais comme il avait la bouche pleine, il n'a pas réussi à attraper les échelons sur le mur, et il a dégringolé dans le vide. Je ne sais par quel miracle il ne m'a pas broyé entre ses crocs.

J'ai atterri si brutalement au fond du trou que j'ai vu trente-six chandelles. Le choc a comprimé les poumons du Creux et diffusé dans l'air la poussière sédative que j'avais lancée dans son gosier. Alors qu'elle retombait sur nous telle une averse de neige, j'ai senti qu'elle commençait à faire effet.

Ma douleur diminuait, mon cerveau était comme engourdi. Elle a dû agir de la même manière sur le Sépulcreux, car ses mâchoires se sont desserrées ; il ne me mordait plus vraiment.

Avant de sombrer dans l'inconscience, j'ai vu se dessiner, derrière un rideau de flocons blancs tourbillonnants, un tunnel humide où s'entassaient des ossements. La dernière image qui s'est imprimée sur mes rétines était celle d'une armée de Creux, voûtés et curieux, qui venaient vers moi d'un pas traînant.

CHAPITRE HUIT

Je me suis réveillé. Vu les circonstances, cela tenait déjà du miracle.

J'étais dans l'ancre des Sépulcreux, au milieu d'un tas de corps inanimés : un amas de chairs infectes et nauséabondes. Au premier coup d'œil, on aurait pu les croire morts ; mais ils n'étaient qu'assoupis, ainsi qu'en témoignaient leurs ronflements. Anesthésiés comme moi par la poudre de la guérisseuse.

J'ai remercié Mère Poussière en pensée et je me suis demandé avec angoisse depuis combien de temps j'étais là. Une heure ? Une journée ? Qu'était-il arrivé aux autres, là-haut ? Je devais absolument les rejoindre !

Autour de moi, plusieurs Creux commençaient à s'agiter, sortant de leur léthargie. Au prix d'un immense effort, je me suis mis debout. Je n'avais rien de cassé, mais un soudain vertige m'a fait chanceler. Lorsque j'ai retrouvé mon équilibre, j'ai commencé à me faufiler entre les creux enchevêtrés.

Sans le vouloir, j'ai donné un coup de pied dans un Creux, qui a grogné et ouvert les yeux. Je me suis figé, n'osant me mettre à courir de peur qu'il ne me prenne en chasse. Le monstre m'a regardé ; puis, décidant que je n'étais ni une menace, ni une proie potentielle, il a refermé les yeux.

J'ai continué d'avancer avec précaution jusqu'à l'extrémité du tunnel. La sortie était juste au-dessus de moi : un rond de pâle lumière qui se découpait dans l'ombre, au bout d'un toboggan d'une trentaine de mètres de long. Le trou par lequel nous étions tombés.

Les prises sur les murs étaient conçues pour les langues des Creux, trop espacées pour des mains et des pieds humains. J'ai scruté un instant l'ouverture, espérant y voir apparaître un visage ami, mais je n'ai pas osé appeler à l'aide.

En désespoir de cause, j'ai sauté pour atteindre la première prise. J'ai réussi à la saisir je ne sais comment, et je me suis hissé à trois mètres du sol : un véritable exploit ! D'un nouveau bond, j'ai atteint la prise suivante, puis celle d'après. J'ai continué à escalader la glissière, mes jambes me propulsant toujours plus haut, mes bras s'étirant plus loin que je ne l'aurais cru possible. C'était une sensation grisante. En moins d'une minute, j'étais au sommet et je sortais du trou. Je n'étais même pas essoufflé.

Apercevant la flamme d'Emma, j'ai couru vers elle. Je voulais l'appeler, mais les mots me faisaient défaut. Peu importe : elle était là,

dans le bureau, derrière la vitre. Warren était de ce côté-ci, ligoté sur la chaise de Miss Glassbill. Quand je me suis approché de lui, il a poussé un cri de terreur et basculé en arrière avec fracas. Aussitôt, j'ai vu des visages se coller à la vitre et scruter l'espace, soupçonneux. Emma et Miss Peregrine, Horace, ainsi que le reste de nos amis et les Ombrunes : ils étaient tous là, vivants, magnifiques ! À peine sortis de leurs cellules, ils s'étaient retrouvés enfermés dans le bunker de Caul. À l'abri des Creux – pour l'instant –, mais prisonniers.

Ils avaient l'air inquiet, et plus je m'approchais de la porte, plus ils semblaient terrifiés. « C'est moi ! », ai-je voulu leur dire, mais une fois encore, ma langue a fourché. Mes amis ont reculé.

– *C'est moi. C'est Jacob !*

Un grondement rauque s'est échappé de ma gorge, tandis que trois grosses langues s'agitaient dans l'air devant moi, comme échappées de ma bouche. Et soudain, j'ai entendu un de mes amis – Enoch – formuler à voix haute la pensée terrible qui venait de me traverser la tête :

– C'est un Creux !

« Non », ai-je voulu le détromper, mais l'évidence était là. J'étais devenu l'un d'eux. Comment cela s'était-il produit ? Mystère. Peut-être que le fait d'avoir été mordu m'avait transformé en Creux, de la même manière que la victime d'un vampire devient vampire à son tour. Ou alors, j'avais été dévoré, digéré et réincarné...

– *Oh, mon Dieu, quelle horreur !*

J'ai voulu agiter les mains, faire un signe à mes amis pour qu'ils me reconnaissent, puisque ma bouche ne m'obéissait plus. Seules mes langues ont fouetté l'air.

– *Je suis désolé. Je ne sais pas diriger ces trucs !*

Emma, en voulant me chasser à l'aveuglette, m'a touché de sa main enflammée. Une douleur fulgurante m'a traversé.

Et c'est là que je me suis réveillé.

Une nouvelle fois.

Ou plus exactement, cette soudaine douleur m'a permis de réintégrer mon corps. Mon corps humain, blessé, toujours étendu dans le noir, dans les mâchoires béantes d'un Creux endormi. Mais la chose étrange, c'est que j'étais aussi dans le Creux du dessus, en train de rétracter ma langue blessée. Mon esprit, comme dupliqué, se trouvait à la fois dans ma tête et dans celle du monstre, et j'étais capable de contrôler les deux. Je pouvais lever mon propre bras et celui du Creux, tourner ma tête et la sienne, et tout cela rien que par la pensée, sans prononcer un mot.

Sans m'y efforcer consciemment, j'avais réussi à prendre possession de la créature, à tel point que je voyais à travers ses yeux, et que je ressentais la douleur infligée à sa peau. C'est pourquoi j'avais cru un

instant que j'étais ce Creux. À présent, la distinction m'apparaissait clairement. J'étais toujours ce garçon fragile, au corps brisé, allongé au fond d'un trou, au milieu de monstres groggy. Ils étaient tous en train de se réveiller, hormis celui qui m'avait emporté dans ses mâchoires. Celui-là avait absorbé tellement de poussière qu'il risquait de dormir pendant des siècles.

Les monstres s'asseyaient les uns après les autres, étiraient leurs membres engourdis, mais ne semblaient pas pressés de me tuer. Ils ont formé un demi-cercle autour de moi et m'ont observé, silencieux, attentifs, tels des écoliers bien élevés à l'heure d'écouter une histoire. On aurait dit qu'ils attendaient mes instructions.

Je me suis extirpé des mâchoires de leur camarade endormi et j'ai roulé par terre. Je pouvais m'asseoir, mais j'étais trop contusionné pour me redresser. Eux, en revanche, ne demandaient qu'à se lever.

« Levez-vous ! »

Je n'ai pas prononcé cette phrase ; je ne l'ai même pas réellement pensée. Pourtant, onze Sépulcreux se sont mis debout devant moi d'un seul mouvement parfaitement synchronisé.

C'était stupéfiant ! J'ai soudain ressenti un calme profond s'installer en moi. Comme si nous avions éteint tous nos cerveaux en même temps, avant de les reconnecter – un redémarrage collectif – pour nous mettre en phase. Comme si cette opération m'avait permis de m'introduire dans les esprits des créatures à un moment où elles étaient sans défense.

Désormais, elles étaient à moi, telles des marionnettes que je pouvais manipuler avec des cordes invisibles. Mais jusqu'à quel point ? Quelles étaient mes limites ? Combien de Creux étais-je capable de contrôler en même temps ?

Pour le découvrir, j'ai commencé à jouer.

Dans la pièce au-dessus, j'ai fait s'allonger le Creux.

Il s'est allongé.

(C'étaient tous des « ils », ai-je décidé.)

J'ai fait sauter ceux qui se trouvaient devant moi.

Ils ont sauté.

Il y avait deux groupes distincts à présent : le Creux solitaire à l'étage, et les autres, devant moi. J'ai tenté de contrôler ces derniers individuellement, faisant lever une main à l'un, mais pas aux autres. C'était un peu comme essayer de remuer un seul orteil : difficile, mais pas impossible. Je n'ai pas tardé à maîtriser la technique. Moins j'avais conscience des efforts que je faisais, mieux cela fonctionnait. Il me suffisait d'imaginer une action en train de s'accomplir pour que cela se produise.

J'ai envoyé les Sépulcreux ramasser des os au fond du tunnel, et je leur ai ordonné de se les lancer en utilisant leurs langues. D'abord un

seul à la fois, puis deux, trois, et quatre, enchaînant les passes, jusqu'à ce qu'on arrive à six. C'est seulement quand j'ai voulu relever le Creux à l'étage du dessus pour lui faire faire des flexions de pantin articulé que les lanceurs d'os se sont mélangés les pinceaux.

Je ne crois pas me vanter en disant que j'étais très doué. J'avais un talent presque inné, et avec un peu d'entraînement, j'aurais maîtrisé cet art à la perfection. J'aurais pu jouer dans les deux camps d'un match de basket entre Sépulcreux. Leur faire danser tous les rôles du *Lac des Cygnes*. Hélas, faute de temps pour m'exercer, je devrais me contenter de ce que je savais déjà faire. Alors, j'ai rassemblé les monstres autour de moi et commandé au plus costaud de m'installer sur son dos, une langue en guise de selle improvisée. Puis, un par un, mes monstres ont remonté le toboggan.

* * *

Les lampes étaient allumées au plafond de la salle de jeu des Creux – ainsi que la surnommait Caul –, et les Ombrunes avaient déserté les lieux, abandonnant à leur sort les mannequins et les modèles d'anatomie démembrés. La porte de verre donnant sur le bureau était fermée. J'ai ordonné à ma petite armée de rester en retrait pendant que je m'approchais de la vitre, juché sur ma monture. J'ai appelé nos amis – avec ma propre voix :

– Hé, ho ! C'est moi, Jacob !

Ils se sont rués vers la porte comme un seul homme.

– Jacob ! Tu es vivant ? s'est écriée Emma, pressant le visage contre le verre.

Elle a froncé les sourcils, dubitative. J'ai mis un petit moment à comprendre ce qui la chiffonnait : comme j'étais à cheval sur une créature invisible, elle devait me voir flotter au-dessus du sol.

– Tout va bien, l'ai-je rassurée. Je suis sur un Sépulcreux !

J'ai tapoté l'épaule de la créature pour lui prouver que j'étais assis sur quelque chose de solide.

– Je le contrôle parfaitement, et les autres aussi !

J'ai ordonné aux onze Creux de s'avancer en frappant du pied pour annoncer leur présence. Mes amis en sont restés bouche bée.

– C'est vraiment toi, Jacob ? a demandé Olive.

– Comment ça, tu les contrôles ? a voulu savoir Enoch.

– Vous avez du sang sur votre chemise, a constaté Bronwyn.

Ils ont entrebâillé la porte pour entendre mes explications. Je leur ai raconté comment j'étais tombé dans la tanière des Creux, où j'aurais été mis en pièces si la poussière de la guérisseuse n'avait endormi les monstres, et moi avec.

À mon réveil, ils étaient une douzaine à m'obéir au doigt et à l'œil, ai-je expliqué. En guise de démonstration, j'ai demandé à un Creux de ramasser Warren, toujours ligoté sur sa chaise, et de le balancer en l'air, d'avant en arrière. La chaise a basculé à plusieurs reprises, pour la plus grande joie des enfants, qui ont éclaté de rire.

Warren s'est mis à grogner, pris de nausées, et j'ai commandé au monstre de le reposer.

– Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, je ne l'aurais pas cru, a avoué Enoch. Jamais de la vie !

– Tu es fantastique ! a fait la voix flûtée de Claire.

Quand je me suis approché de la porte, la fillette a reculé instinctivement. Mes amis avaient beau être impressionnés par mes talents, surmonter la peur d'un Sépulcreux n'est pas une chose facile pour des particuliers. Et l'odeur ne devait pas les aider...

– Vous ne risquez rien, ai-je dit. Je vous le promets !

Olive est venue à ma rencontre.

– Moi, je n'ai pas peur !

– Moi non plus, a décrété Emma. Je passe devant !

Elle a doublé Olive d'un pas décidé. J'ai commandé au Creux de s'agenouiller et j'ai réussi à l'enlacer tant bien que mal, en me penchant sur le côté.

– Désolé, je n'arrive pas à tenir debout tout seul, ai-je chuchoté, la bouche contre sa joue.

Elle s'est reculée pour me regarder.

– Tu es blessé. Tu as des dizaines de coupures. Et elles sont profondes !

– Je ne les sens pas. Je suis couvert de poussière.

– La poudre t'a simplement engourdi, mais tu n'es pas guéri...

– On verra ça plus tard. Je suis resté combien de temps, là-dessous ?

– Des heures, a-t-elle soufflé. On te croyait mort.

J'ai pressé mon front contre le sien.

– Je t'ai fait une promesse, ne l'oublie pas...

– Je voudrais que tu m'en fasses une autre : arrête de me coller des frousses pareilles !

– Je vais essayer.

– Ça ne suffit pas. Promets-le-moi !

– Quand tout ça sera fini, je te promettrai tout ce que tu voudras.

– Je m'en souviendrai, a-t-elle assuré.

Sur ces entrefaites, Miss Peregrine est apparue à la porte.

– Venez par ici, tous les deux. Et laissez ce monstre dehors, je vous prie !

– Miss P ! Vous êtes sur pied ! me suis-je exclamé.

– Je me remets doucement. J'ai eu la chance d'arriver ici tardivement, et il semble que mon frère ait exercé un certain

favoritisme à mon égard. Contrairement à mes amies Ombrunes.

La voix de Caul s'est échappée du haut-parleur pour lui donner la réplique :

– Détrompe-toi, ma chère sœur. Je ne t'ai pas épargnée par compassion fraternelle. J'ai seulement gardé le meilleur pour la fin !

– Oh, vous, fermez-la ! a rugi Emma. Quand on vous trouvera, les Creux de Jacob ne feront qu'une bouchée de vous !

Caul a éclaté de rire.

– Permettez-moi d'en douter.

Puis, à mon intention :

– Tu as plus de pouvoir que je ne le pensais, mais ça ne change rien : vous êtes faits comme des rats. Tu as simplement retardé l'inévitable. Si tu te rends maintenant, je pourrais envisager d'épargner quelques-uns de tes amis...

Sur ma commande, les Creux ont arraché les haut-parleurs des murs et les ont jetés par terre, où ils se sont fracassés. La voix de Caul s'est éteinte.

– Quand on le trouvera, a dit Enoch, j'aimerais lui arracher les ongles avant qu'on le tue. Ça vous pose un problème ?

– Du moment que je peux d'abord lui envoyer un essaim d'abeilles dans la figure, a dit Hugh.

– Ce ne sont pas des manières, a protesté Miss Peregrine. Quand tout cela sera terminé, le Conseil des Ombrunes le condamnera à passer le restant de ses jours dans une boucle punitive.

– Ce n'est pas drôle ! a râlé Enoch.

La directrice l'a fusillé du regard.

J'ai commandé au Creux de me poser à terre et j'ai franchi le seuil en boitant, avec l'aide d'Emma. Mes amis étaient tous là. Ils se sont précipités pour me serrer dans leurs bras. Je me suis abandonné à ces embrassades avec plaisir.

Puis Addison est arrivé en trottant, aussi noblement qu'il le pouvait avec deux pattes blessées. Je me suis accroupi pour l'accueillir, et je lui ai posé une main sur la tête en signe d'affection.

– Tu m'as sauvé la vie deux fois. Je ne sais pas comment je te redevrai ça...

– Pour commencer, tu peux essayer de nous faire sortir de cette maudite boucle, a-t-il grondé. Quelle idée stupide j'ai eue de traverser ce pont !

Ceux qui l'ont entendu ont éclaté de rire. Addison disait toujours ce qu'il pensait, sans filtre.

– C'était pourtant très courageux de ta part, ai-je protesté.

– J'ai été capturé à la seconde où je suis entré dans la forteresse. Je ne vous ai servi à rien...

Une soudaine explosion a retenti derrière la porte blindée ; le sol

a tremblé, et de petits objets sont tombés des étagères.

– Les Estres essaient de faire sauter la porte, a expliqué Miss Peregrine. Ça fait un moment qu'ils sont là.

– On va s'en occuper. Mais d'abord, je veux savoir qui manque à l'appel. La situation risque de se compliquer quand on aura ouvert cette porte. S'il y a des particuliers à secourir ailleurs dans la forteresse, autant le prévoir avant de livrer bataille.

J'ai appelé mes amis un par un pour m'assurer qu'ils étaient tous là, puis je les ai interrogés au sujet des particuliers enlevés en même temps que nous, quand les Estres avaient pris d'assaut la forteresse de glace de Miss Wren. Nous avions laissé l'homme pliant dans le métro, dans un état critique, mais qu'en était-il des autres ?

Des sanglots dans la voix, Olive m'a appris que le clown avait péri dans le Gouffre. Mélina, la fille douée de télékinésie, était à l'étage avec les jumeaux, tous trois inconscients depuis qu'on les avait dépossédés de leurs âmes. Puis il y avait les enfants que Miss Wren avait sauvés : le garçon au physique ingrat et la charmeuse de serpents. Bronwyn avait vu les Estres les emmener dans une autre partie du camp, où d'autres particuliers étaient détenus.

Pour finir, nous avons compté les Ombrunes. Il y avait Miss Peregrine bien sûr, que les enfants n'avaient pas quittée d'une semelle depuis que nous étions réunis. J'aurais eu tellement de choses à lui raconter, tant de questions à lui poser... Même si c'était impossible pour le moment, nous échangeions des messages sans paroles chaque fois que nos regards se croisaient. Elle nous contemplait, Emma et moi, avec un mélange de fierté et d'émerveillement. « Je vous fais confiance », nous disaient ses yeux.

Elle nous a présenté ses amies Ombrunes, au nombre de onze. Miss Wren, qu'Emma avait décrochée du plafond, était blessée, mais elle avait toute sa tête. Miss Glassbill continuait à nous fixer de son air vague et absent. La plus âgée, Miss Avocette, enlevée à Cairnholm avec Miss Peregrine, était assise sur une chaise près de la porte, une couverture sur les épaules. Miss Bruant, Miss Grimpereau et plusieurs autres femmes s'affairaient autour d'elle.

Toutes paraissaient terrifiées, et je trouvais cela assez troublant. Les Ombrunes étaient nos aînées, elles étaient censées nous guider, nous protéger. Mais apparemment, leurs semaines de captivité avaient changé la donne. Et contrairement à mes amis, elles ne semblaient pas convaincues que je sois capable de contrôler une douzaine de Sépulcreux.

À la fin de l'appel, une seule personne n'avait pas été nommée : un petit homme barbu, qui se tenait près des Ombrunes et nous regardait en silence à travers ses lunettes noires.

– Et lui, c'est qui ? me suis-je renseigné. Un Estre ?

– Non ! s’est défendu l’homme, furieux.

Il a arraché ses lunettes, découvrant des yeux atteints d’un fort strabisme.

– Je suis *l’auteur* ! a-t-il annoncé, avec un accent italien prononcé.

Un grand livre relié de cuir était posé sur une table près de lui. Il l’a montré du doigt, comme si cela pouvait m’éclairer sur son identité.

J’ai senti une main se poser sur mon bras. C’était Millard, invisible depuis qu’il avait retiré son uniforme à rayures.

– Tu as devant toi le plus célèbre cartographe de l’histoire, a-t-il dit avec grandiloquence. Jacob, je te présente Perplexus Anomalous.



- *Buongiorno*, a fait l'intéressé. Comment allez-vous ?
- C'est un honneur de vous rencontrer, ai-je dit en le saluant.

– C’est vrai, a répondu l’homme, qui ne brillait pas par sa modestie. J’ai interrogé Millard à voix basse :
– Qu’est-ce qu’il fait là ? Comment se fait-il qu’il soit encore vivant ?
– Caul l’a trouvé dans une boucle du XIV^e siècle à Venise, dont personne ne connaissait l’existence. Il est ici depuis deux jours. Autrement dit, il risque de vieillir en accéléré très bientôt.

Ce phénomène m’était familier à présent : Perplexus risquait de se flétrir comme une vieille pomme, puis de se changer en poussière, car la boucle d’où il venait était considérablement plus ancienne que celle dans laquelle nous nous trouvions. La différence entre ces époques finirait inmanquablement par le rattraper.

– Je suis votre plus grand admirateur ! a assuré Millard au cartographe. J’ai tous vos ouvrages...

– *Grazie !* a répondu Perplexus. Mais vous me l’avez déjà dit...

– Ça n’explique pas ce qu’il fait ici, a insisté Emma.

– Perplexus a écrit de nombreux textes sur la Bibliothèque des âmes, a expliqué Millard. C’est pourquoi Caul l’a kidnappé. Il l’a obligé à lui révéler son emplacement.

– J’avais juré de garder le secret, a avoué Perplexus d’un air malheureux. Maintenant, je suis maudit pour l’éternité !

– Je veux reconduire Perplexus dans sa boucle avant qu’il vieillisse, a annoncé Millard. Je veux préserver le plus grand trésor vivant du monde des Particuliers !

Une nouvelle explosion a retenti de l’autre côté de la porte, encore plus assourdissante que les précédentes. Toute la pièce a tremblé. Des petits morceaux de plâtre se sont détachés du plafond.

– Nous ferons notre possible pour le sauver, a dit Miss Peregrine. Mais je crains que nous n’ayons des affaires plus pressantes à régler.

* * *

Nous avons esquissé à la hâte un plan d’attaque, qui consistait à ouvrir la porte blindée et à utiliser mes Creux pour dégager la voie. Ils étaient puissants, faciles à manipuler, et peu m’importait de les sacrifier. Nous ferions notre possible pour trouver Caul et le mettre hors d’état de nuire, mais notre priorité était de sortir vivants de cette forteresse.

J’ai fait entrer mes Creux dans la petite pièce. Tout le monde s’est écarté pour les laisser passer, se collant le dos le mur et se bouchant le nez. Les créatures sont allées se poster autour de la porte. Ma monture s’est agenouillée, et je me suis à nouveau installé sur ses épaules.

Les voix des Estres résonnaient dans le couloir. Ils étaient probablement en train de poser une nouvelle bombe. Nous avons

décidé d'attendre qu'elle ait explosé pour sortir, et patienté dans un silence tendu. Bronwyn a fini par le briser :

– J'aimerais bien que M. Jacob nous fasse un petit discours...

J'ai fait pivoter mon Creux face à mes amis.

– Ah bon ? Quel genre de discours ?

– Quelques mots d'encouragement, par exemple. Comme un chef qui conduit ses troupes à la bataille...

– Pour nous motiver, a ajouté Hugh.

– Pour qu'on ait moins peur, a enchaîné Horace.

– Vous me mettez la pression, ai-je protesté, embarrassé. Je ne sais pas si ça peut vous rassurer, mais j'ai pensé à un truc... On ne se connaît que depuis quelques semaines, et pourtant, il me semble que ça fait une éternité... Vous êtes les meilleurs amis que j'aie jamais eus. Il y a deux mois à peine, j'étais chez moi, en Floride, et je ne savais même pas que vous existiez. Mon grand-père était toujours en vie, et...

Des voix étouffées ont filtré à travers la porte. Un objet métallique est tombé dans le couloir. J'ai haussé la voix :

– Abe me manque terriblement, mais un ami m'a dit un jour que rien n'arrive par hasard. S'il n'était pas mort, je ne vous aurais jamais rencontrés. Je suppose que je devais perdre une partie de ma famille pour en trouver une autre. Enfin, c'est ce que je ressens quand je suis avec vous. Vous êtes comme ma famille. J'ai l'impression d'être des vôtres...

– Tu es des nôtres, a confirmé Emma. Et on est ta famille.

– On t'aime, Jacob ! s'est écriée Olive.

– C'est un grand honneur de vous connaître, Monsieur Portman, a ajouté Miss Peregrine. Votre grand-père aurait été fier de vous.

– Merci, ai-je dit, la gorge nouée par l'émotion.

– Jacob ? Je peux t'offrir quelque chose ? est intervenu Horace.

– Bien sûr !

Il s'est approché de ma monture en tremblant légèrement et m'a tendu une pièce d'étoffe pliée. Je me suis penché pour la prendre.

– C'est une écharpe, m'a-t-il confié. Miss Peregrine a réussi à me trouver des aiguilles à tricoter, et je l'ai fabriquée dans ma cellule. C'est sûrement grâce à elle que je ne suis pas devenu fou.

Je l'ai remercié et j'ai déplié l'écharpe. Elle était grise, toute simple, avec des pompons aux extrémités, mes initiales brodées dans un coin.

– Waouh, Horace, c'est...

– Ce n'est pas une œuvre d'art, s'est-il excusé. Si j'avais eu mon livre de motifs, j'aurais pu faire mieux...

– C'est magnifique ! Mais comment savais-tu que tu me reverrais un jour ?

– Je l'ai rêvé, a-t-il avoué avec un sourire penaud. Tu vas la mettre ?

Comme porte-bonheur ?

– Je l'enfile tout de suite !

Je l'ai enroulée maladroitement autour de mon cou.

– Pas comme ça, a protesté Horace. Elle ne tiendra jamais...

Il m'a montré comment la plier en deux dans le sens de la longueur, pour en faire une boucle et repasser les extrémités dedans, de sorte qu'elle pendait proprement devant ma chemise. Pour une tenue de combat, ce n'était pas l'idéal, mais j'ai décidé de m'en contenter.

Emma est venue se placer à nos côtés.

– Est-ce que tu as rêvé d'autre chose que de mode masculine ? a-t-elle demandé à Horace, un rien sarcastique. De l'endroit où Caul pourrait se trouver, par exemple ?

L'intéressé a secoué la tête.

– Non. En revanche, j'ai fait un rêve fascinant au sujet de timbres-poste...

Avant qu'il ait pu développer, un bang supersonique a déchiré l'air et la porte blindée a explosé, envoyant des éclats de métal se ficher dans le mur d'en face. Par chance, nous nous étions tous mis à l'abri. Le silence a régné un instant, tandis que la fumée se dissipait. Je me demandais si j'étais devenu sourd, tant mes oreilles sifflaient, quand j'ai entendu une voix amplifiée ordonner :

– Envoyez le garçon, et personne ne sera blessé !

– C'est étrange, je n'en crois pas un mot, a ironisé Emma.

– N'y songez même pas, Monsieur Portman ! m'a prévenu Miss Peregrine.

– Rassurez-vous, je n'ai aucune intention de me rendre, les ai-je rassurés. Tout le monde est prêt ?

Des murmures affirmatifs m'ont répondu. J'ai positionné les Creux des deux côtés de la porte, les mâchoires béantes, les langues au garde-à-vous. Je m'apprêtais à lancer l'offensive, quand Caul a beuglé à ses troupes :

– Ils contrôlent les Creux ! Reculez ! Prenez des positions défensives !

Un bruit de bottes a empli le couloir.

– Malédiction ! a rugi Emma.

Nous avons perdu l'avantage de la surprise, mais mon armée de monstres n'en était pas moins redoutable. Parfaitement décontracté, l'esprit en phase avec tous les Creux, je suis resté en arrière avec mes amis pendant que les créatures s'introduisaient dans le trou formé par l'explosion et se précipitaient dans le couloir en grondant, les mâchoires béantes, leurs corps invisibles formant des tunnels dans les volutes de fumée.

Les Estres ont commencé à leur tirer dessus. Les balles les traversaient en sifflant pour aller se loger dans le mur derrière nous.

– À ton signal, on charge ! m’a crié Emma.

J’ai tenté sans succès de lui répondre. Mon esprit était à une douzaine d’endroits à la fois. Ma chair me picotait à chaque fois qu’une balle trouait la peau des Creux.

Leurs langues ont atteint les Estres qui n’avaient pas couru assez vite, et ceux, courageux mais stupides, qui s’étaient attardés pour combattre. Mes créatures les ont roués de coups et balancés contre les murs... Quelques-unes ont même pris le temps d’enfoncer les dents dans leur chair et d’avalier leurs fusils – ici, j’ai essayé de déconnecter mes sensations.

Pris dans un goulot d’étranglement au pied de l’escalier, les gardes ont recommencé à tirer. Des dizaines de balles ont déchiré la chair des créatures, qui ont continué à courir en agitant leurs langues.

Plusieurs Estres ont réussi à s’échapper par la trappe. D’autres n’ont pas eu cette chance. Alors que j’ordonnais aux Creux de dégager leurs cadavres qui encombraient l’escalier, j’en ai senti deux mourir. Leurs signaux se sont éteints de mon esprit et j’ai perdu la connexion. Mais la voie était libre.

– Maintenant ! ai-je lancé à Emma.

C’était le discours le plus élaboré que j’étais capable de produire.

Elle s’est tournée vers le reste du groupe.

– Par ici !

J’ai dirigé mon Creux dans le couloir, m’accrochant à son cou pour éviter de glisser. Emma nous a emboîté le pas, guidant les autres dans la fumée à l’aide de ses mains enflammées. En tête marchaient les plus forts et les plus courageux : Emma, Bronwyn et Hugh, suivis par les Ombrunes et Perplexus, qui avait insisté pour transporter sa volumineuse *Carte des Jours*. Les enfants les plus jeunes, les timides et les blessés fermaient la marche.

Une odeur de poudre et de sang flottait dans l’air.

– Ne regardez pas ! a conseillé Bronwyn aux enfants, alors que nous dépassions les corps des Estres morts.

Je les ai comptés au passage. Ils étaient sept, tandis que j’avais perdu seulement deux Creux. C’était un ratio encourageant, mais combien d’Estres y avait-il au total ? Quarante ? Cinquante ? Me serait-il possible de les éliminer tous en protégeant mes troupes ? Pour mettre toutes les chances de notre côté, je devais en tuer le maximum avant qu’ils ne s’échappent.

Avec les Creux, j’ai monté l’escalier en colimaçon en quelques bonds. Le premier franchissait la trappe, quand une vive douleur m’a traversé. Puis plus rien.

Le monstre était tombé dans une embuscade.

J’ai commandé au suivant d’utiliser le cadavre de son prédécesseur comme un bouclier. Il a essuyé un tir nourri, mais a réussi à s’avancer

plus loin dans la pièce, tandis que les autres Creux jaillissaient de la trappe derrière lui. Je devais neutraliser l'ennemi, et vite, pour protéger les particuliers allongés dans les lits d'hôpital. Les Estres les plus proches ont été mis hors d'état de nuire en quelques coups de langues, tandis que les autres détalait.

J'ai envoyé mes Creux à leurs troussees, pendant que les Ombrunes et les particuliers émergeaient de la trappe. Nous étions si nombreux, désormais, que délivrer nos frères alités et leur retirer leurs perfusions serait un jeu d'enfant.

Nous nous sommes mis au travail avec empressement. Quant au fou enchaîné et au garçon que nous avions caché dans un placard, ils étaient plus en sécurité ici qu'avec nous. On reviendrait les chercher plus tard.

Pendant ce temps, le reste de mon armée de Creux poursuivait les gardes vers la sortie du bâtiment. Un ennemi, caché derrière un comptoir, a dégoupillé une grenade. Un Creux l'a arraché du sol pour l'emporter avec sa bombe dans une pièce voisine. La grenade a explosé instantanément, et le monstre est sorti de ma conscience.

Les Estres s'étaient éparpillés ; plus de la moitié avaient réussi à s'échapper par les fenêtres et les portes latérales. Nous avons fini de délivrer les particuliers dans leurs lits d'hôpital, et j'avais presque rattrapé mes Creux, qui n'étaient plus que sept, en plus de celui que je chevauchais.

Alors que l'on traversait la salle de torture, proche de la sortie, j'ai consulté mes voisins : Emma, Miss Peregrine, Enoch et Bronwyn :

– On a deux options : soit on utilise les Creux comme boucliers et on fonce vers la tour...

Ayant moins de Creux à contrôler, j'avais aussi moins de difficultés à parler.

– ... Soit on continue à se battre, ai-je achevé.

À ma grande surprise, ils ont tous choisi la seconde option.

– On ne peut pas s'arrêter maintenant, a dit Enoch en essuyant ses mains pleines de sang.

– Si on se sauve, ils nous pourchasseront indéfiniment, a prédit Bronwyn.

– Non ! a assuré un Estre blessé, qui gisait par terre non loin de là. On signera un traité de paix !

– C'est ce qu'on a fait en 1945, lui a rappelé Miss Peregrine, mais vous vous êtes bien gardés de le respecter. Non, mes enfants, il faut continuer le combat. Une occasion pareille ne se représentera peut-être jamais.

Emma a levé une main enflammée.

– On va réduire cette forteresse en cendres !

Mes Creux ont subi une nouvelle embuscade à la sortie du bâtiment, et un autre a été tué. À l'exception de celui que je chevauchais, tous avaient reçu au moins une balle, mais ils étaient encore vaillants.

Les Sépulcreux, ainsi que j'avais déjà pu le constater à mes dépens, étaient de sacrés durs-à-cuire. Quant aux Estres, ils semblaient terrorisés, mais cela ne les rendait pas moins dangereux.

J'ai essayé de convaincre mes amis de rester dans le bâtiment pendant que mes créatures partaient en reconnaissance dans la cour. Ils ont refusé catégoriquement. Ils étaient furieux, impatients d'en découdre.

– C'est injuste que Jacob fasse tout le travail ! a protesté Olive. Il a déjà tué presque la moitié des Estres, mais nous, on les déteste autant que lui ! Et on les déteste depuis plus longtemps !

C'était vrai : ces enfants avaient un siècle de haine à assouvir, et je les privais de leur revanche. C'était leur combat, à eux aussi.

– Si tu veux vraiment m'aider, ai-je dit à la fillette, voilà ce que tu peux faire...

Trente secondes plus tard, nous étions dans la cour. Horace et Hugh faisaient monter Olive vers le ciel, une corde autour de la taille. La petite espionne n'a pas tardé à nous crier des informations que mes Creux, bloqués au sol, n'auraient jamais pu obtenir :

– Il y en a deux à droite, derrière le petit apprentis blanc ! Et un autre sur le toit ! Et plusieurs qui courent vers le mur d'enceinte !

Les Estres ne s'étaient donc pas éparpillés aux quatre vents. Avec un peu de chance, on pourrait encore les rattraper. J'ai rappelé près de moi les six Creux encore en vie.

J'en ai disposé quatre en ligne devant nous et deux derrière pour parer d'éventuelles attaques. Ainsi protégés, nous avons avancé jusqu'à la lisière de la cour.

Juché sur mon Creux, j'avais l'impression d'être un général commandant ses troupes du haut de son cheval. Emma se tenait à mes côtés, et nos amis nous suivaient. Bronwyn ramassait des pavés pour les utiliser comme projectiles. Horace et Hugh tenaient la corde d'Olive. Millard suivait Perplexus comme son ombre, tandis que le cartographe, sa *Carte des Jours* brandie devant lui comme un bouclier, débitait un flot continu de jurons en italien.

À l'arrière, les Ombrunes sifflaient et poussaient des cris d'oiseaux dans l'espoir de rallier à notre cause des amis ailés. Hélas, l'Arpent du Diable était une telle zone de désolation qu'aucun oiseau ne s'y risquait.

Miss Peregrine soutenait la vieille Miss Avocette et les quelques Ombrunes traumatisées, que nous n'avions pas pu laisser derrière

nous.

Une bande de terrain dégagé d'une cinquantaine de mètres de large nous séparait du mur d'enceinte de la forteresse. Au centre de ce *no man's land* se dressait un petit bâtiment à l'architecture étrange, coiffé d'un toit de pagode et muni de grandes portes sculptées.

J'avais cru voir plusieurs Estres s'y réfugier, et d'après Olive, la plupart de nos ennemis en fuite s'étaient dissimulés dans l'édifice. Il ne restait plus qu'à les en déloger d'une manière ou d'une autre.

Un silence étrange planait sur la forteresse. Nous nous sommes regroupés derrière le mur de la cour pour échauffer un plan.

- Qu'est-ce qu'ils font là-dedans, à votre avis ? ai-je demandé.

- Ils essaient de nous attirer à découvert, a supposé Emma.

- Dans ce cas, je vais leur envoyer les Creux.

- Et qui va nous protéger ?

- On n'a pas le choix. Olive a vu une vingtaine d'Estres entrer là-dedans. Si on garde des Creux auprès de nous, ceux que j'enverrai là-bas vont se faire massacrer.

J'ai pris une profonde inspiration et scruté les visages tendus qui m'entouraient. Puis j'ai ordonné aux Creux de rejoindre le bâtiment sur la pointe de pieds, l'un après l'autre, en espérant qu'ils pourraient ainsi le contourner incognito.

La ruse a fonctionné. Le bâtiment avait trois portes, et je me suis arrangé pour placer deux Creux devant chacune sans qu'un seul Estre ne se manifeste.

Pendant que les créatures montaient la garde, je me suis concentré sur ce qu'elles entendaient. J'ai perçu une voix forte, mais je n'ai pas réussi à distinguer ce qu'elle disait. Puis un oiseau a sifflé, et mon sang s'est figé dans mes veines.

Il y avait d'autres Ombrunes à l'intérieur ! Des otages !

Mais alors, pourquoi les Estres n'essayaient-ils pas de négocier ?

Mon plan de départ consistait à défoncer toutes les portes en même temps et à donner l'assaut. Cependant, si les Estres détenaient des otages, je ne pouvais pas prendre un tel risque.

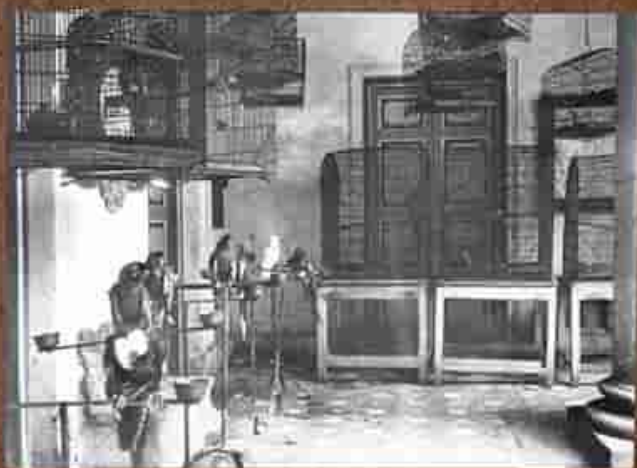
Il ne me restait plus qu'à envoyer un Creux en reconnaissance. Comme toutes les fenêtres étaient munies de volets, il était obligé d'ouvrir une porte.

J'ai choisi le plus petit, et je lui ai fait dérouler une langue. Elle a entouré la poignée, l'a agrippée et l'a tournée lentement. J'ai compté en silence jusqu'à trois, et je lui ai commandé de pousser le battant.

Le Creux a introduit la tête dans l'embrasure.

- Je regarde à l'intérieur, ai-je expliqué à mes amis.

À travers l'œil de la créature, j'ai vu une portion de mur bordée de solides cages à oiseaux noires, de toutes les tailles et de différentes formes.



Le Creux a ouvert plus largement la porte et j'ai aperçu d'autres cages. À l'intérieur comme à l'extérieur, des oiseaux étaient enchaînés

à des perchoirs, mais il n'y avait pas un seul Estre en vue.

– Qu'est-ce que tu vois ? m'a demandé Emma.

– Des oiseaux. La pièce est pleine d'Ombrunes !

– Quoi ? Mais où sont les Estres ?

– Aucune idée.

Je n'avais plus le temps de discuter : il fallait agir. J'ai commandé à mes Creux d'ouvrir toutes les portes en même temps et de se ruer à l'intérieur. Les oiseaux, effrayés, se sont mis à crier. Les Creux tournaient en rond, humant l'air, explorant les moindres recoins.

– C'est impossible, a dit Miss Peregrine. Toutes les Ombrunes qui ont été enlevées sont ici, avec nous.

– Mais alors, qui sont ces oiseaux ? ai-je demandé.

Au même instant, une voix rauque s'est mise à chanter : « Cours, lapin cours, cours, cours ! »

Alors, seulement, j'ai compris la supercherie. Ce n'étaient pas des Ombrunes, mais des perroquets. Et ils faisaient *tic tac* !

– Tous à terre ! ai-je hurlé.

Nous avons plongé à plat ventre derrière le mur, tandis que ma monture basculait en arrière, m'emportant dans sa chute.

J'ai précipité mes Creux vers les portes, mais les bombes-perroquets ont explosé avant qu'ils aient pu s'échapper, pulvérisant l'édifice et six créatures en même temps. Tandis qu'une pluie de poussière et de gravats retombait sur nous, j'ai senti tous les signaux des Creux s'éteindre en même temps dans mon cerveau. Tous, sauf un.

Un nuage de fumée et de plumes s'est élevé au-dessus du mur. Les particuliers et les Ombrunes toussaient et s'examinaient mutuellement, à la recherche de blessures. En état de choc, j'ai fixé le sol devant moi, à l'endroit où avait atterri un morceau de Sépulcreux réduit en bouillie.

Une heure durant, mon cerveau s'était dilaté pour héberger douze de ces créatures, et leur mort soudaine avait créé en moi un vide déconcertant, qui me donnait le vertige. Mais le cerveau humain ne manque pas de ressources, et il n'y a rien de tel qu'une bonne décharge d'adrénaline pour vous remettre les idées en place.

La clameur guerrière qui s'est élevée derrière le mur nous a fait instantanément nous redresser en position assise, mon Creux et moi. Autour de moi, mes amis se sont pétrifiés et m'ont regardé. La terreur creusait des sillons sur leurs visages.

– C'est quoi, ça ? a demandé Emma.

– Je vais voir.

Je suis descendu de mon Creux pour aller jeter un coup d'œil derrière le mur. Une horde d'Estres fonçait vers nous sur le sol encore fumant. Ils étaient une vingtaine à charger, fusils et pistolets levés. L'explosion les avait laissés indemnes : ils avaient dû s'échapper du

bâtiment par un passage souterrain.

L'ennemi nous avait tendu un piège, et nous nous y étions précipités aveuglément. Et maintenant qu'ils nous avaient privés de notre arme la plus redoutable, les Estres lançaient leur assaut final.

La panique s'est emparée de notre petite troupe.

– Qu'est-ce qu'on fait ? a crié Horace.

– On se bat ! a répondu Bronwyn. On donne tout ce qu'on a !

– Non ! a objecté Miss Avocette. Fuyons pendant que c'est encore possible. On ne peut pas risquer de perdre une vie de plus !

Le dos voûté et le visage ridé de l'Ombrune suggéraient qu'elle était incapable de fuir quoi que ce soit.

– Excusez-moi, mais je posais la question à Jacob, a dit Horace. C'est lui qui nous a conduits jusqu'ici...

J'ai regardé Miss Peregrine, que je considérais comme l'autorité suprême en la matière. Elle a hoché la tête.

– Oui, a-t-elle confirmé. Je pense que c'est à M. Portman de décider. Mais vite, sans quoi, les Estres prendront la décision à votre place.

J'ai failli protester. Mes Creux étaient tous morts, sauf celui que je chevauchais, et nous étions vraiment en fâcheuse posture. Mais je suppose que Miss Peregrine avait surtout voulu me signifier qu'elle croyait en moi, Creux ou pas. De toute manière, nous n'avions pas vraiment le choix.

En un siècle, les particuliers n'avaient jamais été aussi près de se débarrasser des Estres. Si l'on fuyait maintenant, cette chance ne se représenterait pas. Les visages de mes amis trahissaient leur peur, mais aussi leur détermination. Ils semblaient prêts à risquer leurs vies pour éradiquer enfin ce fléau.

– On combat ! ai-je tranché. On est allés trop loin pour reculer.

Si certains d'entre nous auraient préféré fuir, ils se sont tus. Même les Ombrunes, qui avaient prêté serment de veiller sur nous, n'ont pas protesté. Elles savaient ce qui nous attendait si nous étions capturés.

– À ton signal..., a murmuré Emma.

J'ai tendu le cou pour regarder par-dessus le mur. Les Estres n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de nous. Nous les avons attendus de pied ferme, prêts à en découdre.

Soudain, des tirs ont retenti. Un hurlement perçant est venu du ciel.

– Olive ! a crié Emma. Ils tirent sur Olive !

La fillette était toujours suspendue en l'air et couinait en agitant les membres comme une étoile de mer, tandis que les Estres la prenaient pour cible. On n'avait pas le temps de la faire redescendre, mais on ne pouvait pas non plus laisser nos ennemis la massacrer.

– Donnons-leur une cible plus intéressante, ai-je suggéré en remontant à la hâte sur le dos de mon Creux. Prêts ?

Une clameur affirmative m'a répondu.

– Alors, en avant ! ai-je braillé.

Le Creux s'est levé d'un bond, manquant de me désarçonner, puis s'est élancé comme un cheval de course au signal du départ. Nous avons jailli de derrière le mur, suivis par les enfants particuliers et les Ombrunes.

J'ai poussé un cri de guerre, moins pour effrayer l'ennemi que pour évacuer la peur qui me serrait la gorge, et mes amis m'ont imité. Un bref instant, les Estres ont paru hésiter : devaient-ils continuer à charger ou s'arrêter pour nous tirer dessus ? Mon Creux a profité de ce répit pour couvrir la moitié de la distance qui nous séparait.

Les gardes, ayant enfin tranché leur dilemme, se sont arrêtés et nous ont mis en joue. Les balles ont sifflé autour de nous, grêlant le sol et déchirant les chairs du Creux. Priant pour qu'aucune de ces blessures ne lui soit fatale, je me suis abrité derrière lui et je l'ai fait accélérer, utilisant ses langues pour le projeter vers l'avant.

Nous avons rejoint l'ennemi en quelques secondes. Mes amis nous suivaient de près, et la lutte au corps à corps qui s'est engagée a d'abord tourné à notre avantage. Pendant que ma créature désarmait méthodiquement les Estres, les enfants particuliers employaient leurs talents à bon escient.

Emma balançait ses mains comme des bâtons enflammés. Après avoir lancé les briques qu'elle avait ramassées, Bronwyn s'est mise à tabasser les gardes à mains nues. L'abeille solitaire de Hugh s'était fait de nouvelles amies : un petit escadron qui harcelait l'ennemi sans relâche. Les Ombrunes s'étaient changées en oiseaux dès les premiers coups de feu. Miss Peregrine, la plus intrépide, mettait les Estres en déroute avec son énorme bec et ses serres menaçantes. Même la petite Miss Bruant s'est rendue utile en arrachant les cheveux d'un Estre et en lui piquant la tête assez fort pour lui faire manquer un tir. Elle a permis à Claire de bondir et de le mordre à l'épaule avec sa seconde bouche redoutable.

Enoch a sorti de sa chemise trois homoncules de terre juchés sur des fourchettes, avec des couteaux en guise de bras, et les a envoyés à l'assaut des chevilles ennemies. Pendant tout ce temps, Olive nous criait des mises en garde depuis son poste d'observation privilégié :

– Derrière-toi, Emma ! Attention, Hugh, il sort son pistolet !

Hélas, malgré toute notre ingéniosité, l'ennemi a commencé à reprendre le dessus. Les Estres nous surpassaient en nombre et combattaient avec acharnement.

Le canon d'un fusil s'est abattu sur ma tête, et je suis resté un instant suspendu dans le dos de mon Creux, complètement sonné. Quand j'ai retrouvé mes esprits, c'était le chaos, et les Estres avaient clairement l'avantage.

Soudain, alerté par un rugissement familier, je me suis retourné et

j'ai vu Bentham galoper vers le champ de bataille, juché sur son oursage. L'homme et l'animal, qui avaient dû emprunter le même chemin qu'Emma et moi au travers du Panloopticon, étaient trempés comme des soupes. Bentham a arrêté sa monture à ma hauteur.

– Bonjour, jeune homme ! Avez-vous besoin d'aide ?

Avant que j'aie pu répondre, une nouvelle balle a traversé le cou de mon Creux et frôlé ma cuisse, dessinant une ligne sanglante sur mon pantalon déchiré.

– Oui, s'il vous plaît ! ai-je crié.

– PT, tu as entendu le garçon ? Tue ! a ordonné son maître.

L'ours est entré dans la mêlée, renversant les Estres comme des quilles de bowling avec ses pattes géantes. L'un d'eux lui a tiré dessus à bout portant. L'ours, simplement agacé, l'a saisi et balancé au loin.

Assez vite, grâce aux efforts conjugués de mon Creux et de l'oursage de Bentham, nous avons repris l'avantage et décimé les rangs ennemis. Quand ils se sont aperçus qu'ils n'étaient plus qu'une dizaine, les Estres ont détalé.

– Ne les laissez pas filer ! a crié Emma.

Nous les avons pris en chasse à pied, en volant, à dos d'ours ou de Sépulcreux, dans les décombres fumantes de la maison des perroquets, puis sur un terrain constellé de rongeurs catapultés par Sharon et ses amis, jusqu'à un passage en arcade qui s'ouvrait dans le mur d'enceinte.

Miss Peregrine harcelait les neuf fuyards avec ses serres tranchantes, et les abeilles de Hugh n'étaient pas en reste, mais cela ne servait qu'à les faire accélérer. L'écart se creusait entre nous, et mon Creux commençait à faiblir. Il perdait du sang par une demi-douzaine de blessures.

Les Estres fonçaient aveuglément vers un portail de fer en train de s'ouvrir.

– Arrêtez-les ! ai-je braillé, espérant que Sharon et ses acolytes nous entendraient.

C'est alors que j'ai eu une idée lumineuse. Il restait un dernier Sépulcreux à l'intérieur du pont. Si j'arrivais à le contrôler, il pourrait peut-être intercepter les fugitifs.

Ces derniers avaient déjà franchi le portail et remontaient le pont en courant. Le temps que je passe la porte à mon tour, le Creux en avait déjà déposé cinq à l'extrémité de la rue Qui-fume, où rôdaient quelques loques humaines accro à l'ambrosie, trop peu nombreuses pour les arrêter. Les quatre gardes qui n'avaient pas encore traversé attendaient leur tour.

Alors que ma monture s'engageait sur le pont, j'ai senti le Creux du pont se connecter à mon cerveau. Il venait de soulever trois Estres dans les airs et s'appêtait à les déposer de l'autre côté.

– *Stop !* lui ai-je ordonné à voix haute, dans sa langue.

C'est du moins ce qu'il me semblait avoir dit. Mais ma langue a dû fourcher ; ou alors, le mot « *Stop !* » ressemble à « *Lâche !* » en langage de Creux. Au lieu d'interrompre son geste, puis de ramener ses trois passagers de notre côté du pont, le monstre les a simplement lâchés dans le vide. Étrange, non ?

De part et d'autre du gouffre, les particuliers se sont approchés pour les voir tomber dans la brume verdâtre en battant des bras, jusqu'à ce qu'ils disparaissent avec un « *plouf* » dans la rivière en ébullition.

Une clameur joyeuse s'est élevée, et une voix grinçante que je connaissais bien a claironné : « *Bien fait pour eux !* »

C'était une des rares têtes de pont encore plantées au bout de leurs lances.

– Votre mère ne vous a jamais dit qu'il ne fallait pas se baigner après manger ? a ironisé sa voisine. On doit *toujours* attendre vingt minutes !

Le dernier Estre a jeté son arme et levé les mains en signe de reddition. Quant aux cinq qui avaient réussi à traverser, ils ont disparu dans un nuage de cendres. Il était trop tard pour les rattraper.

– C'est regrettable, a commenté Bentham. Même en tout petit nombre, ces individus seront encore capables de semer le chaos dans les années à venir...

– Tout à fait d'accord, mon cher frère ! En revanche, je suis très étonnée que tu te soucies de notre avenir...

Miss Peregrine, qui avait repris sa forme humaine, marchait vers nous d'un pas décidé, un châle sur les épaules. Elle avait les yeux rivés sur Bentham, et son expression était tout sauf avenante.

– Bonjour Peregrine ! Quel plaisir de te revoir ! s'est exclamé Bentham avec une joie feinte. Bien sûr que je m'en soucie...

Il s'est raclé la gorge pour dissimuler son embarras.

– C'est même grâce à moi que tu n'es plus enfermée dans ta cellule de prison ! Dites-le-lui, les enfants...

– M. Bentham nous a beaucoup aidés, ai-je admis à contrecœur, ne souhaitant pas m'immiscer dans une querelle entre frère et sœur.

– Dans ce cas, je t'en remercie, a répliqué froidement Miss Peregrine. J'informerai le Conseil des Ombrunes du rôle que tu as joué ici. Peut-être envisageront-elles d'alléger ta condamnation.

Emma a regardé Bentham d'un air aiguisé.

– Une condamnation, a-t-elle répété. Quelle condamnation ?

– Au bannissement. Croyez-vous que je vivrais dans ce trou à rats si l'on voulait bien de moi ailleurs ? J'ai été victime d'un coup monté. Injustement accusé de...

– Collusion, a achevé Miss Peregrine. Collaboration avec l'ennemi. Trahison après trahison...

– J'étais un agent double ! s'est défendu Bentham. J'espionnais notre frère pour lui soutirer des informations. Je te l'ai déjà expliqué, Peregrine !

Il s'adressait à sa sœur en gémissant, les mains tendues, tel un mendiant.

– Tu sais que j'ai toutes les raisons de haïr Jack !

Miss Peregrine a levé une main pour le faire taire. Apparemment, elle connaissait la rengaine.

– Quand il a détruit votre grand-père, m'a-t-elle confié, c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

– C'était un accident ! s'est offusqué Bentham.

– Ah oui ? Alors, qu'est devenue l'âme que tu lui as soutirée ? a demandé Miss Peregrine.

– Elle a été injectée à des sujets-test.

Notre Ombrune a secoué la tête.

– On a inversé ton expérience, et découvert que tes sujets avaient reçu l'âme d'animaux de basse-cour. Je ne vois qu'une explication : tu as gardé celle d'Abe pour toi.

– C'est absurde ! s'est écrié Bentham. Si tu as fait part de ces élucubrations au Conseil des Ombrunes, je comprends pourquoi je suis toujours en train de moisir ici !

Je n'aurais su dire s'il était sincèrement surpris, ou s'il jouait la comédie.

– J'ai toujours su que tu te sentais menacée par mon intelligence supérieure et mes qualités de leader. Mais que tu aies pu concevoir de tels mensonges pour m'écarter de ton chemin... C'est odieux ! Sais-tu combien d'années j'ai passées à tenter d'éradiquer le fléau de l'ambrosie ? Qu'est-ce que j'aurais bien pu faire de l'âme de ce pauvre homme ?

– Précisément ce que ton frère souhaite faire avec celle de M. Portman, a répliqué Miss Peregrine.

– Je ne m'abaisserai pas à démentir cette affirmation. Je souhaite seulement dissiper ce terrible malentendu, pour que tu voies enfin la vérité : je suis de ton côté, Peregrine ; je l'ai toujours été.

– Tu es du côté qui sert le mieux tes intérêts à un moment donné.

Bentham a soupiré. Il s'est tourné vers Emma et moi avec un air de chien battu.

– Au revoir, les enfants ! Ce fut un grand plaisir de vous rencontrer. Je rentre chez moi à présent ; vous sauver la vie a achevé d'épuiser le vieil homme que je suis. Mais j'espère qu'un jour, quand votre directrice reprendra ses esprits, nous nous reverrons...

Sur ces mots, il a ôté son chapeau et s'est éloigné avec son ours en direction de la tour.

– Quel comédien ! ai-je marmonné, même si au fond, je le plaignais

un peu.

– Ombrunes ! a crié Miss Peregrine. Surveillez-le !

– Est-ce qu'il a vraiment volé l'âme d'Abe ? a demandé Emma.

– Sans preuves, on ne peut en être certains. Mais la somme de ses autres crimes lui vaudrait d'être banni à vie.

Alors qu'elle le regardait partir, la physionomie de Miss Peregrine s'est légèrement adoucie.

– Mes frères m'ont enseigné une leçon difficile, a-t-elle murmuré. Nul ne peut vous blesser plus cruellement que les personnes que vous aimez.

* * *

Le vent a tourné, soufflant dans notre direction le nuage de cendres qui avait permis aux Estres de s'échapper. Il est arrivé sur nous à toute vitesse, sans nous laisser le temps de réagir. Aussitôt, l'air nous a brûlé les poumons et l'obscurité nous a enveloppés. Un froissement d'ailes nous a indiqué que les Ombrunes prenaient leurs formes d'oiseaux pour fuir au-dessus de la tourmente.

Mon Creux est tombé à genoux. Il a baissé la tête et s'est protégé le visage de ses langues libres. Nos amis, qui n'étaient pas encore habitués aux tempêtes de cendres, ont commencé à paniquer.

– Restez où vous êtes ! leur ai-je crié. Ça va passer.

– Respirez à travers vos chemises, leur a conseillé Emma.

Quand le vent a faibli, j'ai entendu un bruit de l'autre côté du pont, et les poils de ma nuque se sont dressés. Des voix de baryton entonnaient à l'unisson un refrain ponctué de coups sourds et de cris de douleur.

– Oyez le tap-tap des marteaux...

Tchac !

– Des marteaux qui plantent les clous !

– Rhaa ! Mes jambes !

– ... C'est nous qu'on bâtit les gibets !

– Laissez-moi partir !

– Qui sont les r'mèdes à tous les maux !

– Assez ! Je me rends !

Lorsque la vue s'est dégagée, Sharon et ses trois cousins sont apparus, traînant chacun par le col un Estre morose.

– Salut à tous ! nous a lancé Sharon. Vous avez perdu quelque chose ?

Nos amis ont essuyé leurs yeux pleins de cendres et acclamé les nouveaux venus.

– Sharon, vous êtes formidable ! l'a félicité Emma.

Autour de nous, les Ombrunes se posaient et reprenaient forme humaine. Par respect, nous avons gardé les yeux fixés sur les Estres pendant qu'elles se glissaient dans leurs vêtements.

Soudain, l'un d'eux a échappé à son ravisseur et détalé. Au lieu de le prendre en chasse, le charpentier a calmement choisi un petit marteau dans sa ceinture à outils et l'a lancé à la tête du fugitif. L'Estre a esquivé le projectile *in extremis* et foncé comme une flèche vers le bidonville qui se dressait au bord de la route. Au moment où il allait disparaître entre deux mesures, une fissure s'est ouverte dans la chaussée et l'Estre a été englouti dans une langue de flamme jaune.

Même si c'était un spectacle répugnant, nous avons tous poussé des cris de joie et des acclamations.

– Vous voyez ! a triomphé Sharon. L'Arpent lui-même veut se débarrasser des Estres.

– C'est bien joli, tout ça, ai-je convenu. Mais, où est passé Caul ?

– Bonne question, a dit Emma. Notre victoire ne sera pas complète tant qu'on ne l'aura pas attrapé. N'est-ce pas, Miss Peregrine ?

J'ai regardé autour de moi sans trouver la directrice. Emma scrutait la foule, elle aussi.

– Miss Peregrine ? a-t-elle appelé, d'une voix teintée de panique.

J'ai commandé à mon Creux de se redresser de toute sa hauteur afin d'avoir une meilleure visibilité.

– Quelqu'un a-t-il vu Miss Peregrine ? ai-je demandé à la cantonade.

À présent, tout le monde cherchait l'Ombrune, scrutant le ciel au cas où elle aurait conservé sa forme d'oiseau, et le sol, au cas où elle aurait atterri sans avoir encore repris sa forme humaine.

Finalement, un cri triomphant a fusé derrière nous :

– Ne cherchez pas plus loin, les enfants !

Malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à localiser la voix.

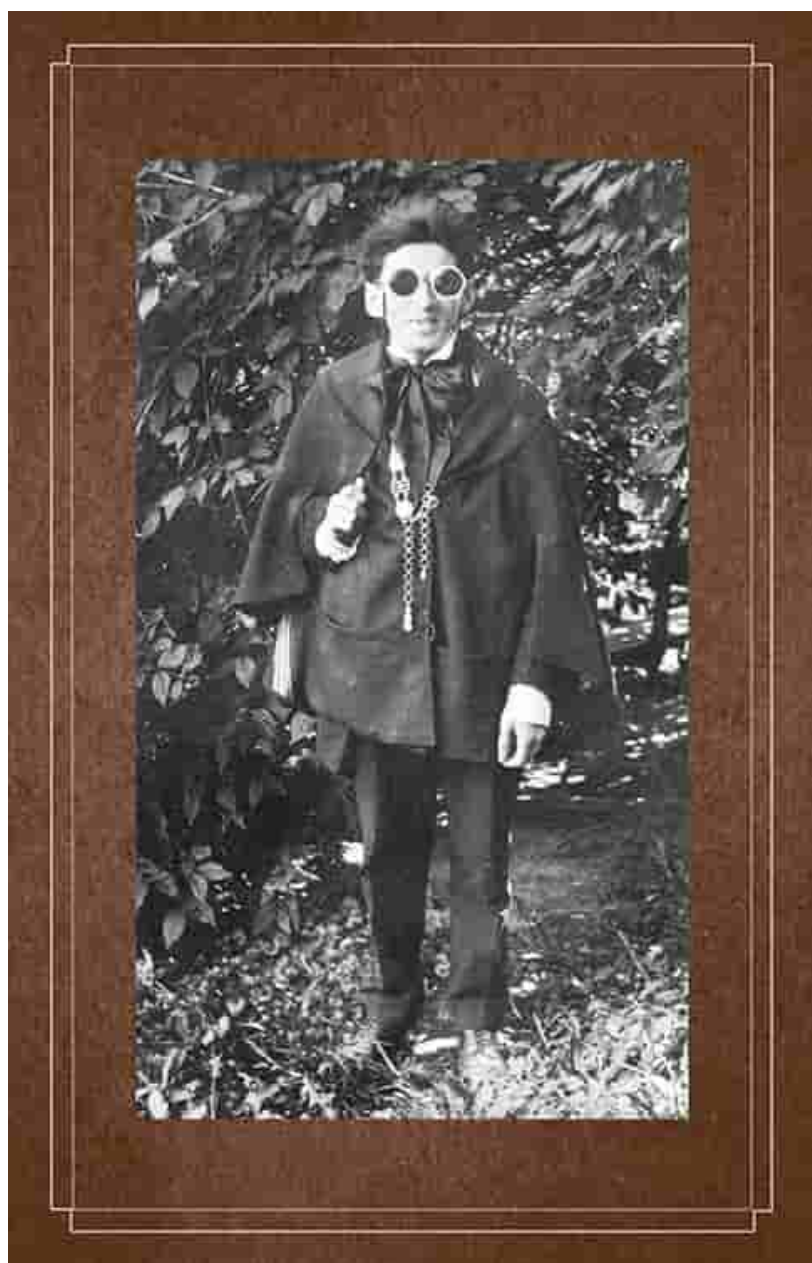
– Faites ce que je vous dis, et il ne lui sera fait aucun mal ! a repris l'homme.

Alors, seulement, j'ai vu une silhouette familière sortir de sous un petit arbre aux branches noircies par les cendres, à l'intérieur de la forteresse.

Caul. Un homme chétif, sans arme à la main ni garde à ses côtés. Son visage blême était tordu par un sourire sans joie, et ses yeux dissimulés par d'énormes lunettes noires, qui lui donnaient l'air d'un insecte. Il était vêtu comme un dandy, les épaules couvertes d'une cape. Autour du cou, il portait une cravate en soie bouffante et un collier en or. On aurait dit une espèce de docteur fou, tout droit sorti d'une fiction gothique. Et c'est son évidente folie, je pense – et le fait que nous le savions tous capable des pires atrocités –, qui nous a empêchés de nous jeter sur lui pour le mettre en pièces.

Un homme comme Caul n'était jamais aussi démuni qu'on aurait pu

le croire.



– Où est Miss Peregrine ? ai-je crié, à l'unisson avec les Ombrunes et les particuliers.

– Là où elle aurait toujours dû être, a répondu Caul. Avec sa famille.

Une rafale a emporté les derniers restes du nuage de cendres, révélant Bentham et Miss Peregrine – sous sa forme humaine – prisonnière entre les pattes de l'ours de Bentham. Ses yeux luisaient de colère, mais elle se gardait bien de se débattre.

J'avais une désagréable impression de déjà-vu. Comme si je faisais le même cauchemar pour la deuxième fois. L'enlèvement de Miss Peregrine. Par Bentham, cette fois...

Ce dernier se tenait un peu en retrait, les yeux baissés, comme s'il avait honte de croiser nos regards.

Des cris de surprise et de colère ont fusé dans la foule.

– Laissez-la partir ! ai-je ordonné.

– Espèce de sale traître ! a explosé Emma.

Bentham a enfin daigné lever la tête.

– Il y a tout juste dix minutes, vous pouviez compter sur ma loyauté, a-t-il dit d'un ton coupant. J'aurais pu vous livrer à mon frère voici plusieurs jours, mais je ne l'ai pas fait.

Il a regardé Miss Peregrine, les yeux plissés.

– J'ai choisi ton camp, Peregrine, car je croyais naïvement que si je vous aidais, toi et tes pupilles, tu accepterais d'admettre que tu m'avais traité injustement. J'espérais que nous pourrions enfin surmonter nos divergences et faire table rase du passé.

– Tu vas le regretter ! a crié Miss Peregrine. Le Conseil des Ombrunes te fera enfermer dans le Désert impitoyable !

– Je n'ai plus peur de toi et de ton petit Conseil ! a affirmé Bentham. Tu ne m'asserviras pas une seconde de plus !

Il a frappé le sol de sa canne.

– PT, muselière !

L'ours a plaqué sa grosse patte devant la bouche de Miss Peregrine.

Caul a rejoint ses frère et sœur à grandes enjambées, les bras écartés, un grand sourire aux lèvres.

– Benny a décidé de ne plus courber l'échine, et je ne peux que le féliciter ! En plus, j'adore les réunions familiales !

Soudain, une force invisible a tiré Bentham en arrière. Un couteau est apparu sous sa gorge.

– Ordonnez à l'ours de lâcher Miss Peregrine, sinon... ! a crié une voix familière.

– Millard ! a hoqueté quelqu'un dans la foule.

C'était effectivement Millard, déshabillé et invisible. Bentham a paru terrifié, mais Caul semblait juste accablé d'ennui. Il a sorti une antique poivrière¹ de sa cape et l'a braquée sur la tête de Bentham.

– Si tu la lâches, c'est moi qui te tue, cher frère.

– On a fait un pacte ! a protesté l'intéressé.

– Exact. Mais si tu cèdes aux exigences d'un garçon nu armé d'un

pauvre petit couteau, cela reviendra à le rompre.

Caul a fait quelques pas pour aller appuyer le canon de son arme contre la tempe de Bentham. Puis il s'est adressé à Millard :

– Si tu m'obliges à tuer mon frère, sois certain que ton Ombrune sera la prochaine victime.

Millard a hésité un bref instant avant de lâcher le couteau et de filer en courant. Caul a tenté sans succès de l'attraper.

Bentham s'est refait une contenance et a lissé sa chemise froissée. Caul, qui avait perdu sa bonne humeur, a tourné son arme vers Miss Peregrine.

– Maintenant, écoutez-moi ! a-t-il aboyé. Toi, là-bas, de l'autre côté du pont. Lâche immédiatement ces gardes !

Sharon et ses cousins n'avaient guère le choix. Ils ont libéré les Estres et battu en retraite. L'Estre qui se tenait de notre côté du pont a baissé les mains et ramassé son fusil.

En quelques secondes, le rapport de forces s'était inversé ; quatre canons étaient pointés sur la foule, un cinquième sur Miss Peregrine. Caul avait les mains libres désormais. Il m'a montré du doigt.

– Toi ! Balance ce Sépulcreux dans le gouffre !

Sa voix suraiguë transperçait mes tympanes comme une aiguille. J'ai fait avancer mon Creux de quelques pas.

– Fais-le sauter !

J'étais obligé d'obéir. C'était un affreux gâchis, mais c'était peut-être aussi bien ainsi. La créature souffrait le martyre. Ses blessures laissaient échapper un sang noir qui formait des flaques à ses pieds. Elle n'aurait pas survécu, de toute manière.

J'ai détaché sa langue de ma taille et j'ai mis pied à terre. J'avais retrouvé assez de forces pour tenir debout tout seul, mais celles du Creux déclinaient rapidement. J'étais à peine descendu qu'il a vacillé. Il a aspiré ses langues dans sa bouche avant de tomber à genoux. Une victime consentante.

– Je te remercie, qui que tu sois, qui que tu aies été, lui ai-je dit. Je suis sûr que si tu avais pu devenir un Estre, tu n'aurais pas été complètement mauvais...

J'ai posé mon pied dans son dos et poussé. Le Creux est tombé en avant et il a basculé en silence dans le gouffre brumeux. Quelques secondes après, je l'ai senti se déconnecter de mon cerveau.

Les Estres d'en face se sont fait transporter par les langues du Creux du pont pour rejoindre notre côté. Je ne pouvais pas intervenir sans menacer la vie de Miss Peregrine. Les gardes ont tiré Olive à terre, puis nous ont parqués en troupeau serré, plus facile à contrôler. Puis Caul a crié mon nom, et les gardes sont venus me chercher pour me traîner jusqu'à lui.

– C'est le seul dont j'ai besoin vivant, a-t-il dit à ses gardes. Si vous devez lui tirer dessus, visez les genoux. Quant aux autres...

Il a braqué son arme vers la foule et tiré. Des hurlements ont fusé.

– Tuez qui vous voulez !

Il a éclaté de rire et virevolté, les bras levés comme une ballerine. J'allais me jeter sur lui pour lui arracher les yeux à mains nues – et tant pis pour les conséquences –, quand le canon d'un revolver est apparu sous mon nez.

– Stop ! a grogné mon garde, un Estre aux larges épaules et au crâne chauve.

Caul a tiré en l'air avec sa poivrière et réclamé le silence. Toutes les voix se sont tues, à l'exception des gémissements de ceux qui avaient reçu une balle.

– Ne pleurez pas, j'ai un cadeau pour vous ! a-t-il claironné. C'est un jour historique. Mon frère et moi avons atteint le point culminant d'une vie de combats et d'innovations, et nous allons nous couronner rois jumeaux du monde des particuliers. Mais que serait un couronnement sans témoins ? Nous vous emmenons. Si vous vous tenez bien, vous pourrez assister à un spectacle que personne n'a vu depuis plus de mille ans : la prise de la Bibliothèque des âmes.

– Vous devez me promettre une chose. Sans quoi, je ne vous aiderai pas, suis-je intervenu.

Je n'avais guère de marge de négociation, mais Caul était convaincu d'avoir besoin de moi ; ce n'était pas rien.

– Quand vous aurez obtenu ce que vous souhaitez, vous délivrerez Miss Peregrine.

– Je crains que ce ne soit pas possible, a-t-il ricané. Mais je m'engage à lui laisser la vie sauve. Le monde des Particuliers sera plus amusant à gouverner si elle en fait partie.

Puis, à l'intention de sa sœur :

– Une fois que je t'aurai coupé les ailes, je te garderai auprès de moi, comme esclave. Qu'est-ce que tu en dis, Peregrine ?

Elle a voulu répondre, mais la patte de l'ours a étouffé ses paroles. Caul a mis une main en cornet devant son oreille.

– Pardon ? J'ai mal entendu, s'est-il esclaffé.

Sur ces mots, il a fait demi-tour et s'est éloigné vers la tour.

– Allons-y ! ont crié les gardes en nous poussant derrière lui.

CHAPITRE NEUF

Les Estres nous ont conduits au pas de charge vers la tour pâle, encourageant les traînards à grand renfort de coups de pied. Privé de mon Creux, je clopinais lamentablement. J'avais de profondes morsures sur le torse, et l'effet de la poussière, qui m'avait empêché jusque-là de sentir la douleur, commençait à s'estomper.

Je me suis obligé à avancer malgré tout, en cherchant désespérément un moyen de nous sortir de ce pétrin. Hélas, mes idées étaient toutes plus farfelues les unes que les autres. Nos talents particuliers, même conjugués, ne faisaient pas le poids face aux armes à feu des Estres.

Nous avons dépassé le bâtiment en ruines où mes Creux avaient péri, enjambé des briques tachées de sang, et traversé la cour pour entrer dans la tour. En gravissant la rampe en colimaçon, nous sommes passés devant d'innombrables portes noires, toutes identiques.

Caul paraissait en tête comme une rock star dérangée, se tournant vers nous à intervalles réguliers pour nous insulter. Derrière lui, se dandinait l'ours de Bentham, son maître juché dans le creux d'un de ses bras, Miss Peregrine jetée par-dessus l'autre épaule.

Notre Ombrune implorait ses frères de réfléchir à leurs actes.

– Rappelez-vous la légende d'Abaton, et le sort atroce réservé aux particuliers qui ont volé les âmes ! Le pouvoir de la Bibliothèque est maudit !

– Je ne suis plus un enfant, Peregrine, et les vieux contes des Ombrunes ne m'effraient pas, s'est esclaffé Caul. Maintenant, tiens ta langue si tu veux la garder !

Renonçant à les convaincre, elle nous a regardés fixement.

« N'ayez pas peur, semblait-elle nous dire. On survivra à cela aussi. »

Moins confiant, je me demandais si nous arriverions tous vivants en haut de cette rampe. Je me suis retourné pour tenter de voir qui avait été blessé par les tirs des Estres. Derrière moi, Bronwyn portait un corps inanimé. J'ai cru reconnaître Miss Avocette.

Une grosse main s'est abattue sur ma tête, m'empêchant d'en voir davantage.

– Regarde devant toi, si tu ne veux pas perdre une rotule ! a grondé le garde.

Nous avons finalement atteint la toute dernière porte, au sommet de la tour. Une pâle lumière du jour éclairait le mur incurvé, et j'ai noté,

à toutes fins utiles, que le couloir s'achevait quelques mètres plus haut sur une terrasse à ciel ouvert.

Caul se tenait devant la porte, rayonnant.

– Perplexus ! a-t-il appelé. Oui, vous, signor Anomalous ! Je n'oublie pas que je dois cette découverte à vos expéditions et à votre travail acharné. En gage de reconnaissance, je vous réserve l'honneur d'ouvrir cette porte !

– Allons ! a protesté Bentham. Ce n'est pas le moment de faire des cérémonies. Nous avons laissé le camp sans surveillance...

– Arrête un peu de jouer les rabat-joie ! l'a rabroué Caul. Ça ne prendra qu'un instant.

Un garde a extrait Perplexus de la foule pour l'entraîner jusqu'à la porte. Depuis que j'avais observé le vieil homme pour la dernière fois, ses cheveux et sa barbe étaient devenus d'un blanc d'albâtre, son dos s'était voûté, et de profondes rides avaient creusé son visage. Il avait passé trop de temps à l'extérieur de sa boucle, et son âge véritable commençait à le rattraper.

Perplexus semblait prêt à obéir, quand il a été victime d'une quinte de toux. Après avoir repris son souffle, il a fait face à Caul et craché une boule de glaire sur sa cape.

– Espèce de cochon ignorant !

Caul a pointé le canon de son arme sur la tête de Perplexus et fait basculer le chien. Des cris ont fusé.

– Jack, ne fais pas ça ! s'est exclamé Bentham.

Le cartographe a levé les mains, mais Caul avait déjà appuyé sur la détente. Le revolver a émis un simple déclic. Caul, surpris, a ouvert l'arme et jeté un coup d'œil dans le cylindre, avant de hausser les épaules.

– C'est une antiquité, comme vous ! a-t-il dit à Perplexus.

Il a utilisé le canon pour décoller la morve de son plastron.

– Le destin est intervenu en votre faveur, et je m'en réjouis ! a-t-il ajouté. Je préfère vous voir tomber en poussière que vous vider de votre sang.

Il a fait signe aux gardes de l'emmener. Perplexus, criant des insultes en italien, a réintégré le groupe. Caul s'est alors tourné vers la porte.

– Bon, eh bien tant pis ! a-t-il grommelé avant de l'ouvrir. Allez, tous là-dedans !

Nous avons découvert une pièce grise, identique à celle que nous avons traversée pour entrer dans la forteresse. À la place du mur manquant s'ouvrait un long couloir sombre.

Aiguillonnés par les gardes, nous l'avons dévalé au pas de course pour émerger dans une maison rudimentaire, éclairée par la lumière du jour. Avec ses murs d'argile, elle aurait davantage mérité le nom de

grotte si elle n'avait eu une porte et deux fenêtres à peu près rectangulaires, creusées dans la roche tendre.

Les Estres nous ont fait sortir dans un paysage de collines rouges : une espèce de monde extraterrestre, baigné par un soleil de plomb. Tout autour de nous, d'étranges monticules de roche rouge étaient percés des mêmes ouvertures sommaires.

Un vent constant soufflait entre ces excroissances de terrain, produisant un gémissement presque humain qui semblait émaner de la terre elle-même. Bien que le soleil soit presque au zénith, le ciel avait une teinte orangée, une couleur de fin du monde, et les lieux étaient déserts. J'avais la sensation pénible, écrasante, de profaner un lieu sacré.

Bentham est descendu de son ours et a ôté son chapeau.

– Alors, c'est là ! a-t-il lâché, en fixant les collines d'un air émerveillé.

Caul lui a passé un bras autour des épaules.

– Je t'avais bien dit que ce jour viendrait... On s'est donné un mal de chien pour en arriver là, n'est-ce pas ?

– C'est vrai, a admis Bentham.

– Enfin, tout est bien qui finit bien...

Il s'est tourné vers nous.

– Mes amis ! Chères Ombrunes ! Chers enfants particuliers ! Je vous souhaite la bienvenue à Abaton ! Aujourd'hui, nous allons entrer dans l'histoire...

Il a marqué une pause, attendant des applaudissements qui ne sont pas venus.

– Nous sommes dans la cité antique qui abritait autrefois la Bibliothèque des âmes. Avant que je ne la redécouvre, celle-ci avait disparu depuis quatre siècles. Nul ne l'avait conquise depuis un millénaire ! Grâce à moi, vous allez être témoins de...

Caul s'est à nouveau interrompu. Il a baissé les yeux avant d'éclater d'un rire amer.

– Je me demande pourquoi je gaspille ma salive. Vous êtes incapables d'apprécier la beauté de ce que j'ai accompli. Regardez-vous ! On dirait des ânes devant la Chapelle Sixtine !

Il a tapoté le bras de Bentham.

– Allons, mon frère. Avançons, et prenons possession de ce qui est à nous.

– Et à nous, aussi ! a fait une voix derrière moi.

C'était un des gardes qui avait pris la parole.

– Vous n'allez pas nous oublier, n'est-ce pas, monsieur ?

– Bien sûr que non ! a répondu Caul avec un sourire forcé.

Il avait du mal à masquer son irritation.

– Votre loyauté sera récompensée au centuple, a-t-il assuré.

Sans rien ajouter, il a fait volte-face et entraîné Bentham sur le sentier qui s'ouvrait devant lui. Les gardes nous ont poussés sans ménagement dans leur sillage.

* * *

Le sentier inondé de soleil s'est séparé en deux, puis encore en deux, dessinant des épis dans les collines. Caul empruntait avec assurance le chemin qu'il avait obligé Perplexus à lui révéler, et qu'il avait dû fouler plusieurs fois ces derniers jours.

Il nous menait dans des passages obscurs, encombrés de ronces, avec une arrogance de colonisateur. Mon malaise ne cessait de grandir. Je me sentais surveillé, comme si les ouvertures grossières creusées dans le rocher étaient les yeux d'une créature antique, qui se réveillait lentement d'un sommeil de mille ans.

L'anxiété me rendait fébrile et m'empêchait d'avoir les idées claires. La suite des événements dépendait de moi. Les Estres avaient besoin de mon aide. Que se passerait-il si je refusais de leur remettre les âmes ? Et si je trouvais un moyen de les tromper ?

Je connaissais déjà la réponse. Caul tuerait Miss Peregrine, puis les autres Ombrunes, une à une, jusqu'à ce que je lui donne satisfaction. Et si je refusais encore, il tuerait Emma.

Je n'étais pas assez solide pour résister. J'étais prêt à tout pour empêcher ce monstre de faire du mal à Emma, quitte à lui confier les clés d'un pouvoir immense.

C'est alors qu'une pensée terrifiante m'a traversé. Et si je n'en étais pas capable ? Et si Caul se trompait en me prêtant la faculté de voir les urnes contenant les âmes ? Et si je pouvais les distinguer, mais pas les manipuler ? Il ne voudrait jamais me croire. Il me prendrait pour un menteur, et assassinerait mes amis. Même si je parvenais à le convaincre de ma bonne foi, il risquerait de perdre la boule et de tuer tout le monde dans un accès de fureur.

J'ai adressé une prière muette à mon grand-père. Peut-on prier les morts ? Faute de connaître la réponse, j'ai tenté ma chance. J'ai demandé à Abe, s'il me voyait, de m'aider à traverser cette épreuve. De me rendre aussi fort et aussi puissant qu'il l'était autrefois. *« Grandpa, je sais que ça va te paraître complètement fou, mais Emma et nos amis comptent plus que tout au monde pour moi, et je livrerais le monde entier à Caul sur un plateau pour leur sauver la vie. Cela fait-il de moi un misérable ? Je t'en prie, aide-moi ! »*

En levant la tête, j'ai vu Miss Peregrine me fixer par-dessus l'épaule de l'ours. Lorsque nos regards se sont croisés, elle a baissé les yeux, et des larmes ont dessiné des traces blanches sur la crasse de ses joues

pâles. Comme si elle avait entendu ma prière...

Notre route empruntait un labyrinthe de sentiers tortueux et d'escaliers sculptés dans les collines, dont les marches usées prenaient la forme de croissants de lune. Par endroits, le chemin disparaissait, avalé par la végétation.

J'ai entendu Perplexus se lamenter, disant qu'il lui avait fallu des années pour découvrir le chemin de la Bibliothèque des âmes, et que voir ce voleur ingrat le fouler sans aucune considération était pour lui une insulte terrible !

Puis Olive a posé une question à la cantonade :

– Pourquoi ne nous a-t-on jamais dit que cette bibliothèque existait vraiment ?

– Parce que ce n'était pas autorisé, ma chère enfant, a commencé une Ombrune. Il était plus sûr de dire...

Elle a marqué une pause pour reprendre son souffle.

– ... que c'était une simple légende.

Une simple légende... L'expérience m'avait appris qu'en dépit de tous les efforts que l'on pouvait déployer pour les maintenir en deux dimensions, certaines histoires refusaient obstinément de rester prisonnières des livres, de l'encre et du papier.

J'étais bien placé pour le savoir : l'une de ces histoires avait pris possession de ma vie.

On longeait depuis quelques minutes une paroi rocheuse, en apparence ordinaire, quand Caul a levé une main et ordonné à tout le monde de s'arrêter.

– N'est-on pas allés trop loin ? J'aurais juré que la grotte était tout près d'ici. Où est passé le cartographe ?

Une fois encore, les gardes ont extrait Perplexus du groupe.

– Tu devrais être content de ne pas l'avoir tué, a marmonné Bentham.

Caul a fait la sourde oreille. Il s'est planté sous le nez du vieil homme.

– Où est la grotte ? a-t-il hurlé.

– Mystère ! Peut-être s'est-elle cachée pour vous empêcher de la trouver..., a ironisé Perplexus.

– Ne me provoquez pas ! a prévenu Caul. Je brûlerai tous les exemplaires de votre *Carte des Jours*. Votre nom tombera dans l'oubli...

Perplexus a soupiré et pointé un doigt derrière nous.

– Là-bas.

Nous l'avions dépassée.

Caul s'est approché d'un pan de mur dissimulé par des lianes. L'ouverture était si étroite, et si bien cachée que n'importe qui aurait pu la manquer. En fait, c'était moins une porte qu'un trou. Caul

a écarté la végétation et passé la tête dans la fente.

– Oui ! a-t-il triomphé.

Ressortant la tête, il a aboyé ses consignes :

– Passé ce point, seules les personnes essentielles sont autorisées à m'accompagner !

Il a désigné Bentham et Miss Peregrine, et s'est tourné vers moi.

– Le garçon, deux gardes...

Puis, scrutant la foule des prisonniers :

– Il fait noir, là-bas. On va avoir besoin de lumière. Toi, la fille !

L'estomac noué, j'ai vu Emma se détacher du groupe.

– Si les autres vous posent problème, vous savez quoi faire, a lancé Caul aux Estres.

Hilare, il a pointé son revolver sur les particuliers, qui ont hurlé de frayeur.

Un garde a poussé Emma dans la brèche. Comme l'ours de Bentham était trop gros pour s'y introduire, Miss Peregrine s'est retrouvée par terre, et mon Estre a été chargé de nous surveiller tous les deux.

Les particuliers les plus jeunes, craignant de ne jamais revoir leur Ombrune, se sont mis à pleurer.

– Soyez courageux, mes enfants ! leur a-t-elle crié. Je vais revenir !

– C'est ça ! a chantonné Caul sur un ton moqueur. Écoutez votre directrice, les enfants ! Les Ombrunes savent tout mieux que tout le monde.

On m'a poussé dans l'ouverture en même temps que Miss Peregrine, et un bref instant, emmêlé dans les lianes, j'ai pu m'adresser à elle sans que personne ne nous entende.

– Qu'est-ce que je dois faire, une fois à l'intérieur ?

– Tout ce qu'il vous demandera, a-t-elle chuchoté. Si on ne le met pas en colère, on a peut-être une chance de s'en sortir.

S'en sortir, oui. Mais à quel prix ?

Une seconde plus tard, nous atterrissions dans une vaste arène de pierre à ciel ouvert. Le souffle m'a manqué à la vue du visage difforme qui nous fixait depuis le mur opposé. Heureusement, ce n'était qu'une illusion d'optique.

La porte qui s'ouvrait dans la paroi ressemblait à une bouche béante, et les fenêtres à des yeux. Une paire de trous figurait les narines, tandis que des herbes folles lui tenaient lieu de barbe et de cheveux.

Le gémissement du vent, plus présent encore ici qu'ailleurs, donnait l'impression que ce géant de pierre s'adressait à nous dans un langage ancien, nous conseillant de rebrousser chemin.



Caul a indiqué la porte.
– Allons ! La bibliothèque nous attend...

– C'est extraordinaire, a murmuré Bentham d'une voix teintée de respect. On dirait presque qu'elle chante pour nous. Comme si toutes les âmes qui reposent ici se réveillaient pour nous souhaiter la bienvenue.

– La bienvenue, ça m'étonnerait ! a répliqué Emma.

Poussés par les gardes, nous avons franchi la porte pour entrer dans une pièce aux allures de caverne. Comme les précédentes, celle-ci avait dû être creusée dans la roche, des siècles plus tôt. Elle était basse de plafond, avec des murs nus, et semblait vide, à l'exception de quelques brins de paille et des tessons de poterie qui jonchaient le sol. Des dizaines de petites niches ovales, à la base aplatie, juste assez grandes pour abriter une bouteille ou une chandelle, étaient creusées dans les parois. Au fond de la pièce, plusieurs portes s'ouvraient sur les ténèbres.

– Alors, garçon ? m'a demandé Caul. Tu les vois ?

J'ai jeté un coup d'œil autour de moi.

– Qu'est-ce que je suis censé voir ?

– Des urnes. Et n'essaie pas de m'embobiner !

Il a introduit la main dans une niche pour me montrer l'exemple.

– Vas-y. Prends-en une !

J'ai scruté les alcôves autour de moi. Elles étaient toutes vides.

– Je ne vois rien. Peut-être qu'il n'y en a pas...

– Tu mens !

Caul a fait un signe de tête à mon garde, qui m'a balancé un coup de poing dans le ventre. Emma et Miss Peregrine ont poussé un cri d'effroi, tandis que je tombais à genoux en grognant. Du sang a imbibé ma chemise. Le coup venait de rouvrir la morsure du Creux.

– Je t'en prie, Jack ! a imploré Miss Peregrine. Ce n'est qu'un enfant !

– Un enfant, un enfant ! a-t-il répété d'un ton moqueur. Justement. Il faut les punir comme des hommes, les arroser de sang pour faire jaillir la pousse ; faire croître la plante !

Il a foncé sur moi en faisant tourner le cylindre de son antique revolver.

– Redresse-lui la jambe ! a-t-il ordonné à l'Estre. Je veux pouvoir lui faire proprement exploser le genou.

Le garde m'a poussé à terre et m'a empoigné la cheville. Ma tête a cogné le sol, le visage vers le mur. La joue enfoncée dans la terre, j'ai entendu Caul armer le revolver. Puis, alors que les femmes imploraient sa pitié, j'ai aperçu, dans l'une des alcôves, une vague forme que je n'avais pas remarquée auparavant.

– Attendez ! ai-je crié. Je vois quelque chose !

Une fraction de seconde plus tard, Caul était au-dessus de moi.

– Je me réjouis que tu aies retrouvé la raison. Décris-moi ce que tu

vois.

J'ai plissé les yeux, m'efforçant de rester calme et de focaliser ma vision.

Alors, dans le mur, telle une photo Polaroid, est apparue peu à peu l'image pâle d'une jarre de pierre. Un objet de forme cylindrique, sans aucun ornement, avec un col fuselé et un bouchon de liège, de la couleur rouge des collines d'Abaton.



– C'est un pot. Un seul. Il était renversé, c'est pour ça que je ne l'ai pas vu plus tôt...

– Lève-toi ! m’a ordonné Caul. Je veux te voir le ramasser.

J’ai ramené les genoux contre la poitrine et basculé vers l’avant. Quand je me suis mis debout, la douleur m’a fait l’effet d’un coup de poignard dans le ventre. J’ai traversé la pièce tant bien que mal et introduit une main dans l’alcôve. En refermant les doigts sur l’urne, j’ai reçu un choc et retiré brusquement la main.

– Qu’est-ce qu’il y a ? a demandé Caul.

– C’est glacé ! J’ai été surpris.

– Fascinant ! a murmuré Bentham, qui s’était attardé près de la porte.

Alors qu’il s’avançait vers nous, j’ai réintroduit la main dans l’alcôve et pris l’urne.

– C’est mal, a commenté Miss Peregrine. Il y a une âme de particulier dans cette jarre. Elle doit être traitée avec respect.

– Je ne saurais lui témoigner plus de respect qu’en la dévorant, a rétorqué Caul.

Il est venu se placer à côté de moi.

– Décris-moi cette urne.

– Elle est en pierre, toute simple...

Comme ma main droite commençait à geler, j’ai passé l’urne dans la gauche et aperçu l’inscription qui figurait derrière, en pattes de mouche : « *Aswindan* ».

Je n’avais pas prévu d’en parler, mais Caul me surveillait d’un œil de faucon, et mon expression m’a trahi.

– Qu’est-ce que tu as vu ? m’a-t-il demandé. Ne t’avise pas de me cacher quoi que ce soit !

– C’est un mot. *Aswindan*.

– Épelle-le.

– A-s-w-i-n-d-a-n.

– *Aswindan*, a répété Caul, le front plissé. C’est de l’ancien particulier, n’est-ce pas ?

– Évidemment ! a confirmé Bentham. Aurais-tu oublié nos leçons ?

– Bien sûr que non ! J’étais d’ailleurs un meilleur élève que toi ! *Aswindan* est un mot dérivé de *wind*, le vent. Il ne fait pas référence au temps, mais à la rapidité. Je le traduirais par « renforcer », « revigorer ».

Bentham a secoué la tête.

– Je n’en suis pas sûr...

– Tu dis ça parce que tu veux garder cette âme pour toi ! a répliqué Caul en se précipitant sur l’urne.

Il a réussi à s’en saisir, mais lorsque je l’ai lâchée, elle s’est comme évaporée, et les doigts de Caul se sont refermés sur le vide. L’urne est tombée à terre, où elle s’est brisée.

Caul a poussé un juron et fixé le sol, abasourdi, tandis qu’un liquide

bleu brillant se répandait à nos pieds.

– Je le vois ! s'est-il écrié en montrant la flaque, surexcité.

– Moi aussi ! a affirmé Bentham, aussitôt imité par les gardes.

Un Estre s'est penché pour effleurer le liquide du bout du doigt. Il a poussé un cri et reculé d'un bond en agitant la main. Si l'urne était glacée, je n'avais aucun mal à imaginer la température de la substance bleue.

– Quel gâchis ! a soupiré Caul. J'aurais pu combiner cette âme avec plusieurs autres de premier choix.

– *Aswindan*, a articulé Bentham. Un mot composé à partir de *swind*, qui signifie « rétrécir ». Tu devrais plutôt te réjouir de ne pas l'avoir absorbée, cher frère.

Caul a froncé les sourcils.

– Non, non. Je suis sûr que j'ai raison !

– Tu te trompes, a tranché Miss Peregrine.

Caul a considéré ses frère et sœur d'un air soupçonneux. Dans sa paranoïa, il craignait sans doute de les voir se liguier contre lui. Finalement, il s'est détendu.

– Ce n'est que la première salle. Les meilleures âmes sont plus loin.

– C'est certain, a confirmé Bentham. Plus on s'enfoncera dans la bibliothèque, plus elles seront anciennes. Et plus elles sont anciennes, plus elles sont respectables.

– Alors, nous trouverons celles qui sont au cœur de cette montagne, et nous les dévorerons ! a affirmé Caul.

* * *

La pièce suivante ressemblait beaucoup à celle que nous venions de quitter, avec ses murs criblés d'alcôves. Au fond, d'autres portes s'ouvraient sur de nouveaux tunnels obscurs.

Caul a ordonné à Emma de produire une flamme, puis m'a commandé de lui faire l'inventaire du contenu des niches. Je lui ai signalé la présence de trois urnes, qu'il m'a obligé à tapoter de l'ongle pour vérifier que je ne mentais pas. J'ai dû ensuite passer la main dans des dizaines de niches vides, afin de lui prouver qu'elles l'étaient vraiment.

Pour finir, il a exigé que je lui lise les inscriptions figurant sur les urnes : « *Heolstor. Unge-sewen. Meagan-wundor.* » Ces mots ne signifiaient rien pour moi, et aucun n'a paru l'intéresser.

– Ce sont les âmes d'esclaves insignifiants, s'est-il plaint à son frère. Si on veut devenir rois, il nous faut des âmes de rois.

– Continuons, a suggéré Bentham.

Nous nous sommes aventurés dans un dédale de cavernes qui

semblait descendre jusque dans les entrailles de la terre. La lumière du jour n'était plus qu'un lointain souvenir, et l'air était de plus en plus froid. Caul, comme mu par un sixième sens, virait tantôt à droite, tantôt à gauche sans la moindre hésitation. Il était fou, c'était une évidence, et il nous perdait de façon si irrémédiable que même si l'on avait réussi à lui échapper, on aurait pu passer le restant de nos jours à chercher la sortie.

Pour tromper ma peur, j'ai tenté d'imaginer les particuliers d'autrefois, ces fameux Titans qui s'affrontaient pour la conquête des âmes d'Abaton, mais mon cerveau refusait de se prêter au jeu. Une seule pensée m'obsédait : comme il devait être terrifiant de se retrouver piégés dans ce labyrinthe de ténèbres !

Plus on avançait, plus les urnes étaient nombreuses, comme si les pillards d'antan s'étaient contentés de dévaliser les premières salles sans oser s'aventurer plus loin. Sans doute avaient-ils un instinct de survie qui faisait défaut à Caul.

Celui-ci ne cessait de m'aboyer des ordres. Il exigeait que je lui signale toutes les urnes que je voyais, mais ne me réclamait plus de preuves. De temps à autre, seulement, il me faisait lire les étiquettes. Il traquait un gros gibier, et avait décidé que cette partie de la bibliothèque ne présentait aucun intérêt pour lui.

À mesure que l'on progressait, les salles étaient de plus en plus vastes. Il y avait des jarres dans toutes les niches, empilées comme des totems dans les coins, logées dans les moindres fissures. Le froid qu'elles dégageaient rendait l'air glacial.

Je frissonnais, et mon souffle formait des petits nuages devant ma bouche. La sensation d'être épié, qui me hantait depuis le début, n'avait fait que s'accroître. Cette soi-disant bibliothèque était en fait un immense monde souterrain, un réseau de catacombes abritant les âmes de tous les particuliers qui avaient vécu avant le dernier millénaire. La présence de tous ces morts commençait à exercer une étrange pression sur moi, comprimant mes alvéoles pulmonaires comme si je m'enfonçais sous l'eau. Je n'étais pas le seul à éprouver ce malaise. Les Estres, sur le qui-vive, sursautaient au moindre bruit et jetaient de fréquents coups d'œil par-dessus leurs épaules.

- Tu as entendu ? a demandé mon garde.
- Quoi ? Les voix ? a fait un autre.
- Non. On dirait de l'eau. Une cascade...

Pendant qu'ils parlaient, j'ai coulé un bref regard vers Miss Peregrine. Elle n'avait pas l'air particulièrement effrayée. Patiente et attentive, elle semblait attendre son heure. La voir ainsi m'a réconforté. Elle aurait pu depuis longtemps prendre sa forme d'oiseau et échapper à ses ravisseurs, mais elle avait choisi de ne pas le faire. C'était peut-être une manifestation de son instinct protecteur : aussi

longtemps qu'Emma et moi serions prisonniers de Caul, elle resterait à nos côtés. Ou alors, elle avait un plan...

L'air s'était encore refroidi, et la fine sueur qui perlait sur ma nuque se changeait instantanément en gouttelettes d'eau glacée. Nous avons débouché dans une caverne tellement encombrée d'urnes que j'ai dû me contorsionner pour n'en renverser aucune – tandis que les pieds des autres passaient au travers. Cette salle était plus bondée qu'un quai de métro à l'heure de pointe.

Finalement, même Bentham a fini par s'impatienter.

– Jack, attends ! a-t-il soufflé en retenant son frère par le bras. Tu ne crois pas qu'on est allés assez loin ?

Caul s'est tourné lentement vers lui. Son visage était partagé en deux, entre l'ombre et la lumière du feu d'Emma.

– Non.

– Je suis sûr qu'à présent, les âmes sont assez...

– Je ne l'ai pas encore trouvée, a-t-il lâché d'une voix cassante.

– Que cherchez-vous, chef ? a hasardé mon garde.

– Je le saurai quand je le verrai ! a répondu Caul, mauvais, avant de partir en courant dans le noir.

– Chef ! Attendez ! ont crié les gardes.

Caul a disparu un bref instant avant de réapparaître au fond de la grotte, entouré d'un halo de lumière bleue. Il semblait subjugué par une chose que l'on ne voyait pas.

Arrivés à sa hauteur, nous avons découvert un long tunnel baigné dans la même lumière azur, qui provenait d'une ouverture carrée à l'autre extrémité. On entendait aussi un léger bruit d'eau. Caul a frappé dans ses mains.

– On est tout près ! a-t-il exulté.

Il s'est engouffré dans le tunnel tel un dément, et les gardes nous ont obligés à le suivre au pas de course. Au fond, la lumière était si violente que nous nous sommes arrêtés, aveuglés.

Emma a éteint ses flammes, devenues inutiles. En louchant entre mes doigts, j'ai peu à peu distingué l'espace qui nous entourait. C'était une nouvelle caverne, la plus vaste que nous ayons vue jusque-là. D'un diamètre de plusieurs centaines de mètres à la base, elle s'achevait en un simple point à son sommet, situé à une hauteur vertigineuse, et sa forme rappelait celle de certaines ruches. Des cristaux de glace scintillaient sur ses parois percées de milliers d'alcôves, qui abritaient toutes des urnes.

Malgré le froid, de l'eau jaillissait d'un robinet en tête de faucon, et coulait dans un petit canal au pied du mur. Au fond de la salle, elle recouvrait une pierre noire et lisse. Comme le liquide contenu dans les urnes, cette eau irradiait d'une lumière bleue fantomatique, qui pulsait à la manière d'un battement de cœur.

Tout étrange qu'il était, ce phénomène aurait pu être apaisant, si un gémissement presque humain n'avait couvert l'agréable clapotis de l'eau. Il m'a rappelé la plainte que nous avions entendue à l'extérieur, et que j'avais prise pour le hurlement du vent. Sauf qu'ici, c'était forcément autre chose.

Bentham, essoufflé, est entré dans la caverne en boitillant, une main devant les yeux, pendant que Caul allait se poster au centre.

– Victoire ! a crié ce dernier. Nous y sommes ! La salle du trésor ! La salle du trône !

Bentham s'est hâté de rejoindre son frère.

– C'est magnifique, a-t-il lâché d'une voix chevrotante. Je comprends maintenant pourquoi ils ont été si nombreux à risquer leur vie dans ce combat...

– Vous faites une grave erreur ! les a prévenus Miss Peregrine. Vous profanez un lieu sacré.



Caul a poussé un soupir théâtral.
– Es-tu vraiment obligée de tout gâcher avec ta morale de maîtresse

d'école ? À moins que tu ne sois simplement dépitée de voir s'achever ton règne de sœur prodige ? « Regardez-moi, je vole ! Je sais faire des boucles temporelles ! Gna gna gna ! » Qui est le plus doué maintenant, hein ? Dans moins d'une génération, plus personne ne se souviendra de ces créatures ridicules que l'on nommait les Ombrunes !

– Vous vous trompez ! a explosé Emma, incapable de contenir sa langue plus longtemps. C'est vous deux qui tomberez dans l'oubli !

Le garde a levé une main pour la frapper, mais Caul a interrompu son geste.

– Laisse-la parler. C'est peut-être sa dernière occasion...

– Non, en fait, on ne vous oubliera pas, a rectifié Emma. On écrira un conte à votre sujet. On l'appellera « Les frères cupides ». Ou « Les infâmes traîtres qui ont reçu un châtiment bien mérité ».

– Ce titre manque un peu de panache, a estimé Caul, d'humeur joviale. Je pense qu'on devrait plutôt l'intituler « Les frères magnifiques qui ont bravé tous les dangers pour devenir les Rois-Dieux du monde des particuliers... », ou quelque chose dans ce goût-là.

Il a reporté son attention sur moi.

– Garçon ! Parle-moi des urnes que tu vois dans cette salle. Surtout, n'oublie aucun détail, même le plus infime...

Obéissant, j'ai déchiffré à voix haute des dizaines d'étiquettes rédigées de la même écriture en pattes de mouche. Si j'avais maîtrisé le langage des anciens particuliers, j'aurais pu mentir, et tromper Caul pour l'inciter à absorber une âme faible, ou loufoque. Hélas, j'étais le robot idéal : capable, mais ignorant. Mon seul pouvoir consistait à détourner son attention des urnes les plus prometteuses.

Si la plupart d'entre elles étaient de taille modeste et d'apparence banale, quelques-unes étaient plus grandes, plus lourdes, sculptées en forme de sablier, munies de poignées, peintes, ou incrustées de pierres précieuses.

Il semblait évident qu'elles contenaient les âmes de particuliers importants – ou qui s'étaient considérés comme tels. Cela dit, les dimensions des alcôves trahissaient celles des urnes, et quand Caul me les faisait tapoter du doigt, elles émettaient un son différent, plus profond. Je n'avais guère de latitude pour tricher ; Caul allait obtenir ce qu'il voulait, et je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher.

Mais soudain, il a eu un geste qui a surpris tout le monde par sa générosité – du moins, en apparence. Se tournant vers les gardes, il a demandé :

– Qui veut être le premier à goûter une âme ?

Les Estres se sont regardés, confus. Bentham, inquiet, s'est approché de son frère en boitant.

– Qu'est-ce que tu fais ? Ne crois-tu pas que nous devrions nous

réserver cet honneur, toi et moi ? Nous avons travaillé si longtemps...

– Ne sois pas mesquin, cher frère. Je leur ai promis que leur loyauté serait récompensée, et le moment est venu de tenir mes engagements.

Il a fixé ses hommes en souriant comme un animateur de jeu télévisé.

– Alors, qui se décide ?

Les deux gardes ont levé les mains.

– Moi, chef, moi !

– Moi, s'il vous plaît !

Caul a désigné l'Estre qui me surveillait.

– Toi ! J'aime ton état d'esprit. Approche !

– Merci, chef !

Caul l'a relevé de sa fonction en braquant son arme sur moi.

– Bien ! Voyons laquelle de ces âmes pourrait te convenir...

Il s'est rappelé plusieurs urnes que je venais de lui décrire, et les a montrées du doigt.

– *Yeth-faru*. Celle-ci a quelque chose à voir avec l'eau, les inondations. L'idéal si on envisage de mener une existence sous-marine. *Wolsenwrysend*. Je crois que c'est une espèce de centaure, mi-homme, mi-cheval, qui contrôle les nuages. Benny, ça te dit quelque chose ?

Bentham a marmonné une réponse, mais Caul ne l'écoutait pas vraiment.

– *Stryl-hide*, celle-là t'irait comme un gant. « Peau de métal ». Utile au combat, mais consomme de grandes quantités de lubrifiant...

– Ne le prenez pas mal, chef, a dit le garde d'une voix mielleuse, mais pourquoi pas une des urnes les plus grandes ?

Caul a agité l'index en signe de refus.

– J'apprécie les hommes ambitieux, mais celles-là sont pour mon frère et moi.

– Bien sûr, chef, bien sûr ! a concédé le garde. Et sinon... euh... est-ce qu'il y en aurait d'autres ?

– Je t'ai proposé les meilleures, a dit Caul d'un ton plein de menace. Maintenant, choisis !

– Oui, oui ! Pardon, chef...

Le garde semblait tendu.

– Je choisis *Yeth-faru* ! a-t-il annoncé.

– Excellent ! a tonné Caul. Garçons, sors cette urne.

J'ai enfoncé les mains dans l'alcôve qu'il m'indiquait. L'urne était si froide que j'ai tiré sur les manches de ma veste pour me protéger les doigts. Même à travers le tissu, on aurait dit qu'elle aspirait toute la chaleur de mon corps.

– Qu'est-ce que j'en fais ? a demandé l'Estre. Je la prends comme de l'ambrosie ?

– Je ne sais pas trop, a fait Caul, perplexe... Qu'en penses-tu, Benny ?

– Je ne sais pas. Aucun texte ancien n'en parle.

Caul s'est gratté le menton.

– Oui, en fait... Je crois que ça se prend comme de l'ambroisie.

Il a hoché la tête, soudain plein d'assurance.

– C'est ça. Exactement comme de l'ambro !

– Vous êtes sûr ? a insisté le garde.

– Absolument certain ! a dit Caul. Ne t'inquiète pas... Tu vas entrer dans l'histoire. Tu seras un pionnier !

Le garde a planté ses yeux dans les miens.

– Pas de ruse, hein.

– Pas de ruse ! ai-je assuré.

Une lumière bleue a jailli de l'urne quand j'ai ôté le bouchon. Le garde a mis sa main sur la mienne pour guider mon geste, tandis que je la soulevais au-dessus de sa tête. Il a pris une inspiration tremblante.

– Il ne se passe rien, a-t-il murmuré, avant d'incliner ma main.

Un filet visqueux a coulé de l'urne. À l'instant où le liquide est entré en contact avec ses yeux, l'Estre a serré mes doigts à les broyer. Je me suis dégagé brusquement et j'ai bondi en arrière. L'urne s'est fracassée par terre.

Le visage du garde, devenu bleu, s'est mis à fumer. Il est tombé à genoux en hurlant, tremblant de tout son corps, avant de basculer vers l'avant. Quand sa tête a cogné le sol, elle s'est brisée comme du verre. Des morceaux de crâne se sont éparpillés autour de mes pieds. Puis l'Estre s'est tu. Il était mort.

– Oh, mon Dieu ! s'est écrié Bentham.

Caul a fait claquer sa langue, comme si un convive avait renversé par mégarde un verre de vin coûteux.

– Zut ! Ça ne se prend donc pas comme l'ambroisie...

Il a promené un regard dans la salle.

– Il me faut un nouveau volontaire...

– Je suis très occupé, chef ! s'est écrié l'autre garde, qui tenait Emma et Miss Peregrine en joue.

– Oui, je vois bien, Jones. Peut-être un de nos invités, alors ?

Il a désigné Emma.

– Toi ! Rends-moi ce service, et je te ferai bouffon de ma cour.

– Allez au diable ! a-t-elle rugi.

– Ça doit être possible, a-t-il rétorqué sur le même ton.

Soudain, un sifflement a retenti, et l'intensité de la lumière a augmenté au fond de la salle. Le liquide échappé de l'urne brisée coulait dans le petit canal qui longeait le mur. À l'endroit où il s'était mélangé à l'eau, une réaction était en train de se produire. L'eau

bouillonnait ; son éclat était encore plus intense.

Caul était aux anges.

– Regardez ! s'est-il exclamé en sautillant sur place.

Le canal a charrié l'eau bouillonnante sur le pourtour de la salle. Nous l'avons suivie du regard jusqu'à ce qu'elle atteigne le bassin de pierre noire, qui s'est mis à bouillonner à son tour. Une puissante colonne de lumière bleue s'est élevée jusqu'au plafond.

– Je sais ce que c'est ! a affirmé Bentham d'une voix tremblante. Ça s'appelle une « piscine spirituelle ». C'est un moyen qu'utilisaient les Anciens pour communiquer avec les morts.

Une vapeur blanche fantomatique flottait au-dessus de la piscine, dans la colonne de lumière. Elle prenait peu à peu une forme humaine.

– Si une personne vivante entre dans la piscine pendant le processus..., a repris Bentham.

– ... Elle absorbe l'esprit qui a été convoqué, a achevé Caul. Je crois que nous avons notre réponse !

L'esprit a continué à flotter dans l'air, immobile. Il était vêtu d'une simple tunique qui laissait apparaître sa peau écailleuse et l'aileron qui faisait saillie dans son dos. C'était l'âme du *Yeth-faru*, l'homme-triton que le garde défunt avait tenté d'absorber. La colonne de lumière était comme une prison dont il ne pouvait s'échapper.

– Alors ? a demandé Bentham en montrant la piscine. Tu y vas ?

Caul a secoué la tête avec mépris.

– Je ne suis pas intéressé par les restes d'un autre. Je veux celle-là !

Il a montré l'urne que je lui avais décrite un instant plus tôt : la plus gigantesque de toutes.

– Verse-la dans l'eau, garçon ! m'a-t-il commandé.

Voyant que je tardais à réagir, il a pointé son arme sur ma tempe.

– Maintenant !

J'ai obéi. Plongeant les mains dans l'alcôve, j'ai sorti l'urne par ses poignées et je l'ai inclinée avec précaution, attentif à ne pas m'éclabousser avec son contenu.

Un liquide bleu brillant a coulé le long du mur pour aller rejoindre le canal. L'eau est devenue comme folle, sifflant, bouillonnant, et produisant une lumière si vive que j'ai plissé les paupières. J'ai jeté un coup d'œil à Miss Peregrine et Emma. Si l'on voulait arrêter Caul, c'était maintenant ou jamais...

Il ne restait plus qu'un garde, mais il ne les quittait pas des yeux et les tenait encore en joue. Quant à Caul, il braquait toujours son revolver sur ma tempe. Nous étions à leur merci.

Le liquide de la grande urne a atteint la piscine spirituelle, qui s'est mise à mousser. L'eau a été agitée de remous, comme si une créature marine s'apprêtait à crever sa surface. La colonne de lumière a encore

augmenté en intensité, et Yeth-Faru s'est volatilisé.

La vapeur qui a surgi à sa place, plus dense que la précédente, a pris à son tour la forme d'un homme : un géant, deux fois plus grand que n'importe lequel d'entre nous, au torse deux fois plus large. Il levait vers le ciel ses mains griffues, dans une attitude de conquérant.

Caul l'a contemplé d'un air béat.

– Mon heure est venue...

Fouillant sous sa cape avec sa main libre, il en a sorti un morceau de papier plié, qu'il a secoué.

– Mais avant de prendre mes nouvelles responsabilités, j'aimerais prononcer un petit discours...

Bentham s'est approché de lui.

– Jack, le temps presse...

– Ah ça, c'est incroyable ! a explosé Caul. Qu'est-ce que vous avez tous, à vouloir me priver de mon moment de gloire ?

– Écoute ! a insisté Bentham.

Nous avons tous tendu l'oreille. Au début, je n'entendais rien. Puis j'ai vu Emma ouvrir des yeux comme des soucoupes, et j'ai fini par percevoir moi aussi un son aigu, coupant. Un aboiement lointain, renvoyé par l'écho.

Caul s'est renfrogné.

– C'est quoi, ça ? Un chien ?

– Les particuliers avaient un chien, a signalé Bentham. S'il a suivi notre piste, il n'est sûrement pas seul.

Cela ne pouvait signifier qu'une chose : nos amis avaient réussi à se débarrasser des Estres, et ils venaient à notre rencontre, guidés par Addison. La cavalerie était en route ! Hélas, Caul allait prendre le pouvoir d'une seconde à l'autre, et qui sait à quelle distance l'écho pouvait voyager dans ces cavernes ? Nos amis mettraient peut-être plusieurs minutes à nous rejoindre, et alors, il serait trop tard.

– Bien, dans ce cas, mon discours attendra, a décidé Caul.

Il a rangé tranquillement le papier dans sa poche. Il ne semblait pas particulièrement pressé, ce qui mettait Bentham hors de lui.

– Allez, Jack ! Absorbe ton esprit, et je prendrai le mien !

Caul a soupiré.

– Justement, Benny... j'ai réfléchi. Je ne suis pas sûr que tu sois capable d'assumer un tel pouvoir. Tu es un faible d'esprit. Je ne veux pas dire par là que tu n'es pas intelligent. Au contraire, tu l'es plus que moi ! Mais tu raisonnes comme quelqu'un de faible. Tu n'as pas de volonté. Il ne suffit pas d'être intelligent, vois-tu. Il faut être féroce !

– Ne fais pas ça, Jack ! l'a supplié Bentham. Je serai ton numéro deux, ton fidèle confident... tout ce que tu voudras...

« Bien fait pour toi, ai-je pensé. Vas-y, continue à parler... »

Caul a secoué la tête.

– Quel esprit servile ! C'est précisément de cela que je voulais parler... Ce genre de supplications pourrait sans doute émouvoir un être faible comme toi. Mais je ne suis pas sensible à ces pleurnicheries.

– Tu as surtout décidé de te venger, a répliqué Bentham avec amertume. Ça ne te suffit donc pas de m'avoir brisé les jambes et réduit en esclavage pendant toutes ces années ?

– Oh, mais si ! l'a détrompé Caul. C'est vrai que je t'en voulais de nous avoir changés en Sépulcreux, mais finalement, avoir une armée de monstres à ma disposition s'est révélé utile. Non, pour être honnête, le vrai problème n'est pas ta faiblesse de caractère. C'est que je n'aime pas partager...

– Alors, vas-y ! a craché Bentham. Tire-moi dessus, et finissons-en !

– Je pourrais te tuer, c'est vrai, a répondu Caul. Mais je pense que ce serait plus efficace que je le tue... lui !

Sur ces mots, il a braqué le revolver sur ma poitrine et appuyé sur la détente.

* * *

J'ai senti l'impact de la balle avant d'entendre la détonation. Comme si j'avais été frappé par un poing géant, mais invisible, je suis tombé à la renverse et j'ai regardé le plafond à travers un tunnel, ma vision réduite à une tête d'épingle. Quelqu'un hurlait mon nom. D'autres coups de feu ont éclaté. De nouveaux hurlements ont fusé.

J'étais vaguement conscient de ressentir une douleur intense. Que j'étais en train de mourir.

Puis Emma et Miss Peregrine se sont agenouillées près de moi, folles d'angoisse. Le garde ne faisait plus partie du tableau. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elles disaient, comme si j'avais les oreilles sous l'eau. Elles ont essayé de me tirer vers la porte en me traînant par les épaules, mais mon corps inerte était trop lourd.

Soudain, un hurlement à glacer le sang a rempli la caverne, semblable à la plainte d'un ouragan. Le bruit provenait de la piscine spirituelle, et malgré la douleur, j'ai réussi à tourner la tête de ce côté.

Caul était entré dans le bassin. De l'eau jusqu'aux mollets, les bras écartés et la tête en arrière, il semblait paralysé. La vapeur l'enveloppait, s'infiltrait dans sa gorge et ses narines, ses yeux et ses oreilles, comme pour fusionner avec lui. Puis elle a disparu. L'intensité de la lumière bleue a baissé, comme si Caul l'avait absorbée.

J'ai de nouveau entendu Miss Peregrine crier. Emma a ramassé le pistolet d'un garde et l'a vidé sur Caul. Elle était adroite, et il n'était pas loin. Elle l'a probablement touché ; pourtant, il n'a pas tressailli. Au lieu de s'écrouler, il s'est mis à grandir à toute vitesse, doublant de

taille et de carrure en quelques secondes seulement. Il a laissé échapper un cri animal, tandis que sa peau se déchirait et cicatrisait à plusieurs reprises.

Bientôt, ce n'était plus qu'une masse de chair rose, à vif, où s'accrochaient des lambeaux de vêtements. Ses yeux énormes luisaient d'un bleu électrique. Une âme volée avait fini par remplir le vide de ses pupilles. Mais le plus effroyable, c'était ses mains ! Elles étaient semblables à des racines d'arbres : énormes, épaisses et tordues, et possédaient chacune dix doigts.

Emma et Miss Peregrine ont fait une nouvelle tentative pour me traîner vers la porte, mais Caul les a aperçues. Il est sorti de la piscine et a braillé, d'une voix à faire trembler les murs :

– PEREGRINE ! VIENS ICI TOUT DE SUITE !

Quand il a levé les mains, une force invisible a obligé Emma et Miss Peregrine à me lâcher. Elles se sont mises à flotter en l'air, battant des bras à trois mètres du sol, jusqu'à ce que Caul baisse les mains. Alors, elles sont retombées brutalement à terre.

– JE VAIS TE BROIER ENTRE MES DENTS ! a hurlé Caul en marchant vers sa sœur.

Le sol tremblait sous ses pas.

Grâce à l'adrénaline, sans doute, j'avais partiellement recouvert la vue et l'ouïe, et je ne perdais pas une miette de ce spectacle effroyable. Je n'imaginais pas de sort plus cruel que le mien : passer mes derniers instants à regarder les femmes que j'aimais se faire massacrer. Puis j'ai de nouveau entendu un chien aboyer, et j'ai compris que le pire restait à venir. J'allais aussi voir mes amis mourir.

Alors qu'Emma et Miss Peregrine couraient vers la porte – cette fois, elles n'avaient plus le choix –, les autres ont commencé à émerger du couloir. Des enfants et des Ombrunes, Sharon et les constructeurs de gibets. Addison, qui les avait conduits jusqu'ici, ouvrait la marche, une lanterne dans sa gueule.

Ils n'imaginaient pas ce qu'ils allaient devoir affronter. J'aurais aimé pouvoir les prévenir : « n'essayez même pas de combattre, sauvez-vous ! » Mais de toute manière, ils ne m'auraient pas écouté. Quand ils ont vu le monstre, ils lui ont jeté tout ce qu'ils avaient dans les mains. Les charpentiers, leurs marteaux. Bronwyn, un morceau de mur qu'elle transportait. Certains enfants ont fait feu sur Caul avec des armes qu'ils avaient confisquées aux Estres. Les Ombrunes se sont transformées en oiseaux et ont formé un essaim autour de sa tête, le piquant de leurs becs chaque fois qu'elles le pouvaient.

Rien de tout cela n'a eu le moindre effet sur lui. Les balles ont rebondi. Il a envoyé valser le morceau de mur d'un revers de main, et attrapé les marteaux entre ses dents énormes, avant de les recracher. Tel un essaim de moucherons, les Ombrunes arrivaient à peine

à l'agacer.

Puis il a écarté ses bras et ses doigts noueux, tout hérissés de petites racines, et lentement, il a appuyé ses paumes l'une contre l'autre. Les Ombrunes qui l'encerclaient ont été repoussées par une force invisible, et les particuliers ont culbuté les uns contre les autres pour former un tas indistinct.

Quand Caul a de nouveau serré les paumes, les Ombrunes et les particuliers se sont décollés du sol et, comme prisonniers d'une tornade, ils se sont mis à tournoyer en l'air, dans un flou de membres et d'ailes. J'étais le seul à être épargné. (Hormis Bentham. D'ailleurs, où était-il passé, celui-là ?)

J'ai voulu me lever pour venir en aide à mes amis, dont les cris d'effroi emplissaient la salle. Hélas, j'étais tout juste capable de soulever la tête. Ce monstre allait les pulvériser ! J'étais persuadé que tout était fini, que leur sang allait bientôt éclabousser les murs, lorsque Caul a levé une main et commencé à se frapper le visage.

Des abeilles ! Des dizaines d'abeilles de Hugh s'étaient échappées du tourbillon et se précipitaient dans les yeux de Caul pour le piquer. Il a poussé un hurlement de rage, tandis que les Ombrunes et les particuliers retombaient pêle-mêle sur le sol. Dieu merci, ils semblaient tous en vie !

Avec des cris stridents, Miss Peregrine a pressé tout le monde de se relever, avant de pousser ses protégés dans le couloir en battant des ailes. « Courez ! Sauvez-vous ! »

Après quoi, elle a fondu sur Caul, qui s'était débarrassé des abeilles et recommençait à écarter les bras. Sans lui en laisser le temps, elle l'a attaqué, serres en avant, et lui a infligé de profondes coupures au visage. Il a pivoté pour la chasser d'un revers de main, la frappant si fort qu'elle a traversé la pièce et rebondi sur le mur avant de glisser au sol, inanimée.

Le temps que Caul se retourne pour s'occuper des autres, ils avaient presque tous disparu dans le couloir. Il a étendu une main dans leur direction, puis l'a ramenée vers lui. Par bonheur, les particuliers étaient assez loin pour résister à son pouvoir d'attraction. Fou de rage, Caul s'est lancé à leur poursuite, se jetant à plat ventre pour nager dans le couloir derrière eux. Il avait réussi à s'y introduire en position couchée, mais c'était un peu serré.

Et c'est alors, enfin, que j'ai vu Bentham. Il avait roulé dans le canal pour se cacher, et en ressortait à présent, trempé, mais indemne. Il fabriquait je ne sais quoi, penché en avant.

Je me suis senti renaître. La douleur dans ma poitrine s'estompait. J'ai essayé de bouger les bras et découvert que c'était possible. Je les ai fait glisser le long de mon corps et sur mon torse, m'attendant à y trouver quelques trous et beaucoup de sang. Mais j'étais sec. Au lieu

des trous, mes mains ont rencontré un morceau de métal aplati comme une pièce de monnaie. J'ai refermé les doigts dessus, et je l'ai approché de mes yeux.

C'était une balle. Elle ne m'avait pas traversé le corps. Je n'étais pas en train de mourir. La balle s'était encastrée dans mon écharpe.

L'écharpe qu'Horace m'avait tricotée...

Que Dieu bénisse ce garçon ! Il avait prévu que cela allait arriver, et m'avait confectionné cette écharpe en laine de moutons particuliers.

Un soudain éclair de lumière a illuminé la pièce. J'ai levé la tête et vu Bentham debout, les yeux en feu, des cônes de lumière blanche jaillissant de ses orbites. Il a laissé tomber un petit objet de verre qui a tinté au contact du sol.

Il venait de prendre une fiole d'ambro.

J'ai rassemblé toutes les forces qu'il me restait pour me tourner sur le côté. Là, je me suis roulé en boule et j'ai entrepris de m'asseoir. Bentham longeait les murs d'un pas pressé, scrutant les urnes avec attention.

Comme s'il pouvait les voir !

Et soudain, j'ai compris ce qu'il avait pris. Pendant toutes ces années, il avait conservé l'âme qu'il avait volée à mon grand-père, et il venait de la consommer.

Bentham était capable de voir les urnes. Il pouvait faire ce que j'avais fait !

J'étais à genoux. J'ai posé les mains à plat sur le sol, soulevé un pied après l'autre, et je me suis redressé. J'étais revenu de chez les morts. À ce moment-là, Caul avait parcouru en rampant la moitié du couloir. L'écho renvoyait les voix de mes amis, à l'autre bout. Ils n'étaient pas encore hors de danger. Peut-être refusaient-ils de nous abandonner, Miss Peregrine et moi...

Bentham s'est mis à courir. Il avait repéré une seconde urne colossale et fonçait dessus. J'ai fait quelques pas vers lui en titubant, mais il avait déjà atteint l'urne, qu'il a renversée. Le liquide bleu a coulé dans le canal en sifflant et circulé en direction de la piscine spirituelle.

Bentham s'est tourné à demi et m'a vu. Il s'est élancé vers le bassin en boitant. J'ai tenté de le rattraper. Quand le contenu de l'urne a atteint le bassin, ses eaux ont bouillonné, et une colonne de lumière aveuglante a jailli vers le plafond.

– QUI PREND MES ÂMES ? a rugi Caul.

Il s'est tortillé comme un ver pour tenter de rebrousser chemin dans le couloir.

J'ai plaqué Bentham – ou plus exactement, je me suis affalé sur lui. J'étais faible et nauséux, il était vieux et fragile : des adversaires parfaitement assortis. Nous avons lutté brièvement, et quand il

a compris que j'avais le dessus, il s'est rendu.

– Écoute-moi, a-t-il dit. Il faut que tu me laisses faire... C'est votre seul espoir.

J'ai essayé de lui empoigner les mains, qu'il agissait frénétiquement pour attraper quelque chose dans sa poche.

– Taisez-vous ! Je n'écouterai pas vos mensonges.

– Il nous tuera si tu ne me laisses pas partir !

J'ai enfin réussi à lui saisir les poignets.

– Vous êtes fou ! Si je vous lâche, vous allez l'aider !

– Pas du tout ! s'est-il défendu. J'ai commis beaucoup d'erreurs dans le passé, mais je veux les réparer. Je veux t'aider !

– M'aider ?

– Regarde dans ma poche.

Caul, qui sortait toujours du couloir à reculons, continuait à rugir qu'on lui volait ses âmes.

– La poche de ma veste ! a crié Bentham. Il y a un papier dedans. Je le garde toujours sur moi, au cas où...

J'ai lâché une de ses mains pour fouiller dans sa veste. J'y ai effectivement trouvé un petit papier, que j'ai déplié à la hâte. C'était un texte écrit en ancien particulier, que je n'étais pas capable de déchiffrer.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une recette. Montre-la aux Ombrunes. Elles sauront quoi en faire.

Une main a surgi par-dessus mon épaule et m'a arraché le papier. En tournant la tête, j'ai découvert Miss Peregrine, un peu sonnée, mais sous sa forme humaine.

Elle a déchiffré le papier et fusillé Bentham du regard.

– Tu es sûr que ça va marcher ?

– Ça a fonctionné autrefois. Il n'y a pas de raison pour que cela échoue aujourd'hui, avec un plus grand nombre d'Ombrunes...

– Lâchez-le ! m'a-t-elle ordonné.

Je me suis étranglé de surprise.

– Quoi ? Mais il va...

Elle m'a posé une main apaisante sur l'épaule.

– Je sais.

– Il a volé l'âme de mon grand-père ! Il l'a absorbée, là, à l'instant !

– Je sais, Jacob...

Miss Peregrine m'a fixé avec douceur, mais fermeté.

– Je sais qu'il a fait tout cela, et même pire. C'est une bonne chose que vous l'ayez attrapé. Mais maintenant, il faut le laisser partir.

J'ai lâché la main de mon captif et je me suis mis debout avec l'aide de Miss Peregrine. Bentham s'est levé à son tour : un vieil homme triste au dos voûté, les joues dégoulinantes du liquide noir pailleté qui contenait l'âme de mon grand-père. J'ai cru voir une expression d'Abe

traverser son regard, comme s'il m'adressait un clin d'œil.

Puis Bentham a fait volte-face et couru vers la colonne de lumière. La vapeur qui s'amoncelait au-dessus de la piscine spirituelle avait pris la forme d'un géant presque aussi grand que Caul, mais avec des ailes. Si Bentham atteignait le bassin à temps, Caul aurait un adversaire à sa taille.

Ce dernier, qui finissait de s'extraire du couloir, écumait de rage.

– QU'EST-CE QUE TU AS FAIT ? criait-il. Je VAIS TE TUER !

Miss Peregrine m'a fait signe de me mettre à plat ventre par terre et s'est allongée près de moi.

– On n'a pas le temps de se cacher. Faites le mort !

Bentham est entré dans le bassin en titubant, et la vapeur l'a aussitôt traversé. Caul, enfin libéré du tunnel, s'est levé pesamment avant de foncer sur son frère, manquant au passage de nous écraser sous un de ses pieds gigantesques.

Mais il est arrivé trop tard pour l'empêcher d'absorber l'âme du puissant particulier sur lequel il avait jeté son dévolu. Bentham s'est mis à grandir d'une façon vertigineuse, jusqu'à mesurer le double de sa taille d'origine.

Miss Peregrine et moi nous sommes mutuellement aidés à nous relever, tandis que derrière nous, les frères ennemis se jetaient l'un contre l'autre. Les bruits de leur bagarre ont déchiré l'air comme des coups de tonnerre.

Personne n'a eu besoin de me conseiller de fuir. Nous étions à mi-chemin de l'entrée du tunnel, quand Emma et Bronwyn se sont précipitées à notre secours. Elles nous ont pris par les bras et entraînés en lieu sûr plus vite que nous n'aurions pu le faire sur nos jambes incertaines. Nous n'avons pas échangé un seul mot, car le temps pressait, mais l'expression d'Emma – un mélange d'émerveillement et de soulagement – était assez éloquente.

Quand nous nous sommes engouffrés dans le tunnel, j'ai recommencé à respirer. Nous avons réussi ! Je me suis retourné, une seule fois, pour jeter un coup d'œil au spectacle hallucinant que nous laissions derrière nous.

À travers des nuages de poussière et de vapeur, j'ai vu les deux créatures, aussi hautes que des maisons, se lancer dans un combat à mort. Caul essayait d'étrangler Bentham avec une main hérissée de piquants, tandis que de l'autre, il s'appliquait à lui crever les yeux. Ce dernier, affublé d'une tête d'insecte, avait des globes oculaires à revendre. Tel un vampire, il se nourrissait au cou de Caul avec ses longues mandibules flexibles, tout en le frappant de ses ailes de cuir.

Les monstres tournoyaient dans un étrange ballet qui les projetait violemment contre les murs. À chaque fois qu'un pan s'écroulait, des

urnes déversaient leur contenu dans l'air en une pluie lumineuse.

Ayant gravé dans mon cerveau cet avant-goût de mes futurs cauchemars, j'ai laissé Emma m'entraîner dans le noir.

* * *

Nous avons retrouvé nos amis dans la salle voisine, blottis dans la pénombre. La seule lumière provenait de la lanterne qu'Addison tenait toujours dans sa gueule. Quand Emma a fait jaillir une flamme, et qu'ils nous ont vus courir vers eux, en piteux état, mais vivants, ils ont poussé une clameur joyeuse. Ils n'étaient pas au mieux de leur forme, eux non plus. Ils étaient couverts de sang et d'ecchymoses ; quelques-uns boitaient, ou se traînaient sur des jambes brisées.

Profitant d'une accalmie dans les explosions qui venaient de la caverne voisine, Emma m'a enfin serré dans ses bras.

– Je l'ai vu te tirer dessus ! Par quel miracle es-tu vivant ?

– Grâce à la laine miraculeuse des moutons particuliers, et aux rêves prémonitoires d'Horace !

Après l'avoir embrassée, je me suis libéré de son étreinte pour chercher Horace dans la foule. Je l'ai serré si fort contre moi que ses chaussures en cuir verni se sont décollées du sol.

– J'espère pouvoir un jour te rendre la pareille, lui ai-je dit en indiquant mon écharpe.

Il m'a regardé avec un sourire béat.

– Je suis tellement content que ça t'ait servi !

Le vacarme a repris dans des proportions à peine croyables. Des débris rocheux ont roulé dans le couloir jusqu'à nous. Même si Caul et Bentham ne pouvaient plus nous atteindre, ils pouvaient encore faire s'effondrer la montagne sur nos têtes. Nous devons de toute urgence quitter la bibliothèque – et cette boucle !

Nous avons rebroussé chemin aussi vite que notre état le permettait. La moitié d'entre nous boitait, l'autre faisait office de béquilles humaines. Addison nous guidait avec son flair dans le labyrinthe.

Les sons de la bagarre entre Caul et Bentham semblaient nous poursuivre, augmentant en volume à mesure que l'on s'éloignait, comme si les protagonistes ne cessaient de grandir. Quelle taille maximum pouvaient-ils atteindre ? Et quelle puissance, surtout ? Qui sait : peut-être que les âmes de toutes les urnes qu'ils avaient brisées avaient coulé dans le bassin et les avaient nourris, les rendant encore plus monstrueux ?

La Bibliothèque des âmes deviendrait-elle leur tombeau, ou risquait-elle de s'ouvrir comme une coquille d'œuf et de libérer ces abominations dans le monde ?

Nous sommes enfin sortis de la dernière caverne, retrouvant avec soulagement la lumière du jour. Mais le vacarme n'a pas cessé pour autant. Il était devenu constant, telle une menace couvant sous la terre.

– Continuez à courir ! nous a crié Miss Peregrine. Il faut absolument sortir de cette boucle !

Nous traversons une étendue de terrain à peu près dégagée, quand le sol s'est mis à trembler si violemment que nous avons perdu l'équilibre. Je n'ai jamais assisté à une éruption volcanique, mais j'imagine que le bruit ne doit pas être plus terrifiant que celui qui s'est répercuté dans les collines derrière nous.

Un geyser de roche pulvérisée a jailli dans les airs, avant de retomber en pluie, et les rugissements de Bentham et Caul sont redevenus parfaitement clairs, comme s'ils s'affrontaient tout près de nous.

Les monstres s'étaient échappés de la Bibliothèque. Ils avaient défoncé le plafond de la caverne pour rejoindre l'air libre.

– Maintenant ! a crié Miss Peregrine. On ne peut pas attendre une seconde de plus.

Elle a brandi devant elle le papier chiffonné de Bentham.

– Mes sœurs, il est temps de faire disparaître cette boucle !

Alors, seulement, j'ai compris ce que Bentham nous avait donné, et pourquoi Miss Peregrine l'avait laissé partir. « C'est une recette, avait-il dit. Ça a marché une fois... »

C'était la formule que Caul et ses amis avaient expérimentée en 1908, dans l'espoir de devenir immortels. La procédure qui avait fait s'effondrer la boucle où ils se trouvaient. Aujourd'hui, les Ombrunes souhaitent détruire la boucle. Il y avait juste un petit problème...

– Est-ce que ça ne risque pas de les changer en Creux ? a demandé Miss Wren.

– Ça, ce n'est pas un problème, ai-je affirmé. Mais si je me souviens bien, la dernière fois qu'une boucle s'est effondrée de cette manière, ça a causé une explosion assez puissante pour aplatir la moitié de la Sibérie.

– Les Ombrunes que mon frère a recrutées étaient jeunes et inexpérimentées, a dit Miss Peregrine. Nous ferons un meilleur travail.

– J'espère bien, a dit Miss Wren.

Derrière la colline, un visage géant a surgi, tel un second soleil. C'était Caul, aussi grand que dix maisons à présent. D'une voix retentissante, il a hurlé :

– PEREEEEGRIIIINE !

– Il vous cherche ! a crié Olive. Vite ! Sauvons-nous !

– Dans un instant, ma chérie.

Miss Peregrine a expédié les enfants particuliers, ainsi que Sharon et

ses cousins, à une distance respectable, avant de rassembler les Ombrunes autour d'elle. On aurait dit une espèce de société secrète s'apprêtant à accomplir un rituel ancien. Ce qui n'était pas loin de la vérité, je suppose.

Puis elle a déchiffré la formule de Bentham, et annoncé :

– Une fois que nous aurons lancé la réaction, nous aurons une minute pour quitter la boucle...

– Est-ce que cela suffira ? a demandé Miss Avocette.

– Il faudra bien, a répondu Miss Wren.

– On devrait peut-être s'approcher de la sortie, a suggéré Miss Glassbill, qui venait tout juste de reprendre connaissance.

– Nous n'avons pas le temps, a objecté Miss Peregrine. Il faut...

Un nouveau rugissement de Caul nous a empêchés d'entendre la fin de sa phrase. Le cri de notre ennemi n'était plus qu'un magma incompréhensible, comme si sa croissance accélérée lui avait liquéfié le cerveau. Son souffle nous a atteints quelques secondes plus tard : un vent jaune fétide qui empoisonnait l'air.

Nous n'avions pas entendu Bentham depuis plusieurs minutes ; était-il mort ?

– Souhaitez-nous bonne chance ! nous a lancé Miss Peregrine.

– Bonne chance ! a-t-on crié en chœur.

– Ne nous faites pas sauter, a ajouté Enoch.

L'Ombrune s'est tournée vers ses sœurs, qui ont joint leurs mains aux siennes pour former un cercle. Miss Peregrine a alors pris la parole dans la langue ancienne des particuliers, et les autres lui ont répondu à l'unisson, leurs voix se mêlant pour former un chant étrange et mélodieux. Caul escaladait déjà les parois de sa caverne. Des rochers dévalaient la colline, détachés par ses mains géantes.

– C'est fascinant ! a dit Sharon. Vous êtes libres de rester assister à ce spectacle, mais mes cousins et moi allons devoir vous laisser.

Ils se sont éloignés de quelques pas, avant de s'apercevoir que le sentier se divisait en cinq branches et que le sol, trop dur, n'avait capturé aucune empreinte de pas.

– Heu... Est-ce que quelqu'un se rappellerait le chemin, par hasard ? nous a lancé Sharon.

– Vous allez devoir patienter, l'a rabroué Addison. On ne part pas sans les Ombrunes.

Finalement, ces dernières ont brisé leur cercle.

– C'est fini ? a demandé Emma.

– C'est fini, a confirmé Miss Peregrine en courant vers nous. Venez vite ! Il ne nous reste plus que cinquante-quatre secondes !

Une fissure s'était ouverte dans le sol à l'endroit où les Ombrunes avaient tenu leur conciliabule, et elle s'élargissait à vue d'œil. La terre tombait dans un trou, dont s'échappait un bourdonnement sonore, un

bruit presque mécanique. L'effondrement avait commencé.

En dépit de notre épuisement, nous nous sommes mis à courir, aiguillonnés par la terreur et d'affreux bruits apocalyptiques – et par l'ombre géante qui s'étirait sur le chemin.

Nous avons dévalé des escaliers antiques qui s'effritaient sous nos pieds, pour regagner la première maison dont nous étions sortis, à moitié étouffés par la poussière rouge qui s'élevait des murs pulvérisés. Nous nous sommes engouffrés comme un seul homme dans le passage menant à la tour de Caul.

Arrivé le dernier dans la tour, j'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule, et vu le tunnel se désintégrer derrière moi.

– Où est passée la porte ? s'est affolée Miss Peregrine. Il faut absolument la fermer, sans quoi, l'effondrement risque de s'étendre au-delà de cette boucle !

– Elle est cassée ! Bronwyn l'a défoncée à coups de pied ! a rapporté Enoch.

Notre amie avait été la première à l'atteindre, et la casser lui avait paru plus rapide que de tourner la poignée.

– Je suis désolée ! a-t-elle gémi. Est-ce qu'on va tous mourir à cause de moi ?

– Pas si on sort de la tour, l'a rassurée Miss Peregrine.

Les soubresauts de la boucle avaient commencé à se communiquer à l'édifice, qui oscillait dangereusement, nous projetant d'un côté à l'autre du couloir.

– On est tout en haut ! a crié Miss Wren. On n'arrivera jamais à temps en bas !

– Il y a un balcon juste au-dessus, ai-je signalé.

Je ne sais pas trop pourquoi j'avais dit ça. Je ne trouvais pas plus réjouissant de mourir en sautant dans le vide que d'être écrasé sous les décombres d'une tour.

– Youpi ! a exulté Olive. On va sauter !

– Certainement pas ! a objecté Miss Wren. On s'en sortirait très bien, nous, les Ombrunes, mais vous...

– Je peux nous faire flotter ! a dit Olive. Je suis assez forte !

– Impossible ! l'a détrompée Enoch. Tu es minuscule, et on est beaucoup trop nombreux !

La tour menaçait de s'écrouler d'une seconde à l'autre. Des tuiles tombées du plafond se fracassaient autour de nous et des fissures s'ouvraient dans le sol.

– Bon, très bien ! a dit Olive. Restez où vous êtes.

Elle a foncé vers le balcon. Il ne nous a fallu que quelques secondes, et une nouvelle secousse, pour décider qu'Olive était notre seul espoir. Nos vies étaient entre les mains de la plus frêle de nos amies.

Nous l'avons rejointe et nous sommes sortis à l'air libre, dans le jour

déclinant. Au-dessous de nous, on voyait se déployer l'Arpent du Diable dans toute sa laideur. Les murs pâles de la forteresse, le gouffre brumeux et son pont incomplet, les arbres calcinés de la rue Qui-fume et, au-delà, les immeubles sordides. Et enfin, le Fossé, qui serpentait au bord de la boucle comme un anneau d'écume. Quoi qu'il nous arrive ensuite, que l'on survive ou non à cette aventure, je ne serais pas fâché de quitter ce paysage de désolation.

Emma m'a agrippé la main.

– Surtout, ne regarde pas en bas !

Plusieurs Ombrunes se sont changées en oiseaux et perchées sur la balustrade, prêtes à nous aider. Olive l'a empoignée à deux mains, avant de demander qu'on lui ôte ses chaussures. L'instant d'après, ses talons ont jailli vers le ciel.

– Bronwyn, attrape mes pieds ! a-t-elle commandé. On va faire une chaîne. Emma s'accrochera à tes jambes, Jacob à celles d'Emma, Hugh à celles de Jacob, Horace à celles de Hugh...

– J'ai la jambe gauche blessée ! a signalé ce dernier.

– Horace n'aura qu'à s'accrocher à la droite.

– C'est de la folie pure, a commenté Sharon. On est beaucoup trop lourds !

Olive a voulu protester, mais une secousse a fait trembler la tour si violemment que nous avons dû nous retenir à la rambarde pour ne pas être éjectés.

Nous n'avions plus le choix.

– Vous avez compris l'idée, a crié Miss Peregrine. Faites ce qu'Olive vous a dit, et surtout, ne vous lâchez pas avant d'avoir touché le sol !

La fillette a plié les genoux et lancé un pied en direction de Bronwyn, qui s'en est saisie. Quand elle a attrapé le second, Olive a lâché la balustrade et foncé vers le ciel, telle une nageuse repoussant le bord de la piscine.

Alors que Bronwyn décollait, Emma s'est dépêchée de lui saisir les pieds et s'est envolée à son tour. Olive brassait l'air en serrant les dents pour tenter de monter le plus haut possible. Quand j'ai rejoint l'équipage, la fillette était déjà à bout de forces. Alors, Miss Peregrine s'est changée en oiseau ; en deux battements d'ailes, elle a rejoint Olive, qu'elle a tirée par sa robe pour lui faire gagner de l'altitude.

Lorsque mes pieds ont décollé, Hugh s'y est suspendu. Horace s'est accroché à sa jambe valide, Enoch à celles d'Horace, et ainsi de suite, jusqu'à ce que même Perplexus, Addison, Sharon et ses cousins se soient amarrés à cet étrange cerf-volant, dont Millard formait la queue invisible.

Les autres Ombrunes, moins fortes que Miss Peregrine, avaient saisi nos vêtements comme elles le pouvaient et battaient furieusement des ailes pour contribuer à nous soulever.

Les derniers maillons de la chaîne venaient juste de quitter la tour quand elle s'est effondrée. La partie supérieure a implosé, comme si elle avait été aspirée dans la boucle en perdition. Le reste de l'édifice s'est brisé au milieu, avant de s'écrouler dans un gigantesque nuage de débris et de poussière, avec un grondement de tonnerre.

Les forces de Miss Peregrine commençaient à décliner, et nous sommes descendus lentement vers le sol. Les Ombrunes ont fourni un dernier effort pour nous permettre d'atterrir le plus loin possible des décombres.

Millard a touché le premier le sol de la cour. La dernière à se poser, Olive, était tellement exténuée qu'elle a atterri sur le dos et est demeurée allongée, haletante, comme si elle venait de courir un marathon. Nous nous sommes rassemblés autour d'elle pour la féliciter.

Soudain, la fillette a écarquillé les yeux et pointé un doigt vers le ciel :

– Regardez !

Dans l'air derrière nous, à l'endroit où se trouvait le sommet de la tour un instant plus tôt, un petit vortex tourbillonnait, telle une tornade miniature. C'était tout ce qu'il restait de la boucle effondrée.

Hypnotisés, nous l'avons regardée rétrécir, en tournant de plus en plus vite. Quand elle est devenue trop petite pour qu'on la distingue, un cri a claqué dans l'air, aussi retentissant qu'un bang supersonique.

– PEREGRIINE !

Puis le tourbillon s'est évaporé, aspirant avec lui la voix de Caul.

CHAPITRE DIX

Après l'effondrement de la tour et l'anéantissement de la boucle, nous n'avons guère eu le temps de nous reposer sur nos lauriers. Certes, les plus grands dangers semblaient derrière nous, et la plupart de nos ennemis étaient morts ou prisonniers, mais le chaos régnait, et nous avions du pain sur la planche.

Les Ombrunes ont retrouvé leur forme humaine et pris les choses en main. Malgré notre épuisement et nos blessures, elles nous ont envoyés fouiller la forteresse de fond en comble, afin de débusquer des Estres qui auraient pu s'y cacher.

Deux se sont rendus spontanément, et Addison en a trouvé un troisième : une femme à l'allure misérable, dissimulée dans une espèce de terrier. Elle est sortie de sa cachette les bras levés, implorant notre clémence.

Les cousins de Sharon ont entrepris de construire une cellule de fortune pour incarcérer nos prisonniers. Ils se sont mis au travail dans la bonne humeur, en chantant. Pendant ce temps, Miss Peregrine et Miss Avocette ont soumis Sharon à un interrogatoire. Au bout de quelques minutes, convaincues qu'elles avaient affaire à un simple mercenaire, et non à un traître ou à un agent secret, elles l'ont laissé tranquille. Sharon avait été aussi choqué que nous par la trahison de Bentham.

En un temps record, les prisons et les laboratoires des Estres ont été vidés, et leurs instruments de torture détruits. Les sujets de leurs expériences effroyables ont été délivrés, et on leur a prodigué les premiers soins. D'autres particuliers, maigres et épuisés, ont été libérés d'un bâtiment souterrain.

Certains se sont mis à errer au hasard, hébétés ; il a fallu les regrouper et les surveiller pour leur éviter de se mettre en danger.

D'autres étaient tellement éperdus de reconnaissance qu'ils n'en finissaient plus de nous remercier.

Pendant une bonne demi-heure, une fillette est ainsi passée de bras en bras pour nous témoigner son affection.

– Vous ne pouvez pas savoir ce que vous avez fait pour nous, répétait-elle à qui voulait l'entendre.



Bouleversés par le spectacle de leurs sanglots et de leurs soupirs, nous tâchions de leur offrir tout le réconfort possible. Moi qui

redoutais déjà d'apprendre quelles épreuves mes amis avaient traversées, je n'osais même pas imaginer quel sort Caul avait réservé aux particuliers qu'il avait gardés des semaines, voire des mois en captivité. Les coups et les blessures que j'avais reçus étaient insignifiants en comparaison de ce qu'ils avaient enduré.

Trois frères, en assez bonne santé, étaient tellement choqués qu'ils avaient perdu l'usage de la parole. À la première occasion, ils ont quitté le groupe pour aller se blottir contre un tas de gravats. L'aîné a enlacé les deux autres, et ils ont regardé autour d'eux avec des airs hallucinés, comme s'ils avaient du mal à croire qu'on ait pu les sortir de cet enfer.

Nous nous sommes approchés d'eux, Emma et moi.

– Vous ne craignez plus rien, maintenant, leur a-t-elle dit d'une voix douce.

Ils l'ont regardée sans réagir.



Enoch s'est approché avec Bronwyn, qui traînait derrière elle un Estre à moitié inconscient : un laborantin en blouse blanche, aux

maines attachées. Les garçons se sont recroquevillés.

– Il ne peut plus vous faire de mal, a dit Bronwyn. Ni lui ni personne. On les a tous mis hors d'état de nuire.

– Voulez-vous qu'on vous le laisse ? a demandé Enoch avec un sourire diabolique. Je parie que vous auriez un tas de choses à lui dire...

L'Estre a levé la tête. Quand il a vu les garçons, il a écarquillé les yeux, d'effroi.

– Arrêtez de les tourmenter ! ai-je ordonné.

Le garçon le plus jeune a serré les poings. Il allait se lever, quand l'aîné de ses frères l'a retenu et lui a chuchoté quelque chose à l'oreille. Le garçon a hoché la tête, fermé les yeux, puis glissé les poings sous ses aisselles.

– Non, merci, a-t-il répondu poliment.

– Venez, ai-je lancé à mes amis.

Notre petit groupe s'est éloigné, traînant l'Estre de Bronwyn dans son sillage.

* * *

Nous avons arpenté le QG des Estres en attendant de nouvelles instructions des Ombrunes. C'était un vrai soulagement de ne plus avoir à décider de tout. Je me sentais à la fois vidé et plein d'énergie ; épuisé, mais euphorique à la pensée que nous avions survécu à ce cauchemar.

Des cris de joie, des rires et des chants fusaient ici et là. Millard et Bronwyn dansaient sur le sol crevassé. Olive et Claire s'accrochaient à Miss Peregrine, qui les portait dans ses bras tout en vaquant à ses occupations. Horace n'arrêtait pas de se pincer pour vérifier qu'il ne rêvait pas. Hugh errait en solitaire, Fiona devait lui manquer. Sa disparition avait laissé un vide en chacun de nous. Millard se faisait un sang d'encre pour son idole, Perplexus, qui avait cessé de vieillir en accéléré à l'instant où nous étions entrés à Abaton.

Étonnamment, le géographe n'avait pas pris une ride supplémentaire depuis notre retour. D'après Millard, ce n'était qu'une question de temps, et comme la machine de Caul était détruite, il ignorait comment lui faire rejoindre son ancienne boucle. Il y avait bien le Panloopticon de Bentham, mais cela supposerait de trouver la bonne porte, parmi une centaine.

Emma et moi étions soudés l'un à l'autre comme des jumeaux siamois, mais c'est à peine si nous avons échangé quelques mots. Je pense qu'on retardait ainsi le moment fatidique où l'on devrait parler de notre relation.

Qu'allait-il advenir de *nous* ? Emma était obligée de vivre dans une boucle jusqu'à la fin de ses jours, que ce soit dans l'Arpent du Diable ou dans une autre, plus accueillante. Quant à moi, j'étais libre de partir. J'avais des parents et une maison à l'extérieur ; une vie, ou un semblant de vie. Mais j'avais une famille ici aussi. Et j'avais Emma. Sans oublier ce nouveau Jacob que j'étais devenu. Celui-là pourrait-il survivre en Floride ?

J'avais besoin de tout : des deux familles, des deux Jacob, et d'Emma tout entière. Pourtant, j'allais devoir choisir.

Je ne me sentais pas capable d'affronter une épreuve aussi déchirante après ce que nous venions de vivre. J'avais besoin de répit. Quelques heures, une journée, pour faire semblant que tout allait bien. C'est pourquoi Emma et moi nous lancions à corps perdu dans toutes les tâches qu'on nous proposait d'accomplir.

Mais l'instinct protecteur des Ombrunes a bientôt repris le dessus, et elles ont décrété qu'on devait se reposer. De plus, certaines tâches auraient été trop éprouvantes pour les enfants particuliers. En tombant, la tour avait écrasé un bâtiment plus petit, situé à sa base, mais elles ne voulaient pas qu'on fouille les décombres à la recherche d'éventuels survivants.

Il y avait, dans l'enceinte de la forteresse, des dizaines de fioles d'ambro à récupérer, auxquelles nous n'avions pas le droit de toucher. Je me suis demandé ce qu'elles comptaient en faire, et si l'on pourrait un jour rendre ces âmes volées à leurs propriétaires.

J'ai songé à la fiole qui contenait de l'âme de mon grand-père. Je m'étais senti comme violé quand Bentham l'avait utilisée – et pourtant, s'il n'avait pas agi ainsi, nous n'aurions jamais pu quitter la Bibliothèque sains et saufs. Au final, c'était l'âme d'Abe qui nous avait sauvés. C'était réconfortant de penser qu'elle n'avait pas été gaspillée en vain.

Il y avait aussi du travail à l'extérieur de la forteresse. Dans la rue Dissolue et ailleurs dans l'Arpent, des enfants réduits en esclavage attendaient d'être libérés, mais les Ombrunes souhaitaient s'en charger avec l'aide de quelques particuliers adultes. Cela dit, elles ne rencontreraient aucune résistance. Les esclavagistes s'étaient enfuis dès qu'ils avaient eu vent de la débâcle des Estres. Il suffirait de recueillir les enfants et de les conduire en lieu sûr. Ensuite, on traquerait les traîtres pour les traduire devant des tribunaux. Rien de tout cela ne nous concernait, nous a-t-on dit.

Pour l'instant, il nous fallait surtout un endroit où nous reposer. Une base pour nos futures opérations, afin d'entamer la reconstruction du monde des particuliers. Aucun de nous ne voulait s'attarder plus que nécessaire dans la forteresse des Estres.

J'ai suggéré de déménager dans la maison de Bentham. Il y avait

plein d'espace, des lits, des salles de bains, un docteur sur place, et même un Panloopticon qui pourrait s'avérer utile. Nous nous sommes mis en route à la nuit tombée, installant ceux qui ne pouvaient pas marcher dans un des camions des Estres. Les autres cheminaient derrière. Nous avons traversé le gouffre avec le secours du Creux du pont, qui a commencé par soulever le camion, puis les piétons, par groupes de trois.

Certains enfants, terrorisés, ont dû être longuement rassurés. D'autres, au contraire, ont réclamé une seconde traversée aussitôt que le monstre les a déposés. Je leur ai offert ce petit plaisir. Le pouvoir que j'exerçais sur les Creux était devenu comme une seconde nature, et cette pensée me rendait légèrement nostalgique.

Maintenant que ces créatures étaient au bord de l'extinction, mon talent particulier était devenu inutile, obsolète. Du moins, dans cet usage. Mais ça ne me dérangeait pas vraiment. J'aurais été bien plus heureux si les Creux n'avaient jamais existé.

Notre petite procession a traversé l'Arpent du Diable à un rythme d'escargot. Certains entouraient le véhicule comme un char de carnaval, voyageaient debout sur ses marchepieds, ou perchés sur son toit, tels des vainqueurs effectuant un tour d'honneur. Les particuliers de l'Arpent sortaient de leurs taudis pour nous regarder passer. Ils avaient vu la tour s'effondrer et savaient que les Estres étaient vaincus.

Ils étaient nombreux à nous applaudir. Certains nous saluaient. D'autres restaient dans l'ombre, honteux du rôle qu'ils avaient joué.

Mère Poussière et Reynaldo nous ont accueillis devant chez Bentham. Ils nous ont souhaité la bienvenue avec chaleur, et affirmé que la maison était à nous ; nous pouvions en disposer comme bon nous semblait.

Mère Poussière a aussitôt entrepris de soigner les blessés, les installant confortablement dans des lits avant de leur administrer sa poussière. Elle voulait commencer par guérir mes blessures, mais j'ai refusé, affirmant que d'autres étaient bien plus mal en point.

Je lui ai raconté de quelle manière j'avais utilisé son doigt. Comment il m'avait sauvé la vie, et celle des autres. Elle s'est contentée de hausser les épaules sans interrompre son travail.

J'ai insisté :

– Vous méritez une médaille ! Je ne sais pas si les particuliers en décernent, mais si c'est le cas, je m'assurerai qu'ils ne vous oublient pas.

Troublée, elle a laissé échapper un sanglot étranglé avant de s'éloigner à la hâte.

– Je l'ai vexée ? ai-je demandé à Reynaldo.

– Je ne sais pas, a-t-il répondu, l'air soucieux.

Nim errait au hasard dans la maison, comme hébété. Il n'arrivait pas à croire ce que Bentham avait fait.

– Il y a sûrement une erreur, ne cessait-il de répéter. M. Bentham ne nous aurait jamais trahis ainsi.

– Arrête de ressasser ! lui a conseillé Emma. Ton patron était un sale traître.

Selon moi, la vérité était plus nuancée, mais je me serais rendu très impopulaire si je m'étais risqué à le défendre. Bentham n'était pas obligé de nous confier sa recette, ni d'affronter son frère. Il avait fait un choix. À la fin, il s'était sacrifié pour nous sauver.

– Il a juste besoin de temps, a dit Sharon en parlant de Nim. Ça fait beaucoup de choses à digérer. Nous sommes nombreux à avoir été trompés par Bentham.

– Même vous ?

– Surtout moi.

Il a haussé les épaules et secoué la tête. Il semblait triste, en proie à un conflit intérieur.

– En m'aidant à décrocher de l'ambroisie, il m'a sauvé la vie. Il y avait du bon en lui. Je suppose que cela m'a aveuglé, si bien que je n'ai pas vu son mauvais côté.

– Il avait sûrement un confident, a dit Emma. Vous savez, un serviteur... Un fidèle Igor.

– Son assistant ! me suis-je écrié. Est-ce que quelqu'un l'a vu ?

Nous avons fouillé la maison, mais le ténébreux assistant de Bentham était introuvable. Miss Peregrine a rassemblé tout le monde et nous a demandé de lui décrire l'homme en détail, pour le cas où il reviendrait.

– Il est potentiellement dangereux. Si vous le voyez, ne l'affrontez pas. Courez prévenir une Ombrune.

– « Courez prévenir une Ombrune », a répété Enoch, moqueur. Elle a déjà oublié que c'est nous qui les avons sauvées !

Miss Peregrine l'a entendu.

– Oui, Enoch, vous avez tous été fantastiques. Et vous avez grandi de façon remarquable. Mais même les adultes ont des aînés plus avisés qu'eux.

– Oui, Miss, a-t-il répondu, penaud.

Curieux d'avoir son avis, j'ai demandé à Miss Peregrine si elle pensait que Bentham avait dans l'idée de nous trahir dès le départ.

– Mon frère était un opportuniste avant tout. Au fond, il voulait bien agir, et quand il vous a aidés, vous et Miss Bloom, il était sincère. En même temps, il n'excluait pas de nous trahir si cela se révélait plus avantageux pour lui. Et quand je lui ai dit ses quatre vérités, il a décidé que le moment était venu.

– Ce n'est pas de votre faute, Miss Peregrine, a dit Emma. Après ce

qu'il a fait à Abe, je ne lui aurais pas pardonné, moi non plus.

– Ça n'empêche que j'aurais pu me montrer plus clément...

Elle a froncé les sourcils, et ses yeux se sont perdus dans le vague.

– Les relations entre frères et sœurs sont parfois compliquées. Mon comportement a pu influencer le destin de mes frères. Je n'ai pas été une sœur très attentive... Peut-être que j'étais une jeune Ombrune un peu trop égocentrique.

– Miss Peregrine, c'est...

Je me suis interrompu juste avant de prononcer le mot « ridicule ». J'étais mal placé pour en juger, étant enfant unique.

* * *

Peu après, nous avons emmené Miss Peregrine et quelques Ombrunes dans la cave, pour leur montrer le cœur de la machine de Bentham. Je sentais la présence de mon Creux, enfermé dans la salle de la batterie ; il était faible, mais vivant.

Pris de pitié, j'ai suggéré de le délivrer, mais Miss Peregrine m'a répondu qu'elles avaient prévu de faire fonctionner la machine, au moins quelque temps. En ayant accès à de nombreuses boucles sous un seul toit, elles pourraient répandre rapidement la nouvelle de notre victoire dans le monde des particuliers, évaluer les dégâts commis par les Estres et entamer la reconstruction.

– J'espère que vous comprenez, Monsieur Portman...

– Oui...

– Jacob a un faible pour ce Creux, m'a taquiné Emma.

– C'est vrai, ai-je avoué, un peu embarrassé... C'était mon premier.

Miss Peregrine m'a regardé bizarrement et m'a promis de faire son possible.

La morsure que j'avais au ventre devenait trop douloureuse pour que je l'ignore plus longtemps. Emma et moi avons rejoint la file des particuliers qui attendaient pour consulter la guérisseuse. Elle serpentait du bout du couloir jusqu'à la cuisine, où Mère Poussière avait installé sa clinique de fortune.

C'était surprenant de voir les gens y entrer en claudiquant, contusionnés et couverts de bleus, se plaignant d'un orteil cassé ou d'une légère commotion cérébrale – Miss Avocette avait même une balle de l'antique revolver de Caul logée dans l'épaule –, et ressortir en pleine forme quelques minutes plus tard. Les convalescents avaient l'air tellement en forme que Miss Peregrine a pris Reynaldo à part : il devait rappeler à Mère Poussière que ses ressources n'étaient pas inépuisables. Certaines blessures bénignes pourraient parfaitement guérir sans son aide.

– Je lui ai déjà dit, mais elle refuse de m’écouter, a-t-il soupiré. Elle est trop perfectionniste.

Finalement, Miss Peregrine est allée elle-même dans la cuisine pour en toucher un mot à Mère Poussière. Elle est revenue presque aussitôt, l’air penaud. Ses coupures au visage avaient disparu, et son bras, blessé lorsque Caul l’avait balancée contre le mur de la caverne, se balançait librement contre son flanc.

– Quelle tête de mule ! a-t-elle rouspété.

Quand mon tour est venu, voyant qu’il ne restait à la guérisseuse que le pouce et l’index de sa « bonne » main, j’ai voulu refuser le traitement. Elle a jeté un coup d’œil à la plaie incrustée de sang qui me barrait le ventre et m’a quasiment poussé sur le lit de camp qu’ils avaient installé près de l’évier. La morsure commençait à s’infecter, m’a-t-elle appris par l’intermédiaire de Reynaldo. Les dents des Creux grouillaient de vilaines bactéries, et sans traitement, je risquais de tomber gravement malade.

Je me suis rendu à leurs arguments. Mère Poussière a saupoudré mon torse, et au bout de quelques minutes, je me sentais déjà beaucoup mieux.

Avant de partir, j’ai voulu lui dire une nouvelle fois que son doigt nous avait sauvé la vie.

– Vraiment, sans lui, je n’aurais jamais pu...

La guérisseuse m’a tourné le dos sans me laisser achever ma phrase, comme si le mot « merci » lui brûlait les oreilles.

Reynaldo s’est dépêché de me faire sortir.

– Je suis désolé, Mère Poussière a beaucoup d’autres patients à voir.

– Tu as l’air en pleine forme ! s’est exclamée Emma, qui m’attendait dans le couloir. Je suis contente. Cette morsure m’inquiétait vraiment.

– À ton tour, maintenant. N’oublie pas de lui parler de tes oreilles.

– Quoi ?

– Tes oreilles, ai-je répété plus fort, en les montrant du doigt.

Les oreilles d’Emma n’arrêtaient pas de siffler depuis que nous avions quitté la Bibliothèque. Comme elle avait tendu ses mains enflammées devant elle pour éclairer le chemin pendant notre fuite, elle n’avait pas pu se protéger les tympans des bruits assourdissants de la bagarre.

– Mais surtout, ne lui parle pas du doigt, ai-je complété.

– Du quoi ?

– Du doigt ! ai-je répété en agitant mon auriculaire. Mère Poussière est très susceptible sur le sujet.

– Pourquoi ?

J’ai haussé les épaules.

– Aucune idée.

Emma est entrée dans la cuisine. Trois minutes plus tard, elle est

ressortie en faisant claquer ses doigts devant ses oreilles.

– Étonnant ! Elles sont comme neuves.

– Tant mieux ! J'en avais assez de crier.

– Pfff ! Tiens, au fait, je lui ai parlé du doigt...

– Ah bon ! Pourquoi ?

– Par curiosité.

– Et ?

– Ses mains se sont mises à trembler, et elle a marmonné quelque chose que Reynaldo a refusé de traduire. Puis, il m'a littéralement fichue à la porte.

Nous aurions pu essayer d'en savoir plus, si nous n'avions pas été aussi fatigués et affamés. Et si, à cet instant précis, une délicieuse odeur de nourriture n'était pas venue nous chatouiller les narines.

– À table ! a crié Miss Wren, au fond du couloir.

Il n'en fallait pas davantage pour nous faire oublier notre sujet de conversation.

* * *

À la nuit tombée, nous nous sommes rassemblés pour dîner dans la bibliothèque de Bentham, la seule pièce assez spacieuse pour qu'on puisse tous s'y installer confortablement. Un feu brûlait dans la cheminée, et des habitants de la boucle, reconnaissants, nous avaient apporté un véritable festin : poulet rôti, pommes de terre sautées, gibier et poisson – que j'ai laissé de côté, craignant qu'il n'ait été pêché dans le Fossé.

Nous avons mangé en discutant des événements des derniers jours. Miss Peregrine voulait connaître toutes les péripéties de notre voyage de Cairnholm à Londres, puis de notre traversée de la ville sous les bombes, pour rejoindre Miss Wren.

Elle avait l'art d'écouter, riait aux passages amusants et prenait des airs catastrophés lorsqu'on évoquait les moments les plus dramatiques.

– Et là, la bombe est tombée pile sur le Creux et l'a fait exploser en mille morceaux ! s'est écriée Olive, en sautant de sa chaise pour rejouer la scène. Heureusement, on avait les pull-overs particuliers de Miss Wren, et les éclats d'obus ne nous ont rien fait.

– Bonté divine ! s'est exclamée Miss Peregrine. Quelle chance incroyable !

À la fin de notre récit, elle nous a contemplés avec un mélange de tristesse et d'émerveillement.

– Je suis tellement fière de vous, et tellement navrée pour ce qui est arrivé ! Si vous saviez comme je regrette de ne pas avoir été à vos côtés, à la place de mon traître de frère !

Nous avons fait une minute de silence pour Fiona. Hugh était toujours persuadé qu'elle n'était pas morte, mais s'était simplement perdue. D'après lui, les arbres avaient amorti sa chute, et elle devait être quelque part dans les parages de la ménagerie. Ou alors, elle s'était cogné la tête dans sa chute et avait perdu la mémoire. À moins qu'elle ne se soit cachée...

Nous avons baissé les yeux pour éviter de croiser son regard.

– Je suis sûre qu'elle va revenir, a dit Bronwyn.

– Ne lui donne pas de faux espoirs, lui a reproché Enoch. C'est cruel !

– C'est vrai que tu t'y connais en cruauté, a-t-elle répliqué avec dédain.

– Si on changeait de sujet ? a proposé Horace. Moi, je voudrais bien savoir comment le chien a sauvé Emma et Jacob dans le métro.

Addison a bondi sur la table et commencé à raconter l'épisode en question, mais il ne cessait de l'enjoliver, et multipliait les digressions pour souligner son héroïsme. Agacée, Emma a pris le relais. Puis nous avons raconté à nos amis comment nous avons trouvé le chemin de l'Arpent du Diable et comment, avec l'aide de Bentham, nous avons organisé l'invasion du quartier général des Estres. Ce qui les intéressait le plus, c'était ma relation avec les Creux.

– Comment as-tu fait pour apprendre leur langue ? m'a demandé Millard.

– Ça fait quoi, d'en contrôler un ? a voulu savoir Hugh. As-tu l'impression d'être l'un d'eux, comme moi avec mes abeilles ?

– Est-ce que ça chatouille ? s'est informée Bronwyn.

– Est-ce que tu aimerais en avoir un comme animal de compagnie ? a demandé Olive.

J'ai tenté de répondre du mieux que je pouvais, mais les mots me manquaient pour décrire cet étrange phénomène. C'était aussi difficile que de reconstituer un rêve, le matin, au réveil. Et puis, j'étais pressé de reprendre ma conversation avec Emma.

J'ai capté son regard et je lui ai indiqué la porte du menton. Nous avons pris congé de nos amis, qui nous ont suivis des yeux jusqu'à ce qu'on ait quitté la pièce.

Nous nous sommes réfugiés dans un petit vestiaire éclairé par une lanterne, plein à craquer de manteaux, de chapeaux et de parapluies. Ce n'était pas un endroit très spacieux, ni très accueillant, mais au moins nous étions seuls. Une peur irrationnelle s'est aussitôt emparée de moi. J'avais un choix difficile à faire ; un choix auquel je me m'étais encore jamais vraiment confronté.

Nous sommes restés un moment silencieux, face à face. Dans le silence de la pièce, il me semblait entendre nos battements de cœur.

– Alors ? a commencé Emma.

Il était dit qu'elle parlerait la première. Elle était plus courageuse que moi, et ne craignait pas de percer l'abcès.

– Est-ce que tu vas rester ?

J'ignorais ce que j'allais répondre avant que les mots n'aient quitté ma bouche. J'étais en pilotage automatique.

– Il faut que je voie mes parents.

C'était incontestable. Ils souffraient, ils étaient terrifiés, et je les avais laissés sans nouvelles depuis trop longtemps.

– Bien sûr, a répondu Emma. Je comprends...

Une autre question était suspendue en l'air, mais elle ne l'a pas posée.

« Il faut que je voie mes parents. » Tu parles d'une réponse ! J'allais les voir, OK. Et ensuite ? Qu'est-ce que je leur dirais ?

Certainement pas la vérité. La conversation téléphonique que j'avais eue avec mon père dans le métro m'avait donné un avant-goût de leur réaction. « Notre fils a perdu la boule. Il est fou. Il se drogue. Ou alors, il ne prend pas assez de médicaments... »

Alors, quoi ? Je pouvais aller les voir, essayer de les convaincre que j'étais en pleine forme, inventer une histoire d'excursion dans Londres, et leur demander de vivre sans moi...

N'importe quoi ! Ils ne me laisseraient jamais repartir comme ça. Il y aurait des flics cachés dans le moindre buisson sur notre lieu de rendez-vous. Des hommes en blouses blanches, avec des filets. J'allais devoir prendre la fuite. C'était cruel de réapparaître pour quelques heures seulement, avant de filer à nouveau. Cela ne ferait que les torturer davantage. Pourtant, ne pas les voir du tout me paraissait inconcevable.

Pour être vraiment honnête, même si j'étais déchiré à l'idée de quitter Emma, mes amis et le monde des particuliers, au fond de moi, j'avais envie de rentrer en Floride. Mes parents et leur monde représentaient un retour à la raison, aux choses prévisibles, auquel j'aspirais après toute cette folie. J'avais besoin de me sentir normal, au moins pendant quelque temps. De respirer. Juste un petit moment.

J'avais payé ma dette vis-à-vis de Miss Peregrine et des particuliers. J'étais devenu l'un d'eux. Mais j'étais aussi le fils de mes parents, et tout imparfaits qu'ils étaient, ils me manquaient. Ma maison me manquait. Et même ma vie stupide, ordinaire. Très vite, bien sûr, ne plus voir Emma me ferait probablement plus souffrir que ce manque-là.

Le problème, c'est que je voulais tout. Les deux vies. La double citoyenneté. Être particulier, en apprendre davantage sur ce monde étrange, explorer avec Emma toutes les boucles que Bentham avait cataloguées dans son Panloopticon, mais aussi faire les choses banales que font les adolescents normaux – puisque j'en étais toujours un, en

apparence. Passer mon permis de conduire. Me faire des amis de mon âge. Terminer le lycée. Alors, j'aurais dix-huit ans, je pourrais aller et venir à ma guise, et même voyager dans le temps si cela me chantait. Et je pourrais revenir.

C'était une vérité incontestable, le cœur du problème : je ne voulais pas passer le restant de ma vie dans une boucle temporelle. Je ne voulais pas être un enfant particulier pour l'éternité. Mais un jour, qui sait, je pourrais être un adulte particulier...

Si j'étais prudent, je trouverais peut-être un moyen d'avoir les deux.

– Je n'ai pas envie de partir, ai-je dit à Emma. Mais je crois que je vais le faire quand même. Au moins pendant quelque temps.

Son expression s'est durcie.

– Alors, pars !

Sa réaction m'a piqué au vif. Elle ne m'avait même pas demandé ce que j'entendais par « quelque temps ».

– Je reviendrai te voir, me suis-je empressé d'ajouter. Je peux revenir n'importe quand.

En théorie, c'était vrai : maintenant que les Estres étaient vaincus, le monde des particuliers n'était plus menacé de disparition. Sauf que mes parents n'étaient pas près de me laisser revenir au Royaume-Uni. Je me mentais – je nous mentais à tous les deux – et Emma n'était pas dupe.

– Non, a-t-elle tranché. Je ne veux pas de ça.

Mon cœur a sombré.

– Quoi ? Pourquoi pas ?

– C'est ce qu'a fait Abe. Il revenait de temps en temps, tous les deux ou trois ans... Chaque fois, il était plus vieux, et j'étais restée la même. Finalement, il a rencontré quelqu'un, et il s'est marié...

– Je ne ferai pas ça, ai-je assuré. Je t'aime !

– Je sais, a-t-elle dit en se détournant. Lui aussi, il m'aimait.

– Mais on n'est pas... Ça ne se passera pas comme ça entre nous...

Je cherchais désespérément les mots pour la rassurer, mais j'avais l'impression d'avoir de la bouillie dans la tête.

– Si, m'a-t-elle contredit. Je te suivrais partout si je le pouvais, mais c'est impossible. Piégée dans mon monde, comme figée dans l'ambre, je passerais mon temps à t'attendre. Je ne veux pas revivre ça...

– Ça ne serait pas long. Juste un an ou deux. Ensuite, je serai libre de faire ce que je veux. Je pourrais aller à l'université quelque part. Peut-être ici, à Londres !

– Peut-être, a-t-elle convenu. Mais tu fais des promesses que tu risques de ne pas tenir. C'est ainsi que les amoureux s'infligent de graves blessures.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Je me sentais désespéré, pathétique. « Tant pis, ai-je songé, je ne reverrai jamais mes

parents ! » Mais je ne pouvais pas perdre Emma.

– Je n'avais pas les idées claires, ai-je affirmé. Je vais rester.

– Non, je pense que tu étais honnête, au contraire. Tu ne serais pas heureux, ici. Et à la longue, tu m'en voudrais. Ce serait encore pire.

– Non, non, jamais je ne...

Hélas, j'avais abattu mes cartes ; il était trop tard pour revenir en arrière.

– Il faut que tu partes, a-t-elle tranché. Tu as une vie et une famille. Cette histoire n'a jamais été censée durer éternellement.

Je me suis assis par terre, le dos contre le mur, et j'ai laissé les manteaux m'avalier. Pendant de longues secondes, j'ai imaginé que rien de tout cela n'était arrivé. Je n'étais pas là. Mon monde se résumait à un cocon de laine noir parfumé à l'antimite. Quand j'ai refait surface pour respirer, Emma était assise en tailleur à côté de moi.

– Moi non plus, je n'ai pas envie que ça se termine comme ça, a-t-elle dit. Mais nous n'avons pas le choix. Tu as ton monde à reconstruire, et j'ai le mien.

– C'est le mien aussi, ai-je protesté.

– C'est vrai.

Elle a réfléchi en se triturant le menton.

– J'espère de tout mon cœur que tu reviendras, parce que tu es devenu l'un des nôtres, et parce que notre famille me paraîtrait incomplète sans toi. Seulement, à ton retour, on devrait juste être amis, toi et moi.

Amis. Ce mot me semblait si fade, si terne.

– Je suppose que c'est mieux que de ne plus jamais se parler.

– Tu as raison. Je ne crois pas que je pourrais le supporter.

Je suis allé me blottir contre elle et j'ai passé un bras autour de sa taille. Je pensais qu'elle allait se dégager, mais elle est restée contre moi. Puis sa tête a basculé sur mon épaule.

On a passé un long moment comme ça.

* * *

Quand nous sommes sortis de notre cachette, presque tout le monde dormait. Dans la bibliothèque, le feu de cheminée n'était plus qu'un petit tas de braises rougeoyantes, et il ne restait que des miettes sur les plateaux de victuailles.

La pièce bruissait de murmures et de ronflements satisfaits. Les enfants et les Ombrunes étaient étendus sur les canapés, roulés en boule sur les tapis, alors qu'il y avait plein de chambres confortables à l'étage. Après avoir failli perdre leur directrice, mes amis ne

semblaient pas prêts à la quitter de sitôt, même pour une nuit.

J'avais prévu de partir au petit matin. Maintenant que nous avons décidé de nous séparer, Emma et moi, tarder plus longtemps n'aurait servi qu'à nous tourmenter. Mais en attendant, on avait besoin de sommeil. Depuis combien de temps n'avait-on pas fermé l'œil ? Je ne me rappelais pas m'être un jour senti aussi épuisé.

Nous avons entassé des coussins dans un coin et nous nous sommes endormis, accrochés l'un à l'autre. C'était notre dernière nuit ensemble, et je serrais Emma tout contre moi, comme si je pouvais emprisonner son contact, son odeur dans ma mémoire sensorielle. Alors que le rythme de sa respiration devenait plus régulier, j'ai senti le sommeil m'emporter, moi aussi.

Il m'a semblé que je venais juste de fermer les yeux quand une vive lumière m'a obligé à plisser les paupières. C'était le jour qui ruisselait par les fenêtres.

Tout le monde était réveillé et s'affairait dans la pièce, parlant à voix basse pour ne pas nous déranger. Alors que nous nous démêlions à la hâte, un peu gênés, Miss Peregrine est arrivée, un pichet de café à la main, suivie de Nim qui portait un plateau couvert de tasses.

– Bonjour à tous ! J'espère que vous avez bien dormi, parce que nous avons beaucoup de choses à...

En nous voyant, elle s'est interrompue au milieu de sa phrase, les sourcils levés. Emma s'est caché le visage dans les mains.

– Oh non !

La veille au soir, la pensée ne m'avait même pas traversé que Miss Peregrine risquait d'être choquée de nous voir dormir dans le même lit.

Elle a posé sa cafetière et pointé un doigt en forme de crochet dans ma direction.

– Monsieur Portman, j'aimerais vous dire un mot.

Prêt à me faire passer un savon, je me suis levé et j'ai lissé mes vêtements froissés, tandis que le rouge me montait aux joues. Je n'avais rien à me reprocher, mais j'étais embarrassé.

– Souhaite-moi bonne chance, ai-je chuchoté à Emma.

– N'avoue rien ! m'a-t-elle soufflé en retour.

Des gloussements ont fusé lorsque j'ai traversé la pièce. Quelqu'un a chantonné : « Au mois de décembre, une belle chambre. Au mois de janvier, un tout p'tit bébé... »

– Ça suffit, Enoch ! l'a rabroué Bronwyn. Tout le monde sait que tu es jaloux !

J'ai suivi Miss Peregrine dans le couloir.

– Il ne s'est rien passé, ai-je dit. Juste pour info.

– Ça ne m'intéresse pas, a-t-elle répliqué. Vous nous quittez

aujourd'hui, n'est-ce pas ?

– Comment le savez-vous ?

– Je suis peut-être une vieille femme, mais j'ai encore toute ma tête. Vous vous sentez déchiré entre vos parents et nous, entre votre ancien foyer et le nouveau... Vous voudriez trouver un compromis, pour ne pas avoir à choisir, pour ne blesser aucune des personnes que vous aimez. Mais ce n'est pas facile. Ni même nécessairement possible. Ai-je fait le tour de la question ?

– Euh... Ouais. C'est à peu près ça.

– Qu'avez-vous décidé, avec Miss Bloom ?

– On est amis, ai-je lâché avec un pincement au cœur.

– Et cela vous rend malheureux.

– Oui. Mais je comprends... enfin, je crois.

Elle a incliné la tête.

– Vraiment ?

– Elle se protège.

– Et elle vous protège, vous, a ajouté Miss Peregrine.

– Ça, je ne comprends pas.

– Vous êtes très jeune, Jacob. Il y a beaucoup de choses que vous ne pouvez pas comprendre.

– Je ne vois pas ce que mon âge vient faire là-dedans.

– Tout !

Elle a éclaté d'un petit rire coupant. Puis elle a vu que j'étais sincère, et elle s'est radoucie.

– Miss Bloom est née au tournant du siècle dernier. Son cœur est ancien et fidèle. Vous avez peut-être peur qu'elle vous remplace bientôt – qu'un Roméo particulier vienne lui tourner la tête. Pour moi, c'est très improbable. Elle n'a d'yeux que pour vous. Je ne l'ai jamais vue aussi heureuse avec quiconque. Même pas avec Abe.

– C'est vrai ? ai-je lâché, alors qu'une vague de chaleur envahissait ma poitrine.

– Oui. Mais, comme je le disais, vous êtes jeune. Vous n'avez que seize ans. Votre cœur s'éveille à peine, et Miss Bloom est votre premier amour. Je me trompe ?

J'ai secoué la tête d'un air penaud.

– Vous pourriez être attiré par une autre jeune femme, a enchaîné Miss Peregrine. Les jeunes cœurs, comme les jeunes cerveaux, sont parfois inconstants.

– Pas moi ! me suis-je défendu. Je ne suis pas comme ça.

C'était la réponse typique d'un adolescent impulsif. Pourtant, j'étais sûr des sentiments que j'éprouvais pour Emma. C'était même la première fois de ma vie que j'avais une telle certitude.

Miss Peregrine a acquiescé.

– Je suis heureuse de l'entendre. Miss Bloom vous a peut-être donné

la permission de lui faire des infidélités, mais pas moi. Elle est très importante pour moi, et beaucoup moins dure qu'elle voudrait nous le faire croire. Je ne veux pas la voir broyer du noir et mettre le feu au mobilier par colère, parce que vous aurez été distrait par les charmes de je ne sais quelle fille normale. J'ai déjà vécu cela, et nous n'avons pas de meubles en trop. Me comprenez-vous ?

– Euh... oui, je crois, ai-je fait, pris au dépourvu.

Elle s'est approchée de moi et a répété d'une voix coupante.

– Me comprenez-vous ?

– Oui, Miss Peregrine.

Elle a hoché brièvement la tête, puis m'a souri et tapoté l'épaule.

– Très bien. C'était une conversation nécessaire.

Sans me laisser le temps de répondre, elle a regagné la bibliothèque au pas de charge en criant :

– Le petit-déjeuner est prêt !

* * *

Je suis parti une heure plus tard. Emma et Miss Peregrine, ainsi que nos amis et les Ombrunes m'ont accompagné à l'embarcadère. Sharon m'y attendait dans un bateau tout neuf, que les pirates du Fossé avaient abandonné dans leur fuite.

Après de longues embrassades et des adieux larmoyants, j'ai promis à tout le monde de revenir bientôt, même si je n'étais pas certain de pouvoir tenir ma promesse. Il faudrait pour cela que j'arrive à convaincre mes parents de me laisser retourner à Londres, et de financer le voyage...

– On ne t'oubliera jamais, Jacob ! a dit Olive en reniflant.

– J'ai un nouveau projet, m'a confié Millard. Je vais écrire ton histoire, et m'arranger pour qu'elle soit publiée dans la prochaine édition des *Contes des Particuliers*. Tu vas devenir célèbre !

Addison s'est approché avec les deux bébés oursages. C'était difficile de dire qui avait adopté qui.

– Tu es au rang numéro quatre des humains les plus courageux que j'aie jamais connus, m'a-t-il dit. J'espère qu'on se reverra.

– Moi aussi, ai-je répondu, et j'étais sincère.

– Oh, Jacob ! Est-ce qu'on pourra venir te rendre visite ? m'a imploré Claire. J'ai toujours eu envie d'aller en Amérique.

Je n'ai pas eu le cœur de lui expliquer pourquoi c'était impossible.

– Bien sûr ! Ça me fera très plaisir.

Sharon a cogné plusieurs fois sa perche contre la coque du bateau.

– Allez ! Tous à bord !

Je suis monté dans l'embarcation à contrecœur, suivi d'Emma et de

Miss Peregrine. Elles avaient insisté pour m'accompagner jusqu'à ce que je retrouve mes parents, et je n'avais pas protesté. J'avais l'impression que ce serait plus facile de se dire au revoir par étapes.

Sharon a détaché les amarres, et nos amis nous ont fait de grands signes de main, tandis que le bateau s'éloignait du quai. J'ai commencé par leur répondre, mais les voir disparaître ainsi m'a empli de chagrin, et j'ai fermé les yeux jusqu'à ce que le courant nous emporte au-delà du premier virage.

Comme nous avions tous le cœur trop gros pour parler, nous avons regardé défiler en silence les immeubles délabrés et les ponts branlants, jusqu'au tunnel qui dissimulait la sortie de la boucle. Il nous a aspirés, puis recrachés de l'autre côté, dans la canicule d'une après-midi d'été moderne.

Des appartements aux larges baies vitrées et des tours de bureaux scintillantes se dressaient à la place des édifices décrépits de l'Arpent du Diable. Un bateau à moteur nous a dépassés en vrombissant.

Même les sons étaient différents : une alarme de voiture, la sonnerie d'un téléphone portable, de la musique pop métallique... Nous avons longé un élégant restaurant au bord de l'eau, mais grâce à l'enchantement de Sharon, les convives qui dînaient dans le patio n'ont pas deviné notre présence.

Je me suis demandé ce qu'ils auraient pensé de nous s'ils avaient pu nous voir. Deux adolescents vêtus de noir, une femme en costume victorien, et Sharon, avec sa cape de Faucheuse, qui nous guidait sur l'eau en poussant sur sa perche. Qui sait : peut-être que le monde moderne était tellement blasé que personne ne se serait étonné de ce spectacle.

La réaction de mes parents, ce serait une autre chanson. Et maintenant que nous étions de retour dans le présent, je commençais sérieusement à m'en inquiéter. Ils étaient convaincus que j'avais perdu la raison, ou que je consommais des drogues dures.

J'aurais de la chance s'ils ne me faisaient pas interner sur-le-champ dans un hôpital psychiatrique. Quoi qu'ils fassent, une chose était sûre : ils allaient me surveiller de près. Plus jamais ils ne me feraient confiance.

Mais bon, c'était mon prochain combat, et je trouverais bien un moyen de m'en sortir. Pour moi, le plus simple serait de leur dire la vérité, sauf que c'était impossible. Mes parents ne pourraient jamais comprendre cette facette de ma vie, et si je persistais à les y confronter, c'était eux qui risquaient de finir à l'hôpital.

Mon père en savait déjà trop sur les enfants particuliers. Il les avait rencontrés à Cairnholm, mais s'était persuadé qu'il avait rêvé. Puis Emma lui avait laissé une lettre, accompagnée d'une photo d'Abe et elle. Enfin, comme si ça ne suffisait pas, au téléphone, je lui avais

carrément dit que j'étais particulier.

J'avais commis une erreur, et je m'en voulais d'avoir été aussi égoïste. Et maintenant, je m'apprêtais à aller retrouver mes parents en compagnie d'Emma et de Miss Peregrine. Était-ce vraiment une bonne idée ?

Je me suis tourné vers elles.

– Tout bien réfléchi, vous ne devriez peut-être pas m'accompagner.

– Pourquoi ? a protesté Emma. On ne va pas vieillir en accéléré en aussi peu de temps.

– Je préfère que mes parents ne nous voient pas ensemble. Je vais déjà avoir assez de mal à tout leur expliquer...

– J'y ai pensé, m'a confié Miss Peregrine.

– À quoi ? À mes parents ?

– Oui. Je peux vous aider, si vous voulez.

– Comment ?

– Les Ombrunes sont habituées à gérer les gens normaux qui s'intéressent de trop près aux particuliers, ou qui nous causent des ennuis d'une manière ou d'une autre. Nous pouvons leur faire oublier qu'ils ont vu certaines choses...

– Tu le savais ? ai-je demandé à Emma.

– Bien sûr. Sans l'effacement, les particuliers feraient sans arrêt la une des journaux.

– Alors... Vous effacez la mémoire des gens ?

– En quelque sorte. Disons qu'on opère un tri sélectif de leurs souvenirs, pour faire disparaître les plus dérangeants, a répondu Miss Peregrine. C'est indolore, et sans effets secondaires. Cela dit, vous pouvez trouver cela choquant. C'est à vous de voir...

– D'accord, ai-je dit.

– D'accord quoi ? a voulu savoir Emma.

– Je veux bien que vous effaciez les souvenirs de mes parents, s'il vous plaît. Et pendant que vous y êtes, il y a aussi cette fois, quand j'avais douze ans, où j'ai défoncé la porte du garage avec la voiture de ma mère...

– N'exagérons rien, Monsieur Portman.

– Je plaisantais ! ai-je assuré, même si ce n'était pas complètement vrai.

En tout cas, j'étais infiniment soulagé. Grâce à elle, je ne passerais pas la fin de mon adolescence à m'excuser d'avoir fugué, laissé croire à mes parents que j'étais mort, et failli ruiner définitivement leurs vies. Et ça, c'était vraiment une bonne chose.

CHAPITRE ONZE

Sharon nous a déposés sur le quai sombre et infesté de rats où nous l'avions vu pour la première fois. En descendant de son bateau, j'ai eu un pincement de nostalgie. Malgré les épreuves que j'avais traversées ces derniers jours, je savais que je n'étais pas près de revivre une telle aventure. Plus que les péripéties elles-mêmes, ce qui me manquerait, c'était la personne que j'avais été à ce moment-là.

J'avais une volonté de fer, je le savais maintenant, et j'espérais la conserver même si ma vie devenait plus facile.

– Adieu ! m'a lancé Sharon. Je suis content de t'avoir rencontré, même si tu m'as causé plein d'ennuis.

– Ouais, moi aussi. C'était intéressant.

On s'est serré la main.

– Attendez-nous ici, lui a demandé Miss Peregrine. Miss Bloom et moi serons de retour d'ici une heure ou deux.

Trouver mes parents s'est révélé assez facile. Ça l'aurait été encore plus si j'avais toujours eu mon téléphone, bien sûr. Mais il m'a suffi de me présenter dans un poste de police pour qu'on les appelle. Ils avaient signalé ma disparition, et moins d'une demi-heure après avoir donné mon nom à un officier, je les ai vus arriver. Ils portaient des vêtements froissés dans lesquels ils avaient dormi ; le maquillage de ma mère avait coulé, mon père avait une barbe de trois jours, et ils transportaient chacun une pile d'avis de recherche à mon effigie.

Envahi par une nouvelle vague de culpabilité, j'ai voulu m'excuser, mais ils ne m'en ont pas laissé le temps. Ils ont lâché leurs affiches et m'ont enlacé ensemble, dans une double étreinte. Mes paroles se sont perdues dans les plis du pull de mon père.

– Jake, Jake ! Oh, mon Dieu, mon petit Jake ! pleurait ma mère.

– C'est toi ? C'est vraiment toi ? On était tellement inquiets !

Depuis combien de temps étais-je parti ? Une semaine ? Quelque chose comme ça, même si ça m'avait paru une éternité.

– Où étais-tu passé ? Qu'est-ce que tu faisais ?

Ils m'ont lâché, mais ne me laissaient toujours pas en placer une.

– Pourquoi tu t'es enfui comme ça ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, Jacob ?

– Je me suis fait un sang d'encre ! a affirmé ma mère, avant de se prendre à nouveau à mon cou.

Mon père m'a examiné.

– Où sont tes vêtements ? Qu'est-ce que tu portes, là ?

J'avais gardé ma tenue noire d'aventurier, estimant qu'elle serait plus facile à justifier que des habits du XIX^e siècle. Et heureusement, Mère Poussière avait guéri toutes mes coupures au visage.

– Jacob, dis quelque chose ! a exigé mon père.

– Je suis désolé ! Je ne vous aurais jamais fait vivre ça si j'avais eu le choix. C'est fini, maintenant, tout va s'arranger. Vous ne comprenez rien, mais ce n'est pas grave. Je vous aime !

– Tu as raison sur un point, a répondu mon père. On ne comprend rien.

– Mais c'est grave, au contraire ! a objecté ma mère. Tu as intérêt à nous donner une bonne explication.

– Nous aussi, il nous en faudra une, est intervenu un officier de police. Et un examen sanguin, pour déceler une éventuelle consommation de stupéfiants.

La situation commençait à m'échapper. Il était temps d'ouvrir mon parachute.

– Je vais tout vous dire, ai-je promis. D'abord, je voudrais vous présenter une amie. Maman, papa, voici Miss Peregrine Faucon.

Les yeux de mon père sont passés de Miss Peregrine à Emma. Il a dû la reconnaître, car on aurait dit qu'il venait de voir un fantôme. Mais c'était sans importance : il l'aurait bientôt oubliée.

Miss Peregrine a serré la main de mes parents.

– Ravie de faire votre connaissance. Vous avez un fils exceptionnel ! Jacob est un parfait gentleman, et il est encore plus talentueux que son grand-père.

– Son grand-père, a répété papa. Comment...

– Qui est cette femme étrange ? a demandé ma mère. Comment connaît-elle notre fils ?

Sans leur lâcher la main, Miss Peregrine les a fixés dans les yeux.

– Je m'appelle Peregrine Faucon, et je crois savoir que vous avez passé des moments épouvantables dans nos îles britanniques. Je suis sûre que vous préféreriez oublier ce voyage affreux. N'est-ce pas ?

– Si, peut-être..., a fait ma mère d'un air lointain.

– Oui, bien sûr, a admis mon père, comme hypnotisé.

Miss Peregrine avait mis leurs cerveaux sur « pause ».

– Fantastique ! s'est-elle exclamée. Maintenant regardez ceci, je vous prie.

Elle leur a lâché les mains pour sortir de sa poche une longue plume de faucon, tachetée de bleu. Pris de culpabilité, je l'ai arrêtée :

– Attendez ! Je crois que je préfère me débrouiller seul, finalement.

– Vous êtes sûr ? Ça risque d'être très compliqué pour vous.

Elle a paru déçue.

– J'aurais l'impression de tricher, ai-je expliqué.

– Qu'est-ce que tu vas leur dire, alors ? m'a demandé Emma.

– Je ne sais pas encore. Mais ça ne me semble pas correct d'effacer leurs souvenirs.

Si je trouvais égoïste de leur dire la vérité, j'avais encore plus de scrupules à faire disparaître leurs questions. Et la police ? Et le reste de ma famille ? Les amis de mes parents ? Tout le monde devait savoir que j'avais fugué. Si mes parents oubliaient cet épisode, bonjour la pagaille !

– À vous de voir, a tranché Miss Peregrine. Mais je pense qu'il serait sage d'effacer au moins ces trois dernières minutes, afin qu'ils nous oublient, Miss Bloom et moi.

– OK pour ça, ai-je concédé.

– C'est quoi, cette histoire de souvenirs effacés ? a demandé le policier. Qui êtes-vous ?

Miss Peregrine s'est précipitée pour lui serrer la main.

– Peregrine Faucon, enchantée !

La tête de l'officier a basculé vers l'avant, comme s'il était soudain fasciné par une tache sur le sol.

– Je connais quelques Estres à qui vous auriez pu faire ça, a murmuré Emma.

– Hélas, cela ne fonctionne que sur les esprits malléables des gens normaux, a expliqué Miss Peregrine.

Elle a levé la plume.

– Attendez ! Encore une seconde ! me suis-je écrié.

Je lui ai tendu une main.

– Merci pour tout. Vous allez beaucoup me manquer, Miss Peregrine.

Elle a ignoré ma main et m'a attiré contre elle.

– C'est réciproque, Monsieur Portman. Et c'est moi qui dois vous remercier. Sans votre héroïsme, à vous et à Miss Bloom...

– Peut-être, mais si vous n'aviez pas sauvé mon grand-père, il y a toutes ces années...

Elle a souri.

– Disons que nous sommes quittes, alors.

Il me restait un adieu à faire. Le plus difficile. J'ai voulu enlacer Emma, mais elle s'est reculée farouchement.

– On peut s'écrire ? m'a-t-elle demandé.

– Tu es sûre que tu en as envie ?

– Bien sûr ! Les amis restent en contact.

– D'accord, ai-je dit, soulagé. Au moins, on pourrait...

Et là, elle m'a embrassé ! Un baiser sur les lèvres qui m'a laissé étourdi.

– Je croyais qu'on était juste amis.

– Euh... maintenant, oui ! a-t-elle fait, penaude. Il m'en fallait juste un, pour le souvenir.

Nous avons ri à l'unisson, et j'ai senti mon cœur se briser.

- Les enfants, ça suffit ! nous a gourmandés Miss Peregrine.
- Frank, a fait ma mère d'une voix faible. Qui est cette jeune fille que Jacob est en train d'embrasser.
- Aucune idée. Jacob, qui est cette fille, et pourquoi tu l'embrasses ? Je suis devenu écarlate.
- Euh... C'est mon... amie, Emma. On se dit juste au revoir. Elle leur a adressé un timide signe de main.
- Vous ne vous souviendrez pas de moi, mais... bonjour !
- Bon, arrête d'embrasser des filles bizarres et viens par ici ! a ordonné ma mère.
- Je pense qu'il est temps de nous séparer, ai-je dit à Miss Peregrine.
- Nous nous reverrons, Jacob. Vous êtes des nôtres, désormais. Vous n'allez pas vous débarrasser de nous aussi facilement.
- J'espère bien que non, ai-je répondu, tout sourire, mais le cœur lourd.

- Je t'écirai, m'a lancé Emma d'une voix rauque. Bonne chance pour... faire ce que font les gens normaux.

- Au revoir, Emma. Tu vas me manquer.

Cette phrase me semblait tellement fade au regard de ce que j'éprouvais. Mais dans des moments pareils, les mots ne suffisent pas.

Miss Peregrine s'est tournée pour achever son travail. Elle a levé la plume de faucon et chatouillé mes parents sous le nez.

- Excusez-moi. Qu'est-ce que vous... Aaaaa-tchoum !

Alors qu'ils partaient d'une quinte d'éternuements, Miss Peregrine a chatouillé le policier, qui a éternué à son tour. Quand leurs crises se sont calmées, ils étaient écarlates et avaient la goutte au nez. Miss Peregrine et Emma s'étaient éclipsées.

- Je disais donc..., a repris mon père, comme si ces dernières minutes n'avaient jamais existé. Attendez, qu'est-ce que j'étais en train de dire ?

- Qu'on pouvait rentrer à la maison ? ai-je hasardé.

- Pas avant que vous n'ayez répondu à quelques questions, est intervenu le policier.

Nous avons passé un petit quart d'heure avec lui. Je me suis contenté de réponses vagues, enrobant chaque phrase d'une excuse, et j'ai juré que je n'avais été ni enlevé, ni violé, ni drogué. Grâce au tour de passe-passe de Miss Peregrine, l'officier avait oublié qu'il voulait me soumettre à un test sanguin.

Quand mes parents lui ont parlé de la mort de mon grand-père et des « troubles » dont j'avais souffert, il a paru satisfait. Pour lui, je n'étais qu'un fugueur du dimanche qui avait oublié de prendre ses médicaments. Il nous a fait signer quelques papiers et nous a conseillé de rentrer chez nous.

– Oui, bonne idée, rentrons à la maison ! a dit ma mère. Mais tu ne perds rien pour attendre, jeune homme. Nous parlerons de tout ça en détail.

À la maison. Ce mot m'était devenu étranger. Il m'évoquait une terre lointaine, difficile à imaginer.

– Si on se dépêche, on pourra peut-être prendre un vol dès ce soir, a ajouté mon père.

Il m'avait passé un bras autour des épaules et me tenait fermement, comme s'il craignait de me voir m'enfuir. Ma mère me dévorait des yeux, clignant des paupières pour refouler ses larmes.

– Je vais bien, leur ai-je dit. Je vous le promets.

Je savais qu'ils ne me croyaient pas, qu'ils ne me croiraient plus avant longtemps.

Nous avons hélé un taxi. Alors qu'il freinait à notre hauteur, j'ai vu deux visages familiers me regarder depuis le parc, de l'autre côté de la rue. Emma et Miss Peregrine se cachaient dans l'ombre d'un chêne. J'ai levé une main en signe d'adieu ; j'avais la poitrine douloureuse.

– Jake ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Mon père tenait la porte du taxi, attendant que je monte à l'arrière. J'ai fait mine de me gratter la tête avec ma main levée.

– Rien, papa.

Alors que je montais dans le véhicule, il s'est tourné pour scruter le parc. Quand j'ai regardé par la vitre, je n'ai vu sous le chêne qu'un oiseau et quelques feuilles qui s'agitaient.

* * *

Mon retour à la maison n'a pas été facile. J'avais trahi la confiance de mes parents. Recoller les morceaux prendrait du temps, et ce serait laborieux.

Pour m'empêcher de fuguer, on me surveillait en permanence. Je ne pouvais aller nulle part sans être accompagné, même pas faire le tour du pâté de maisons. Un système de sécurité sophistiqué avait été installé à la maison, moins pour dissuader les cambrioleurs d'entrer que pour m'empêcher de sortir. On s'est empressé de me réexpédier chez un psy, qui m'a soumis à d'innombrables évaluations psychologiques ; on m'a prescrit des médicaments nouveaux, plus puissants (que je cachais sous ma langue pour les recracher).

Mais j'avais enduré des privations bien pires cet été. Et surtout, je m'étais fait des amis, j'avais vécu des expériences extraordinaires, et ma vie était transformée à jamais. Si, pour en payer le prix, j'étais privé de circuler librement pendant quelque temps, ce n'était pas une si mauvaise affaire. En échange, je pouvais bien supporter des

conversations embarrassantes avec mes parents et des visites à ma nouvelle psychiatre, une vieille dame placide nommée Mme Spanger.

Je passais quatre matinées par semaine devant son visage lifté, au sourire figé. Elle me questionnait inlassablement pour savoir pourquoi je m'étais enfui de Cairnholm, et à quoi j'avais occupé les jours suivants.

Pour info, ses yeux étaient marron-eau de vaisselle et ses pupilles normales ; elle ne portait pas de verres de contact. L'histoire que je lui avais concoctée était totalement invérifiable : terrifié par un égorgeur de moutons sanguinaire qui sévissait sur l'île, je m'étais embarqué comme passager clandestin sur un bateau pour le pays de Galles.

Là, frappé d'une soudaine amnésie, j'avais rejoint Londres en stop. J'avais erré dans la ville pendant plusieurs jours, complètement désorienté. Je dormais dans des parcs et je ne parlais à personne. Je n'avais consommé aucune substance illicite. Quant au coup de fil à mon père, où j'avais admis être « particulier », euh... quel coup de fil, déjà ? Je n'en avais aucun souvenir.

Finalement, le Dr Spanger a catalogué toute l'histoire sous l'étiquette d'« épisode de démence caractérisé par des hallucinations, causé par le stress, le chagrin, et des problèmes familiaux non résolus. » En d'autres termes, j'avais pété un câble, mais c'était probablement un épisode isolé, et je me sentais beaucoup mieux à présent. N'empêche, mes parents étaient sur le qui-vive. Ils attendaient que je craque, que je fasse un truc délirant, qui je m'enfuis à nouveau, tandis que je m'appliquais à avoir un comportement irréprochable.

Je jouais si bien le rôle du fils modèle et repentant que j'aurais mérité un oscar. Je me rendais utile à la moindre occasion. Je me levais bien avant midi, et je m'appliquais à rester dans leur champ visuel. Je regardais la télé avec eux et je traînais à table après les repas pour participer à leurs conversations insipides sur la rénovation de la salle de bains, les associations des propriétaires du quartier, les régimes amaigrissants, les oiseaux...

Personne ne faisait jamais allusion à mon grand-père, à l'île, à mon « épisode de démence ». J'étais agréable, gentil, patient, très différent en somme du fils qu'ils connaissaient. Ils ont dû croire que j'avais été enlevé par des extraterrestres et remplacé par un clone, ou quelque chose comme ça, mais ils ne se plaignaient pas. Au bout de quelques semaines, ils ont estimé qu'ils pouvaient faire venir la famille. Un oncle ou une tante passaient de temps en temps prendre un café, et une conversation laborieuse s'engageait, où je m'efforçais de démontrer que j'étais parfaitement sain d'esprit.

Curieusement, mon père n'a jamais fait allusion à la lettre qu'Emma lui avait laissée sur l'île, ni à la photo qu'elle avait glissée à l'intérieur.

Peut-être préférerait-il faire comme si elle n'avait jamais existé ; ou alors, il ne voulait pas en parler de peur de me faire rechuter. Quant à sa rencontre avec Emma, Millard et Olive en chair et en os, il avait dû se convaincre depuis longtemps d'avoir fait un rêve bizarre.

Au bout de quelque temps, mes parents se sont enfin détendus. Ils avaient gobé mon histoire et les explications du Dr Spanger. Ils auraient sans doute pu creuser davantage, poser d'autres questions, prendre l'avis d'un second, puis d'un troisième psychiatre, mais ils avaient vraiment envie de croire que j'allais mieux. Que les médicaments qu'on m'administrait avaient accompli un miracle. Plus que tout, ils voulaient que nos vies reprennent leur cours normal, et plus le temps passait, plus cela leur semblait possible.

Quant à moi, j'avais toutes les peines du monde à m'adapter. Je m'ennuyais, et je me sentais affreusement seul. Les jours me semblaient durer des siècles. J'avais cru qu'après les épreuves des premières semaines, je serais heureux de retrouver le confort de mon foyer. Hélas, très vite, même les draps bien repassés et la nourriture chinoise ont perdu de leur attrait. Mon lit était trop moelleux. Mes repas trop riches.

J'avais trop de tout, et cela me culpabilisait ; je me sentais décadent. En arpentant les avenues du centre commercial avec mes parents, je pensais aux pauvres gens que j'avais vus vivre dans l'Arpent du Diable, et cela me mettait en colère. Pourquoi ces misérables n'avaient-ils même pas le minimum pour survivre ?

J'avais du mal à dormir. Je me réveillais à n'importe quelle heure de la nuit et je repensais à ce que j'avais vécu avec mes amis particuliers. J'avais donné mon adresse à Emma, et je vérifiais la boîte plusieurs fois par jour, mais j'attendais en vain une lettre d'elle. Plus le temps passait – deux semaines, puis trois – plus cette aventure me paraissait abstraite, irréelle. Était-ce vraiment arrivé, ou avais-je été victime d'hallucinations ? Dans mes moments sombres, je me posais la question : et si j'étais réellement fou ?

Alors, quel soulagement quand, un mois après mon retour, j'ai enfin reçu une lettre d'Emma ! Dans sa missive, brève et joyeuse, elle me parlait des travaux de reconstruction du monde des particuliers et me demandait des nouvelles. L'adresse de retour était une boîte postale, à Londres, assez proche de l'entrée de l'Arpent pour qu'elle puisse relever régulièrement son courrier.

Je lui ai répondu le jour même, et nous n'avons pas tardé à échanger deux ou trois lettres par semaine. Alors que l'ambiance était de plus en plus étouffante à la maison, c'est devenu ma bouffée d'oxygène.

Comme je ne pouvais prendre le risque que mes parents tombent dessus, chaque jour, je guettais le facteur et je me précipitais à sa

rencontre dès qu'il apparaissait dans l'allée. J'ai proposé à Emma d'échanger plutôt des emails, ce qui me paraissait plus rapide et moins dangereux.

J'ai noirci plusieurs pages pour lui expliquer ce qu'était Internet, comment elle pouvait trouver un cybercafé et se créer une adresse email, mais c'était peine perdue. Elle n'avait jamais utilisé de clavier, et estimait que les lettres valaient bien le risque que l'on prenait. Cela dit, j'appréciais moi aussi ce moyen de communication « À l'ancienne ». Je trouvais agréable de recevoir un objet tangible, qui avait été manipulé par la personne que j'aimais.

Dans une de ses lettres, elle a inclus quelques photos.

Cher Jacob,

Les choses commencent enfin à devenir intéressantes, ici. Te rappelles-tu les particuliers enfermés derrière des vitrines, dans la collection de Bentham ? Eh bien, figure-toi qu'il nous a menti en affirmant que c'était des modèles de cire ! C'était des gens en chair et en os, qu'il avait kidnappés dans différentes boucles, et qu'il maintenait dans une espèce de sommeil artificiel grâce à la poudre de Mère Poussière. On le soupçonne aussi d'avoir tenté d'alimenter sa machine avec des particuliers en guise de batteries. Mais avant ton Sépulcreux, aucun de ces stratagèmes n'a fonctionné. Mère Poussière nous a avoué qu'elle était au courant de tout cela... ce qui pourrait expliquer son attitude étrange.

Je pense que Bentham lui faisait du chantage. Peut-être la menaçait-il de s'en prendre à Reynaldo si elle refusait de coopérer. Enfin, elle nous a aidés à réveiller tous ces gens, et à les reconduire dans leurs boucles d'origine. C'est fou, non ?

Nous avons aussi utilisé le Panloopticon pour explorer toutes sortes d'endroits et rencontrer des gens nouveaux. Miss Peregrine dit que c'est très important pour nous de voir comment vivent d'autres particuliers, ailleurs dans le monde. J'ai trouvé un appareil photo dans la maison, et je l'ai emporté pendant notre dernière excursion. Je te joins quelques-unes des photos que j'ai prises. D'après Bronwyn, j'ai déjà fait de gros progrès !

C'est affreux comme tu me manques ! Je sais que je ne devrais pas dire ça... Cela ne fait que compliquer les choses. Mais parfois, c'est plus fort que moi. Peut-être que tu pourrais venir nous voir bientôt ? Ça me ferait tellement plaisir. Ou peut-être.

Elle avait barré le « peut-être » et écrit à la place :

« Oh-oh, j'entends Sharon qui m'appelle. Il va bientôt partir, et je voudrais vraiment que cette lettre soit postée aujourd'hui. Réponds-moi vite !

Je t'aime,

Emma

Qu'avait-elle voulu dire avec ce « peut-être » ?

J'ai examiné les photos qu'elle avait jointes à sa lettre. Il y avait une brève légende au dos de chacune.

La première montrait deux femmes en costumes victoriens, qui se tenaient devant une tente à rayures, sous un écriteau où l'on pouvait lire « Curios ». Derrière, Emma avait écrit : *Miss Goglu et Miss Plongeon ont conçu une exposition itinérante pour présenter certaines des curiosités de Bentham. Maintenant que les particuliers peuvent voyager librement, leur entreprise fonctionne à merveille. Nous sommes nombreux à ignorer des pans entiers de notre histoire...*

Sur la photo suivante, on voyait plusieurs adultes descendre un escalier de bois, en direction d'une plage où était amarrée une barque.

Il y a une très jolie boucle sur les rives de la mer Caspienne, écrivait Emma. La semaine dernière, Nim et quelques Ombrunes y ont fait une excursion en bateau. Hugh, Horace et moi les avons accompagnés, mais nous sommes restés sur la terre ferme. Nous avons eu notre content de voyages à la rame.

La dernière photo montrait des sœurs siamoises coiffées de gros nœuds blancs. Elles étaient assises côte à côte, et écartaient un pan de leurs robes pour dévoiler leur buste commun. *Carlotta et Carlita sont siamoises, pouvait-on lire au dos, mais ce n'est pas ce qu'elles ont de plus particulier. Leur corps produit une colle aussi puissante que le béton. Enoch pourrait t'en parler : il est resté le derrière attaché à sa chaise pendant deux jours ! Il était si furieux que j'ai cru que sa tête allait exploser. J'aurais tellement aimé que tu voies ça !*







J'ai répondu aussitôt : « Qu'est-ce que tu voulais dire, quand tu as écrit « Ou peut-être... » ?

Dix jours ont passé sans que je reçoive de nouvelles. Je craignais que son silence ne trahisse ses regrets. Peut-être avait-elle le sentiment d'avoir violé notre pacte d'amitié dans sa dernière lettre, et éprouvait-elle le besoin de faire machine arrière ?

Je me suis demandé s'il lui arriverait à nouveau de signer sa lettre « Je t'aime » : trois petits mots qui étaient devenus une véritable drogue pour moi. Au bout de deux semaines, j'ai eu peur de ne plus jamais recevoir de lettre.

Finalement, le courrier lui-même n'est plus arrivé. Au bout de quatre jours sans voir le facteur, j'ai compris que quelque chose clochait. En temps normal, mes parents recevaient quotidiennement des catalogues et des factures. De l'air le plus détaché possible, j'ai signalé que je trouvais cela bizarre.

Mon père a brièvement évoqué la fête nationale, avant de changer de sujet. Et là, j'ai vraiment commencé à m'inquiéter.

Le mystère s'est éclairci dès le lendemain matin, pendant ma séance avec le Dr Spanger. Contre toute attente, mes parents avaient été invités à y assister. Ils étaient pâles et tendus, et faisaient un effort surhumain pour échanger des banalités, tandis que l'on prenait place dans le cabinet.

Le Dr Spanger a entamé la séance avec les questions habituelles. Comment je me sentais ? Est-ce que j'avais fait des rêves intéressants ? J'avais un mauvais pressentiment, et assez vite, le suspense m'est devenu insupportable.

– Pourquoi avez-vous fait venir mes parents ? ai-je demandé. Et pourquoi font-ils ces têtes d'enterrement ?

Pour la première fois depuis que je la connaissais, le sourire du Dr Spanger s'est effacé. Elle a sorti trois enveloppes d'un dossier posé sur son bureau.

C'étaient des lettres d'Emma. Les trois avaient été ouvertes.

– Il faut qu'on parle de ça...

– Je croyais qu'il ne devait plus y avoir aucun secret entre nous, a enchaîné mon père. C'est inquiétant, Jake, très inquiétant !

Mes mains se sont mises à trembler.

– Ce sont des lettres privées, ai-je dit, en m'efforçant de maîtriser ma voix. Elles me sont adressées personnellement. Vous n'auriez pas dû les lire.

Qu'y avait-il dans ces lettres ? Qu'est-ce que mes parents avaient vu ? C'était une catastrophe !

– Qui est Emma ? m'a interrogé le Dr Spanger. Qui est Miss Peregrine ?

– C'est dégueulasse ! ai-je crié. Vous m'avez volé mes lettres, et maintenant, vous les utilisez pour me piéger !

– Baisse d'un ton, s'il te plaît ! m'a ordonné mon père. Nous avons

tout découvert, alors, je te conseille d'arrêter de mentir. Ce sera plus facile pour tout le monde.

Le Dr Spanger m'a tendu une photographie qu'Emma avait dû inclure dans une de ses lettres.

– Qui sont ces gens ?

Je me suis penché sur le cliché. On y voyait deux femmes d'un certain âge dans un rocking-chair. L'une d'elles tenait l'autre dans ses bras comme un bébé.

– Aucune idée ! ai-je répondu sèchement.

– Il y a une légende au dos, m'a-t-elle signalé. « Nous avons trouvé un moyen d'aider les particuliers à qui l'on a retiré une partie de leur âme. Les câlins font des miracles ! Au bout de quelques heures seulement, Miss Calao était une Ombrune toute neuve. »

Le Dr Spanger a froncé les sourcils.

– Une *Ombrune*. Peut-on savoir de quoi il s'agit ?

Rétrospectivement, je me dis que j'ai vraiment été idiot. Mais sur le moment, je me sentais acculé, j'avais l'impression d'être obligé de leur dire la vérité. Ils avaient les lettres, les photos... Aucune des histoires que je leur avais servies ne tenait plus debout.

– Ce sont des femmes qui nous protègent, ai-je grommelé.

Elle a jeté un coup d'œil à mes parents.

– Qui nous protègent, nous tous ?

– Non. Juste les enfants particuliers.

– Les enfants particuliers, a-t-elle répété lentement. Et tu crois être l'un d'eux.

J'ai tendu la main.

– J'aimerais récupérer mes lettres, maintenant.

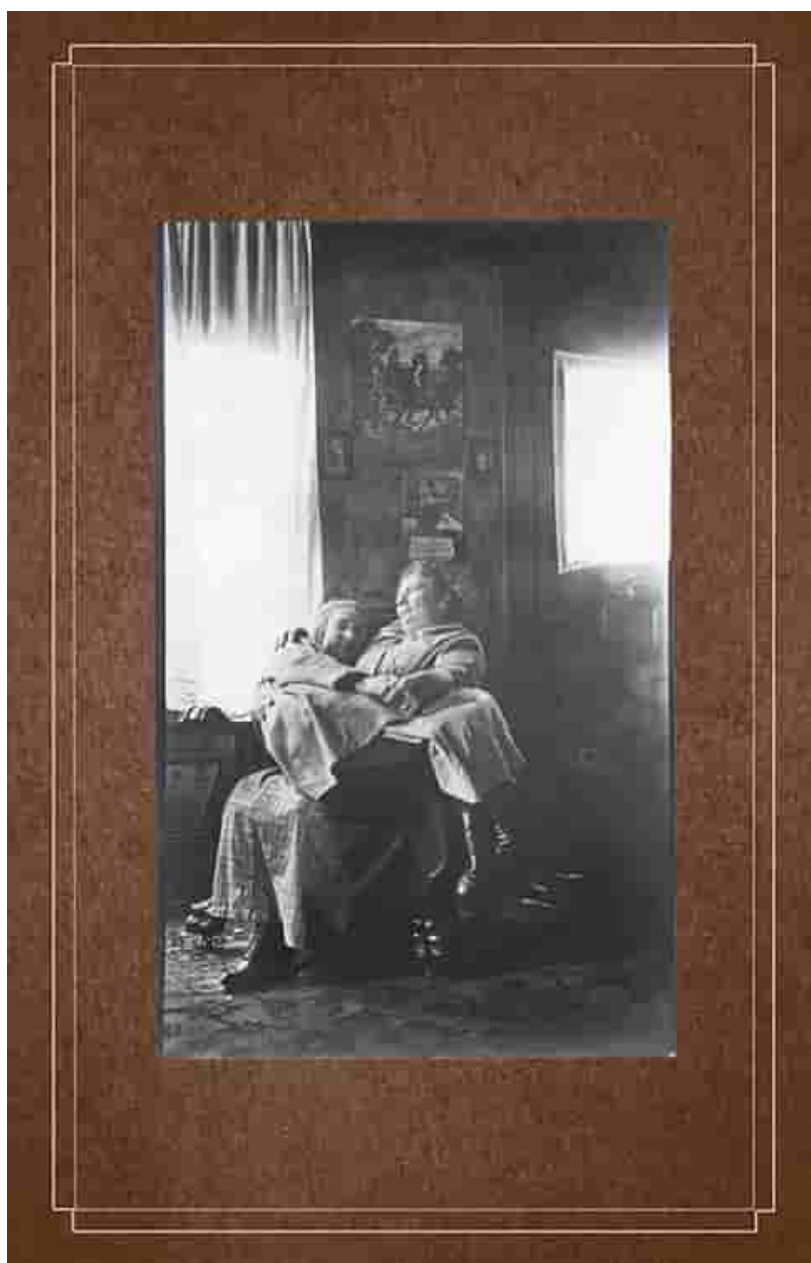
– Tu les auras. Mais d'abord, on doit discuter.

J'ai croisé les bras. Elle me parlait comme si j'avais un QI de 70.

– Dis-moi : qu'est-ce qui te fait penser que tu es particulier ?

– Je vois des choses que les autres ne peuvent pas voir.

Mes parents étaient de plus en plus pâles. Ils encaissaient mal le choc.



– Dans les lettres, tu fais allusion à une chose nommée un... Pan...
loopticon ? Que peux-tu me dire là-dessus ?

– Ce n'est pas moi qui ai écrit ces lettres. C'est Emma.

– Oui, bien sûr. Parle-moi d'Emma.

Ma mère est intervenue :

– Docteur, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'encourager...

Le Dr Spanger a levé une main.

– S'il vous plaît, Madame Portman.

Puis, à mon intention :

– Jacob, parle-moi d'Emma. S'agit-il de ta petite amie ?

J'ai vu les sourcils de mon père se lever. À sa connaissance, je n'étais encore jamais sorti avec une fille.

– Ça l'était, oui. Mais plus maintenant... On fait une pause.

Le Dr Spanger a griffonné quelque chose sur son bloc, avant de se tapoter le menton avec son stylo.

– Et quand tu l'imagines, à quoi ressemble-t-elle ?

Je me suis ratatiné sur ma chaise.

– Comment ça, quand je l'imagine ?

– Euh...

Le Dr Spanger a compris qu'elle avait gaffé. Elle a mis les lèvres en cul de poule.

– Ce que je veux dire, c'est...

– Je pense que nous en avons assez entendu ! a tranché mon père. On sait que c'est toi qui as écrit ces lettres, Jake.

J'ai bondi de ma chaise.

– Quoi ? Ce n'est même pas mon écriture !

Il a sorti une lettre de sa poche – celle qu'Emma lui avait laissée à Cairnholm.

– C'est bien toi qui as écrit cela, n'est-ce pas ? C'est la même écriture.

– Ça aussi, c'est une lettre d'Emma ! Regarde, elle l'a signée.

J'ai voulu prendre la lettre, mais mon père l'a placée hors d'atteinte.

– Parfois, on veut des choses avec une telle force que l'on s'imaginer qu'elles sont réelles, a signalé le Dr Spanger.

– Vous me prenez pour un fou !

– Nous n'employons pas ce mot dans ce bureau. S'il te plaît, calme-toi, Jacob.

– Et le timbre-poste ? Et les enveloppes ? ai-je protesté en montrant les lettres. Ils viennent de Londres !

Mon père a soupiré.

– Tu as pris des cours de Photoshop le trimestre dernier, Jake. J'ai beau être vieux, je sais que c'est facile à falsifier.

– Et les photos ? Je les ai trafiquées, elles aussi ?

– Elles appartenaient à ton grand-père. Je suis sûr de les avoir déjà vues quelque part.

La tête me tournait. Je me sentais exposé, trahi, et affreusement embarrassé. Alors, j'ai arrêté de parler. De toute manière, tout ce que je disais les confortait dans l'idée que j'avais perdu la boule.

Je me suis rassis, furieux, pendant qu'ils parlaient de moi comme si j'étais absent. Le Dr Spanger a posé un nouveau diagnostic. Je souffrais d'une « perte de contact radicale avec la réalité », et ces « particuliers » appartenaient au monde virtuel élaboré que je m'étais construit, un monde d'hallucinations où figurait aussi une petite amie imaginaire. Comme j'étais très intelligent, j'avais réussi à tromper tout le monde pendant des semaines, à faire croire que j'étais sain d'esprit.

Mais les lettres prouvaient que j'étais loin d'être guéri, et que j'étais un danger pour moi-même. Elle conseillait de me faire admettre au plus vite dans un établissement où l'on se chargerait de ma surveillance et de ma réinsertion. J'ai compris qu'il s'agissait du jargon des pys pour désigner une maison de fous.

Ils avaient tout prévu.

– C'est juste pour une semaine ou deux, m'a promis mon père. C'est un endroit très agréable, très cher. Considère cela comme des vacances.

– Je veux mes lettres !

Le Dr Spanger les a rangées dans son dossier.

– Je regrette, Jacob. Nous pensons qu'il vaut mieux que je les garde.

– Vous m'avez menti !

J'ai bondi pour les récupérer, mais Spanger a été plus rapide que moi. Elle a reculé vivement, le dossier dans les mains. Mon père m'a ceinturé, et une seconde plus tard, deux de mes oncles sont entrés en coup de vent dans la pièce. Ils attendaient dans le couloir depuis le début, prêts à jouer les gorilles au cas où je tenterais de filer.

Ils m'ont escorté sur le parking et se sont installés avec moi à l'arrière de la voiture. Ma mère m'a expliqué qu'ils allaient vivre chez nous pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'une chambre se libère à la clinique.

Mes propres parents avaient peur de rester seuls avec moi, et ils se débarrassaient de moi en m'envoyant dans un établissement où je deviendrais le problème de quelqu'un d'autre. Une clinique, tu parles ! Appelons un chat, un chat : c'était un asile de fous, tout coûteux qu'il était. Certainement pas le genre d'endroit où je pourrais faire semblant de prendre mes médicaments pour les recracher au bout de quelques secondes.

Je ne pourrais pas non plus baratiner les docteurs pour qu'ils croient à mes histoires de fugue et de perte de mémoire. Ils allaient me gaver d'antipsychotiques et de sérums de vérité jusqu'à ce que je leur décrive le monde des particuliers dans les moindres détails. Quand je leur aurais apporté cette preuve de ma folie, ils n'auraient plus qu'à

m'enfermer dans une cellule capitonnée, et jeter la clé dans les toilettes, avant de tirer la chasse d'eau.

J'étais pris au piège.

* * *

Les jours suivants, on m'a surveillé comme un criminel. Mes parents et mes oncles n'étaient jamais plus loin que dans la pièce voisine. Tous attendaient impatiemment un appel de la clinique. À la minute où une chambre se libérerait – ce qui pouvait arriver d'un jour à l'autre – on m'y expédierait comme un colis.

– On viendra te voir tous les jours, m'a assuré ma mère. C'est juste pour quelques semaines, Jacob, je te le promets.

Quelques semaines, c'est ça...

J'ai essayé de les raisonner. Je les ai suppliés de faire appel à un expert en graphologie, afin de prouver que je n'avais pas écrit les lettres moi-même. Voyant que ça ne marchait pas, j'ai changé de stratégie. J'ai admis avoir écrit les lettres (c'était faux, bien sûr !), et prétendu que je comprenais à présent : j'avais tout inventé, les enfants particuliers n'existaient pas, pas plus que les Ombrunes ni Emma.

Ça leur a fait plaisir, mais ça n'a pas suffi à les faire changer d'avis. Plus tard, en épiant une de leurs conversations, j'ai appris que pour m'inscrire sur la liste d'attente de cette coûteuse clinique, ils avaient dû payer d'avance la première semaine. Il n'était donc pas question de faire machine arrière.

J'ai envisagé de fuguer. De piquer les clés de la voiture pour m'évader. Mais je me serais forcément fait rattraper, et ma situation aurait encore empiré.

Si seulement Emma avait pu voler à mon secours... Je lui ai écrit pour lui raconter ce qui s'était passé, mais je n'avais aucun moyen de poster ma lettre : le facteur ne venait plus chez nous.

Et même si j'avais réussi à la contacter, qu'est-ce que cela aurait changé ? J'étais coincé dans le présent et il n'y avait aucune boucle dans les parages. Elle n'aurait pas pu venir à la rescousse.

Pendant la troisième nuit, j'ai piqué le téléphone de mon père (on n'avait pas remplacé le mien) et envoyé un email à Emma. Avant de comprendre quelle aversion elle avait pour les ordinateurs, je lui avais créé une adresse – firegir1901@gmail.com. Seulement, elle s'y était si peu intéressée que je n'avais même pas pris la peine de lui donner le mot de passe. Un message glissé dans une bouteille à la mer aurait eu plus de chances de l'atteindre, mais c'était ma dernière chance.

La clinique a appelé le lendemain soir pour dire qu'une chambre s'était libérée. Mes bagages étaient faits depuis longtemps. Peu

importait qu'il soit neuf heures du soir et que l'établissement soit situé à deux heures de route de la maison – on partait sur-le-champ.

Nous nous sommes entassés dans le break. Mes parents se sont assis devant, et je me suis retrouvé écrasé entre mes oncles, sur la banquette arrière. Alors que la porte du garage s'ouvrait en grondant, mes derniers espoirs se sont éteints.

Je n'avais aucun moyen d'échapper à ce destin tragique : ni par la discussion, ni par la fuite. La seule solution aurait été de m'enfuir jusqu'à Londres, mais pour cela, il m'aurait fallu un passeport, de l'argent, et toutes sortes de choses impossibles à obtenir. Je n'avais plus qu'une solution : prendre mon mal en patience. Après tout, mes amis particuliers avaient vécu bien pire.

Mon père a mis le contact et allumé les phares, puis la radio. La voix enjouée d'un DJ a rempli l'habitacle, tandis que l'on sortait du garage. La lune se levait derrière les palmiers qui entouraient le jardin. J'ai baissé la tête et fermé les yeux, essayant de combattre ma terreur. J'ai fait le vœu d'être ailleurs. De disparaître.

Les coquillages qui jonchaient notre allée ont crissé sous les pneus. Mes oncles se sont adressé la parole au-dessus de moi ; ils parlaient de sport, probablement pour détendre l'atmosphère.

« Je ne les entends pas, ai-je songé. Je ne suis pas là. »

Nous n'avions pas fait dix mètres dans l'allée que la voiture a pilé.

– C'est quoi, ce bordel ! a crié mon père.

Il a enfoncé le klaxon. J'ai rouvert les yeux, mais ce que j'ai vu dans la lumière des phares m'a convaincu que j'avais réussi à m'évader dans un rêve. Face à notre voiture, telle une barrière fermant l'allée, il y avait tous mes amis particuliers. Emma, Horace, Enoch, Olive, Claire, Hugh, et même Millard – et devant eux, une pèlerine de voyage sur les épaules, un sac en tapisserie à la main, se tenait Miss Peregrine.

– Que se passe-t-il ? a demandé un de mes oncles.

– Ouais, Frank, c'est quoi, ça ? a fait l'autre.

– Je ne sais pas, a avoué mon père.

Il a baissé sa vitre et apostrophé les intrus :

– Que faites-vous ici ? Sortez de chez moi !

Miss Peregrine s'est approchée de la portière.

– Nous ne partons pas. Descendez du véhicule, s'il vous plaît.

– Qui êtes-vous ?

– Peregrine Faucon, directrice provisoire du Conseil des Ombrunes et gouvernante de ces enfants particuliers. Nous nous sommes déjà rencontrés, mais je ne crois pas que vous vous en souveniez. Les enfants, dites bonjour !

Alors que la mâchoire de mon père s'affaissait et que ma mère entraînait en hyperventilation, les enfants ont agité les mains. Olive s'est mise à léviter ; Claire a ouvert en grand sa seconde bouche, Millard

a pivoté sur lui-même, un costume sans corps, et Emma a fait jaillir une flamme dans sa main, tout en s'approchant de la fenêtre ouverte.

– Bonjour, Frank ! Je m'appelle Emma. Je suis une amie de votre fils...

– Vous voyez ? ai-je triomphé. Je vous avais bien dit qu'ils étaient réels.

– Frank, sors-nous de là ! a ordonné ma mère d'une voix stridente.

Obéissant, mon père a enfoncé le klaxon et l'accélérateur. La voiture a fait une embardée, crachant des coquillages sous ses roues arrière.

– STOP ! ai-je hurlé, voyant qu'il fonçait vers mes amis.

Ils se sont écartés d'un bond, sauf Bronwyn, qui a attrapé le pare-chocs dans ses mains. La voiture s'est arrêtée net et ses roues se sont mises à tourner dans le vide, pendant que ma mère et mes oncles poussaient des hurlements de terreur.

Finalement, le moteur a calé, les phares se sont éteints. Alors que les enfants particuliers nous entouraient, j'ai essayé de rassurer ma famille :

– N'ayez pas peur, ce sont mes amis. Ils ne vous feront aucun mal.

Mes oncles sont tombés dans les pommes. Leurs têtes se sont affalées sur mes épaules, tandis que les cris de ma mère se changeaient peu à peu en gémissements.

– C'est dément, complètement dément ! répétait mon père en boucle, les yeux écarquillés.

– Restez dans la voiture, leur ai-je commandé.

J'ai tendu la main pour ouvrir la portière, puis j'ai enjambé un oncle inconscient pour me glisser à l'extérieur.

Emma et moi nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre avant de tourbillonner sur nous-mêmes. C'est à peine si je pouvais parler.

– Qu'est-ce que tu... comment tu...

Mon corps entier était en proie à des fourmillements. J'étais presque sûr que je rêvais encore.

– J'ai reçu ta lettre électrique, a-t-elle dit.

– Mon... email ?

– Oui, appelle ça comme tu veux. Comme je n'avais plus de nouvelles de toi, je me suis inquiétée. Et je me suis souvenue de la boîte aux lettres que tu avais ouverte pour moi. Horace a réussi à deviner ton mot de passe, et...

– Nous sommes venus le plus vite possible, a achevé Miss Peregrine.

Elle a regardé mes parents en secouant la tête d'un air navré.

– C'est une réaction très décevante, mais elle ne me surprend pas.

– On est venus te sauver ! a croassé Olive. Comme tu nous as sauvés toi !

– Je suis tellement content de vous voir ! me suis-je écrié. Mais vous ne devriez pas être là. Vous risquez de vieillir en accéléré !

– Tu n’as pas lu mes dernières lettres ? a demandé Emma.
Je t’expliquais tout.

– Mes parents les ont interceptées. C’est pour ça qu’ils ont paniqué.

– Quoi ? Oh non, ça ne se fait pas !

Elle les a fusillés du regard.

– C’est du vol, vous savez !

Puis, se tournant vers moi :

– Ne t’inquiète pas pour nous. On a fait une découverte fabuleuse !

– J’ai fait une découverte fabuleuse, a rectifié Millard. Grâce à Perplexus ! J’ai passé plusieurs jours à chercher comment le reconduire dans sa boucle en utilisant la machine de Bentham. Pendant ce temps, il aurait dû continuer à vieillir en accéléré, mais il est resté le même. Alors, j’ai compris qu’il lui était arrivé quelque chose quand nous étions à Abaton. Son compteur d’années s’était remis à zéro. Quand les Ombrunes ont fait s’effondrer la boucle, il a retrouvé l’âge qu’il paraissait avoir à ce moment-là, au lieu de son âge véritable de cinq cent soixante et onze ans.

– L’horloge de Perplexus n’est pas la seule à avoir été remontée, a dit Emma, tout excitée. Les nôtres aussi ! C’est arrivé à tous les particuliers qui se trouvaient à Abaton ce jour-là !

– C’est un effet secondaire de l’effondrement d’une boucle, a expliqué Miss Peregrine. Une redoutable fontaine de jouvence.

– Si je comprends bien, vous n’allez plus vieillir en accéléré. Jamais ?

– Pas plus vite que toi, s’est esclaffée Emma. Un jour après l’autre.

– C’est fantastique !

J’étais transporté de joie, mais j’avais encore du mal à digérer ce que je venais d’entendre.

– Vous êtes sûrs que je ne suis pas en train de rêver ?

– Parfaitement sûre ! a affirmé Miss Peregrine.

Claire s’est précipitée vers moi.

– On peut rester un peu, Jacob ? Tu nous as dit qu’on pouvait venir quand on voulait.

– Ces enfants ont besoin de vacances, a enchaîné Miss Peregrine avant que j’aie pu répondre. Ils ne savent quasiment rien du XXI^e siècle, et cette maison me paraît beaucoup plus confortable que la vieille bicoque pleine de courants d’air de Bentham. Combien y a-t-il de chambres ?

– Euh... Cinq, je crois.

– Très bien. Ça fera l’affaire.

– Et mes parents ? Et mes oncles ?

Elle a regardé la voiture et agité une main.

– On peut facilement effacer la mémoire de vos oncles. Quant à vos parents, le chat est sorti du sac, comme on dit. Il va falloir les

surveiller de près pendant quelque temps. Mais s'il y a bien deux personnes que l'on devrait pouvoir mettre dans la confiance, ce sont les parents du grand Jacob Portman.

– Le fils et la belle-fille du grand Abraham Portman ! a ajouté Emma.

– Vous... Vous avez connu papa ? a demandé timidement mon père, qui nous observait par la fenêtre.

– Je l'aimais comme un fils, a dit Miss Peregrine. Comme j'aime Jacob.

Il a cligné des yeux, puis hoché lentement la tête. Mais je ne crois pas qu'il ait compris.

– Ils vont habiter à la maison quelque temps. C'est d'accord ?

Ses yeux se sont élargis et il s'est tassé sur son siège.

– Je... euh... Si tu posais la question à ta mère ?

Cette dernière était recroquevillée à la place du passager, les mains devant les yeux.

– Maman ?

– Va-t'en ! a-t-elle dit. Partez, tous !

Miss Peregrine s'est penchée vers elle.

– Madame Portman... Regardez-moi, s'il vous plaît.

Maman a lorgné entre ses doigts.

– Vous n'êtes pas vraiment là, a-t-elle gémi. J'ai bu trop de vin au dîner.

– Je vous assure que nous sommes parfaitement réels. Et c'est peut-être difficile à croire, mais nous allons devenir amis.

Ma mère a détourné la tête.

– Frank, change de chaîne s'il te plaît. Je n'aime pas cette émission.

– Entendu, chérie. Jake, je pense que je vais... hem...

Sans achever sa phrase, il a fermé les yeux et remonté la vitre.

– Vous êtes sûre que ça ne risque pas de leur faire fondre le cerveau ? ai-je demandé à Miss Peregrine.

Elle a secoué la tête.

– Ils finiront par se faire une raison. Cela prend davantage de temps pour certains que pour d'autres...

* * *

J'ai escorté mes amis jusqu'à la maison, à la lueur de la lune. Un petit vent soufflait, et la nuit tiède résonnait du chant des cigales. Bronwyn poussait la voiture à côté de nous, avec mes parents à l'intérieur. Je marchais en tenant la main d'Emma, encore un peu sonné.

– Il y a un truc qui m'échappe. Comment avez-vous fait pour arriver

jusqu'ici ? Aussi vite, en plus...

J'ai essayé d'imaginer une fillette avec une bouche à l'arrière de la tête et un garçon entouré d'abeilles traversant les zones de sûreté d'un aéroport. Et Millard ? L'avaient-ils fait monter incognito dans un avion ? Comment s'étaient-ils procuré des passeports ?

– On a eu de la chance, a répondu Emma. Une des chambres de Bentham donnait sur une boucle située à moins de deux cents kilomètres d'ici.

– Un affreux marécage, a complété Miss Peregrine. Des crocodiles, de la boue jusqu'aux genoux... Je me demande bien ce que mon frère voulait fabriquer là-bas. Enfin, je me suis arrangée pour nous faire sortir dans le présent, et ensuite, il nous a suffi d'attraper deux bus et de marcher cinq kilomètres à pied. Le voyage entier nous a pris moins d'une journée. Inutile de dire que nous sommes épuisés et assoiffés.

Nous étions arrivés sous le porche. Miss Peregrine m'a regardé avec insistance.

– Ah, oui ! Je crois qu'on a des sodas au frigo...

J'ai tourné la clé dans la serrure.

– L'hospitalité, Monsieur Portman, l'hospitalité ! a-t-elle dit en me dépassant pour entrer dans la maison.

Puis, à l'intention des enfants :

– Retirez vos chaussures ! Nous ne sommes plus dans l'Arpent du Diable.

Je leur ai tenu la porte pendant qu'ils entraient.

– Oui, cela ira très bien, a commenté Miss Peregrine dans le hall. Où est la cuisine ?

– Qu'est-ce que je fais de la voiture ? a demandé Bronwyn, qui tenait toujours le pare-chocs. Et, euh... des normaux ?

– Tu veux bien les rentrer dans le garage ? Et les garder à l'œil une minute ou deux ?

Elle m'a décoché un grand sourire.

– Bien sûr !

J'ai ouvert la porte du garage, et Bronwyn y a poussé la voiture. Je me suis retrouvé seul avec Emma devant la maison.

– Tu es sûr que ça ne te dérange pas si on reste ? m'a-t-elle demandé.

– Ça risque d'être un peu délicat avec mes parents. Mais Miss Peregrine a l'air de penser que ça va s'arranger.

– Non, je veux dire : est-ce que ça ne te dérange pas *toi* ? Tu sais, à cause de la façon dont on s'est quittés...

– Tu plaisantes ? Je suis tellement heureux de te voir que je n'arrive pas à parler !

– D'accord ! Comme tu souris jusqu'aux oreilles, je vais te croire.

Emma a fait un pas vers moi et je l'ai prise dans mes bras. Nous

sommes restés un long moment enlacés, ma joue contre son menton.

– Je n'ai jamais voulu rompre, en fait, a-t-elle chuchoté. Mais je ne voyais pas d'autre solution. Ça me semblait plus facile que de te perdre lentement.

– Tu n'as pas besoin de m'expliquer. Je comprends.

– On n'est peut-être pas obligés d'être juste amis, maintenant. Si ce n'est pas ce que tu souhaites...

– Je ne sais pas... Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, tout compte fait. Au moins quelque temps.

– Ah ? a-t-elle fait, déçue. Oui, pourquoi pas...

– Non, ce que je veux dire, c'est...

Je me suis écarté pour la regarder.

– Maintenant qu'on a du temps devant nous, on peut aller lentement. Je pourrais t'inviter au cinéma... On ferait des promenades... Tu sais, comme les gens normaux.

Elle a haussé les épaules.

– Je ne sais pas ce que font les gens normaux.

– Ce n'est pas compliqué. Tu m'as appris à être particulier. À moi de t'apprendre à être normale... enfin, autant que je puisse l'être.

Elle est restée un instant silencieuse. Puis elle a éclaté de rire.

– Bien sûr, Jacob ! Je trouve ça chouette.

Elle m'a pris la main, s'est penchée vers moi et m'a embrassé sur la joue.

– Maintenant, on a le temps, a-t-elle ajouté.

Et là, debout près d'elle, accordant mon souffle au sien dans la nuit calme, j'ai songé que ces quatre mots étaient probablement les plus magnifiques de notre langue.

« On a le temps. »



LES PHOTOGRAPHIES

Les images qui figurent dans ce livre sont d'authentiques photographies anciennes. Hormis quelques-unes, qui ont subi des retouches numériques, elles n'ont pas été modifiées. Elles ont été recueillies méticuleusement au fil des années : découvertes dans des marchés aux puces, dans des expositions de papiers anciens, et dans les archives de collectionneurs plus accomplis que moi, qui ont eu la gentillesse de se départir de quelques-uns de leurs trésors pour aider à créer ce livre.

Les photos qui suivent m'ont été généreusement prêtées par leurs propriétaires.

PAGE	TITRE	ISSU DE LA COLLECTION DE...
6	Les Estres testant le gas	Erin Waters
71	L'homme et les pirates	John Van Noate
145	La fille qui flotte	Jack Mord/Les Archives Thanatos
233	La fille empaillée	Adriana Müller
236	Myron Bentham	John Van Noate
241	Les Omicures et leur outrage	Jack Mord/Les Archives Thanatos
262	Le garçon allé	John Van Noate
290	Le couloir sanglant	Jack Mord/Les Archives Thanatos
340	Les boyaux de la machine	John Van Noate
356	Le perroquet dans sa cage	John Van Noate
372	Dans la tour.	Peter J. Cohen
375	Tuyau d'évacuation	John Van Noate
384	Docteur et infirmières	John Van Noate
394	L'homme aux cheveux clairsemés	John Van Noate
423	L'homme aux lunettes noires	John Van Noate
583	Garçon et fille	John Van Noate

1. Lire *Hollow City*.

▲ [Retour au texte](#)

1. Aux États-Unis, Fred Rogers est célèbre pour avoir présenté pendant de nombreuses années une émission de télévision pour enfants : *Mister Rogers' neighborhood*.

[▲ Retour au texte](#)

1. Lire *Miss Peregrine et les enfants particuliers*.

▲ [Retour au texte](#)

1. Une poivrière est une sorte de revolver ancien.

[▲ Retour au texte](#)